



HAL
open science

Les filles du café : Anthropologie de la fabrique du sujet dagongmei et de son empowerment, Kunming province du Yunnan, Chine

Aurélia Desplain

► **To cite this version:**

Aurélia Desplain. Les filles du café : Anthropologie de la fabrique du sujet dagongmei et de son empowerment, Kunming province du Yunnan, Chine. Anthropologie sociale et ethnologie. Université de Bordeaux, 2017. Français. NNT : 2017BORD0782 . tel-01702345

HAL Id: tel-01702345

<https://theses.hal.science/tel-01702345>

Submitted on 6 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE PRÉSENTÉE
POUR OBTENIR LE GRADE DE
DOCTEUR DE
L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

ÉCOLE DOCTORALE SOCIÉTÉS, POLITIQUE, SANTÉ PUBLIQUE
SPÉCIALITÉ ANTHROPOLOGIE SOCIALE – ETHNOLOGIE

Par Aurélia DESPLAIN

LES FILLES DU CAFÉ

**Anthropologie de la fabrique du sujet *dagongmei* et de son
empowerment, Kunming province du Yunnan, Chine.**

Sous la direction de : Marc-Éric GRUÉNAIS

Soutenue le 14 décembre 2017

Membres du jury :

GUIHEUX Gilles, Professeur des Universités, Université Paris Diderot, *rapporteur et président du jury*
SÉLIM Monique, Directrice de Recherche émérite, IRD, *rapporteure*
GRUÉNAIS Marc-Éric, Professeur des Universités, Université de Bordeaux, *directeur de thèse*
HOFMANN Élisabeth, Maîtresse de Conférences, Université Bordeaux Montaigne, *examinatrice*

Titre

Les filles du café – Anthropologie de la fabrique du sujet *dagongmei* et de son *empowerment*, Kunming province du Yunnan, Chine.

Résumé

Littéralement « petite sœur travaillant pour un patron », le terme *dagongmei* désigne la main d'œuvre chinoise féminine salariée non qualifiée composée de jeunes filles non mariées souvent originaires de milieux ruraux, et migrant hors de leur village, parfois hors de leur province pour trouver un emploi. Les *dagongmei* représentent une catégorie de travailleuses précaires, main d'œuvre occasionnelle facilement interchangeable produite par les politiques de développement économique de la Chine au cours des quatre dernières décennies. Depuis les années 90, la médiatisation de scandales sur les conditions de travail des sujets *dagong* retentit en Chine et au niveau international, appelant les entreprises à repenser leur rôle social. D'autre part, face aux inégalités socio-économiques et politiques qui déterminent les parcours actuels des Chinoises, le gouvernement adopte un positionnement s'affichant comme résolument en faveur de l'*empowerment* des femmes. Cette thèse porte sur un groupe de jeunes femmes issues de villages ruraux de la province du Yunnan et employées à Kunming dans une entreprise à capitaux étrangers se définissant comme fonctionnant de manière socialement responsable et pourvoyeuse d'*empowerment* pour ses employées. Si le projet de modernité et de mondialité de la Chine a façonné de nouveaux sujets-travailleurs *dagongmei* et *dagongzai*, par la transformation de corps de migrants ruraux en corps de travailleurs industriels, quels sujets *dagongmei* un projet d'entreprise socialement responsable se propose-t-il de contribuer à produire ? Comment penser les processus d'individualisation au sein de groupes subalternes selon une perspective prenant en compte les rapports sociaux de sexe ?

Mots-clés

Travailleurs migrants chinois, *dagongmei*, *empowerment*, entreprise socialement responsable, individualisation, Chine.

Unité de recherche Les Afriques dans le Monde (LAM) – UMR 5115 CNRS

Institut d'Études Politiques de Bordeaux

11 allée Ausone – Domaine Universitaire 33607 Pessac Cedex

Title

The girls from the coffee shop – Anthropology of the making and the empowerment of the *dagongmei* subject, Kunming Yunnan province, China.

Summary

Literally "little sister working for a boss", the term *dagongmei* refers to the unskilled, unmarried, often coming from rural areas female labor force, migrating out of their villages, sometimes out of their province to find a job. The *dagongmei* represent a category of precarious workers easily interchangeable produced by China's economic development policies over the past four decades. Since the 1990s, the media coverage of scandals on working conditions of *dagong* subjects increased in China and internationally, calling on companies to rethink their social role. On the other hand, considering the socio-economic and political inequalities that determine the current paths of Chinese women, the government adopts a positioning that is resolutely in favor of women's empowerment. This thesis focuses on a group of young women from rural villages in Yunnan province who are employed in Kunming in a foreign-owned enterprise that defines itself as socially responsible and empowering its employees. If the project of modernity and globality of China has shaped new subjects-workers *dagongmei* and *dagongzai*, by the transformation of bodies of rural migrants into bodies of industrial workers, what subjects *dagongmei* a socially responsible enterprise project to contribute to produce? How can we think of the processes of individualisation within subaltern groups from a perspective that takes into account the gendered relations?

Key-words

Chinese migrant workers, *dagongmei*, *empowerment*, socially responsible enterprise, individualisation, China.

Remerciements

« Il y a une histoire indienne – du moins on me l’a présentée comme telle – à propos d’un Anglais à qui on raconte que le monde repose sur une plate-forme, qui repose elle-même sur le dos d’un éléphant, qui repose à son tour sur le dos d’une tortue, et qui demande : “Mais sur quoi repose la tortue ?” (c’était peut-être un ethnographe, c’est la manière dont ils se conduisent) – Une autre tortue. – Et cette tortue ? – Ah, Sahib, après cela ce sont des tortues jusqu’en bas. » (Geertz Clifford, 1998, La description dense, Enquête, 6: p.231)

À Marc-Éric Gruénais, Gilles Guiheux et Monique Sélim pour leur pouvoir et leur talent à toujours pousser vers la tortue suivante.

« Rongrong ! Rongrong ! »

À vous toutes, les filles du café, à vous Ian et Lee, en espérant un autre rendez-vous avec vous.

« Le voyage de mille lieues commence par un pas. » (Lao Tseu, Tao Te King, poème LXIV, cité par Godelier 1978: p.155)

À Isabelle Gobatto, qui a accompagné mon premier pas en anthropologie. À toutes les puissantes rencontres faites sur les bancs de la Faculté d’anthropologie de Bordeaux : les enseignant.e.s-chercheur.e.s, les copains et copines de promo, les collègues doctorant.e.s. À Dorothee.

À mon laboratoire Les Afriques dans le Monde et Vincent Bonnacase pour leur soutien.

Aux collègues rencontrés lors des colloques au bout du monde, et dans des séminaires à Paris, pour la richesse des échanges que nous avons eus. À Hou Renyou, dont j’ai hâte de lire la thèse. Aux enseignant.e.s-chercheur.e.s qui m’ont accueillie dans leurs séminaires, aux membres de l’atelier Chine.

« Ce n’est pas pour me vanter... mais il fait joliment chaud aujourd’hui. » (Labiche Eugène, 1873, 29 degrés à l’ombre, Paris : BnF collection)

À Jean-Claude Yon, Mélodie Hack, Maximilien Petit, Pierre Chastang, Marie-Noëlle Maeght et Davide Gherdevich pour la chaleur de leur accueil, un véritable 29 degrés à l’ombre.

« Fouthèse : Doctrine qui n'a de valeur que dans l'esprit quelque peu dérangé de son auteur. » (Créhange Alain, 2004, Le pornithorynque est un salopare, Paris : Mille et une nuits)

À ma mère, mes sœurs et mes nièces.

Aux Bartho, Annie et Thierry, à Maureen.

À Hélène, best-seller.

À Quitterie et Cléclé.

À Elma et Ram Chandra Babuji.

À Maud.

« Des bailleurs de fonds, un terme que l'on emploie chaque jour comme s'il y avait des hommes dont le bâillement suffisait à créer le développement chez les autres. » (Discours du Président Thomas Sankara, 29 juillet 1987)

À Marise et Anastasia, grâce à qui l'anthropologie est pleine de sens.

« Na lingui yo, na lingui lingui yo ! Na lingui lingui yo ! »

À toi Guillaume. À toi Carel, petit cachalot qui navigue dans nos eaux.

Table des matières

Résumé	- 1 -
Summary	- 2 -
Remerciements.....	- 3 -
Table des matières.....	- 5 -
Introduction générale	- 9 -
i. Les filles du café : être <i>dagongmei</i> à Kunming.....	- 9 -
ii. Subalternité.....	- 11 -
iii. Une individualisation des sujets <i>dagongmei</i> ?	- 12 -
iv. Caractère novateur de cette recherche	- 14 -
v. Retour réflexif sur la construction de l'objet de recherche.....	- 16 -
Partie 1. L'empowerment des <i>dagongmei</i> en Chine, du global au local	- 27 -
Introduction de la partie 1	- 27 -
Chapitre 1. Cadre de l'enquête	- 29 -
<i>Introduction</i>	- 29 -
1.1 <i>Focus sur le Yunnan et sur Kunming</i>	- 30 -
1.1.1 Le Yunnan, une province rurale et touristique.....	- 30 -
1.1.2 L'industrie touristique et les minorités nationales : le Yunnan comme lieu de l'orientalisme interne	- 34 -
1.1.3 La croissance économique du Yunnan et le creusement des inégalités	- 37 -
1.1.4 Le champ des inégalités investi par des acteurs privés.....	- 39 -
1.1.5 Kunming et les nouveaux espaces urbains de la consommation de loisir.....	- 42 -
1.2 <i>Le café-restaurant comme lieu d'un double exotisme</i>	- 46 -
1.2.1 L'exotisme occidental.....	- 46 -
1.2.2 Orientalisme.....	- 49 -
<i>Conclusion</i>	- 51 -
Chapitre 2. Perspectives diachroniques sur la multiplicité des expériences de subordination pour les <i>dagongmei</i>	- 53 -
<i>Introduction</i>	- 53 -

2.1	<i>Une subordination économique : la pauvreté des campagnes chinoises.....</i>	- 54 -
2.1.1	L'exploitation de la paysannerie du 19 ^e siècle au début du 20 ^e	- 54 -
2.1.2	Le soulèvement puis le contrôle des masses paysannes par les intellectuels révolutionnaires communistes (1919-1976).....	- 58 -
2.1.3	Les politiques rurales du début de l'ère des réformes (1978-1984)	- 61 -
2.1.4	Politiques d'industrialisation et migrations intérieures des campagnes vers les villes (1985-2000) - 62 -	
2.1.5	Le rêve chinois et les trois problèmes ruraux (2000 à aujourd'hui).....	- 63 -
2.2	<i>Une subordination politique : l'institutionnalisation d'une citoyenneté de second ordre pour les travailleurs migrants internes.....</i>	- 65 -
2.2.1	Le hukou, système d'enregistrement et de contrôle de la population pour le développement socialiste	- 65 -
2.2.2	La ségrégation sociale et économique actuelle des travailleurs migrants	- 67 -
2.2.3	Les représentations sur les travailleurs migrants : la construction d'une altérité (années 80 à aujourd'hui)	- 70 -
2.2.4	Socio-démographie des migrations internes chinoises.....	- 76 -
2.3	<i>Une subordination de genre : les idéologies de l'émancipation féminine en Chine</i>	- 79 -
2.3.1	Les réformistes, les révolutionnaires et la libération de la femme chinoise (fin du 19 ^e et début du 20 ^e siècle).....	- 80 -
2.3.2	L'idéologie communiste de l'émancipation des femmes (1949-1976)	- 83 -
2.3.3	Pour un bilan contemporain des inégalités pesant sur les femmes chinoises	- 87 -
2.3.4	L'empowerment des femmes à l'agenda des politiques publiques chinoises actuelles	- 91 -
	<i>Conclusion.....</i>	- 97 -
	Chapitre 3. Discours et pratiques d'entrepreneurs socialement responsables	- 100 -
	<i>Introduction</i>	- 100 -
	<i>3.1 Les entrepreneurs socialement responsables : de nouveaux sujets travailleurs modèles ?- 101</i>	
	3.1.1 L'idéologie entrepreneuriale, ou l'incitation des individus à ne plus compter que sur eux-mêmes.-	
	102 -	
	3.1.2 Entrepreneurs étrangers sur le sol chinois : légalité et légitimation d'un statut social fragile -	105 -

3.2 Pragmatique de la responsabilité sociale d'entreprise	- 109 -
3.2.1 L'essentialisation des travailleuses originaires de zones rurales	- 109 -
3.2.2 Un empowerment libéral	- 121 -
3.3 Philanthropie d'entreprise : la construction d'un compromis social ancré dans des valeurs communautaires	- 123 -
3.3.1 Rendre à la communauté élargie : la rationalité de l'action sur les problèmes sociaux	- 123 -
3.3.2 Rendre à la communauté restreinte : la structuration d'une hiérarchie familiale.....	- 129 -
Conclusion.....	- 135 -
Conclusion de la partie 1.....	- 137 -
Partie 2. La fabrique du sujet <i>dagongmei</i>	- 138 -
Introduction de la partie 2	- 138 -
Chapitre 4. Le sujet travailleur individualisé et essentialisé : un nouvel ordre social chinois de la responsabilité individuelle	- 140 -
Introduction	- 140 -
4.1 Les <i>dagongmei</i> et le marché du travail : un point sur les déterminants sociaux structurels.....	- 140 -
4.1.1 Les enjeux de la scolarisation pour les <i>dagongmei</i> et leurs enfants	- 140 -
4.1.2 Des choix restreints sur le marché du travail	- 151 -
4.1.3 L'idéal du « dang laoban » (devenir son propre patron).....	- 156 -
4.2 L'ardeur au travail des <i>dagongmei</i> : une tactique sous contrainte.....	- 161 -
4.2.1 Le cumul des sources de revenus.....	- 161 -
4.2.2 La dimension idéologique de l'ardeur au travail : réappropriation des représentations collectives - 164 -	
4.3 Un emploi « approprié » ? Répondre aux attentes sociales pour gagner dignité et statut - 169	
4.3.1 Travail et genre en Chine.....	- 169 -
4.3.2 Des activités productives qui renvoient aux activités domestiques.....	- 171 -
4.3.3 Femmes nourricières.....	- 177 -
Conclusion.....	- 180 -
Chapitre 5. L'ancrage du sujet dans les réseaux de parenté et villageois	- 181 -

<i>Introduction</i>	- 181 -
<i>5.1 Hiérarchies familiales d'entreprises : coopérations et rivalités</i>	- 181 -
5.1.1 Un environnement de travail sous contrôle.....	- 181 -
5.1.2 Frictions	- 187 -
5.1.3 Colocation et supervision	- 191 -
5.1.4 L'humour pour déjouer les tensions et entretenir un éthos commun.....	- 195 -
<i>5.2 Les statuts de fille, d'épouse et de mère comme standards dominants de la respectabilité sociale</i>	- 203 -
5.2.1 Partir dagong et prendre soin de ses parents	- 203 -
5.2.2 Rencontrer un laoxiang et construire une relation : jeux autour de l'éloignement géographique...- 207 -	
5.2.3 Intimité amoureuse et injonction au mariage.....	- 216 -
5.2.4 Mariage mixte	- 220 -
<i>Conclusion</i>	- 221 -
Chapitre 6. Le sujet mobile et consommateur	- 223 -
<i>Introduction</i>	- 223 -
6.1 <i>La mobilité et l'être-au-monde contemporain</i>	- 223 -
6.1.1 La dimension transformatrice individuelle de la mobilité.....	- 223 -
6.1.2 Migration et transgression ? Un nouvel éthos de la jeunesse urbaine en migration.....	- 230 -
6.2 <i>La classe et le genre de la consommation</i>	- 240 -
6.2.1 La stratification des espaces de consommation : des consommatrices subalternes ?	- 240 -
6.2.2 Cadeaux de femmes	- 245 -
6.2.3 Corps consommateurs sexualisés	- 247 -
<i>Conclusion</i>	- 251 -
Conclusion de la partie 2.....	- 253 -
<i>Conclusion générale</i>	- 254 -
<i>Références bibliographiques</i>	- 265 -

Introduction générale

i. Les filles du café : être *dagongmei* à Kunming

« Je suis serveuse en ce moment, et ce n'est pas un statut social élevé (*bu shi gao diwei*), mais des gens qui ont un statut comme nous, il y en a énormément. Si des amis de ma mère lui demandent ce que je fais, et qu'elle répond que je vis et travaille à Kunming, pour ceux qui ne sont jamais allés à Kunming, c'est comme un rêve, ça peut représenter un statut haut : "Elle travaille et vit à Kunming !" Mais si ma mère leur dit que je fais du *dagong* à Kunming, que je suis serveuse dans un restaurant, ils se diront que mon statut est très bas... Ceux qui sont allés à l'université puis qui sont rentrés ensuite [dans leur lieu de naissance] peut-être qu'ils n'ont pas de travail, peut-être qu'ils n'ont pas de revenus, et que les miens sont supérieurs aux leurs, mais leur statut sera malgré tout plus important que le mien. » (LiLi, interview du 24/01/15)

Cette recherche doctorale propose une étude de cas circonscrite à un groupe limité de jeunes femmes (une vingtaine), dont LiLi fait partie. Ces jeunes femmes étaient, au moment de l'enquête, *dagongmei* dans un café-restaurant étranger à Kunming que nous nommerons Kafeiting¹.

Littéralement « petite sœur travaillant pour un patron », le terme *dagongmei* (*dagongzai* pour l'équivalent masculin) désigne la main d'œuvre chinoise féminine salariée non qualifiée composée de jeunes filles non mariées souvent originaires de milieux ruraux, et migrant hors de leur village, parfois hors de leur province pour trouver un emploi. Le terme est récent, importé du cantonnais de Hong Kong et combine le verbe *dagong* 打工 littéralement « faire un travail manuel », désignant en réalité le fait de travailler contre salaire (et mettant ainsi l'accent sur la marchandisation du travail), au suffixe *mei* « petite sœur » catégorisant la travailleuse selon son genre, sa position subordonnée dans une hiérarchie aînée/cadette, et son statut prémarital (Pun 2012). Les *dagongmei* représentent une catégorie de travailleuses précaires, main d'œuvre occasionnelle et facilement interchangeable produite par les politiques du développement économique de la Chine au cours des quatre dernières décennies. En effet, la

¹ Les noms des personnes et des lieux ont tous été modifiés, excepté celui de Kunming et de ses quartiers, afin de préserver l'anonymat des personnes concernées par cette recherche.

participation intense de la Chine à la production d'un ensemble de biens de consommation pour le marché international s'est largement construite sur la force de travail de ces ouvrières mal rémunérées et maintenues dans les marges de la société chinoise par l'État-parti, nous y reviendrons. Ainsi le projet de modernité et de mondialisation suivi par la Chine façonne-t-il de nouveaux sujets travailleurs (Pun 2012) : les habitants des zones rurales quittant les campagnes pour se faire employer dans les secteurs de l'industrie, de la construction, des services, des commerces de gros ou de détail, de l'hôtellerie et de la restauration (Kan 2013) de façon bien souvent transitoire, en raison des difficultés structurelles qui les privent de s'installer durablement dans les villes dans lesquelles ils travaillent. Ces nouveaux sujets travailleurs constitutifs du prolétariat chinois sont les sujets liminaux d'une société remodelée par d'importantes mutations, dévalorisés, aux prises avec un système de domination craquelé de failles dans lesquelles ils s'engouffrent pour déployer des tactiques dissidentes et tenter de transgresser le pouvoir disciplinaire qui les contraint. Pendant longtemps, les *dagongmei* et *dagongzai* n'ont pu s'organiser en une force ouvrière politique en raison d'une part de la forte répression exercée par le gouvernement chinois envers les syndicats indépendants, et d'autre part du caractère transitoire de leur mode de vie (Pun 2012). Néanmoins des reconfigurations politiques récentes viennent désormais légitimer les contestations grandissantes des travailleurs migrants, et questionner leur statut de citoyens subalternes de la société chinoise actuelle (Froissart 2011; Sun 2014).

Le but de cette thèse est d'aborder la construction de sujets *dagongmei* en Chine contemporaine au sein d'un dispositif visant à transformer les processus de production d'un sujet travailleur prolétarisé. En effet, le café-restaurant de l'enquête se veut lieu d'*empowerment* pour les *dagongmei* qu'il emploie, entendant par là-même proposer un modèle de fonctionnement entrepreneurial socialement responsable. Ce travail n'a pas pour but de déterminer si un dispositif parvient ou non à libérer les *dagongmei* des jougs patriarcal et capitaliste (Caillé, Chaniel, et Tarragoni 2016), mais de présenter la construction dialogique des sujets *dagongmei*.

Quelle configuration idéologique trouve-t-on dans une petite entreprise étrangère à responsabilité sociale ? Comment cette petite entreprise participe-t-elle des processus de formation d'un sujet travailleur *dagong* en Chine contemporaine, quelles reconfigurations propose-t-elle ? Quelles dynamiques et tactiques de vie les *dagongmei* déploient-elles ? Quelles

représentations mobilisent-elles pour elles-mêmes ou pour la constitution de leurs réseaux de solidarité ? Peut-on parler de disparition, de résurgence, de persistance ou de modification de formes de domination actuelles ?

ii. Subalternité

Le terme de « subalterne », utilisé au début des années 80 par un collectif de chercheurs indiens organisés autour de l'historien Ranajit Guha, désignait initialement un rapport de domination entre les masses laborieuses de plusieurs pays d'Asie du Sud et les élites de leurs pays respectifs, que cette subordination s'exprime en termes de classe, de caste, d'âge, de genre, d'emploi ou de tout autre manière (Guha et Spivak 1988; Pouchepadass 2000). La dichotomie entre « élites » et « subalternes » ne renvoyait pas à des catégories socialement constituées, dont on aurait cherché à définir les frontières et à décrire les particularités, mais à une relation de pouvoir qui caractérisait à la fois l'ordre social indien traditionnel et l'ordre colonial britannique. Le terme est repris par Sun W. dans son travail auprès des travailleurs migrants chinois (Sun 2014). Dans la lignée de ses prédécesseurs indiens, fondateurs du courant des *Subaltern Studies*, Sun W. défend l'importance de produire des travaux recentrés sur les groupes subalternes de la société chinoise, pour décrypter les modalités par lesquelles les membres de ces groupes participent activement des multiples changements sociaux et politiques. L'auteur s'intéresse notamment à l'émergence de nouvelles identités d'une classe ouvrière chinoise, à la façon dont ces identités sont reconfigurées dans l'espace politique, au fil des évolutions idéologiques. En effet, le basculement de discours officiels depuis le dogme d'une société chinoise de lutte des classes, vers le dogme d'une société unifiée et harmonieuse (*hexie shehui*) participe, pour Sun W., de l'émergence d'une identité subalterne des travailleurs migrants et des paysans actuellement en Chine.

Plutôt que de suivre Sun W. dans son utilisation du concept flou et indéterminé d'identité (Avanza et Laferté 2005), nous nous efforcerons tout au long de ce travail de comprendre la fabrication d'une subalternité des *dagongmei* en différenciant des processus distincts.

D'une part, nous ferons un point sur les travaux qui rendent compte des modalités d'identification dont elles sont l'objet (Avanza et Laferté 2005) : nombre de ces modalités résultent du travail de l'État-Parti, ce sont par exemple les catégorisations par le droit, mais encore les techniques administratives et policières de contrôle. L'identification opérée par les institutions sur les individus détermine des catégories d'ayants droit plurielles : ainsi, nous le

verrons, détenir un *hukou*² stipulant que l'on est originaire d'une grande ville chinoise donne accès au titulaire du document à des droits sociaux nettement supérieurs à ceux échus au détenteur d'un *hukou* établi dans un bourg de campagne.

D'autre part, nous nous intéresserons à la production d'images sociales (Avanza et Laferté 2005) sur les *dagongmei*. Ces images sociales correspondent aux discours variés, produits par des acteurs sociaux dominants, qui élaborent des symboles homogénéisants, des stéréotypes supposés figurer des groupes et/ou des territoires (voire performés en vue d'une politisation de ces groupes et de ces territoires). Nous nous attarderons principalement sur les discours officiels, médiatiques et enfin entrepreneuriaux locaux dans le cadre de la première partie de ce travail.

Enfin, la seconde partie sera consacrée à ce que M. Avanza et G. Laferté nomment l'appartenance. Si les identifications correspondent à des attributions catégorielles (souvent étatiques mais pas uniquement), si les images sociales désignent les productions discursives visant à homogénéiser les gens et les territoires, les appartenances relèvent des pratiques des individus et des populations pour s'auto-définir par l'appropriation, le refus, l'acceptation des identifications et des images imposées, par les socialisations multiples auxquelles ils se livrent au quotidien.

iii. Une individualisation des sujets *dagongmei* ?

L'étude de la place subalterne des *dagongmei* au sein de la société chinoise actuelle est traversée par les questionnements concernant l'impact de l'industrialisation dans la configuration individu/société. Les théories de l'individualisation contemporaine s'interrogent sur les tensions entre l'imposition de normes articulées autour des notions de choix, de liberté individuelle et les dépendances complexes et inévitables des individus envers les institutions sociales. Les solidarités communautaires sont notamment classiquement considérées comme protectrices des individus tout en empêchant leur individualisation (c'est-à-dire leur émergence comme acteurs autonomes) (Marie et al. 1997). D'autre part l'histoire récente de la Chine, au travers du démantèlement des formes collectives de production, de la responsabilité croissante endossée par l'individu (en matière de recherche d'emploi, de protection sociale etc.) ainsi que de la forte incitation à la consommation individuelle, favorise l'émergence de l'individu comme acteur relativement détaché de ses appartenances communautaires. Néanmoins pour une

² Livret de résidence, une présentation de ce document administratif est donnée au chapitre 2.

majorité des *dagongmei*, l'utilisation et l'entretien de réseaux communautaires reste l'une des principales formes de la protection sociale, nous y reviendrons largement. La question qui se pose alors est de savoir si des processus spécifiques d'individualisation caractérisent les groupes subalternes au sein de la société chinoise actuelle.

Cette thèse se donne pour but de saisir, au travers des parcours et des discours des personnes rencontrées, les modalités de définition d'une responsabilité individuelle chez plusieurs *dagongmei* et ainsi d'interroger l'individualisation de la société chinoise (Yan 2003, 2010b). Yan Y. a travaillé sur la vie privée des villageois dans le nord de la Chine en zone rurale, et a montré que la société chinoise connaît d'importantes transformations, particulièrement marquées depuis la fin des années 90, se caractérisant par une influence relativement faible des pouvoirs publics sur la famille, un plus grand contrôle des individus sur leurs vies, la centralité des mariages choisis et des relations conjugales, et l'importance pour les individus du bien-être personnel et de la qualité des liens affectifs (Yan 2010a). Tout ceci pour l'auteur étaye le basculement d'un *ethos* orienté (jusqu'au début des réformes économiques) sur les valeurs collectives, vers un *ethos* orienté sur les valeurs individuelles. Yan Y. rejoint un certain nombre d'auteurs de la théorie de l'individualisation contemporaine (Bauman 2001; Beck 2001; Beck et Beck-Gernsheim 2002; Giddens 1991) qui s'intéressent aux changements institutionnels participant à forger les individus (Martuccelli 2010). Ces auteurs analysent en effet le rôle critique des institutions sociales dans la production d'un discours néolibéral de la responsabilité individuelle, présentant l'individu comme autonome, capable d'agir sans les contraintes de ces mêmes institutions sociales, et diluant ainsi la question du renforcement de la compétition entre individus et de la production croissante d'inégalités socio-économiques dans un contexte globalisé (Benasayag et Del Rey 2011).

Yan Y. entend cerner la spécificité de l'individualisation que connaît la société chinoise contemporaine, par rapport aux processus d'individualisation décrits au sujet des sociétés européennes. Cette spécificité réside pour une part, selon l'auteur, dans la conception de l'accès aux droits individuels. Alors que la démocratie suppose une croyance en l'égalité primordiale des droits des individus, ces droits individuels correspondent en Chine à des privilèges qui doivent se mériter au moyen des efforts personnels (Yan 2010a).

iv. Caractère novateur de cette recherche

Cette thèse souhaite en outre apporter des éléments à une littérature française réduite sur les femmes et les rapports de genre dans la Chine contemporaine, à la différence de la littérature anglo-saxonne (Angeloff et Lieber 2012), dans le champ spécifique du développement (Hofmann et Marius-Gnanou 2003; Verschuur, Guérin, et Guetat-Bernard 2015). Comment penser les processus d'individualisation au sein de groupes subalternes selon une perspective prenant en compte les rapports sociaux de sexe ?

Les études sur les femmes chinoises ont connu un déploiement rapide à partir du milieu des années 80 et sont le lieu d'intenses débats théoriques. En effet, récemment les travaux notamment de sinologues européens réalisés au cours des décennies 70 à 90 ont été abondamment critiqués, pour leurs analyses opposant de manière linéaire et statique une Chine traditionnelle (présentée comme patriarcale et oppressive à l'égard des femmes) à une Chine moderne (vue comme le berceau de l'émancipation féminine) (Hershatter 2007; Teng 1996). Qu'ils traitent du mariage, de la famille, de la sexualité, du travail des femmes ou de la modernité nationale (thématiques les plus travaillées dans la littérature anglo-saxonne selon l'état de l'art de G. Hershatter), ces travaux ont participé de la construction d'un grand récit révolutionnaire, selon lequel le 20^e siècle en Chine est un siècle de libération pour les femmes chinoises.

Plusieurs auteurs entendent désormais déconstruire ce récit pour proposer des analyses plus fines tant sur un plan historique, que sociologique et politique. Comme le remarque G. Hershatter :

« C'est une chose de remarquer que les femmes, et la Femme (comme sujet de l'État), ont servi de baromètre [social] par le passé, par ces personnes dont nous tentons d'appréhender les vies à travers le temps. C'est tout autre chose d'utiliser les femmes, ou la Femme, de cette façon nous-mêmes. Dans la section finale de ce volume intitulée "Afterthoughts", je suggère que nous cultivions plusieurs habitudes de pensée alternatives pour considérer le genre dans l'histoire récente de la Chine. » (Hershatter 2007: p.5)

Les débats actuels animant tant la sociologie du genre chinoise que la sinologie européenne ou américaine, portent sur les changements politiques des dernières décennies, et leur impact

sur les rapports sociaux en général, et les rapports de genre en particulier (Angeloff et Lieber 2012).

« Dans une société en profonde mutation et dont l'histoire contemporaine a connu de multiples soubresauts, que peut-on dire de la situation des femmes, et plus largement des rapports sociaux de sexe en Chine ? Quels changements ont affecté le statut des femmes ? Peut-on légitimement estimer que celui-ci s'est amélioré avec les réformes économiques, ou au contraire s'est-il détérioré avec la persistance, voire l'aggravation, des discriminations à l'encontre des femmes ? Observe-t-on en Chine, comme ailleurs, des tendances antagoniques de ce point de vue ? Dans ce pays où le féminisme a longtemps été encadré par l'État – et le reste dans une certaine mesure –, le prisme du genre permet d'interroger les rapports entre individus et État. À cet égard, nous faisons l'hypothèse du passage d'une instrumentalisation des femmes par l'État et d'une forme de tutelle socialiste à une instrumentalisation par le marché, sans protection étatique dans certains contextes. Comment penser l'émancipation des Chinoises dans ces conditions ? Selon nous, une analyse en termes de genre permet d'éclairer d'un jour nouveau les mutations sociales et le processus de modernisation "à la chinoise", impulsés par le passage à une économie de marché et renforcés par une libéralisation économique accélérée depuis une quinzaine d'années. » (Angeloff et Lieber 2012: p.7-8)

Ainsi, en cherchant à décrypter des représentations et des pratiques entrepreneuriales axées sur l'*empowerment* des *dagongmei*, sur la responsabilité sociale, il s'agit de déconstruire le récit de l'émancipation féminine au regard des reconfigurations des formes de domination qui pèsent sur les *dagongmei* d'une part, ainsi que des processus d'individualisation dont elles font l'expérience d'autre part. Il est à noter en outre que les travaux portant sur les *dagongmei* relèvent fréquemment du champ des sciences politiques ou économiques. Les vies intimes, les pratiques culturelles des travailleurs migrants sont moins documentés (Sun 2014), les travaux existants traitent surtout soit de la première génération soit des deux générations sans aborder les nuances de contexte qui produisent des profils variés (Cheng, Wang, et Smyth 2014).

D'autre part, les travaux anthropologiques menés dans la province du Yunnan abordent notamment l'impact du développement de l'industrie touristique sur les populations, particulièrement les populations issues des minorités nationales, tandis que les travaux qui

concernent les *dagongmei* prennent majoritairement pour terrain géographique les zones économiques spéciales (Froissart 2013), proposant ainsi des analyses d'ouvrières du secteur de l'industrie textile, électronique, moins fréquemment d'employées dans le service à la personne, et encore moins fréquemment de travailleuses dans l'industrie touristique. Or l'emploi des *dagongmei* dans les nouveaux espaces urbains de loisirs, dont le développement est impulsé par l'essor de l'industrie touristique, participe de la redéfinition des identités sociales (Guiheux G. préface de Shi 2014). Enfin, l'approche par la circulation de représentations globalisées autour de l'éthique de l'entrepreneuriat et de la responsabilité sociale de l'entreprise permet de réunir dans une même analyse l'objet « représentation et pratiques d'un capitalisme globalisé en question » et l'objet « construction du sujet *dagongmei* », proposant ainsi un éclairage très actuel.

v. Retour réflexif sur la construction de l'objet de recherche

Ce retour réflexif a pour but d'éclairer la méthodologie suivie dans cette recherche à la lumière d'éléments relevant de mon parcours personnel. Ceci permettra de mieux appréhender les limites de ce travail ainsi que l'approche choisie pour l'analyse (Foote Whyte 2002). Après plusieurs années de formation en sciences médicales, j'ai intégré le parcours de master en anthropologie sociale – ethnologie de l'Université de Bordeaux avec la perspective de creuser des problématiques en anthropologie de la santé, et de tenter de réaliser une partie de mes études en Chine, sans savoir à cette époque sous quelle forme (échange universitaire ou bien recherche de terrain). J'ai ainsi commencé l'apprentissage du mandarin, sans connaître la Chine, simplement mue par un désir assez flou de m'y rendre. La maturation de ce projet a pris du temps, idéalement j'aurais voulu le débiter pendant l'année de master 2. Cela n'a pas été possible, en revanche une opportunité de recherche de terrain au sein d'une ANR au Cambodge s'est présentée. Je l'ai saisie et ai décidé de construire ultérieurement un projet de doctorat avec la réalisation d'une recherche de terrain en Chine continentale. Ces éléments biographiques sont importants pour suivre les remodelages de l'objet de la thèse au fil du temps : initialement formée en sciences médicales, je me suis attachée pendant un temps à l'anthropologie de la santé ; la recherche de terrain au Cambodge a été ensuite une introduction aux champs de la solidarité internationale, des dynamiques du changement social et du développement. Le mémoire rédigé alors portait sur des « agents de santé communautaire Bunong » (Desplain 2012). L'enquête de terrain s'était déroulée dans la province de Mondulkiri, au nord-est du

Cambodge. J'avais été accueillie au sein de l'unité de recherche de l'organisation de solidarité internationale Nomad RSI (Recherche et Soutien International), dans le cadre de l'ANR SOREMA « Interventions publiques et inégalités de santé dans les écosystèmes naturels et sociaux recomposés de la région du Sous-Mékong » dirigée par F. Bourdier (Bourdier 2015). La province de Mondulkiri est l'une des plus pauvres du pays, les plus impaludées, où l'accès aux soins est l'un des plus difficiles, elle est en conséquence le théâtre d'un certain nombre de programmes d'intervention en santé publique. Ces programmes s'ancrent dans la politique des soins de santé primaires, récemment réaffirmée par l'OMS, selon laquelle sélectionner et former des personnes-relais à des gestes de santé (tels que le test sanguin de détection du paludisme) dans des villages où l'accès aux soins est difficile peut permettre d'améliorer la prise en charge des malades.

Ainsi, nourrie par mes intérêts en anthropologie de la santé et par la découverte d'une association de solidarité internationale, j'ai élaboré une première mouture du projet de thèse autour d'un programme d'aide médicale que l'association humanitaire internationale Médecins Sans Frontières envisageait d'instaurer à l'automne 2012 à Guangzhou (Canton, capitale de la province du Guangdong, au sud de la Chine). Le projet de thèse a été rédigé en juillet/août 2012 pour une candidature – réussie – à l'obtention d'un contrat doctoral MESR (Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche) en septembre 2012. En novembre de la même année, après le XVIII^{ème} congrès national du Parti Communiste Chinois, l'association s'est vu refuser les autorisations par le gouvernement chinois et le programme n'a finalement pas vu le jour. En conséquence, il m'a fallu élaborer un autre projet de thèse alors que la première année doctorale avait déjà débuté.

Une deuxième mouture du projet concernait les programmes d'intervention sanitaire au Yunnan, province du sud-ouest de la Chine. Le choix de la province du Yunnan faisait suite à des échanges avec différents enseignants-chercheurs et s'inscrivait dans une continuité avec le terrain de recherche de l'année de master 2. En effet, la province de Mondulkiri fait partie du « massif du sud-est asiatique », les Bunong étant l'une des populations montagnardes aborigènes vivant dans cette zone. Les termes de « massif du sud-est asiatique » ou de « zomia » sont utilisés par plusieurs auteurs pour désigner un espace géographique – mais aussi historique et politique – de hautes terres à cheval sur plusieurs États (notamment Thaïlande, Cambodge, Laos, Vietnam, Chine), habité par des groupes minoritaires (Michaud 2009; Michaud et Forsyth

2010; Scott 2013; Formoso 2006). La province du Yunnan, dont les habitants sont issus de 25 « minorités nationales » sur les 56 nationalités officiellement recensées (dont l'ethnie majoritaire Han), fait partie de ce massif.

Le premier séjour sur le terrain s'est déroulé début 2013 à Kunming, capitale de la province du Yunnan et a duré 4 mois. Plusieurs contacts ont été pris avec diverses organisations chinoises et étrangères développant des programmes d'aide médicale à destination des populations rurales de la province. C'est par ce biais que j'ai rencontré pour la première fois Ian, patron du café-restaurant Kafaiting situé à Kunming, impliqué dans différentes actions associatives à destination principalement des villages ruraux pauvres de la province du Yunnan. Le café-restaurant s'avérait être au cœur d'un réseau local d'acteurs associatifs et universitaires chinois et étrangers (principalement anglo-saxons : américains, anglais et canadiens) développant des actions à but non lucratif ciblant les habitants ruraux et/ou les travailleurs originaires de villages ruraux présents à Kunming.

Au cours de ce premier séjour plusieurs éléments méthodologiques ont influé sur ma décision de réaliser mon terrain d'enquête à Kunming, et non en zone rurale dans le Yunnan. En premier lieu, j'ai fait le choix d'un apprentissage intensif du mandarin (débuté deux ans auparavant à l'Université Bordeaux Montaigne) en vue d'une autonomie partielle lors des conversations avec mes interlocuteurs, mais également afin de détenir un visa me permettant de résider sur le territoire chinois (Marichalar 2009). En effet, mon projet de thèse à peine ébauché n'étant inscrit dans aucun programme de recherche ou partenariat universitaire, je ne pouvais prétendre à des visas par ce biais. À ma connaissance ne restaient alors que le visa touristique – trop réduit (30 jours) – le visa de travail – inaccessible – ou le visa étudiant, qui requérait mon inscription dans une école de langues agréée de Kunming, et donnait une durée légale de séjour équivalente à celle du cursus payé à l'école, dans mon cas moins de 6 mois. Pendant mes deux premiers séjours de terrain (février à juin 2013 et octobre à décembre 2013) à Kunming, je répartissais donc mon temps (ainsi que mon budget) entre l'apprentissage de la langue et la réalisation de l'enquête. Dans ces conditions, ce n'est qu'au cours de mon dernier séjour de terrain (octobre 2014 à février 2015) que j'ai ressenti suffisamment d'aisance pour me déplacer de village en village à l'intérieur de la province.

En second lieu, ma recherche de dispositifs associatifs d'aide médicale rurale me menait systématiquement à des entreprises installées à Kunming, dont l'organisation mêlant but

lucratif et visées de changement social m'interpelaient. J'ai donc passé du temps dans plusieurs entreprises avant de centrer mon propos sur l'une d'elles : un café-restaurant que j'ai baptisé Kafeiting (transcription en pinyin du chinois 咖啡厅 désignant le lieu « Café »).

Sans convention établie avec des organismes de recherche ou universitaires locaux, sans partenaire de recherche sur le terrain, sans formation en sinologie, j'ai délaissé le projet d'étude de programmes sanitaires ciblant les populations montagnardes du Yunnan, qui aurait nécessité une autre méthodologie que celle que j'étais capable de mettre en place seule et en un temps limité, afin d'entamer une recherche circonscrite d'anthropologie urbaine (Pétonnet 2012).

En outre, ce travail n'a pas la prétention de relever à la fois des domaines de l'anthropologie sociale et de celui des études chinoises. L'apprentissage intensif du mandarin pendant le déroulement de la recherche a été suffisant pour accéder à une aisance orale, non pour m'ouvrir l'accès aux sources écrites en langue chinoise. Les références bibliographiques de ce travail ne sont donc pas enrichies de ces apports, bien que méthodologiquement un travail monographique sur un espace urbain en Chine se construise à partir de nombreuses sources écrites locales (ouvrages édités à destination du grand public, archives locales, annuaires statistiques, compilation de matériaux historiques etc.) (Baptandier 2001; Guiheux 2009). Mon seul matériau consiste en la réalisation d'entretiens, en observations, et en lectures en français et en anglais. Le recueil de récits de vie, l'étude de séquences biographiques, des parcours professionnels, la mise en évidence des pratiques et des représentations sont autant d'outils de méthodologie qualitative essentiels à l'étude des processus d'individualisation (Marie et al. 1997). Ils permettent en effet de saisir les stratégies et les choix, les liens et les ruptures, le sens que leur attribuent les personnes.

Les limites de cette recherche, et conséquemment les pistes pour la poursuivre, apparaissent d'emblée : l'analyse à un niveau microsociologique permet de soulever des questionnements qui mériteraient d'être mieux articulés à l'échelle macrosociologique au moyen d'une étude élargie et comparative.

La temporalité de la recherche peut faire connaître au chercheur des positions diverses sur lesquelles il a peu de prise : tantôt spectateur extérieur toléré, tantôt personne tierce variablement incluse ou exclue en fonction des événements, ou encore acteur des situations véritablement investi d'un rôle interne dans l'espace-temps des autres (Althabe et Hernandez 2004). Mon second séjour de terrain s'est déroulé sous le signe du « spectateur extérieur

toléré ». Je fréquentais assidûment l'établissement en vue de progressivement nouer des liens avec les employées. Mais le réseau social dans lequel je m'intégrais peu à peu était principalement celui des patrons. D'autre part, j'avais sollicité l'aide d'une étudiante en anglais de l'université du Yunnan pour la réalisation des entretiens. J'avais eu son contact par l'intermédiaire du patron du restaurant Ian, car il l'avait lui-même engagée pour réaliser des travaux de traduction (dans un projet indépendant de l'activité du café-restaurant). Elle travaillait pour lui depuis peu, dans un bureau se trouvant à quelques rues du café-restaurant, et ne connaissait pas bien les employées. Âgée de 20 ans, c'était une jeune femme tempétueuse, prompte à rire et à pester envers et contre tout. Elle fréquentait un jeune étudiant français qui l'exaspérait et qu'elle avait rencontré sur le campus, critiquait vertement la pression exercée notamment par sa mère sur son nécessaire (et si possible prochain) mariage. Elle acceptait de travailler pour moi au tarif de 50 yuan³ de l'heure, s'impatientait pendant les interviews quand je ne comprenais pas ce qu'elle me disait, rechignait à traduire les longues tirades qui parfois s'échangeaient entre elle et la personne avec qui nous nous entretenions, et me faisait remarquer que je posais des questions similaires à plusieurs personnes, ce qui lui semblait de peu d'intérêt car il y avait de fortes chances que les personnes répondent des choses qui se ressemblent. Nous échangeions régulièrement sur les visées de cette recherche, mais je ne parvins pas à susciter l'engouement de la jeune femme, et finalement notre collaboration tourna court. Elle accepta de retranscrire les deux premiers enregistrements dont nous disposions. Puis avant que je ne quitte la Chine, je la rémunérai à l'avance pour les retranscriptions suivantes, mais je n'eus plus jamais de nouvelles d'elle. Le déroulement de ce second séjour était bien loin de mes attentes : je parvenais difficilement à faire connaissance avec les employées dont j'aspirais à comprendre les parcours. Persuadée alors que « faire du terrain » c'était agir, déployer des stratégies, un peu à la manière d'un combat dont on aimerait sortir vainqueur (Achard 1981), je m'évertuais à trouver un moyen d'accéder à une position plus interne, tant était inconfortable cette position d'extériorité. Je ressentais en effet la culpabilité de l'intruse demandant à prendre sans avoir rien à donner en retour, et surtout je cédaï à l'envie de me donner une contenance en jouant, localement, un « vrai » rôle (La Soudière (de) 1988). Comme le remarque Pun N. :

³ Soit environ 6,50 euros. 100 yuan équivalaient à 13-14 euros environ au moment de l'enquête.

« Ma forte envie de travailler dans une usine et de me comporter comme une *dagongmei* est complètement subjective et elle est lourde de charges idéologiques. »

(Pun 2012: p.29)

J'ai donc tenté de négocier avec l'un des patrons une forme de « stage » dans l'entreprise. La réponse du patron avait été rapide et claire. Il était dangereux pour eux d'avoir une étrangère travaillant au sein du restaurant, sans autorisation officielle. Il était impossible d'obtenir une autorisation officielle alors que je résidais en Chine munie d'un visa « étudiant », sachant que la traque au travail illégal s'était intensifiée justement à l'encontre des personnes travaillant en Chine sous couvert d'un visa « étudiant » ou d'un visa « stage ».

Entre la fin de ce second séjour et mon départ pour le troisième, onze mois se sont écoulés. Je les ai passés en France, et si je n'avais alors pas de contacts avec les jeunes femmes interviewées (mon niveau de mandarin ne me permettant pas de continuer à faire connaissance par le biais de messages textuels sur les réseaux sociaux), je n'ai pas perdu celui de ce patron : Ian. J'ai reformulé, depuis la France, ma demande de passer un temps plus « à l'intérieur » du restaurant, au cours d'un prochain séjour. J'ai proposé une forme d'échange entre mon université et l'entreprise, qui se ferait sous un visa dit « business », lequel autorise outre les échanges dans un cadre commercial, les visites d'étrangers sur le sol chinois pour réaliser des recherches au sein d'une structure définie. J'ai précisé que la méthode que je souhaitais employer était celle où je pourrais aider au service, avec les autres serveuses : débarrasser, peut-être servir, aider au ménage, afin de n'être pas qu'observatrice des activités quotidiennes. Ian a accepté ma proposition et m'a obligeamment fourni les papiers officiels requis par les autorités chinoises. J'ai obtenu un visa F (« visite à caractère non commercial ») de deux fois soixante jours, avec beaucoup de peine.

Le 28 octobre 2014 en fin de journée, j'atterris à Kunming. Le 31 à 9 heures du matin, j'entrai dans le restaurant pour y regarder se dérouler le service du jour. Je retrouvai là quelques visages connus, l'accueil qui me fut réservé resta distant, bien que courtois. Certaines étaient au courant que j'allais venir pour continuer la recherche entamée l'année passée, mais le but de ma présence n'était bien évidemment pas très clair (et pour tout dire pas forcément très intéressant) pour beaucoup. J'expliquai du mieux que je le pouvais. Je vis les sourcils de mes interlocutrices se froncer, dans un effort visible pour remettre à l'endroit les mots dont j'écorchais les tons, et dénicher le sens de mon baragouin. Ian était absent, il m'avait conseillé par mail avant mon

arrivée, de m'en tenir à une fonction d'accueil des clients dans le restaurant, et de prétendre, si on me posait la question, que j'étais là pour faire des progrès en chinois. Je n'ai pas respecté la demande de Ian de dissimuler l'objet de ma recherche et expliquai volontiers aux personnes curieuses à mon propos les raisons de ma présence. Cela occasionnait de temps à autre des échanges intéressants avec les clients de l'établissement. Ian n'a par la suite plus évoqué la nécessité de dissimuler l'objet de ma recherche. Au cours de cette première journée, je me rendis compte que je ne savais pas ce que Ian entendait par « accueil des clients » (il avait employé le terme *greetings* littéralement « salutations »), attendu que la plupart du temps, il ne se produisait aucun échange verbal entre le personnel et les clients quand ces derniers entraient dans l'établissement. Les clients arrivaient, s'installaient, on leur donnait le menu parfois sans qu'un seul mot ne s'échange. Ainsi donc Ian m'avait d'un côté fourni tous les papiers (copie de passeport, lettre officielle d'invitation par l'entreprise) et de l'autre attribué une tâche fictive dans le café-restaurant, me demandant de taire mon projet de recherche. L'autre patron de Kafeiting, Lee, ne m'adressait que très rarement la parole, exception faite de l'entretien qu'il m'a concédé. Son attitude à mon égard au départ frôlait l'hostilité ouverte, il fut ensuite plutôt indifférent et en dernier lieu relativement bienveillant. Pour G. Althabe et V. Hernandez, la place du chercheur dans un événement est prise dans des logiques en tension. D'une part, le chercheur tend à se considérer comme un observateur extérieur aux scènes dans lesquelles interviennent ses interlocuteurs. Mais dans le même temps, ses interlocuteurs le construisent comme acteur des événements, ils l'investissent d'un rôle. Pour les auteurs, cette « contradiction non résolue est la voie de l'élaboration du sens » (Althabe et Hernandez 2004: p.10). Le chercheur doit alors comprendre ce qui lui arrive, comprendre les logiques d'exclusion/inclusion dans lesquelles il est pris comme partie intégrante du mode de communication des acteurs. Les différents statuts par lesquels je suis passée pendant le déroulement de l'enquête dessinent en filigrane les logiques qui structurent l'espace social du café-restaurant Kafeiting, nous allons le préciser un peu mieux. Plusieurs éléments sont à considérer pour comprendre les logiques d'inclusion/exclusion à mon égard de la part des patrons du café-restaurant. Mes premiers contacts avec Ian et Lee étaient à replacer dans ce contexte d'interviews multiples au fil des ans et du succès de l'entreprise, de questions récurrentes auxquelles ils avaient fini par avoir des réponses assez rodées. Ian avait dès mon second séjour proposé à ma lecture son manuscrit presque achevé, considérant que nombre de

mes questions y trouveraient réponse. Lee avait répondu de manière très directe et automatique à chacune des questions que je lui posais lorsqu'il avait accepté notre entretien. La décision d'accepter que je vienne faire une recherche sur les employées du café-restaurant ne s'est pas prise sans concertation avec les managers de l'équipe. Les filles⁴ n'ont pas manifesté de désaccord à ma venue mais à mon arrivée, il me fallait tout simplement faire mes preuves. Si je ne parvenais pas à m'intégrer avec les filles, Ian et Lee pourraient rester sur leur attitude distante. Comme peu à peu des liens se sont noués et que la recherche a duré, Ian et Lee se sont détendus en même temps que les filles m'accordaient une place. Comme je travaillais finalement au service de jour dans le restaurant, l'équipe décida de régler les frais de ma participation à une excursion de groupe (auberge, billets d'entrée dans les différentes activités etc.).

J'ai interviewé LiLi (née en 1987) pour la première fois en novembre 2013. Elle travaillait au café-restaurant, et était l'une des deux seules personnes s'exprimant volontiers en anglais parmi le personnel de l'époque. Elle est originaire de la même région du Yunnan que l'ensemble des autres serveuses, et utilisait donc au quotidien, tout comme les autres, non le mandarin, mais le dialecte régional (différent de celui de Kunming). C'est elle qui m'a réservé l'accueil le plus chaleureux à mon arrivée en 2014. Elle voulut savoir où j'étais de ma recherche, espéra que l'on pourrait profiter de mon séjour pour échanger sur quantité de sujets, et m'invita à solliciter son aide, si j'en avais besoin. Nous sommes devenues amies au fil du temps. Dès les premières semaines de mon troisième séjour, il me sembla évident que j'allais lui demander de l'aide pour la réalisation des entretiens. Bien qu'encore mal renseignée sur les rapports de pouvoir existant entre les personnes travaillant au restaurant (et donc, par là-même, sur les conséquences possibles de mon choix en matière de biais dans les entretiens), j'optai pour travailler avec une personne interne au fonctionnement de l'entreprise. L'une des raisons importantes de cette décision réside dans l'expérience que j'ai faite de ma propre « extériorité ».

LiLi fut d'une aide précieuse d'une part dans la négociation de moments d'entretien avec plusieurs personnes pourtant longtemps restées distantes avec moi. Sa présence fut

⁴ J'emploie le terme « les filles », de la même manière que sur le terrain, avec mes interlocutrices, nous utilisons les termes de « girls » (avec celles qui parlaient anglais), de « *guniang* ; *jie* ; *mei* » (fille ; grande sœur ; petite sœur, il s'agit de termes d'adresse entre elles se référant parfois à une parenté socio-biologique, parfois à des rapports de hiérarchie sur lesquels nous reviendrons).

déterminante avec plusieurs des serveuses qui, tout en acceptant de me recevoir pour se prêter au jeu de me raconter leurs vies, s'en sentaient finalement très mal à l'aise. Son regard sur sa propre vie, sur des événements passés qui concernaient les jeunes femmes auxquelles je m'intéressais et qui m'étaient inconnus avant qu'elle ne me les confie, ouvrait des profondeurs de champ fondamentales au cheminement de ma compréhension sur le terrain (Rabinow 1988). Comme je ne disposais que d'un maigre budget pour rémunérer la personne qui acceptait de travailler avec moi, je décidai de le consacrer intégralement aux échanges oraux, et ne pus m'offrir les longues heures de retranscription des entretiens. J'ai donc travaillé à partir de retranscriptions partielles (celles que j'étais en mesure d'effectuer seule).

Au sein du groupe des filles, le rôle que l'on m'attribua se modifia légèrement au fil du temps. Tout d'abord, j'étais une invitée dont la présence avait été possible grâce au fait que le patron avait appuyé ma requête. Souvent ce que Ian et Lee appelaient des décisions concertées étaient en fait des suggestions auxquelles les filles accédaient volontiers si elles n'avaient rien à redire. En tant qu'invitée, je me comportais très étrangement. En effet, toujours prise dans cet inconfort me poussant à vouloir me donner une contenance, je me pris à participer à la distribution des menus avec les filles, puis à guetter lorsqu'une table se libérait afin d'aider à débarrasser. Les deux seules tâches que j'étais en mesure d'accomplir. Prendre les commandes m'était impossible en raison de l'utilisation de télécommandes programmées en mandarin (avec des codes pour les noms des plats, et des codes de démarrage pour chacune des serveuses), servir m'était au départ difficile, ignorant le numéro des tables ainsi que le nom (en chinois) des plats (occidentaux). Je n'étais pas employée par le restaurant. Je ne touchais pas de salaire, ni n'avais les mêmes horaires que les filles. J'arrivais la plupart du temps à 9 heures le matin, heure d'ouverture de l'établissement au public, tandis qu'elles prenaient leur service à 8 heures pour faire le ménage précédant l'ouverture, mais je partais en même temps qu'elles à la fin de leur service à 16h30. Je n'alternais pas, contrairement à elles, services diurnes et nocturnes⁵ de semaine en semaine. Je n'accomplissais pas les mêmes tâches quotidiennes. Il y avait les gestes

⁵ Le restaurant est ouvert au public de 9 heures le matin à 23h30 le soir, tous les jours de la semaine. Il ferme lors des fêtes nationales (Nouvel An chinois et fête de la République) ainsi que lors des sorties de loisir en équipe. Le travail est réparti en deux services pour les employées : le service de jour commence à 8 heures et se termine à 16h30 (soit une durée de 8 heures 30), le service du soir commence à 16h30 et se termine à minuit (soit une durée de 7 heures 30).

qui étaient les leurs et qui m'étaient inaccessibles, j'en ai cité deux exemples ci-dessus, auxquels on peut ajouter le travail en cuisine. Sur ce point, le patron s'est montré formel dans nos échanges en amont de ma venue ; ma présence en cuisine, pour un certain nombre de raisons précises, était une contrainte trop importante pour tout le monde. Il y avait également les activités qui étaient les miennes (longs moments dédiés à la prise de note sur mon carnet de terrain tout au long de la journée). Je ne me comportais donc pas en invitée, ce qui les embarrassait souvent. M'apprêtais-je à donner le menu à un groupe de clients nouvellement installés ? On me le prenait des mains avec un sourire ferme. Suivais-je les filles pour débarrasser avec elles une table ? On ramassait toutes les assiettes prestement en me disant : « Pas besoin ! Je m'en occupe ! » (*Bu yong ! Wo lai !*). Faisais-je une tentative pour participer à une conversation ? On parlait rapidement en dialecte et non en mandarin, sans me jeter un regard et ignorant mes timides questions, si d'aventure, je tentais d'en poser une. On s'efforçait de me convaincre de m'asseoir et de me reposer. Mais aussi de boire et de manger quelque chose, comme toutes les filles : « Ici, on boit et on mange ce qu'on veut. Alors si tu as soif, tu te sers, et si tu as faim, tu demandes ! N'hésite surtout pas ! ». On s'enquérissait de savoir jusqu'à quand j'avais prévu de rester au restaurant. « Ah ? Ce n'est pas à la fin du mois que tu arrêtes ? Tu es encore là le mois prochain ? ». Petit à petit leur tolérance à mon égard prit une tournure amusée. Par exemple, elles se mirent à employer le même vocabulaire pour qualifier mes heures de présence et les leurs. On me parlait des heures et des jours où « j'embauchais » et de ceux où « je débauchais » (*shang ban, xia ban*). Souvent, à 16h30, l'une des filles se penchait sur mon épaule tandis que je finissais de prendre quelques notes et pour me dire : « C'est l'heure ! Il faut débaucher ! Ou bien tu comptes travailler ce soir aussi ? » (*Xia ban le, xia ban le ! Ni ye xia ban, huo ni shang wan ban ma ?*). En outre au cours de cette période, le restaurant se trouva un temps en sous-effectif, en raison de plusieurs départs temporaires. Et finalement, il y eut certaines journées particulièrement animées où personne n'eut le temps de prendre les devants quand je décidais de faire quelque chose. Je courus en tous sens, comme les autres, on me dit rapidement le numéro des tables et on me tendit spontanément des plats en me demandant d'aller les servir. Si les managers les plus anciennes (qui sont les personnes avec qui j'ai le plus échangé au cours de cette recherche) lâchaient prise et me laissaient les aider tout en se demandant la raison pour laquelle j'insistais à faire avec elles des tâches qu'elles considéraient comme rébarbatives, les plus jeunes étaient très mal à l'aise quand je tentais de travailler avec

elles. Je n'ai compris que tardivement que je pouvais entraver leur désir de montrer leur efficacité. Si je venais les aider, elles n'avaient plus l'occasion de donner à voir combien elles pouvaient abattre de travail rapidement.

J'ai vécu, pendant une grande partie de mes séjours, dans des chambres louées par mes soins à Kunming. Les filles, pour la grande majorité d'entre elles, habitent en colocation dans plusieurs appartements loués par l'entreprise, situés à quelques pas du restaurant. Trois d'entre elles acceptèrent que je loge chez elles, pendant une semaine, dans une chambre alors libre de leur appartement. Lorsqu'un week-end sortie du personnel dans une petite ville touristique du Yunnan a été organisé, je demandai à me joindre au groupe, ce qui fut volontiers accepté (et pris en charge financièrement comme précisé plus haut).

Je consacrai le mois de janvier à tenter de me concentrer sur les entretiens, à provoquer des moments partagés hors du lieu de travail, et à préparer un périple au mois de février dans les différents villages de plusieurs des personnes travaillant au restaurant. Et je terminai ainsi mon séjour par trois semaines chez les unes et les autres, autour de la période du Nouvel An chinois.

Partie 1. L'empowerment des *dagongmei* en Chine, du global au local

Introduction de la partie 1

Depuis les années 90, la médiatisation de scandales sur les conditions de travail des sujets *dagong* retentit en Chine et au niveau international, provoquant l'indignation des consommateurs et incitant en premier lieu les grandes firmes multinationales à élaborer des réglementations et à repenser les rapports salariaux (Séhier 2014). En outre, dans un contexte d'accumulation de profits générant de criantes inégalités sociales, le débat s'ouvre en Chine sur le rapport que les entreprises doivent entretenir avec la société dans son ensemble, sur leur contribution à l'intérêt général (Guiheux 2006). Au début des années 2000, la volonté affirmée du gouvernement chinois de prendre en main la question des inégalités socioéconomiques infligées à ses migrants internes donne une légitimité à leurs revendications (Froissart 2011), des organisations de défense des droits des travailleurs migrants voient le jour et participent aux réformes des politiques publiques. Interpelées sur les questions de dégradations environnementales et d'exploitation inique des travailleurs, de grandes firmes amorcent au tournant du 21^e siècle un mouvement de responsabilité sociale, c'est-à-dire de réajustement des conduites dans l'entreprise à l'aune de codes inspirés des conventions internationales de l'Organisation Internationale du Travail et de la Déclaration universelle des droits de l'homme (Séhier 2014). De petites entreprises se saisissent également de ces grandes questions de société pour élaborer leurs discours et leurs pratiques. C'est le cas de la petite entreprise à capitaux exclusivement étrangers dans laquelle l'enquête a été menée : le café-restaurant Kafeiting. L'établissement se présente comme lieu d'*empowerment* pour les *dagongmei* qu'il emploie, comme fonctionnant d'une manière socialement responsable.

Cette première partie se décompose en trois temps. Le premier chapitre entend cerner la spécificité de la problématique et sa construction au regard du terrain d'enquête et de l'état de l'art existant. Le second chapitre détaille les processus historiques ayant conduit à faire des *dagongmei* des sujets subalternes au sein de la société chinoise actuelle. Le troisième chapitre enfin, articule échelles locales et plus globales pour donner à voir l'imbrication des représentations présidant à l'élaboration des rapports salariaux et commerciaux au sein de Kafeiting. Si le projet de modernité et de mondialité de la Chine a façonné de nouveaux sujets-travailleurs *dagongmei* et *dagongzai*, par la transformation de corps de migrants ruraux en corps

de travailleurs industriels (Pun 2012), quels sujets *dagongmei* un projet d'entreprise socialement responsable se propose-t-il de contribuer à produire ?

Chapitre 1. Cadre de l'enquête

Introduction

Ce premier chapitre a pour but de présenter la province du Yunnan, actuellement classée parmi les plus pauvres du territoire chinois, néanmoins l'une des destinations les plus prisées des touristes nationaux. Le Yunnan fait en effet office de vitrine ethnique et touristique de la Chine :

« Situé aux confins du plateau du Tibet, de la Birmanie et de la péninsule Indochinoise, le Yunnan est célébré officiellement pour compter 26 des 55 "nationalités minoritaires" reconnues et recensées par les autorités chinoises : c'est, dans la phraséologie d'État, le lieu de la diversité culturelle et de la coexistence harmonieuse des minorités. » (Bazin 2009: p.2)

Le Yunnan est une région montagneuse, restée longtemps à distance de l'État et de l'exercice d'un pouvoir central, espace social hétérogène sans unité réelle, espace transnational extrêmement complexe, et zone d'enjeux géostratégiques forts. Les populations montagnardes diverses peuplant la province ont peu attiré l'attention des chercheurs avant les années 80, qui privilégiaient alors l'étude des « centres » de pouvoir, ne voyant pas dans ces populations marginales des acteurs essentiels de l'histoire. À partir des années 80, des travaux de sciences politiques, de sociologie et d'histoire appellent à repenser ces marges, à étudier les façons dont elle sont peuplées, vécues, à rendre compte de leurs productions sociales et culturelles, à déconstruire, enfin, l'illusion de leur isolement (Van Schendel 2002). J. Scott s'est notamment rendu célèbre en avançant l'argument que les zones montagneuses du massif du sud-est asiatique, parmi lesquelles le Yunnan, sont un lieu de refuge pour des populations refusant intentionnellement la domination de l'État (Scott 2013).

La province du Yunnan, aujourd'hui massivement investie par les programmes d'intégration économique de la Banque Asiatique du Développement d'une part, par les politiques publiques de développement de l'ouest de la Chine d'autre part, n'a plus le caractère de marge géopolitique d'autrefois. Le refuge imaginé par J. Scott est devenu le lieu du déploiement d'une industrie touristique puissante, produisant désormais un marché de l'emploi stratifié assignant leurs places aux représentants des minorités nationales comme aux jeunes femmes et jeunes hommes *dagongmei* et *dagongzai* originaires de villages ruraux.

1.1 Focus sur le Yunnan et sur Kunming

1.1.1 Le Yunnan, une province rurale et touristique

Le Yunnan est une province du sud-ouest de la Chine bordée par – du nord au sud dans le sens horaire – le Tibet, le Sichuan, le Guizhou et le Guanxi pour les provinces à l’intérieur du territoire chinois, et pour les pays frontaliers le Vietnam, le Laos et la Birmanie.

Illustration 1. Cartes administrative et physique de la Chine (Crédits : Encyclopædia Universalis France)



Cette région montagneuse a longtemps été un carrefour des routes de commerces de longue distance telles que la route de la soie et les routes caravanières qui gagnaient les ports dans les grands deltas de la péninsule indochinoise (Taillard 2009). Toutefois les décennies de colonisation et de guerres ont interrompu de nombreux échanges.

Dans un rapport récent publié par la Banque Mondiale, Liang X. et Chen S. présentent le Yunnan comme la troisième province la plus pauvre de Chine après le Gansu et le Guizhou. Le Yunnan fait partie des districts ruraux prioritaires en matière de réduction de la pauvreté et du développement ciblés par le gouvernement (Liang et Chen 2013). En 2010, 10 sur les 46 millions d'habitants de la province vivent en dessous du seuil de pauvreté fixé à 2300 yuan par an. 30 millions résident en zone rurale, 15 millions sont issus de 25 minorités ethniques différentes. 5,5 millions d'habitants sont recensés comme migrants (National Bureau of Statistics of China 2011), c'est-à-dire comme résidant plus de six mois par an dans un lieu différent de celui enregistré sur le *hukou* de l'individu. La majorité de ces migrants vivant dans la province du Yunnan (77%) en sont originaires, on parle alors de « migrants intra-provinciaux » (National Bureau of Statistics of China 2011; Zai 2012). 84% du territoire de la province est composé de campagnes et montagnes aux ressources naturelles abondantes (minéraux, forêts, animaux, plantes). 60% des actifs sont dans le secteur primaire (agriculture) contre 37% sur le plan national. Néanmoins si en 1980, 43% du PIB provient du secteur primaire dans la province, en 2010 le secteur agricole ne représente plus que 15% du PIB, les secteurs secondaires et tertiaires pesant pour respectivement 45% et 40% environ (Liang et Chen 2013). Le secteur non public génère 50% des emplois urbains dont seulement 24% sont occupés par des techniciens professionnels et 12% par des ouvriers détenant un certificat technique ou professionnel. 47% de la main d'œuvre a uniquement une éducation primaire (contre 24% pour la moyenne nationale). Liang X. et Chen S. soulignent ainsi que la main d'œuvre dans le Yunnan est moins qualifiée et moins payée comparativement à la moyenne nationale, notamment dans l'industrie minière, l'énergie, les biotechnologies et le tourisme, où la demande va croissant.

Le Yunnan fait partie des deux provinces chinoises, avec le Guansi, comprises dans la Région du Grand Mékong, programme d'intégration transnationale développé par la Banque Asiatique du Développement (Fau, Sirivanh Khonthapane, et Taillard 2014; Taillard 2009). Ce programme se donne pour ambition de relancer des échanges commerciaux qui relient

notamment Kunming à ses voisins (Vietnam, Laos, Birmanie, Thaïlande et Cambodge). Ceci passe par de lourds investissements pour la reconstruction des infrastructures de transport (routes et ponts, dessertes locales, voies ferrées, aéroports, ports maritimes et fluviaux), par la conclusion d'accords de libre-échange entre pays voisins, par le soutien à la création de zones industrielles et commerciales transfrontalières, par le déploiement de réseaux électriques et de télécommunications (Taillard 2009). Le gouvernement chinois a ainsi investi Kunming du rôle de pôle régional routier, ferroviaire et aérien de la Région du Grand Mékong, afin d'assurer le lien entre les trois géants économiques du littoral chinois (Beijing, Shanghai, Guangzhou/Hong Kong) et les pays du Sud, notamment la Birmanie, la Thaïlande et l'Inde. Kunming est un point stratégique de plusieurs corridors (axes Kunming-Rangoon, Kunming-Bangkok et Kunming-Hanoi-Haiphong), et commande un réseau de zones franches frontalières et transfrontalières pour développer les échanges commerciaux avec ces trois pays. La province du Yunnan abrite également le projet de voie ferroviaire reliant Dali à Lashio en Birmanie dans un premier temps, puis à l'Inde dans un second temps afin de sécuriser les approvisionnements en pétrole depuis la baie du Bengale. En outre, les autorités centrales ont mis en place depuis les années 2000 le programme « Aller vers l'ouest » (*zou xitou*) dans le but de développer l'économie et les infrastructures de cinq régions autonomes, une municipalité et six provinces de l'ouest de la Chine, parmi lesquelles le Yunnan (Goodman 2004; Yeung et Shen 2004). Ce programme articule des réflexions autour des piliers industriels susceptibles d'étayer une croissance forte et durable pour la province (l'accent ayant été mis sur le tabac, le phosphore, les ressources minières en métaux non-ferreux et le tourisme) et des conditions d'un commerce frontalier prospère (Gan et Chen 2004). Depuis 1978, la province enregistre un taux de croissance annuel moyen de 9,9% (avec d'importantes variations en fonction des années).

La province du Yunnan est ainsi une province rurale, avec un grand nombre d'actifs dans le secteur primaire malgré le faible poids économique des travaux agricoles. La main d'œuvre majoritairement peu qualifiée migre essentiellement à l'intérieur de la province pour rejoindre les secteurs secondaires et tertiaires. L'économie du Yunnan repose principalement sur la production de tabac, l'exploitation minière (cuivre, plomb, zinc et charbon), la production électrique (barrages hydrauliques), et enfin pour une grande part sur le tourisme.

En effet, la province du Yunnan est un lieu privilégié du tourisme ethnique et de l'écotourisme en Chine (Swain 2010). Vantée pour la beauté de ses paysages et l'ampleur de la

diversité ethnique qui compose sa population (il est de notoriété publique qu'un tiers de sa population est issue de 25 minorités nationales sur les 55 officiellement recensées), la province est aujourd'hui la première destination pour le tourisme intérieur chinois, et accueillait ainsi plus de 45 millions de visiteurs en 2001 (Donaldson 2007; Taunay 2009). Le Yunnan, présenté dans les brochures touristiques comme un écrin de cultures hautes en couleurs (costumes, danses et chants, architectures, nourritures, artisanat, festivals, modes de vie etc.), compte plusieurs sites se livrant une compétition abrupte pour attirer les flux de visiteurs et générer des revenus moteurs pour les économies locales. La Forêt de Pierres (*Shilin*), les villages de Dali et Lijiang, la région de Xishuangbanna, de Shangri-La ou encore le lac Lugu doivent leur succès à la combinaison de la splendeur de leurs sites et de la mise en scène d'une diversité culturelle incarnée par les minorités nationales peuplant ces lieux.

Les enjeux politiques qui traversent l'industrie touristique chinoise actuelle, dans l'ensemble du pays en général, et dans la province du Yunnan en particulier, relèvent à la fois du projet nationaliste du Parti et de la construction d'une modernité chinoise consumériste. En effet, le voyage de loisir est une activité interdite pendant la période communiste. L'ère des réformes amorcée en 1978 s'accompagne d'une augmentation progressive des revenus de certaines franges de la population chinoise, particulièrement urbaine, ainsi que du déploiement d'un ethos de la consommation et du loisir. En outre, à la fin des années 90 les congés officiels de la population active sont allongés à trois semaines correspondant aux trois grandes fêtes nationales calendaires (David 2007). Dans ce contexte, le voyage de loisir retrouve une place et devient un moyen, pour nombre de Chinois et Chinoises aisés, de vivre une vie « moderne ». Or selon B. David, cette modernité s'élabore notamment dans une constante référence au passé : les lieux touristiques sont ainsi conçus pour réactiver et transmettre les mythes de l'origine d'une nation chinoise multiple mais unifiée. Le tourisme national chinois connaît ainsi une véritable explosion à partir des années 90. Si dans un premier temps ce tourisme interne va aux grands centres urbains cosmopolites ainsi qu'aux sites historiques (Oakes 1998), dans un second temps (s'étendant jusqu'à la période actuelle), le désir des touristes chinois se tourne vers la recherche de paysages pittoresques, ainsi que vers la plongée au cœur d'une diversité culturelle dont les minorités ethniques (*shaoshu minzu*) sont censées être porteuses (Hillman 2013; Milan 2013; Swain 2010; E. Walsh 2001; E. R. Walsh et Swain 2004). Il s'agit de fuir les grands centres urbains et de céder à la nostalgie de la vie pastorale, loin des troubles de la vie moderne urbaine,

pour rendre visite aux marges et à ces « Autres » de l'intérieur, perçus comme vivant dans une harmonie simple.

« Dans les représentations populaires renforcées par la télévision d'État, les chorales et troupes de danses, les nationalités minoritaires (*shaoshu minzu*) sont des sociétés simples et amicales qu'il est agréable de visiter, mais elles sont également considérées comme arriérées. Voyager jusqu'au domaine des minoritaires, c'est retrouver un Soi simple et ancien. » (McKhann 2001: p.36)

La construction d'infrastructures touristiques (hébergements, moyens de transport, restaurants et boutiques) donne accès aux touristes chinois à un « ailleurs » et à un « Autre » internes au pays mais exotiques, au miroir desquels ils reconstruisent leurs identités.

1.1.2 L'industrie touristique et les minorités nationales : le Yunnan comme lieu de l'orientalisme interne

La Chine s'affiche comme une nation unifiée, enrichie par la diversité culturelle de ses 56 nationalités (55 minorités nationales plus la majorité Han). La population chinoise est majoritairement issue de l'ethnie Han (92%), les 8% restants étant catégorisés dans les 55 minorités nationales, et résidant pour une large part dans les régions frontalières du pays, traversées par des tensions géopolitiques vives (Tibet et Xinjiang notamment). On dispose de peu d'informations sur les groupes minoritaires non-Han de la Chine avant le 20^e siècle. Au début du 20^e siècle, après le renversement du régime impérial et avec l'émergence de la République, l'intérêt de l'État chinois pour ses minorités prend un tour nettement politique (Michaud 2009). Pendant les guerres civiles qui opposent républicains et communistes des années 20 aux années 40, chacun des deux camps conclut des alliances stratégiques avec des groupes et des territoires minoritaires, usant de promesses d'indépendance après la victoire. La fondation de la République Populaire de Chine par Mao en 1949 s'ancre néanmoins dans l'objectif d'éviter les multiples sécessions. Revenant sur les promesses d'indépendance, Mao promulgue rapidement une nouvelle politique à l'égard des groupes minoritaires, basée sur la notion d'une Chine « multinationale » avec un état unifié, et non un groupe de républiques fédérées à l'image de l'URSS. Cependant des régions autonomes, autorisant les minorités à s'autogouverner, sont instaurées au cours des années 50 (Michaud 2009). Au début des années 50, afin de mieux comprendre ces minorités non-Han (*shaoshu minzu*) peu connues et

d'accélérer leur intégration à une nation socialiste, le Parti met en place un vaste programme ethnographique (*minzu shibie*) avec le soutien et la supervision active d'ethnologues venus d'URSS. À cette époque, il est difficile de s'accorder sur le nombre exact ainsi que sur l'identité précise des groupes minoritaires. L'objectif explicite du projet est donc de lister et de classifier les différents groupes non-Han vivant à l'intérieur des frontières nationales, dans l'intention de mieux les contrôler. Ce projet *minzu shibie* a d'abord sponsorisé des études principalement linguistiques, dans le but de développer la compréhension des langages non-Han, de leur appliquer des systèmes d'écritures (essentiellement en alphabet latin), et enfin de former des interprètes médiateurs non-Han qui agiraient pour le Parti (Michaud 2009).

En 1953, un recensement national établit que 6% de la population (soit 35 millions d'individus) appartient à des ethnies non-Han. En 1959, une classification dénombre 51 groupes répartis sur 64% du territoire national. Ce nombre se stabilise à 55 en 1981 (plus les Han) et constitue aujourd'hui une liste officielle qui sert de base à toutes les recherches autorisées et aux publications sur les nationalités en République Populaire de Chine. En 1956, des recherches plus complexes sur les frontières et l'histoire sociale des minorités commencent. Mais ces études sont suspendues quelques années plus tard avec le lancement du « Grand bond en avant », ralentissement massif qui s'étend jusqu'à la fin de la révolution culturelle en 1976. La priorité des autorités est alors l'uniformité de la nation, la politique d'assimilation des groupes minoritaires se déploie d'une part dans la promotion des migrations Han depuis les côtes surpeuplées et les plaines vers les hauts plateaux, dans le cadre de la collectivisation nationale, et d'autre part par la traque aux « 4 vieilles choses » (*sijiu*) (vieilles façons de penser, cultures, coutumes et habitudes), visant notamment les économies locales, ainsi que la diversité des formes d'expressions religieuses (Michaud 2009). Il faut attendre l'arrivée de Deng Xiaoping au pouvoir et le début de l'ère des réformes pour observer un tournant politique vis-à-vis des diverses minorités. Les droits des minorités nationales à exprimer et défendre leurs cultures sont reconnus et statués dans des textes officiels tels que la Constitution de 1982. Dans les années 80, on observe un regain d'intérêt pour les minorités à travers l'activité d'un Central Institute of National Minorities (fondé bien auparavant mais maintenu au silence pendant 20 ans), et de celle du Center for Nationalities Research, établi en 1977 à l'académie des sciences sociales (Michaud 2009). Des politiques instaurent des privilèges sous la forme d'une discrimination positive (par exemple facilités d'admission dans les universités, dérogation vis-

à-vis de la politique de l'enfant unique etc.). Pour J. Michaud, la reconnaissance officielle actuelle masque en partie la politique nationale d'intégration culturelle lente mais ferme. Par exemple, les membres des minorités nationales ont souvent accès à l'école primaire dans leur région de résidence et peuvent écouter des radios dans leurs propres langues (avec un contrôle étroit de l'information diffusée par ces canaux). Pour la poursuite des études cependant, il est nécessaire de maîtriser le mandarin et demandé d'avoir une connaissance poussée de la société chinoise Han, incitant les jeunes générations à « l'intégration culturelle ». Si la liste officielle en Chine recense 56 groupes, elle ne tient pas compte des variations locales des noms et langues rendant en pratique un véritable compte irréalisable. La variété culturelle et linguistique est très importante. Le propos de J. Michaud est de montrer que ces listes ont un but plus politique que scientifique (visées sécuritaires et de contrôle, mais aussi de construction de privilèges et de formulation de revendications). La plupart des noms utilisés officiellement pour désigner ces groupes minoritaires sont des exonymes, sans considération pour la façon dont ces populations souhaitent se nommer elles-mêmes. Dans la province du Yunnan, comme au Vietnam, au Laos ou au Cambodge, les minorités nationales présentent des particularités culturelles telles qu'elles sont devenues la cible privilégiée de l'industrie nationale et internationale du tourisme ethnique.

Des parcs à thèmes ou des « villages folkloriques des traditions populaires » (*minsu wenhua cun*), mélanges entre le musée ethnographique de plein air et le parc d'attractions (David 2007), recréent un monde atemporel, mis à distance, et proposent aux touristes des performances artistiques, des produits de consommation (mets spécifiques, vêtements, artisanat) contribuant à la fabrique d'identités culturelles réinventées.

À titre d'exemple, la ville de Lijiang (60 000 habitants), située dans le nord-ouest de la province du Yunnan à la limite du plateau tibétain, et site actuellement incontournable des circuits touristiques dans la région, a connu une véritable explosion touristique (Guyader 2009; McKhann 2001; Michaud 2009). Siège administratif du Comté autonome Naxi (minorité nationale tibéto-birmane), le vieux centre-ville est inscrit en 1986 par les autorités sur la liste des trésors nationaux pour ses canaux, ses ruelles pittoresques, ses échoppes et maisons de bois centenaires, images d'une Chine traditionnelle en voie de disparition. En outre, l'agglomération se situe dans un bassin montagneux, dominé au nord par la montagne du Dragon de Jade, spectaculaire pic enneigé, creusé par les Gorges du Saut du Tigre. Non loin se trouve un autre site à la splendeur renommée : le lac Lugu. L'économie de l'époque est centrée sur l'agriculture,

l'élevage, le commerce – la ville étant située sur la route caravanière qui relie le Yunnan au Tibet – ainsi que sur l'exploitation forestière. Un tremblement de terre survenu en 1996 motive la demande locale d'une inscription de la vieille-ville au patrimoine mondial de l'UNESCO, événement qui survient en 1997. Si Lijiang accueillait 100 000 visiteurs en 1991, ce sont 3,1 millions de personnes qui affluent en 1999 et 4,6 millions en 2007 (Guyader 2009; McKhann 2001). Ceci est rendu possible par le déploiement des infrastructures touristiques : construction de nombreux hôtels, auberges et restaurants, multiplication des moyens de transport (bus, taxis, ouverture d'un aéroport), prolifération de boutiques souvenirs... Les minorités qui peuplent ces sites deviennent alors des acteurs plus ou moins contraints d'une mise en folklore participant d'un processus de marchandisation de formes culturelles (performances artistiques, biens de consommation etc.) (Vandenabeele 2014) : groupes Sani aux alentours de la Forêt de Pierres (*Shilin*), Bai à Dali, Naxi à Lijiang, Mosuo au Lac Lugu, Dai à Xishuangbanna et Tibétains à Shangri-La. D'un point de vue politique, l'État – en tant que décideur principal du développement économique à l'intérieur de ses frontières – voit la promotion du tourisme comme sa prérogative, et produit souvent une image aseptisée, exotique, toujours souriante des minorités montagnardes fossilisées dans des traditions hors du temps (Michaud 2009). Presque toujours cette image contient aussi l'érotisation des femmes issues des minorités.

« À Lijiang, les occasions abondent de voir ces minorités “propres” et toujours prêtes à danser. Aux sites touristiques de la montagne et de la gorge, qui connaissaient un peuplement quasi nul il y a encore dix ans, on trouve maintenant des centaines de petits entrepreneurs naxi, nosu et tibétains qui accepteront volontiers de poser en habits locaux pour une photo, de danser et de chanter, ou de vous emmener pour une balade à dos de mule ou de yak. À l'extrême opposé et en des lieux comme le Palais Dongba de Lijiang, on peut aussi trouver des salles combles de 150 spectateurs ou plus, à raison de 30 RMB par personne où se produisent quotidiennement des performances culturelles de minorités savamment orchestrées. » (McKhann 2001: p.42)

1.1.3 La croissance économique du Yunnan et le creusement des inégalités

Ainsi, bien que classée parmi les plus pauvres de Chine, la province du Yunnan connaît une croissance économique importante, en partie en raison de son succès comme destination touristique prisée pour le tourisme intérieur chinois. Cette croissance économique n'a pourtant

pas réduit la pauvreté rurale, et contribue même à creuser les inégalités (Donaldson 2007). J. Donaldson explique en effet que l'impact de l'industrie touristique sur le développement ainsi que sur la pauvreté rurale de la province dépend moins du volume de cette industrie (volume assez conséquent, nous l'avons vu) que de sa localisation et de sa structure : il s'agit de comprendre la géographie des zones touristiques au regard de la géographie socio-économique de la province et d'appréhender les processus d'inclusion ou d'exclusion des populations les plus démunies des circuits monétaires engendrés par le tourisme. Or les sites touristiques les plus dynamiques du Yunnan (Xishangbanna, Dali, Lijiang) sont localisés dans des comtés classés comme non-pauvres par le Conseil d'État (sur les 128 comtés dénombrés dans la province, 73 sont classés comme pauvres). En outre ces mêmes régions concentrent les investissements pour la construction d'infrastructures routières, de santé etc. La croissance économique du Yunnan suit donc un processus dans lequel l'enrichissement a davantage de retombées pour les moins démunis. Néanmoins et récemment, les sites de Shangri-La, des Gorges du Saut du Tigre ou encore des rizières en terrasse de Yuanyang, classés parmi les comtés pauvres, accueillent également des projets de développement touristique (Donaldson 2007). D'autre part le constat est généralisé dans tous les endroits où la demande touristique a explosé dans le massif du sud-est asiatique, que les rênes de cette nouvelle économie et de cette nouvelle politique sont tenues essentiellement par des représentants des majorités, qui sont mieux habitués aux complexités des lois de l'industrie et qui peuvent bénéficier de réseaux développés dans les plaines, où se trouvent des acteurs économiques puissants de la scène du tourisme (Michaud 2009). À Zhongdian (rebaptisée Shangri-La) la reconversion de l'économie vers la construction et les métiers de service a créé quantité de nouveaux emplois qui, dans l'ensemble, ont échappé aux populations locales, même pour ceux ne requérant pas de qualification tels les métiers d'entretien ménager (Hillman 2013). Les employeurs préfèrent, pour une large part, importer une main d'œuvre plus expérimentée ou plus qualifiée depuis d'autres provinces ou depuis d'autres parties de la province (Zhongdian étant une zone rurale où les possibilités de formation professionnelles sont restreintes). Les professions de cadres supérieurs et intermédiaires, les postes spécialisés, de direction ou techniques sont majoritairement confiés à des Chinois et Chinoises non locaux (Hillman 2013). À Xishuangbanna, une grande partie des approvisionnements alimentaires pour les hôtels et

restaurants sont importés, et les productions agricoles locales sont peu sollicitées (Donaldson 2007).

C'est ainsi que les villages ruraux pauvres du Yunnan ainsi que les familles qui les habitent restent en marge d'un développement économique ciblé. Ceci favorise les dynamiques de migration à l'intérieur de la province (nous avons vu que 77% des travailleurs migrants dans la province du Yunnan en sont originaires) vers les épicentres actuels de cette croissance, parmi lesquels la capitale de la province, Kunming.

1.1.4 Le champ des inégalités investi par des acteurs privés

Ainsi, la croissance économique que connaît la province du Yunnan renforce les inégalités socio-économiques entre zones rurales pauvres et zones touristiques ou urbaines, ainsi qu'à l'intérieur des centres urbains entre résidents locaux et populations migrantes. Ce schéma de répartition inégalitaire des fruits de la croissance est une question sociale d'ampleur nationale, au centre des préoccupations des autorités chinoises depuis le début des années 2000, nous y reviendrons au chapitre suivant. Des acteurs multiples et variés investissent le champ ouvert par le creusement des inégalités, couplé au désengagement de l'État-parti.

À Kunming, la communauté chrétienne étrangère, largement impliquée dans des organisations à but non lucratif, se structure également autour de plusieurs établissements légalement enregistrés comme des entreprises, se donnant pour mission de fournir des emplois salariés à des populations ciblées comme vulnérables : jeunes femmes prises dans les réseaux de prostitution locaux, sourds et muets, personnes souffrant de handicaps moteurs divers. La forme de ces entreprises est fréquemment l'atelier de production de biens (artisanat tels que bijoux fantaisie, éléments de décoration d'intérieur, mais aussi cuisine etc.), assorti à une boutique de vente de ces biens. Ce sont également souvent des points de ralliements pour les bénévoles dont les actions ciblent des populations parmi lesquelles sont recrutés les employés.

L'entreprise consultante Beijing Civil Society Development Research Center recensait en 2013 une dizaine d'organisations chinoises à but non lucratif basées dans la province du Yunnan et y déployant leurs activités, ainsi qu'un peu moins d'une vingtaine d'organisations non gouvernementales étrangères (certaines chrétiennes, d'autres pas), ces chiffres ne prenant pas en compte les associations basées ailleurs qu'au Yunnan, tout en y développant des programmes. Les domaines d'action de ces organisations sont majoritairement les questions de santé, d'éducation et ciblent les populations rurales, les femmes et les enfants.

La diversité des statuts (ainsi que leurs évolutions rapides) pour la reconnaissance légale des associations civiles en Chine participe d'une structuration complexe du tissu associatif, lequel connaît une croissance exponentielle (Wang et He 2004). C'est en effet depuis les années 80 que l'organisation des citoyens chinois autour de la défense d'intérêts divers prend son essor (Chen 2006). Attribuant à ces organisations autonomes un potentiel subversif de trouble de l'ordre social, le gouvernement chinois encadre rapidement leur structuration, interdisant le militantisme en faveur de domaines considérés comme sensibles (tels que les droits de l'Homme ou le syndicalisme). Les domaines jugés moins menaçants par les autorités (par exemple les services sociaux, la condition des femmes, les travailleurs migrants, les enfants etc.) sont investis par les réseaux d'organisations, pour certains émanant du Parti (GONGO : ONG organisée par le gouvernement), pour d'autres inscrits dans le champ de la coopération internationale (Chen 2006). Depuis 2013, des réformes sur les statuts légaux des organisations sociales visent l'assouplissement du contrôle exercé par le gouvernement (Guo 2015).

Les acteurs du secteur du travail social prennent également part à plusieurs programmes de lutte contre la pauvreté et l'exclusion au Yunnan. Le département du travail social de l'Université du Yunnan et le centre de recherche « Design et Développement social » (partenariat entre l'Université du Yunnan et l'Université Polytechnique de Hong Kong) développent des activités ciblant principalement des femmes originaires de zones rurales chinoises. Elles sont employées à recycler des matériaux collectés dans les déchets urbains pour en faire des articles d'artisanat : sacs et trousseaux brodés, sous-verres, vêtements et chaussures tissés selon des savoir-faire rattachés à différentes minorités ethniques⁶.

Ce sont initialement les missions chrétiennes qui, au début du 20^e siècle, contribuent à l'introduction et au développement du travail social en Chine, lequel est enseigné au sein des universités chrétiennes en lien avec la sociologie (Guo 2017). Les sciences sociales et le travail social sont ensuite condamnés comme héritage occidental et impérialiste par le régime maoïste, ils sont supprimés en 1952 et remplacés par les organisations de masse, telle la Fédération des Femmes. Ils sont progressivement réintroduits à partir des années 80 et connaissent un rapide essor depuis les années 90, soutenu par une augmentation de l'offre de formation disponible dans les universités du pays, ainsi que par la distribution de fonds publics sous la forme d'appels

⁶ Pour un travail sur les pratiques de recyclage récentes et leur signification sociale en Chine, voir par exemple Schulz 2016.

d'offres de service (*zhengfu goumai fuwu*) (Guo 2017; Sélim et Hours 2009). Pour Guo W., l'une des raisons de cet engouement renouvelé réside dans les stratégies gouvernementales de contrôle social :

« La formation universitaire, comme la professionnalisation du travail social, et plus exactement, le marché du travail social, ont été instaurés par l'État chinois pour développer au plus vite une armée de porteurs des prestations des services sociaux missionnés par le gouvernement. » (Guo 2017: p.212)

D'autre part et suivant une chronologie similaire, le mouvement du volontariat a récemment pris une ampleur conséquente, enrôlant des individus de tous âges pour des prestations de services sociaux, aux côtés des travailleurs sociaux, parfois en concurrence avec eux.

« Après 2008, avec la mobilisation philanthropique en ligne de plus en plus fréquente, on observe l'émergence et l'expansion dans tous les domaines sociaux et politiques de la notion de *gongyi* – intérêt public/bien-être public – qui en appelle à une “philanthropie moderne” et participative, à une mobilisation de la société et comporte une dimension morale et universelle étendue. Ce terme, que les chercheurs chinois traduisent par “philanthropie moderne” ou “philanthropie” tout court, implique une participation financière et un engagement de la population “des gens ordinaires” pour résoudre les problèmes sociaux et se distingue de la “philanthropie/ charité sous la tutelle du gouvernement” et de la philanthropie “des riches”. Certains mettent en avant l'accès pour tous au champ collectif pour contribuer au *gongyi*, d'autres soulignent la dimension de volontariat pour “l'intérêt public”. Malgré cette différence, la participation de chacun au sein de la société est centrale dans cette notion idéologique qui propose l'idée d'une égalité des sujets citoyens et promeut la responsabilité de chacun à agir pour soulager les maux d'autres individus. » (Guo 2017: p.216)

Pour B. Hours et M. Sélim, tous ces acteurs participent de la mise au pas de la société dite civile, en usant de discours de calme, de solidarité, de compassion, enjoignant les individus à être autonomes, responsables, altruistes, à-même de prendre en charge les questions sociales. (Sélim et Hours 2009).

« Dans le contexte d'un régime autoritaire comme la Chine, le volontariat est une hydre à plusieurs têtes. L'intérêt de l'État-parti dans le lancement du volontariat ressortit à l'encadrement, la surveillance et le contrôle de larges parties de la population oscillant entre l'écœurement devant la corruption généralisée régnante et la compassion face aux plus démunis et aux exclus de la course à la consommation. Internet, en ouvrant les portes vers le monde global et en donnant aux acteurs la capacité de former des groupes d'action et de concrétiser collectivement leurs souhaits, a eu l'effet d'un détonateur qui a appelé, de la part du gouvernement, la constitution d'organes de canalisation à la fois idéologiques et pratiques ; les organisations de volontaires sont de telles machines : aptes à orienter et discipliner les désirs, à freiner les influences des institutions étrangères – si promptes à financer toute action tendanciellement contestatrice –, à maintenir les agencements collectifs dans un cadre politique conforme. [...] Les organisations de volontaires tentent donc de ramener dans le giron de l'État toutes ces énergies qui pourraient dériver vers une "société civile" libre et s'efforcent de s'auto-instituer en matrice principielle d'une "société civile" pacifiée et "harmonieuse". » (Sélim 2013: p.110)

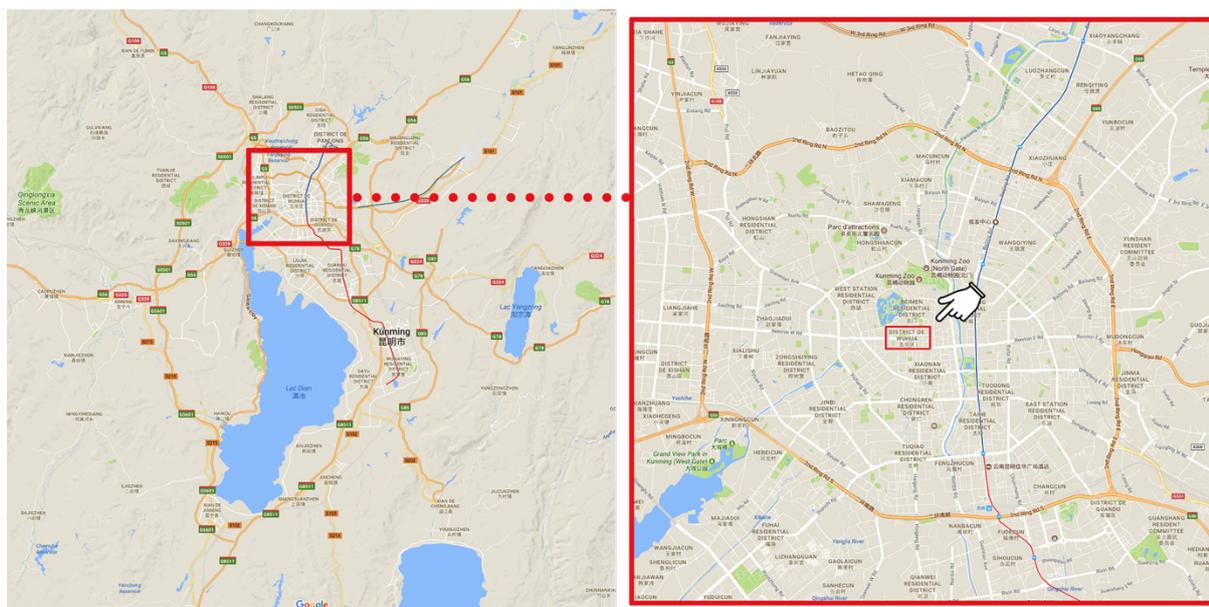
Diverses entreprises privées, enfin, affichent des objectifs d'impact social : plusieurs auberges et restaurants déclinent l'étiquette « minorité ethnique » pour proposer des spécialités culinaires et hôtelières à destination des touristes, arguant que le bénéfice de l'entreprise est en partie reversé à des associations d'aide aux personnes migrantes issues de ces minorités. Dans une démarche similaire, le café-restaurant de l'enquête créé par deux jeunes américains, se présente à sa clientèle (par le biais notamment d'informations contenues dans le livret du menu) comme socialement responsable, comme un lieu d'*empowerment* pour ses employées, *dagongmei* originaires de villages ruraux du Yunnan.

1.1.5 Kunming et les nouveaux espaces urbains de la consommation de loisir

Kunming, capitale du Yunnan, occupe un plateau au nord du lac Dianchi entouré de reliefs montagneux, et situé à plus de 1800 mètres d'altitude.

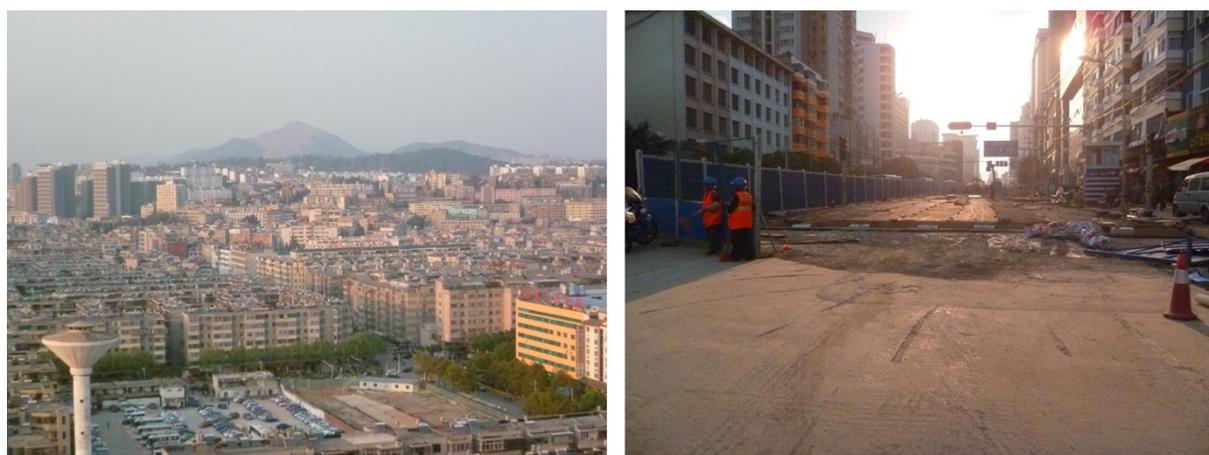
Mon travail de recherche (pour sa phase urbaine) s'est déroulé dans les limites du centre-ville (majoritairement dans le district de Wuhua 五华区), et plus précisément dans le quartier autour du Lac Vert.

Illustration 2. Kunming et le district de Wuhua



La ville compte aujourd'hui près de 7 millions d'habitants, la population a doublé au cours des vingt dernières années et son architecture a été largement remaniée. Les banlieues se sont étendues et constituent désormais de vastes champs d'immeubles en perpétuelle expansion.

Illustration 3. Kunming, district résidentiel de Donghua, chantiers de construction au centre-ville et en périphérie du centre-ville



Au début des années 90, le centre-ville de Kunming décrit par les interlocuteurs rencontrés au cours de cette recherche a le charme suranné des dédales de ruelles pavées, parcourues de flots de personnes à bicyclette et bordées de bâtisses étroites. La ville jouit d'un climat tempéré lui valant le sobriquet de « cité du printemps éternel », elle est choisie pour accueillir l'exposition internationale horticole de 1999. Commencent alors les destructions massives des

anciens quartiers à des fins de modernisation, redessinant ses contours en quelques années, suscitant d'intenses débats. Aujourd'hui le cœur de la capitale se déploie autour de grandes artères, quotidiennement encombrées par une intense circulation mêlant les cyclistes aux scooters électriques, voitures des particuliers, taxis et bus. Des bouquets de buildings ont remplacé la plupart des anciennes bâtisses et la ville, autrefois réputée pour la qualité de son air d'altitude, voit son ciel se griser progressivement sous les effets de la pollution.

Le quartier autour du Lac Vert est un lieu animé. Le parc du Lac attire les badauds et les promeneurs, hommes et femmes de tous âges s'y rejoignent pour danser en groupe, pratiquer le taïchi, faire de la musique ou du cerf-volant. Dans les environs du Lac se trouvent également le temple bouddhiste Yuantong, très fréquenté, et un zoo où se pressent les familles.

C'est dans ce quartier que se situe le campus de l'université du Yunnan (Yunda), drainant une foule d'étudiants. Le dynamique département d'anthropologie culturelle de Yunda rassemble des étudiants et des chercheurs dont les travaux portent entre autres sur les minorités ethniques résidant dans l'ouest de la Chine. L'accent est mis dans les formations sur la réalisation de documentaires vidéo. Le département organise des projections hebdomadaires de films documentaires en libre accès, au cours desquelles sont discutés des sujets très variés, en présence des réalisateurs (qu'ils soient étudiants ou confirmés) : des techniques filmiques en ethnographie à inventer pour rendre compte d'une vie de village au débat politique autour d'un mouvement populaire contre la construction d'un barrage, les soirées sont variées et prisées du public. Le musée d'anthropologie de l'université propose quant à lui des expositions permanentes de somptueuses collections de masques, costumes, pièces d'artisanat, instruments de musiques, tapisseries, objets rituels.

Les boutiques, restaurants, marchands ambulants sont pléthore et c'est également dans ce quartier que l'on trouvait, jusqu'à très récemment, la majorité des cafés-restaurants tenus par des étrangers, à la clientèle cosmopolite. Au début des années 90 pourtant, le quartier comptait très peu de commerces et pas un seul établissement de restauration tenu par des étrangers. À cette époque, le tourisme n'était pas encore devenu un pilier du développement de l'économie du Yunnan. Aussi les auberges et hôtels hébergeant les touristes nationaux et internationaux – désormais nombreux dans le quartier du Lac vert entre autres – étaient-ils rares et particulièrement onéreux. La communauté expatriée était principalement constituée d'étudiants et de chercheurs universitaires (très peu d'industriels ou de touristes), et se trouvait relativement

maintenue dans les limites du campus. C'était en effet là que se trouvaient les logements accessibles aux visiteurs étrangers (la location de chambre chez l'habitant ou d'appartement, largement pratiquée aujourd'hui, n'étant alors pas possible), ainsi que les boutiques (épiceries et restauration) acceptant la devise qui leur était réservée : la *foreigner exchange currency* (FEC), échangeable contre des *renminbi* (RMB) sur le marché noir. Le quartier du Lac Vert n'était pas encore l'un des centres névralgiques de l'activité nocturne de Kunming, des locaux commerciaux étaient disponibles à des prix attractifs dans les ruelles qui entouraient le campus universitaire (ayant permis depuis l'installation de dizaines d'établissements variés, chinois et étrangers : bars, cafés, salons de thé, restaurants, bars à jus de fruits etc.). Désormais, les grandes enseignes multinationales ainsi que les grandes chaînes chinoises du prêt-à-porter, du luxe (bijouterie, haute couture), des produits cosmétiques, de la parfumerie et de la restauration se sont implantées sous forme de grands centres commerciaux, dans des quartiers piétonniers aménagés récemment dans le centre-ville de Kunming. De grands buildings rutilants, parés de néons multicolores et d'immenses écrans vidéo publicitaires, entassent, étage après étage, des boutiques huppées et restaurants divers où se presse une foule coquette. Sur la place piétonne encerclée par les centres commerciaux, des badauds de tous âges et de tous horizons sociaux se côtoient. On trouve là des adolescents qui s'entraînent à des figures de *break dance* sur de la musique hip hop chinoise, des hommes en blouse blanche alignés les uns à côté des autres avec de petites chaises de camping pliables sur lesquelles les passants peuvent s'installer pour un massage thérapeutique, des mendiants aux membres coupés rampant dans des casiers à roulettes au son d'une musique lancinante diffusée sur une enceinte portable, des grands-parents venus offrir une crème glacée à leur petit enfant, de jeunes femmes arborant sur leurs lunettes, sac à main, vêtements et chaussures tout l'éventail des plus grandes marques de la mode internationale.

L'immobilier à Kunming connaît une inflation importante et le quartier du Lac Vert, l'un des plus prisés, est aussi l'un des plus chers de la ville. Dans certaines rues très commerçantes du quartier, les loyers des cafés-restaurants ont été multipliés par dix au cours de la dernière décennie. Il y a dix ans le loyer mensuel du café-restaurant où s'est déroulée l'enquête était de 4000 yuan par mois (soit environ 400 euros selon le taux de change de l'époque), il est aujourd'hui de 40 000 yuan par mois (soit environ 5000 euros selon le taux de change actuel).

C'est dans ce contexte de déploiement d'une offre touristique portant sur des contrées variées de la province du Yunnan, et de propulsion de la capitale au rang de *hub* régional industriel et commercial, que les lieux de consommation dans la capitale provinciale ont également peu à peu proliféré, rendant compte de la dynamique « d'ouverture » (*kaifang*) de la Chine des réformes. L'ouverture doit être comprise aux sens d'une part d'accueillir un public jusque-là refoulé, et d'autre part d'offrir la possibilité aux Chinoises et Chinois de pénétrer des lieux longtemps interdits leur donnant accès, à l'intérieur de leur propre pays, aux cultures venues d'ailleurs (Sanjuan 2003b). Grands hôtels, bars et cafés-restaurants fleurissent dans le paysage urbain et deviennent des lieux d'activités sociales diverses, espaces stratifiés d'une culture de loisirs (Farrer 2009).

1.2 Le café-restaurant comme lieu d'un double exotisme

1.2.1 *L'exotisme occidental*

Le café-restaurant de l'enquête est ainsi situé au cœur du quartier animé du Lac Vert. Entre 2013 et 2015, dates des séjours sur le terrain, l'établissement occupait une baraque biscornue avec un étage pour une surface totale de 87m², des agrandissements ont eu lieu depuis. Il disposait d'un comptoir ouvrant sur une étroite terrasse sur le trottoir d'une ruelle très passante et commercialement dynamique. L'analyse de la décoration et de l'ameublement du café-restaurant révèlent plusieurs dimensions. Tout d'abord l'accent était mis sur des éléments culturels venus d'Europe et des États-Unis, recréant une ambiance artistique surannée : cadres aux murs présentant des affiches du cinéma américain des années 70, reproductions d'œuvres de peintres européens du 20^e siècle. D'autres éléments du décor renvoyaient à un cosmopolitisme encore plus étendu : photographies de paysages bucoliques du monde entier, pour l'ambiance sonore listes de lecture de musiques du monde – du jazz à la bossa nova en passant par de vieilles musiques chinoises. Ensuite, l'établissement mettait en scène des éléments décoratifs tirés de l'espace privé domestique d'une autre époque : deux anciennes horloges et un vieux réveil (ne fonctionnant pas), un ancien moulin à café en bois brun et métal (avec tiroir et manivelle), un pot blanc orné d'une calligraphie chinoise bleue, un petit vase en terre, des figurines hautes de 5 ou 6 cm (deux vieux soldats de l'empire, un cheval, une figurine sans tête), une télévision des années 70 (ne fonctionnant pas), des lampes de chevet diffusant une lumière tamisée sur chacune des tables de bois blond doré du café-restaurant. À l'étage, la hauteur de plafond étant réduite, le choix du mobilier s'était porté sur des tables basses

entourées de poufs et de banquettes. Enfin, des éléments de décoration et du mobilier rappelaient que l'établissement avait notamment pour vocation d'accueillir une clientèle de voyageurs et d'expatriés : une bibliothèque offrait des romans (majoritairement anglophones) déposés là par des consommateurs ainsi que des guides de voyage. Dans l'entrée du café-restaurant un panneau affichait une douzaine de coupures de journaux en anglais et en chinois, ces articles concernaient pour certains le café-restaurant en lui-même (par exemple l'extrait d'un guide touristique qui vantait l'endroit), et pour d'autres ses patrons (leurs parcours d'entrepreneurs notamment, développant le commerce de mets venus d'ailleurs). Ce panneau était surmonté par trois grandes photos de l'équipe du café-restaurant à différentes époques : une prise lors d'une sortie organisée par l'entreprise dans un bowling, une autre lors d'une sortie en forêt, la dernière devant l'établissement. Le café-restaurant comptait un peu plus de 70 places assises, et proposait des plats d'après des recettes provenant de différents pays du continent américain.

Le café-restaurant Kafeiting est un lieu où se crée un imaginaire, la mise en scène d'un cosmopolitisme culturel (Appadurai 2005). Cet imaginaire, champ organisé de pratiques sociales, est proposé à la clientèle éclectique chinoise et étrangère de l'établissement. Des lycéens en uniformes (pantalons et vestes de jogging assorties) venaient déguster des glaces ou des milk-shakes. Des enseignants ou des employés de bureau, seuls ou en groupe, venaient déjeuner à partir de onze heures. Des étudiants de l'université voisine sirotaient un café tout en relisant leurs cours de la journée. Des familles amenaient leurs jeunes enfants pour leur faire goûter (ou retrouver, pour les familles expatriées) des saveurs venues d'ailleurs : cheesecake à la citrouille et chocolat chaud. En fin de journée, des groupes d'amis se retrouvaient là pour boire un verre : bières, vins rouges et vins blancs, cocktails à base de rhum, de vodka, de gin ou de tequila.

En somme, la clientèle chinoise venait consommer l'exotisme occidental, puisque ces nouveaux outils urbains de l'ouverture (*kaifang*) chinoise que sont les cafés-restaurants, les bars et les grands hôtels endossent précisément la fonction de permettre aux Chinoises et Chinois d'être au contact de l'étranger dans leur propre pays (Sanjuan 2003c). Le café-restaurant Kafeiting fonctionnait donc comme une forme culturelle importée, conservant son caractère étranger à la culture locale tout en participant de la fabrique d'un espace urbain local (Farrer 2009).

Pendant la période collectiviste, l'architecture urbaine se structurait autour des unités industrielles, les lieux de consommation étaient rares (fermeture des maisons de thé dans les années 50, austérité des magasins d'État), et les espaces publics construits par le Parti étaient destinés à l'autocélébration politique (par exemple la place Tian'anmen à Beijing).

Dans les années 80, les grands hôtels des villes furent les premiers établissements à autoriser la mixité sino-étrangère, à offrir un espace où s'établissaient des relations dégagées des cadres des unités de travail (*danwei*), proposant ainsi l'émergence de nouvelles formes de liens sociaux (Sanjuan 2003c). Les bars à cette époque pouvaient être considérés par la jeunesse comme un lieu où rencontrer la « haute-société », où se mêler à la population occidentale riche. Néanmoins un certain parfum de subversion entourait ces lieux qui abritaient luxe et luxure, prostitution et grandes quantités d'argent (Farrer 2009). Ainsi donc, dans les années 80, le bar pouvait représenter un lieu de vices, de modes de vie occidentaux au coût exorbitant. En outre, les pratiques du « boire » (Obadia 2004) de l'époque présentaient un décalage avec les services des bars : les Chinois buvaient plutôt au cours de longs banquets, tandis qu'il était attendu des Chinoises qu'elles ne boivent quasiment pas.

Dans un deuxième temps, plutôt au cours des années 90, on assista dans les villes à la multiplication d'espaces de restauration, de réunions libres et de loisirs, de manifestations culturelles, concomitante de la réintroduction de valeurs affichées d'individualisme et de plaisir. Les tourisms intérieur et étranger furent (et demeurent) de puissants facteurs de mutation et de création de ces espaces dans la ville : esplanades, rues piétonnières et commerçantes, galeries et centres commerciaux. Les autorités locales se lancèrent dans une compétition concurrentielle autour de l'attrait de leurs villes. La Chine est aujourd'hui l'un des plus importants pays d'accueil des circuits touristiques (Sanjuan 2003a). Les revenus issus du tourisme étranger s'élevaient à 600 millions de dollars en 1980 pour 5,7 millions de visiteurs, contre 1620 millions en 2000 pour 83,4 millions de visiteurs (dont 70 millions environ provenant de Hong Kong, Macao et Taïwan). Les revenus issus du tourisme intérieur ont plus que doublé entre 1995 et 2000 : 137,6 milliards de yuan en 1995, contre 317,6 en 2000.

Pendant la décennie 90, la fréquentation des bars devint progressivement plus populaire : étudiants étrangers, jeunes travailleurs locaux, mais aussi résidents des quartiers investirent ces nouveaux espaces de socialisation urbaine. Les travaux de J. Farrer dans la ville de Shanghai montrent en outre que dans le même temps, les autorités locales établirent des stratégies pour

maintenir une bonne gouvernance des bars et de la vie urbaine nocturne (dans une perspective de discipliner et d'embourgeoiser ce milieu de la nuit) (Farrer 2009). Ces stratégies allaient de la répression policière à la participation active de la ville dans la planification et la promotion de lieux dédiés à la vie de la nuit (Chew 2009; Zeng 2009).

Aujourd'hui ces nouveaux lieux de loisirs et de consommation sont des espaces de valorisation sociale pour les classes émergentes : lieux où il faut se rendre, se montrer, et inviter ceux que l'on veut charmer. Lieux de rencontres, de rendez-vous d'affaires, de détente et de jeu, et de sortie en famille, les bars et les cafés-restaurants sont également des espaces dans lesquels la culture du loisir se divise en strates représentatives de classes sociales, mêlant des dimensions locales, nationales et transnationales. Tantôt lieux de mixité « ethnique », tantôt lieux d'enclaves « ethniques », les bars et cafés-restaurants en Chine sont des espaces dans lesquels se jouent un cosmopolitisme variable et négocié. L. Schein, travaillant dans plusieurs grandes villes chinoises, rappelle que la récente abondance de biens de consommation ne peut dissimuler les inégalités criantes d'accès à ces biens, participant d'un cosmopolitisme imaginé (Schein 2001).

1.2.2 *Orientalisme*

Le café-restaurant Kafeiting emploie presque exclusivement des jeunes femmes (entre 18 et 22 en fonction des moments de l'enquête) originaires d'une seule et même préfecture montagneuse située dans l'ouest du Yunnan, à quelques centaines de kilomètres de Kunming. Une moitié d'entre elles est née et a grandi dans un minuscule village accroché à flanc de falaise, surplombant de vastes plantations de cannes à sucre, rassemblant quelques dizaines de foyers. Les autres ont leurs familles dans un même canton qui s'étire sur plusieurs dizaines de kilomètres : certaines ont grandi dans des baraques isolées au milieu des montagnes, d'autres ont habité le bourg. Les parents sont majoritairement paysans, certains font également du *dagong*, et migrent plus ou moins temporairement.

Les employées de Kafeiting sont en situation de *dagong*. Comme des millions de personnes actuellement en Chine, ces jeunes femmes ont quitté leurs petits villages de campagne pour aller trouver un emploi dans de grandes villes. Comme des centaines de milliers de personnes à Kunming-même, elles ont rarement été au-delà des neuf années de scolarité gratuite et exercent des emplois non qualifiés dans le service à la personne, la restauration, le commerce, le bâtiment. Comme des milliers de travailleurs migrants dans différents secteurs, elles

s'organisent entre elles au sein de réseaux de circulation entre village d'origine et ville/lieu de travail.

Lorsqu'elles arrivent à Kunming, les jeunes filles du café-restaurant sont des « gens de l'extérieur » (*waidiren*), ainsi qu'on les appelle et qu'elles se désignent elles-mêmes, par opposition aux résidents urbains de Kunming désignés comme les « gens du cru » (*bendiren*). Quand elles parlent du fait qu'elles ont quitté leur village pour se faire embaucher ailleurs, les filles disent littéralement « sortir à l'extérieur pour travailler » (*chulai waimian dagong*). Or le nombre de *waidiren* résidant actuellement dans les villes chinoises a connu une croissance rapide depuis le début des réformes économiques chinoises, nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

À Kunming, les emplois au service ou en cuisine dans les restaurants ne sont pas des emplois gratifiants. Beaucoup de personnes employées sont en situation de *dagong*, ces emplois sont jugés comme ne requérant pas des compétences ni des savoirs valorisés. Ils sont souvent mal rémunérés. Les personnes les exerçant sont bien souvent peu considérées par la clientèle urbaine, qui les désigne par le terme de *tu baozi* (ravioli de poussière), pour moquer l'origine campagnarde des *dagongmei* et *dagongzai*.

En contrepoint de cette stigmatisation dévalorisante à laquelle les employées de Kafeiting se heurtent au quotidien (notamment dans leurs échanges avec les clients chinois résidents locaux de Kunming, issus d'une classe sociale aisée), les patrons de l'établissement participent à la diffusion d'un discours romancé sur les jeunes femmes, dans lequel leur origine campagnarde fait l'objet de représentations valorisantes. Nous reviendrons plus précisément dans le troisième chapitre sur les stéréotypes découlant de ce discours (force de travail des jeunes femmes *dagongmei*, mérites de l'ardeur au travail des personnes originaires de zones rurales, formes d'authenticité dont elles sont censées être porteuses par rapport à l'avalissement dû à l'industrialisation). En effet, Ian et Lee étant de fervents écotouristes, ils considèrent les campagnes du Yunnan ainsi que leurs habitants comme des lieux et des groupes sociaux épargnés par l'industrialisation.

Ils agrègent autour d'eux un réseau de voyageurs et de résidents nationaux et étrangers en quête du Yunnan rural. Ian pratique des sports de plein air (escalade de falaises escarpées, slackline tendue entre deux pics montagneux etc.) tandis que Lee se consacre à la photographie. Les employées du café-restaurant sont notamment des personnes ressources pour les

écotouristes en quête de conseils ou de contacts dans les villages reculés. De plus, le café-restaurant est fréquenté par une clientèle expatriée parmi laquelle se trouvent un nombre important d'hommes (majoritairement anglo-saxons) célibataires, à la recherche d'idylles avec des jeunes femmes chinoises. Pour la clientèle chinoise, principalement issue des classes urbaines aisées, les *dagongmei* de l'établissement représentent des personnes de statut nettement inférieur au leur. Les hommes s'adressent à elles sans jeux de séduction. En revanche des scénettes de flirt se jouaient régulièrement entre les serveuses et certains clients étrangers.

Encadré n°1

L'homme d'affaire américain s'installait chaque matin au comptoir extérieur pour prendre son petit-déjeuner vers 9h. HuaHua était la cible exclusive de ses flatteries quotidiennes. De l'autre côté du comptoir, la jeune femme était occupée au ménage du bar, à la mise en place de différents articles. Ses cheveux étaient alors noués en queue de cheval sur sa nuque. Une fois qu'elle avait terminé, elle se préparait un café, et souvent finissait d'attacher ses cheveux en chignon, au moyen d'une barrette munie d'un petit filet noir élastique. L'homme d'affaire la regardait faire puis ponctuait la séance : « Beautiful ! Look at you ! You look even younger this way. What a shame you are already married ! ». HuaHua ne répondait jamais, elle se contentait d'un sourire complice.

Les *dagongmei* font ainsi l'objet de représentations diverses, dans lesquelles elles représentent une altérité tantôt socialement méprisée, tantôt convoitée : des unions maritales, des flirts s'observent à Kafeiting, nous en reparlons plus longuement au chapitre 5.

Conclusion

L'industrie touristique, l'un des moteurs du dynamisme économique du Yunnan et de Kunming, est également l'un des vecteurs du creusement des inégalités socio-économiques à l'intérieur de la province. Le café-restaurant de l'enquête fait partie de la multitude d'espaces de consommation étant apparus ces dernières années, sous l'impulsion du développement touristique. Il est le lieu d'un double exotisme : le premier consiste à proposer à la clientèle

locale une enclave culturelle étrangère (décors et produits principalement d'inspiration américaine et sud-américaine), le second concerne davantage la clientèle expatriée et correspond à un exotisme de l'intérieur (écotourisme reposant sur la recherche de l'authenticité préservée des campagnes du Yunnan).

Nous allons voir à présent dans le chapitre suivant les processus historiques ayant conduit à faire des *dagongmei* des sujets subalternes de la société chinoise actuelle, puis dans le chapitre d'après comment l'établissement Kafeiting entend rétablir une justice sociale pour ses employées *dagongmei*, par le biais d'outils puisés par les entrepreneurs dans les champs de l'*empowerment* et de la responsabilité sociale d'entreprise.

Chapitre 2. Perspectives diachroniques sur la multiplicité des expériences de subordination pour les *dagongmei*

Introduction

Ce chapitre interroge les processus historiques qui ont conduit à faire des *dagongmei* des sujets subalternes au sein de la société chinoise actuelle. Les formes de domination qui s'exercent sur les *dagongmei* sont plurielles, leur articulation est complexe. Pour les cerner, trois angles d'analyse sont présentés séparément ci-après, tous dans une perspective se déroulant sur le temps long : la subordination économique, la subordination politique et la subordination de genre. Dans les faits, ces éléments sont bien évidemment étroitement imbriqués, nous le verrons, et les distinctions choisies ont pour seule visée de structurer l'exposé.

Nous entendons comprendre dans une première sous-partie les déterminants économiques qui contraignent les itinéraires des personnes vivant dans les campagnes chinoises, en retraçant l'histoire de la pauvreté de ces campagnes, ainsi que celle de l'exploitation des travailleurs agricoles. La condition paysanne actuelle représente l'un des déterminants impactant les choix et les itinéraires des *dagongmei*, notamment celles rencontrées lors de cette recherche.

Nous verrons dans une deuxième sous-partie l'instauration du système de contrôle de la population sous le régime maoïste par le biais du *hukou*, livret de résidence, toujours en vigueur actuellement, et étant à l'origine de l'éclatement de la société chinoise en une multitude de statuts hiérarchisés, la catégorie des travailleurs migrants ruraux se situant en bas de l'échelle sociale. Si le *hukou* représente l'un des outils des procédures d'identification des populations par l'État-parti, et produit donc des attributions catégorielles, nous nous intéresserons également, en parallèle, à la production de représentations sur les travailleurs migrants par le truchement des médias officiels et commerciaux, afin de montrer comment attributions catégorielles et images sociales participent d'une même dynamique de marginalisation des travailleurs migrants chinois.

Enfin, nous aborderons dans une troisième sous-partie les inégalités socio-économiques qui pèsent sur les femmes chinoises. Nous verrons en premier lieu la façon dont les idéologies politiques successives se sont saisies de ces inégalités pour arguer d'une nécessaire émancipation des femmes chinoises. Nous détaillerons ensuite la signification particulière que le régime maoïste a donné à l'émancipation des femmes par le travail, afin de cerner les

continuités et les ruptures entre la hiérarchisation du marché du travail de l'époque et celle que l'on observe actuellement. Nous verrons enfin plus précisément la façon dont les différents acteurs chinois (autorités, entreprises, organismes dit de société civile) déclinent les notions de *d'empowerment*, d'entreprise sociale et de responsabilité sociale d'entreprise, en réponse aux inégalités faites aux femmes chinoises.

2.1 Une subordination économique : la pauvreté des campagnes chinoises

La population chinoise actuelle est divisée en de multiples catégories contribuant à former une « ruche de statuts » (Froissart 2008), servant le projet de développement économique de l'État-parti. Les statuts les plus précaires sont notamment ceux des travailleurs agricoles, dont un certain nombre opte pour le travail salarié *dagong*, avec l'espoir de pouvoir accéder à des formes d'ascension sociale. La situation actuelle des paysans chinois est le fruit d'une longue histoire de l'exploitation institutionnalisée des travailleurs agricoles.

2.1.1 L'exploitation de la paysannerie du 19^e siècle au début du 20^e

Au début du 19^e siècle, nous sommes en Chine sous la dynastie mandchoue des Qing. L'empire occupe un territoire dont les frontières correspondent à peu de choses près aux limites de l'actuelle Chine, et connaît une expansion démographique très dynamique. La population chinoise a doublé entre 1700 et 1800, et les 300 millions d'habitants que compte l'empire en 1800 deviennent 430 millions aux alentours de 1850 (Bergère 2007). Moins de 5% de cette population réside dans les villes. La fin du 18^e et le début du 19^e siècles voient émerger plusieurs difficultés sur le plan environnemental, économique, politique et militaire. Tout d'abord l'augmentation de la pression démographique sur l'environnement a pour conséquences une déforestation rapide, le sous-emploi dans le secteur agricole, l'accroissement de la part du secteur ambulants – paysans sans terre, migrants saisonniers, et défricheurs ambulants (Will 1989a). D'autre part, des rébellions éclatent venant dévoiler les déficiences des institutions militaires sino-mandchoues, et vidant littéralement les caisses de l'empire dans le déploiement de la répression. Le 19^e siècle s'amorce donc avec une grave crise fiscale que vient alourdir un revirement de situation pour le commerce maritime chinois. Les exportations de produits manufacturés étaient jusqu'ici très prospères, payées en monnaie d'argent, dans un empire où le système monétaire repose sur le métal-argent et les pièces de cuivre. L'afflux d'argent à l'intérieur de l'empire a donc longtemps été le moteur du développement et de la diversification de l'économie (Will 1989a). Au début du 19^e siècle, les Européens introduisent sur le marché

un produit qui renverse le rapport de force : l’opium du Bengale. Les processus sont complexes qui mènent à la fuite de l’argent hors de l’empire pour régler ses importations d’un produit dont il ne parvient pas à juguler la contrebande, mais bientôt le principal moyen de paiement (le métal-argent) en Chine se raréfie et une déflation considérable s’en suit. C’est le retour de famines meurtrières, et les excédents vivriers dans de nombreuses régions s’épuisent inexorablement (Bergère 2007). Les paysans chinois sont dès lors, pour une écrasante majorité, très pauvres. Le 19^e siècle connaît une raréfaction progressive des terres arables, si bien que durant la première moitié du 20^e siècle l’occupation des sols devient extrêmement dense. En outre, l’organisation hiérarchisée de la société rurale durant cette période place les paysans dans une situation d’exploitation et de pauvreté qui a par la suite servi de levier aux leaders politiques tel Mao Zedong pour mobiliser les masses et conquérir le pouvoir.

La répartition foncière est le principal critère de différenciation sociale dans les villages des campagnes chinoises du début du 20^e siècle (Bianco 1989b). L. Bianco propose une description détaillée des différents statuts de l’époque. Les prolétaires ruraux occupent le bas de l’échelle sociale, ils ne possèdent pas d’exploitation et dépendent donc de salaires pour vivre. Ils ont peu d’espoirs d’ascension sociale, il s’agit majoritairement de célibataires. Ils disposent souvent d’un jardin, d’outils et parfois d’un âne. Parmi eux se trouvent les valets de fermes, qui sont nourris et logés, les journaliers, qui bien souvent ne trouvent du travail que pendant quelques mois de l’année. Quand les travaux agricoles battent leur plein, il n’est pas rare de voir avant l’aube plusieurs centaines de candidats au travail attendre le passage des maîtres et contremaîtres qui passent dans les rangs et choisissent les plus robustes ou ceux qui ont la meilleure réputation. Cette image de l’organisation du travail dans les campagnes de l’époque n’est pas sans rappeler celle des marchés informels actuels de recrutement des *dagongmei* et *dagongzai*, au cœur des centres urbains, où se trouvent désormais la majorité des opportunités d’emploi. C. Froissart relate la scène quotidienne qui se déroule sous ses yeux à Chengdu, capitale du Sichuan à la fin des années 90 :

« Devant l’université, le fleuve Fulan, sur les berges de ce fleuve, plusieurs centaines de travailleurs venus de la campagne. Dès l’aube et jusqu’à la tombée de la nuit, ils “attendaient le patron”. Certains avaient accroché des pancartes à leur cou, d’autres les avaient posées sur le sol : “électricien”, “plombier”, “cuisinier”, “déménageur”, “homme à tout faire”. Quelques-uns, fraîchement débarqués de

leurs villages, se reposaient allongés à même le sol, la tête calée sur le sac de toile plastique contenant toutes leurs possessions. Certains arpentaient fiévreusement les berges, d'autres étaient nonchalamment accroupis sur le trottoir, mais tous se précipitaient comme un seul homme dès qu'un employeur potentiel approchait. C'était alors à qui proposerait les conditions les plus avantageuses pour pouvoir obtenir l'emploi. Parfois, tout un groupe de personnes venues du même village repartait avec le patron. Quelques heures, quelques jours ou quelques mois plus tard, ils revenaient ; la même routine recommençait, jusqu'au jour où la police venait les chasser, et arrêtaient ceux qui n'avaient pas été assez prompts à s'enfuir. » (Froissart 2013: p.13)

Pour les prolétaires ruraux du début du 20^e siècle, le salaire pour une journée de travail (de l'aube au couchant) équivalait au mieux à deux jours de nourriture, les femmes gagnent moins, les enfants uniquement leur repas. Ces femmes et ces enfants sont souvent ceux de saisonniers itinérants, les vagabonds sont nombreux sur les routes de Chine, certains fuient les ravages des bandits des sociétés secrètes ou les famines, d'autres sont des soldats licenciés, des devins, des colporteurs, des acrobates...

Viennent ensuite les différentes couches de la paysannerie chinoise, dont la pauvreté est évaluée par L. Bianco selon la rente, qui est caractérisée par des modalités de paiement variables : le partage des récoltes (*fenzu*) est fonction de la récolte ; pour le fermage en nature (*guzu*) le fermier reverse, pour chaque *mu*⁷ cultivé, une quantité de riz ou de blé déterminée à l'avance ; le loyer peut aussi être acquitté en espèces (*qianzu*), il est fixe, indépendant du montant de la récolte. Les rentes grèvent lourdement le budget d'exploitations rurales souvent trop minuscules pour être économiquement viables.

Les propriétaires fonciers se distinguent des riches paysans non pas par la taille de l'exploitation, mais par le fait que les derniers cultivent leurs terres quand les premiers les louent. Pour L. Bianco, ils représentent environ une famille sur trente et détiennent un bon quart des terres agricoles. Ils ne sont pas riches, leur aisance relative ressortit à leur temps de loisir et au fait d'être libéré de l'obligation de cultiver la terre. Ils peuvent ainsi s'adonner à l'activité intellectuelle (étude du corpus des textes classiques, de la calligraphie etc.), à la gestion, au

⁷ Unité de mesure de surface chinoise correspondant environ à 1/15^e d'hectare.

négoce ou à l'administration. La classe des propriétaires fonciers s'identifie en partie à l'élite locale traditionnelle, respectée pour son prestige intellectuel, mais aussi redoutée pour son pouvoir politique et administratif.

« L'abolition du système des examens en 1905, puis les bouleversements politiques et les transformations socio-économiques de la période républicaine ont rendu moins automatique le lien entre instruction et influence locale, mais le style de vie des "lettrés-propriétaires" continue de se distinguer de celui des autres villageois : les propriétaires, d'ordinaire, sont les notables du village, dont ils règlent (de moins en moins souvent, mais encore assez fréquemment) les affaires importantes, tranchent les conflits, dominent les lignages et les "clans", surtout puissants dans le sud du pays. » (Bianco 1989b: p.269)

La société rurale chinoise hiérarchisée de cette première moitié du 20^e siècle occupe une place prépondérante dans l'économie du pays. En effet, avant 1933 les 2/3 du PNB proviennent du secteur agricole et les agriculteurs représentent 75% de la main d'œuvre chinoise (Bianco 1989b). Concernant les paysans, L. Bianco note :

« La productivité de chacun d'eux est [donc] inférieure à la moyenne nationale (elle-même fort basse) et les paysans sont plus pauvres que la moyenne des Chinois (eux-mêmes fort pauvres). » (Bianco 1989b: p.263)

La grande pauvreté des paysans à cette époque découle de facteurs multiples. D'une part, nous venons de le voir, une partie de leur produit est prélevée sous forme de rente foncière, mais aussi de taxes et d'intérêts usuraires. En outre, si pendant longtemps l'agriculture chinoise avait réussi à absorber la croissance continue de la pression démographique (par l'introduction et la diffusion de variétés de riz précoces permettant une double récolte annuelle, par le transfert vers le sud de céréales de la Chine du nord, par la collecte et la préparation d'engrais organiques, par les travaux hydrauliques etc.), à la fin du 19^e siècle, le territoire n'offre plus de nouvelles terres arables à exploiter, la plupart des fermes sont surexploitées et minuscules (moins de 2 hectares) et voient leur rendement faiblir inexorablement. Les prairies et jachères sont un luxe que les paysans chinois ne peuvent se permettre, les terres épuisées par des décennies de cultures vivrières sont soigneusement enrichies avec des engrais organiques, mais n'ont qu'un rendement modeste. D'autre part, la consommation familiale absorbe une bonne partie des

maigres récoltes de chaque exploitation, mais une majorité de familles écoulent aussi une partie de leurs productions sur les marchés, tandis que certains cultivateurs, terroirs et sous-préfectures se spécialisent presque uniquement pour le marché. Ces ventes dépendent alors de la fluctuation des cours, eux-mêmes déterminés par des événements à l'échelle internationale (par exemple les récoltes de coton dans le sud des États-Unis, la réorientation de la production ou des achats des filatures japonaises ou britanniques, les cotations à la bourse de Londres etc.) :

« Imprévisibles pour le petit producteur chinois, les chutes brutales des cours le frappaient d'autant plus durement qu'il avait dû consentir des investissements plus élevés (pour le tabac, par exemple, ils étaient de trois à cinq fois supérieurs à ceux requis par la plupart des cultures vivrières). Mûriers et vers à soie ont, au moins depuis le XVI^e siècle, rendu prospères les environs du lac Tai (dans les provinces du Zhejiang et du Jiangsu) avant que l'effondrement brutal des cours (dû entre autres facteurs à la concurrence de la rayonne et à la meilleure qualité de la soie japonaise) y déclenche à partir de 1930 une crise grave et un retour forcé aux cultures vivrières. » (Bianco 1989b: p.267)

Pour L. Bianco, l'exploitation de la paysannerie et sa misère ont eu des conséquences macrosociales et macroéconomiques graves, contribuant non seulement à la stagnation de l'agriculture, tant en quantité (les importations de riz sont très importantes dans les années 30) qu'en qualité (le coton et la soie étaient de moindre qualité que ceux importés), mais également à l'épuisement et à l'amertume des masses paysannes longtemps maintenues, de surcroît, en marge de l'espace politique réservé aux classes riches et instruites.

2.1.2 Le soulèvement puis le contrôle des masses paysannes par les intellectuels révolutionnaires communistes (1919-1976)

Le 1^{er} janvier 1912 Sun Yat-sen est élu président provisoire de la République chinoise. En échange de l'abdication du dernier empereur Puyi en février 1912, Sun Yat-sen cédera sa place à Yuan Shikai à la tête de la République chinoise.

Entre 1912 et 1913, les associations, la presse militante, et les partis fleurissent, la censure de la presse est levée dans la majorité des provinces, les nouvelles libertés et institutions suscitent l'enthousiasme. Les organisations révolutionnaires rassemblées sous le nom de « La ligue jurée » (*tongmenhui*) se constituent en parti politique et donnent ainsi naissance au

Guomindang, parti nationaliste. Mais dès juillet 1913, Yuan Shikai revient sur les espaces de liberté fraîchement ouverts afin d'asseoir sa dictature : les assemblées élues sont dispersées, la censure est renforcée, le contrôle politique des chambres de commerce se resserre, la pratique de l'espionnage politique par la police s'étend (Chevrier 1989). Cette première république chinoise va connaître un échec en deux temps : tout d'abord la déliquescence de l'autorité brutale de Yuan Shikai, dont le décès en 1916 survient dans un contexte d'éclatement du pays et d'insurrections indépendantistes ; ensuite l'écroulement du pouvoir central récupéré par divers chefs militaires aux ambitions rivales aboutissant à une longue décennie (1916-1928), dite « des seigneurs de la guerre », marquée par le fractionnement et la militarisation (Bianco 1989a).

Pendant cette décennie, de jeunes intellectuels, parmi lesquels Li Dazhao et Chen Duxiu, découvrent le marxisme à la lumière de la récente victoire du bolchévisme en Russie et se rassemblent pour former des cercles d'étude du socialisme, lesquels deviendront les premières cellules communistes (Chesneaux 1999). Sun Yat-sen reconstitue le parti nationaliste du *Guomindang* et parvient à récupérer le pouvoir central. Mais sa disparition prématurée en 1925 conduit à une scission entre nationalistes (gardant le contrôle du pays, menés par Jiang Jieshi – Tchiang Kai-chek) et communistes (chassés du *Guomindang*).

Le communisme chinois naît ainsi dans les villes, dans un contexte idéologique et politique initialement de « salut national » davantage que de « lutte des classes », et adopte une stratégie calquée sur le modèle bolchévique, appuyée par le Komintern de Moscou : l'accent est mis sur l'action révolutionnaire du prolétariat industriel urbain, laissant en marge les masses paysannes chinoises. Les élites communistes, dont Mao, rejoignent les luttes ouvrières chinoises, particulièrement vives dès les années 20, en réaction à l'intense pénibilité des conditions de travail, et incarnée par des grèves multiples, ainsi que par la constitution de syndicats divers. Le contexte plus global est par ailleurs très instable : tensions autour de la présence japonaise, guerres civiles pour le contrôle du gouvernement central à Pékin, guerres interprovinciales des seigneurs de la guerre (Chesneaux 1999). C'est ainsi que les réquisitions, les pillages, les exactions diverses constituent le lot quotidien des populations paysannes, lesquelles se révoltent également de façon chronique. Les motivations des émeutes paysannes relèvent principalement de la protestation contre les augmentations arbitraires de l'impôt foncier, contre les levées d'impôts illégaux par les troupes armées ainsi que contre les exactions commises impunément

par ces mêmes troupes (Bianco 1968). C'est à partir de 1926 sous la férule de Mao que les élites communistes déplacent leurs actions des villes vers les campagnes les plus reculées, d'abord dans le sud-est de la Chine, avec pour ambition de rallier les masses paysannes à l'Armée rouge. La prise de parti des paysans en faveur des troupes communistes n'est pas immédiate, et résulte de l'imbrication de facteurs croisés (Bianco 1968). D'une part la terreur pratiquée par l'Armée rouge touche de façon exclusive les plus riches, épargnant les plus humbles (qui sont aussi les plus nombreux). Les massacres perpétrés par l'Armée blanche du parti nationaliste du Guomindang sont en revanche moins sélectifs et frappent les paysans, au motif qu'ils représentent une menace potentielle de rébellion communiste. D'autre part le chaos semé par les avancées de l'Armée rouge vient bousculer un ordre social inique jusque-là respecté : lorsque les paysans se révoltaient contre un impôt foncier trop élevé, ce n'était pas le principe de l'impôt foncier qui était dénoncé, seulement son caractère excessif. La révolution agraire déclenchée par les communistes, avec la distribution à la masse des paysans pauvres des terres confisquées aux propriétaires fonciers et aux paysans riches renforce la cohésion autour des troupes révolutionnaires. En 1945, ce sont 90 millions de villageois qui leur obéissent et les conduisent au pouvoir. L'avènement de la République Populaire de Chine avec Mao Zedong à sa tête survient le 1^{er} octobre 1949. La population chinoise recensée à 582 millions d'habitants en 1953 réside à 90% en zones rurales, et est plongée dans la misère (Angeloff 2010a).

Ce sont ainsi en premier lieu les paysans qui sont au cœur du projet révolutionnaire. Néanmoins, après la victoire de 1949 le Parti glorifie de nouveau une autre classe, celle des ouvriers. La mise en place d'une économie planifiée prévoit que les campagnes soient lourdement prélevées pour financer l'industrialisation de la Chine (sidérurgie, barrages fluviaux, chemins de fer etc.). Les ouvriers sont présentés dans la propagande comme les bâtisseurs de la nouvelle Chine socialiste, ils bénéficient de meilleures rémunérations, de meilleures conditions de travail et de vie, d'une protection sociale étendue.

Le bilan de trois décennies de régime communiste, marqué par la succession de campagnes politiques violentes (Grand Bond en avant de 1958 à 1962, Révolution Culturelle de 1966 à 1976), est lourd pour la paysannerie chinoise : exploitation frénétique de la force de travail, famine (1959 à 1961), instabilité politique et sociale (Béja et Godement 2008).

2.1.3 Les politiques rurales du début de l'ère des réformes (1978-1984)

L'avènement de l'ère des réformes avec l'arrivée de Deng Xiaoping au pouvoir en 1978 marque un tournant dans les politiques rurales. À la fin des années 70 et au début des années 80 celles-ci permettent initialement une amélioration des revenus des familles paysannes et redonnent vie à l'exploitation familiale ainsi qu'aux activités annexes qui avaient été condamnées par le maoïsme (Bergère 2007; Colin 2006, 2013). Elles consistent d'une part en l'instauration du système de responsabilité (les revenus des paysans sont fonction de leur production), et de contrats d'exploitation intégraux (les familles sont responsables de leurs pertes et profits). D'autre part la décollectivisation officielle (précédée par de nombreux mouvements de décollectivisation spontanés) opère une division des terres entre les paysans qui deviennent titulaires d'un droit d'usage sans droit de propriété, la propriété des terres restant au village (*cun*) ou au canton (*xiang*). Enfin, le gouvernement investit pour l'industrialisation des campagnes et développe les entreprises de bourg et de cantons (*xiangzhen qiye*) pour créer des emplois non agricoles. Nombre d'hommes et de femmes trouvent un emploi dans ces entreprises rurales qui favorisent ainsi, à cette période, des formes de mobilité professionnelle. La mobilité géographique des individus reste en revanche étroitement régulée et partir travailler dans une autre province que celle à laquelle est rattaché son *hukou* n'est légalement pas possible (on est autorisé à « quitter la terre mais pas le canton » *litu bu lixiang*) (Roulleau-Berger et Shi 2005). Les marchés locaux, les activités commerciales et artisanales reprennent (pratiques qui depuis des siècles permettaient à la paysannerie chinoise de compléter les revenus agricoles) (Bergère 2007).

« La décollectivisation agraire a pour conséquence le “retour du marchand” dans les campagnes chinoises. Elle revivifie et multiplie les marchés ruraux, réactualise les réseaux sociaux qui permettaient les échanges à longue distance. Elle rétablit les usages anciens tels que l'association entre commercialisation et production ou spécialisation régionale. Elle légitime et amplifie les échanges privés entre paysans ou unités collectives de base qui persistaient en sourdine dans le cadre du système collectiviste. » (Bergère 2007: p.264)

2.1.4 Politiques d'industrialisation et migrations intérieures des campagnes vers les villes (1985-2000)

Mais à partir de 1984, les entreprises rurales atteignent leurs limites sur le plan de la capacité d'absorption de main d'œuvre. Les prix d'achat des produits agricoles baissent, le surplus de la main d'œuvre agricole persiste. L'écart entre les revenus ruraux et les revenus urbains moyens, qui s'était réduit entre 1978 et 1985 (les revenus ruraux moyens correspondaient respectivement à 39% puis 54% des revenus urbains moyens) s'accroît de nouveau, le gouvernement chinois assouplit alors les restrictions de déplacement et autorise les ruraux à résider temporairement (avec un certificat) et à travailler en ville (Cai 2002). C'est le début des migrations massives spontanées (c'est-à-dire non organisées par l'État) vers les centres urbains (« quitter et la terre, et le canton » *litu you lixiang*) (Roulleau-Berger et Shi 2005), les travailleurs quittent périodiquement les campagnes pour trouver à s'employer dans les grandes villes à l'industrialisation galopante (Angeloff 2010a). Dans les campagnes, les activités fermières consistent notamment en des cultures céréalières, fruitières et maraîchères variées, soit sur la terre exploitée par la famille, soit dans le cadre de travaux journaliers sur d'autres champs que ceux de la famille, ainsi qu'en l'élevage d'animaux (notamment porcs, bœufs, chèvres, volailles), ce qui fournit des vivres supplémentaires aux familles, ainsi que des liquidités (Bossen 2002). Les activités non fermières dépendent de la géographie du village, de sa proximité par rapport à des bourgs et des villes : vente des produits fermiers dans les marchés proches, emplois dans les entreprises rurales (par exemple dans le village de Lu, province du Yunnan, où L. Bossen a travaillé – lieu de la célèbre enquête de l'anthropologue chinois Fei Xiaotong en 1938 sur l'économie rurale (Fei et Zhang 1948) – les villageois trouvent à s'employer dans les usines de plastique ou de papier), dans le commerce (restaurants, salons de beauté, petites épiceries villageoises), emplois gouvernementaux (techniciens agricoles, emplois dans les jardins d'enfants, les hôpitaux), emplois dans le bâtiment ou la construction de route, dans le transport de marchandises etc. Pour L. Bossen, l'économie rurale se transforme au fil des ans laissant de plus en plus de place aux activités industrielles et commerciales, en parallèle des activités agricoles.

Dans le même temps (années 90), les entreprises du secteur public connaissent d'importantes difficultés : les autorités, qui ne reconnaissent des comptes positifs qu'à un tiers des 120 000 entreprises d'État, se lancent dans de grandes vagues de licenciements, de faillites et de

privatisations, et appuient la réémergence progressive du secteur privé (Bergère 2007; Guiheux 2004a; Huchet 2006; Pairault 2008). La main d'œuvre salariée par le secteur d'État représente plus de 100 millions de personnes en 1992, elle passe à 71,6 millions en 2002 (en pourcentage de 73 à 29% de la main d'œuvre urbaine) (Guiheux 2004a). Au cours de cette période de mutation de l'économie, le chômage rural et urbain ne cesse de croître tandis que l'attention gouvernementale se concentre essentiellement sur les villes et le secteur industriel, au détriment des campagnes.

« Les écoles rurales sont beaucoup moins subventionnées et ont un corps professoral bien moins qualifié que les écoles urbaines, alors même que les élèves détenteurs d'un *hukou* agricole doivent obtenir plus de points aux examens d'entrée dans les établissements d'enseignement supérieur en raison de politiques de quotas qui favorisent la population non-agricole. Au milieu des années 1980, 60% du personnel médical soignait les 15% de la population urbaine non-agricole, tandis que les 40% restant (dont les trois quarts étaient des « médecins aux pieds nus » sans qualification) s'occupaient de 85% de la population chinoise vivant dans les zones rurales. Enfin, les ruraux sont sous-représentés politiquement. De 1952 à 1995, les urbains avaient deux fois plus de représentants à l'Assemblée populaire nationale que les ruraux, autrement dit un représentant rural représentait huit fois plus de personnes qu'un représentant urbain. » (Froissart 2013: p.60)

2.1.5 Le rêve chinois et les trois problèmes ruraux (2000 à aujourd'hui)

Depuis les années 2000 le développement des campagnes chinoises fait à nouveau partie des axes prioritaires pour le régime (Colin 2013; Meng 2000). Le gouvernement se trouve en effet face à la montée des mécontentements paysans et aux impasses d'un développement socio-économique rural laissé à la responsabilité locale et au secteur agricole. Lors d'une visite fin 2012 dans un village montagneux de la province du Hebei (où les revenus moyens des habitants peinent à atteindre la moitié du seuil national de pauvreté fixé à 2300 yuan annuels, le revenu urbain moyen étant plus de dix fois supérieur à ce seuil), l'actuel président de la République Populaire Xi Jinping a déclaré que l'un des plus grands et lourds défis que se fixe le gouvernement pour les prochaines années est de faire en sorte que les campagnes les plus pauvres accèdent à une petite prospérité, dans le cadre des objectifs de prospérité économique et de puissance de la nation chinoise résumés par la devise de la construction du « rêve chinois »

(*zhongguo meng*) (Colin 2013; Kratz 2013). Les autorités parlent des « trois problèmes ruraux » (*sannong wenti*) pour souligner qu'elles estiment urgent de moderniser l'agriculture, d'améliorer la situation socioéconomique des paysans et d'aménager des infrastructures de base dans les zones rurales. Parmi les dispositions prises, la loi de 2003 sur le foncier rural est censée garantir le droit d'usage des terres par les paysans, hommes et femmes (mariées ou non) pendant au moins 30 ans, bâtir un système médical coopératif rural, et assurer la diminution des taxes paysannes (Colin 2013). En 2006 la politique d'édification des nouvelles campagnes socialistes (*shehui zhuyi xin nongcun jianshe*) met en place une allocation pour la main d'œuvre rurale sans emploi, promeut l'urbanisation des petites villes (en encourageant les villageois à quitter certains villages ensuite reconstruits dans les chefs-lieux de districts proches des nouvelles infrastructures routières), mais aussi la modernisation technologique de l'agriculture, ou encore la construction d'écoles (Ahlers et Schubert 2009; Colin 2013). Le but affiché du gouvernement est d'atteindre un taux d'urbanisation en Chine de 70% d'ici 2025, donc de diminuer la population rurale pour la rediriger vers les secteurs industriels et de service, alimenter le secteur de la construction et augmenter la consommation nationale. Pour de nombreux auteurs, la réalité des campagnes chinoises continue de représenter un défi mal cerné par les politiques du Parti. Les écarts de revenus entre urbains et ruraux, annoncés officiellement comme un rapport de 3/1 ne tiennent pas compte des avantages sociaux dont bénéficient les urbains, ni des disparités dans l'accès aux services publics (éducation, santé, couverture médicale, eau potable, services financiers et de crédit), les campagnes font face à de nombreux aléas environnementaux et naturels, aux réquisitions abusives des terres agricoles par les autorités dans le cadre de projets urbains (parcs industriels, résidentiels, commerciaux), sans contrepartie financière ou avec une contrepartie infime (Aubert 2005; Colin 2013; Dumont 2014; F. Zhou 2007).

Beaucoup de résidents ruraux n'ont ainsi d'autre choix, depuis qu'ils ont de nouveau la possibilité de circuler plus librement, que de travailler ponctuellement ou durablement dans des centres urbains importants, dans lesquels peu d'entre eux parviennent à vivre hors de la précarité, et pour un certain nombre, hors de l'illégalité. Leur présence dans les centres urbains est source de tensions autour de l'accès à une citoyenneté qui serait équivalente à celle des résidents urbains (Froissart 2013).

2.2 Une subordination politique : l'institutionnalisation d'une citoyenneté de second ordre pour les travailleurs migrants internes

Actuellement le projet d'urbanisation et d'accroissement de la consommation nationale de la Chine repose, nous venons de le voir, sur l'emploi massif d'une main d'œuvre rurale dans les secteurs de la construction, des industries, et du service. Or la citoyenneté accordée à cette main d'œuvre n'est pas équivalente à celle octroyée aux résidents urbains, cantonnant les travailleurs migrants dans une position subalterne institutionnalisée, qui s'explique par l'histoire de l'instauration du *hukou* (livret de résidence).

2.2.1 Le *hukou*, système d'enregistrement et de contrôle de la population pour le développement socialiste

Au début des années 50 juste après l'arrivée de Mao au pouvoir, dans un contexte de pénurie céréalière et d'instabilité sociale particulièrement vive dans les centres urbains, un important mouvement migratoire des campagnes vers les villes s'amorce (Shi 2014). Les autorités entendent dès lors limiter les déplacements de paysans vers les villes, par la planification et l'organisation de l'allocation de main d'œuvre originaire de zones rurales, employées dans des chantiers urbains (Florence 2006). Tout flux de population hors de ces planifications est taxé de mouvement « aveugle » (*mangliu*), c'est-à-dire accusé de mettre en danger à la fois les productions agricoles par manque de main d'œuvre, mais aussi les villes en venant augmenter la masse des sans-emploi, créant des problèmes de logement, de nourriture, d'hygiène, de dégradation de l'ordre social et de pression sur les infrastructures urbaines (Florence 2006).

Cette position officielle se durcit en 1958 avec l'abolition de la liberté de résidence : les migrations vers les villes deviennent très contrôlées, soumises à l'obtention de certificats, sans lesquels les personnes migrantes sont arrêtées, placées dans des centres de détention, avant d'intégrer des camps de travail dans lesquels les tâches accomplies doivent financer le rapatriement forcé. Les paysans entrant « aveuglément » dans les villes sont accusés de mettre en danger le projet socialiste par leur comportement criminel d'opposition aux politiques d'industrialisation et de collectivisation du pays. L'abolition de la liberté de résidence passe par l'instauration du livret de résidence, le *hukou*, sorte de passeport interne à la Chine. Ce livret, toujours en vigueur aujourd'hui bien que modifié depuis sa création, comprend des renseignements sur chacun des membres d'un foyer, entre autres : nom, date et lieu de naissance, sexe, lien avec le chef du foyer, niveau d'éducation, profession, lieu de travail

(Froissart 2008; Thireau et Hua 2004). Deux types de *hukou* sont créés en 1958 : les *hukou* agricoles et les *hukou* non agricoles, en fonction du lieu d'enregistrement du livret mais également en fonction de la profession.

C'est ainsi qu'un cadre du Parti résidant en milieu rural ne se voit pas attribuer un *hukou* rural malgré son lieu de résidence, mais un *hukou* non agricole du fait de son statut privilégié de fonctionnaire. D'un autre côté, les titulaires d'un *hukou* agricole employés dans les entreprises d'État sont considérés comme des travailleurs temporaires, ils gardent leur statut rural, quelle que soit la durée de leur séjour en ville, ils peuvent être licenciés à tout moment sans indemnités (Froissart 2013). Ils n'ont droit ni à une assurance chômage, ni à la retraite, ni à des congés payés, ils n'ont pas ou peu accès aux infrastructures de loisir ou médicale de l'usine. Ils sont surtout affectés dans les travaux de nettoyage ou de maintenance des usines, ou dans les chantiers de construction (bâtiments et travaux publics). Ils sont parfois contraints de reverser une partie de leur salaire aux autorités de leur village, quand il existe un contrat collectif passé entre ces dernières et l'entreprise (Froissart 2013).

L'instauration du système du *hukou* a produit une hiérarchie complexe entre les citoyens chinois, assignant chacun à une place spécifique dans le système de production, et scindant la société de façon rigide et duale entre ruraux et urbains (Froissart 2008). En effet, les détenteurs d'un *hukou* non agricole étaient pris en charge par l'État à chaque étape de leur vie : scolarité, attribution d'un emploi à vie à la fin des études, logement, protection sociale (santé et retraite), alimentation et habillement etc. Les détenteurs d'un *hukou* agricole ne pouvaient compter que sur eux-mêmes pour subvenir à tous ces besoins. La mise en place du *hukou* fait partie de l'édification d'un régime de type soviétique, dans lequel l'économie est planifiée en vue du développement de l'industrie lourde urbaine, grâce aux prélèvements des ressources générées par le secteur agricole.

« Durant les trois décennies entre 1949 et 1979, au moins 600 milliards de yuans ont été transférés des communes rurales au secteur d'État urbain. Sur ces 600 milliards, 90% ont été utilisés sous forme d'investissements industriels ou de subsides pour la population urbaine, et seuls 10% ont été retransférés dans les campagnes sous forme d'investissements dans les infrastructures agricoles. »
(Froissart 2013: p.60)

2.2.2 La ségrégation sociale et économique actuelle des travailleurs migrants

Aujourd'hui la population urbaine chinoise dépasse la population rurale (690,8 millions d'urbains en 2011 sur 1,35 milliards d'habitants) (Froissart 2013). Parmi les plus de 260 millions de Chinoises et de Chinois migrant à l'intérieur du territoire national, 100 millions environ restent clandestins faute de disposer des documents les autorisant à se déplacer et à travailler (Froissart 2013). Lorsqu'ils résident en ville, les habitants des campagnes font l'objet d'une ségrégation urbaine, sociale et économique (Y. Chen 2008; Colin 2006; Ekman 2012; Froissart 2013; F. Guo et Cheng 2010; Poncet et Zhu 2005; Roulleau-Berger et Shi 2005).

De nombreux travaux portant sur les conditions de vie et de travail en ville des travailleurs migrants dénoncent une situation de surexploitation, des conditions de vie précaires, une discrimination importante tant sociale qu'institutionnelle (A. Chan 2005, 2001; J. Chan et Pun 2010; C. K. Lee 1998; Lieber 2012; Pun 2012). Parce que bien souvent ces travailleurs ne disposent pas de contrat de travail, ils n'ont pas de recours en cas de non-paiement de leur salaire.

« Selon une enquête de 2004 menée par les bureaux de la Sécurité sociale dans quarante villes, seuls 12,5 % des migrants en disposaient [d'un contrat de travail]. Ceci explique que 76 % d'entre eux ne soient pas indemnisés pour travailler pendant les congés réglementaires et que beaucoup ne soient pas payés du tout. En 2004, les entreprises devaient au minimum sept mois de salaire à plus de 10% des migrants. Même à travail égal, les migrants ne sont pas traités de la même façon que les urbains : ils occupent des emplois précaires, sont moins rémunérés et ne bénéficient pas de la même couverture sociale. Enfin, la majorité des employeurs ne cotisent pas pour leurs employés migrants. Selon une enquête menée dans trois provinces de Chine, ces derniers travaillent deux fois plus que les urbains pour ne gagner que 60 % du salaire urbain moyen. Selon l'enquête de la Sécurité sociale, seuls 12,9 % sont couverts en cas d'accident du travail et 10 % en cas de maladie. Si l'on rapporte ces chiffres au fait que les migrants représentent plus de 58 % de la main d'œuvre dans le secteur secondaire et 52 % dans le secteur tertiaire, on mesure l'étendue des économies réalisées par l'État et les entreprises en Chine grâce au régime de travail spécial instauré par le *hukou*. Malgré la discrimination dont ils font l'objet, les

migrants gagnent plus en ville (780 yuans par mois en moyenne) qu'à la campagne (entre 80 et 100 yuans). » (Froissart 2009: p.70)

Ainsi, l'accès à une protection sociale ne leur est pas garanti, ils sont souvent amenés à travailler 14 heures par jour, sans pause pour les repas, sans être rémunérés au tarif en vigueur pour les heures supplémentaires, et leurs salaires sont inférieurs à ceux des travailleurs urbains locaux (F. Guo et Cheng 2010; Lin, Cai, et Li 2002; Roulleau-Berger 2010; Yaohui Zhao 1999). Nombreux sont celles et ceux qui habitent des logements précaires, et sont contraints d'inscrire leurs enfants dans des écoles privées non reconnues par l'État pour enfants de migrants, faute de pouvoir payer les frais supplémentaires obligatoires pour les titulaires d'un *hukou* rural dans les écoles publiques (Roulleau-Berger et Shi 2005). Les travailleurs migrants renvoient chaque année 500 à 600 milliards de yuan dans les campagnes selon les estimations du Conseil des affaires de l'État (Froissart 2009) :

« Ces sommes servent en premier lieu à construire des logements et à subvenir aux frais d'éducation et de santé, mais permettent aussi de maintenir une activité agricole devenue de moins en moins rentable au fil des années. Ces revenus n'étant cependant pas investis dans des activités productives, les migrations n'induisent pas dans les campagnes un dynamisme économique qui permettrait aux paysans d'y trouver un emploi. À l'instar des mouvements de population entre pays en voie de développement et pays développés, les migrations en Chine réduisent la pauvreté dans les campagnes mais non les écarts de développement entre lieux d'émigration et lieux d'immigration. Autrement dit, le processus migratoire ne cesse d'entretenir ses propres conditions de développement. » (Froissart 2009: p.71)

Même lorsqu'ils occupent des emplois similaires, citadins et migrants ruraux ne sont pas traités de façon égale, ni n'appréhendent leur emploi en des termes comparables (S. Li 2012). Dans sa recherche sur le service domestique (*jiazheng*), terme générique qui recouvre les tâches ménagères, comme l'entretien de la maison, les courses, le lavage, le repassage, le bricolage, la préparation des repas, mais aussi l'aide aux personnes âgées, aux personnes malades, aux personnes dépendantes, ainsi que la prise en charge des enfants, Li S. relève deux types d'itinéraires professionnels bien différents entre les employés domestiques d'origine urbaine et rurale. Les employés domestiques sont majoritairement des femmes (85,1% en 2002 selon le

Ministère du Travail et de la Protection sociale qui a mené l'enquête dans 9 grandes villes chinoises). Ce sont soit des migrantes venues de zones rurales (43,9% selon la même enquête), soit des chômeuses urbaines (35,7%, chômeuses licenciées des entreprises d'État *xiagang* ou retraitées) (S. Li 2012). Âgées de 18 à 55 ans, 83,9% ont un niveau de qualification inférieur au baccalauréat et 30% ont reçu une formation spécifique au service domestique avant de commencer à travailler. Les employées urbaines sont nombreuses à refuser les missions à domicile (impliquant la vie de l'employée au sein de la famille qui l'emploie), qui sont alors majoritairement occupées par des travailleuses migrantes. Les migrantes sont moins bien rémunérées que les employées urbaines et effectuent dans l'ensemble des tâches plus contraignantes (par exemple l'assistance d'une personne hospitalisée 24h/24). Les femmes rencontrées par Li S. mobilisent des registres de discours sur leur travail très différents : les employées urbaines relatent leurs expériences en des termes de mobilité sociale descendante (leur ancien statut social d'ouvrière d'une entreprise d'État étant plus valorisé que celui de travailleuse domestique), tandis que les travailleuses rurales appréhendent leurs parcours en des termes de mobilité sociale ascendante (l'emploi urbain leur donnant accès matériellement et symboliquement à davantage de valorisation que n'en apportent les travaux agricoles).

La médiatisation de nombreux scandales touchant ces travailleurs migrants a contribué à dévoiler la violence sociale qui s'exerce à leur encontre. Notamment, les incendies d'usines situées dans les zones économiques spéciales, véritables « ateliers du monde » (Pun 2012) servant à alimenter le marché mondial en biens de consommations divers (textiles, électronique, jouets etc.), ayant tué et blessé de nombreux ouvriers, ont crispé des tensions autour des questions d'injustice, de précarité et de dangerosité des conditions de travail pour le bénéfice d'une croissance économique laissant pour compte ses artisans les plus modestes.

Ainsi, dans un contexte où les contradictions sociales se durcissent, l'État-parti se trouve dans l'impossibilité de maintenir la catégorie sociale des travailleurs migrants dans une situation de discrimination institutionnalisée. De plus, si la main d'œuvre à la campagne a longtemps été surnuméraire (Cook 1999), alimentant largement les besoins des usines des zones économiques spéciales, on observe depuis la fin des années 2000 une diminution du volume de la main d'œuvre disponible, avec un retour des individus vers des provinces à l'origine émettrices de main d'œuvre, par exemple le Sichuan (Froissart 2013), mais aussi le Yunnan où plus de 75% des migrants sont originaires de cette province (Zai 2012). Des politiques sont

élaborées qui permettent des migrations de plus en plus fluides, mais des problèmes persistent notamment sur la question de l'accès des travailleurs aux services publics. Des associations de défense des migrants voient le jour depuis 2005, et sont pour certaines fondées par les travailleurs eux-mêmes, non plus uniquement par une élite urbaine, elles jouent un rôle dans plusieurs domaines. Certaines proposent des actions de charité pour les personnes les plus démunies, d'autres développent des activités de conseil, en lien avec des organisations internationales, et réalisent des recherches afin de formuler par la suite des propositions au gouvernement, d'autres encore assurent la défense des droits des travailleurs migrants (accompagnement lors des procédures juridiques, travail d'information auprès des migrants sur leurs droits, impulsion à l'organisation des travailleurs et apprentissage des possibilités de négociation avec les employeurs au sein des usines). On observe un nouveau militantisme juridique avec l'utilisation de cas emblématiques pour faire jurisprudence.

Les migrants internes chinois sont ainsi des acteurs socialement disqualifiés, faisant l'objet de discriminations dans l'accès à l'emploi (ils occupent majoritairement les emplois considérés comme précaires, peu rémunérateurs, dangereux, sales ou serviles), mais aussi dans l'exercice de leurs fonctions (ils sont moins bien payés et peu protégés dans les faits en cas de non-respect du droit du travail). Néanmoins la stratégie de développement économique suivie par l'État pour la promotion d'une industrialisation rapide, reposant sur l'exploitation de la main d'œuvre flexible, abondante, bon marché que représentent les travailleurs migrants, maintenus dans une situation sociale précaire par le système du *hukou*, rencontre de plus en plus de résistances.

2.2.3 Les représentations sur les travailleurs migrants : la construction d'une altérité (années 80 à aujourd'hui)

Les conceptions officielles des migrations des ruraux vers les centres urbains, diffusées notamment par le biais de la presse écrite, ont varié depuis les années 50 en fonction des politiques en vigueur à l'égard des flux de population entre les campagnes et les villes (Florence 2006).

Dans les années 80 et 90, les représentations des migrations et des migrants rappellent celles des années 50. Les mesures d'enfermement et de rapatriement sont toujours en place, et les migrations non planifiées par l'État continuent d'être présentées comme chaotiques, mettant en danger les villes et les campagnes. Dans les journaux et l'administration publique, on présente les migrants comme des masses de personnes chassées des campagnes par la pauvreté,

conséquentement mues par un appât du gain intarissable, envahissant aveuglément et irrationnellement les villes, motivées par le désir d'y gagner de l'argent, n'ayant pas conscience de déséquilibrer la stabilité du pays par leurs actions, ne reculant pas devant le caractère illicite d'une entreprise, pourvu qu'elle soit profitable (Davin 1996; Jacka 1998; Zhang 2001; Yuezhi Zhao 2002). En somme les migrants sont construits comme fondamentalement autres (Florence 2006) : irrationnels (quittant leurs villages au petit bonheur la chance, sans étude de faisabilité de leur projet économique), immoraux (mus par la soif du profit), ignares (sans culture, et sans éducation notamment sur la socio-économie de la Chine), sales, désordonnées et criminels (conséquentement relevant de mesures de contrôles et d'éducation par les autorités). Tous ces attributs les disqualifient pour prétendre à être considérés comme des habitants légitimes d'une ville chinoise moderne.

L'image sociale produite sur les travailleurs migrants n'est pas que discours, elle est également pragmatique et imprègne par exemple le management des *dagongmei* dans les usines des zones économiques spéciales de la Chine. Pun N. a réalisé une enquête en 1996 en se faisant embaucher pendant un an dans une usine à Shenzhen employant 412 femmes, dont seulement 2 possédaient un *hukou* (livret de résidence) de la ville, et dont seulement 18 étaient mariées (Pun 1999). Les autres jeunes femmes étaient célibataires âgées de 16 à 24 ans, et avaient un *hukou* rural. Elles étaient donc officiellement enregistrées comme paysannes dans le système de classification officielle, mais étaient demandées par les usines dans les zones urbaines comme force de travail. L'auteur raconte dans son ouvrage la violence des propos et des situations de mépris dans la vie quotidienne auxquelles les villageoises étaient confrontées dans et hors de l'usine. On leur parlait mal dans les bus, dans les magasins, on les accusait de n'être pas à leur place lorsqu'elles se trouvaient dans un endroit considéré comme trop chic pour elles. L'auteur invita un jour quelques-unes de ses collègues dans un café huppé où les prix des boissons représentaient un jour de salaire pour les jeunes femmes. Une boisson fut posée par erreur sur leur table, alors qu'elle était destinée au client de la table voisine. Ce dernier refusa de récupérer le gobelet au motif que les jeunes femmes l'avaient touché avec leurs mains, et déclara ouvertement que ces *waisheng ren* (ces gens de l'extérieur) avaient les mains bien trop sales. L'auteur montre en outre que cette classification de « paysannes » était fréquemment employée au quotidien, dans le cadre du travail à l'usine par les supérieurs hiérarchiques pour réprimander les employées :

« *Xiangxiamei* (fille de la campagne) tu ne connais rien d'autre que la ferme ! [...] *Xiangxiamei* qu'est-ce que tu peux comprendre ? Apprends les règles et comporte-toi de façon civilisée ! [...] Une *xiangxiamei* reste toujours une *xiangxiamei*, *cushou cujiao* (grosses mains, gros pieds) ! [...] *Xiangxiamei*, tu n'es pas en train de labourer un sillon là, il faut faire plus attention que ça ! » (Pun 1999: p.4)

Le milieu académique chinois n'est pas exempt de représentations stéréotypées au sujet des travailleurs migrants, ainsi que nous le révèle Sun W. en introduction de son ouvrage *Subaltern China* (Sun 2014) :

« Il y a de cela plusieurs années, au cours d'un rassemblement à Shanghai, je conversais avec une professeure en médias et communication d'une prestigieuse université shanghaienne. Je venais de commencer mes recherches ethnographiques sur les pratiques culturelles des travailleurs migrants ruraux chinois et je lui présentais mon projet. L'expression incrédule de son visage est un souvenir encore vivace dans ma mémoire aujourd'hui : "Que diable peuvent bien être les pratiques culturelles des *nongmingong* ? Ils viennent en ville pour gagner plus d'argent et ne s'intéressent absolument pas à la culture... Quand ils ont du temps et de l'intérêt pour quoi que ce soit, ce quelque chose c'est toujours gagner plus d'argent !" Mais tout le monde n'est pas de cet avis. » (Sun 2014: p.3)

L'auteure montre que les travaux actuels portant sur la production et la consommation de la culture en Chine aujourd'hui accordent une importance démesurée aux élites sociales, tandis que la masse de « travailleurs migrants » est quasiment toujours abordée du point de vue de l'économie.

Dans un autre travail, Sun W. dissèque les représentations que l'on donne des *dagongmei* dans les médias, tant dans ce que l'auteur nomme « médias officiels », véhiculant des positions dans la ligne du Parti (par exemple les publications de la Fédération des Femmes), que dans les médias commerciaux (Sun 2004). Les jeunes femmes migrantes rurales sont en effet des sujets récurrents pour les premiers comme pour les seconds. Les représentations construites par ces différents supports sont variables, relevant tantôt de la fétichisation, tantôt de l'endoctrinement, tantôt de la compassion, mais selon l'auteure toutes assujettissent les *dagongmei* à une nécessaire surveillance, sans faire état de leurs subjectivités ou de leurs capacités d'agir. Par

« endoctrinement », l'auteur désigne les positions officielles (notamment de la Fédération des Femmes) sur les questions liées aux migrations des femmes venant de la campagne, nous y reviendrons ci-après. D'un autre côté la presse à scandale propose de terrifiants récits de faits divers concernant des femmes migrantes, se plaçant dans une optique voyeuriste et participant à la « fétichisation » des *dagongmei*. Sun W. relève deux types de portraits dans ces récits : soit les femmes migrantes sont présentées comme victimes d'un crime, d'une exploitation sexuelle et se trouvent donc dans le besoin d'être secourues, soit elles sont des figures de la transgression, elles-mêmes criminelles, et devant de ce fait être contrôlées par l'ordre et la morale. Pour l'auteure, ces récits sont à relier à l'émergence d'une classe moyenne, qui développe une sorte de curiosité suspicieuse et d'imaginaire fantasmatique à l'égard des pauvres et des migrants, toujours construits comme fondamentalement autres. Enfin, l'auteure note l'émergence de pratiques de journalisme de reportage proposant une approche relevant davantage de la « compassion », se donnant pour but de faire entendre les voix des migrants.

L'auteure cite en exemple l'histoire du traitement médiatique de l'expérience de Hong Zhaodi, *dagongmei* à Canton. Hong Zhaodi est originaire d'un petit village de la province de l'Anhui, elle a quitté l'école à l'âge de 13 ans en raison de la profonde pauvreté de sa famille. En 1998, Hong Zhaodi entend dire par une connaissance qu'un emploi administratif vient de se libérer dans une usine de Canton. Elle saisit cette opportunité pensant trouver là un moyen de se sortir (ainsi que sa famille) de la pauvreté. Elle se rend à Canton où on lui présente son nouveau patron qui, après quelques jours, annonce à la jeune fille (alors âgée de 20 ans) qu'elle devra travailler comme prostituée. Comme elle s'y refuse, il la bat violemment. Les blessures de la jeune femme dégénèrent en hémorragie, elle est conduite à l'hôpital où elle tente de demander de l'aide au personnel, qui ignore ses appels au secours. De désespoir, la jeune femme se jette par la fenêtre, se brisant la colonne vertébrale dans sa chute. Le Journal du Soir de Canton (*Yangcheng Wanbao*) couvre l'affaire et titre : « Une *dagongmei* acculée vers l'enfer – Elle tente de se suicider pour éviter la prostitution », déclenchant la réaction des autorités provinciales qui emprisonnent le patron et le condamnent à verser une amende de 120 000 yuan. Les lecteurs du quotidien se mobilisent pour constituer un fonds de soutien, 60 000 yuan sont récoltés pour participer aux frais d'hospitalisation de Hong Zhaodi. La Fédération des Femmes (aux niveaux provincial et national) lance également une collecte, et vante le courage de la jeune femme qui préférerait mourir que de perdre sa vertu. La délégation provinciale de l'Anhui

de la Fédération des Femmes se rend au chevet de Hong Zhaodi, accompagnée de journalistes du quotidien Le Journal du Soir de Hefei, pour lui déclarer qu'elle incarne la dignité (*zi zun*), le respect de soi (*zi zhong*), la fierté et l'honneur des femmes de l'Anhui. Le mois suivant, le mensuel de la même délégation publie un article appelant les femmes de l'Anhui à tirer des leçons de la violente expérience de Hong Zhaodi. L'article déconseille aux jeunes femmes de quitter leur village, les encourage à trouver un emploi localement et met en garde contre la criminalité celles qui décident malgré tout de migrer.

Sun W. illustre par cet exemple un schéma narratif récurrent dans la presse chinoise mettant en scène les mêmes personnages de la victime, du méchant, du bon et de la figure paternaliste de l'État-parti (intervenant par le truchement de la police ou d'une organisation telle que la Fédération des Femmes). Dans ces drames sans cesse contés, Sun W. remarque que le dénouement consiste fréquemment à un retour à l'ordre social où chacun est présenté comme ayant obtenu ce qu'il méritait, l'État se réservant le pouvoir symbolique de donner aux victimes ou non le qualificatif de « vertueuses ».

La Fédération des Femmes – organisme étatique à l'histoire complexe mandaté pour soutenir les intérêts des femmes et promouvoir les politiques du Parti parmi elles (Angeloff 2012a; Barlow 1994) – perçoit les migrations des femmes depuis les campagnes vers les villes comme en partie bénéfiques pour l'économie nationale par la mobilité, la flexibilité et la disponibilité immédiate de la main d'œuvre. En revanche, l'installation durable dans les villes des femmes d'origine rurale est découragée. La Fédération fait ainsi publicité de profils de jeunes femmes ayant fait fortune grâce à un séjour urbain, mais retournant dans leur village avec leurs compétences d'entrepreneures et leurs capitaux pour y impulser un développement économique. C'est l'exemple de la *success story* de Zhao Yuemin, fille et petite-fille de bonne, relatée par Sun W. Tout en commençant elle-aussi à exercer le métier de bonne à Pékin, Zhao Yuemin apprend en autodidacte l'élevage de poulets en batterie. Elle monte son premier élevage en périphérie de Pékin, grâce auquel elle s'enrichit avant de revenir dans son Anhui natal comme manager et actionnaire d'une ferme locale générant un revenu annuel de 200 000 yuan.

Les années 80 et 90 représentent ainsi une période au cours de laquelle les images sociales produites par les médias officiels et commerciaux sur les *dagongmei* se déclinent autour de la nécessaire surveillance des jeunes femmes campagnardes, l'État-parti se chargeant de définir

ce qui est vertueux et ce qui ne l'est pas. La conception officielle du vertueux s'inscrit dans une idéologie patriarcale prônant les valeurs familiales, louant entre autres la virginité et la chasteté des *dagongmei*, ainsi que la force morale qui fait préférer la mort à toute compromission.

Néanmoins à partir des années 90, E. Florence montre que le nombre d'articles critiquant les représentations négatives de migrants comme auteurs de troubles dans les villes augmente considérablement (Florence 2006). Plusieurs auteurs proposent des analyses où les migrations internes de la Chine sont appréhendées comme des éléments primordiaux des réformes et de l'économie marchande. En effet, la construction d'une économie marchande socialiste s'est faite par l'utilisation-même de cette main d'œuvre mobile et bon marché, les auteurs montrent ainsi que les flux de population, loin d'être irrationnels, ont été une nécessité historique et économique. Ils dénoncent les jugements de valeurs des urbains sur les ruraux attribués à un favoritisme politique de longue date en faveur des villes et de l'industrie lourde. Pour ces auteurs, ce ne sont pas les migrants qui, en tant que personnes, seraient porteuses d'attributs générant les désordres urbains. Ce sont bien les carences de l'État en matière de gestion du marché du travail, d'offres de services aux migrants en ville qui sont à condamner. Ils vantent le dynamisme de la main d'œuvre migrante, sans qui la croissance économique ne serait pas advenue, mais par là-même, souligne E. Florence, ils construisent une représentation positive des migrants en miroir des stigmatisations, tout aussi homogénéisante (c'est-à-dire appréhendant les migrants plus souvent comme une masse que comme des individus aux parcours variés) et conditionnant la légitimité des migrants internes à leur statut de travail. L'auteur montre en outre que le Parti ainsi que l'élite urbaine continuent d'être impliqués dans la production d'un discours essentialisant sur l'économie marchande, selon lequel les migrations permettent de passer d'une subjectivité traditionnelle à une subjectivité moderne (le paysan migrant, en raison de sa découverte de la vie urbaine, est censé profiter d'une transformation personnelle) (Comaroff et Comaroff 2003; Florence 2006; Yan 2003).

Après les années 90, notamment dans les zones économiques spéciales du delta de la rivière des Perles, l'auteur note un changement dans la problématisation des migrations. Ces dernières sont peu à peu moins dramatisées et deviennent plus ordinaires. De plus, l'arrivée de la nouvelle équipe dirigeante au pouvoir en 2002 marque un tournant dans le discours du gouvernement central sur la question des travailleurs migrants (Froissart 2005). En effet, c'est à cette période que les autorités s'attellent à la protection des droits légaux des travailleurs migrants. Des textes

officiels sont publiés argumentant la nécessaire éradication des discriminations à l'encontre des migrants dans l'accès à l'emploi, à l'éducation, aux services publics, aux tribunaux ou encore aux syndicats. C. Froissart note qu'en pratique la protection des droits des travailleurs migrants peine à s'améliorer malgré les discours des autorités. La lourdeur des procédures administratives dans les bureaux de plaintes, les délais des décisions judiciaires, les connivences entre les autorités et les employeurs, la peur des représailles ou encore l'insolvabilité des entreprises expliquent notamment cet écart entre les discours et les faits. Néanmoins, le nouveau discours officiel de l'État sur les travailleurs migrants contribue selon l'auteur à faire apparaître leurs revendications comme légitimes : leurs droits sont reconnus, même s'ils ne sont pas garantis. Les travailleurs migrants se saisissent alors de leur récente légitimité pour interpeler les autorités, prises en défaut (Thireau et Hua 2001). Ils rappellent les lois édictées et somment les institutions et les entreprises de les respecter (Froissart 2005, 2011; Pun 2005; J. Chan et Pun 2010; C. K.-C. Chan et Pun 2009). Les recherches actuelles sur les conditions de vie et de travail des travailleurs migrants notent la montée des réactions et des mobilisations, notamment au sein des nouvelles générations (J. Chan et Pun 2010; C. J. Chen 2009; Pun, Chan, et Chan 2009). Les auteurs s'attachent à montrer le bourgeonnement d'une nouvelle conscience de classe témoignant de l'émergence d'une capacité de résistance au pouvoir des employeurs, et à l'État.

2.2.4 Socio-démographie des migrations internes chinoises

Le recensement de 2010 dénombre 261 millions de migrants internes en Chine, dont 170 millions (soit environ 65%) quittant les campagnes pour aller travailler dans des zones urbaines (Froissart 2013). Les migrations sans changement de *hukou* ont augmenté de 75% entre 1990 et 2000 (Froissart 2009). Pour C. Froissart, jusqu'à récemment les schémas des migrations intérieures chinoises ainsi que les enjeux économiques et politiques qu'elles soulevaient se rapprochaient de ceux des migrations internationales de travail, en tant qu'elles étaient majoritairement des migrations temporaires, individuelles et masculines, motivées par la recherche de l'accroissement des revenus. En effet, dans les années 90 et 2000 nombre de travailleurs migrants passaient en ville de courts séjours pour amasser un pécule ensuite investi dans les campagnes (pour l'agriculture ou l'ouverture d'un petit commerce) (Roulleau-Berger 2009; Solinger 1999).

« En 2004, 61 % des migrants avaient entre 16 et 30 ans. Passé cet âge, beaucoup – en particulier les femmes – rentrent dans leurs villages. Afin de conserver une terre qui permet de diversifier les revenus et de réduire les risques liés à la migration, les familles paysannes se partagent souvent entre ville et campagne : soit les parents restent et les enfants partent, soit les hommes partent et les femmes, une fois mariées, restent à la campagne pour prendre soin des enfants, des personnes âgées et de la terre. Les hommes peuvent revenir aider aux travaux agricoles au moment des semences et des récoltes. » (Froissart 2009: p.68)

Les régimes de propriété foncière sont déterminants dans les schémas migratoires :

« D’abord, le choix de la migration individuelle ou familiale est fonction des régimes de propriété de terrains à la campagne. Pour les migrants qui possèdent la terre cultivable (*ziliudi* : la terre pour agriculture) et une habitation (*zhaijidi* : la terre pour habitation), l’abandon du *hukou* rural fait perdre le droit d’usage de leur terrain habitable et cultivable. Même si l’agriculture n’est plus l’activité économique principale du foyer, les terrains font partie du patrimoine du migrant, lequel reste attaché à ses racines. Par ailleurs, avec la suppression des taxes agricoles dans les années 2000, les activités agricoles redeviennent plus intéressantes. Ce qui semblerait favoriser un retour même partiel au travail dans les champs. En conséquence, bon nombre de paysans choisissent de partir seuls en laissant une partie de leur famille au village où ils reviennent encore régulièrement. Beaucoup comptent y revenir pour construire une nouvelle maison afin de vivre leurs vieux jours. » (Shi 2014: p.27-28)

Les motivations économiques à l’origine des migrations ne signifient pas que ce sont les personnes les plus démunies qui migrent (Shi 2014). Ce sont au contraire celles et ceux qui possèdent déjà un certain capital économique et social leur permettant de se déplacer et de trouver à gagner de l’argent pour un projet précis (accroissement des revenus, éducation des enfants, préparation d’un mariage, construction d’une maison, remboursement d’une dette) qui se déplacent, tout en composant avec les impératifs de leurs fermes et avec, à terme, la perspective de retour au village (Froissart 2009; Shi 2014).

Depuis la fin des années 2000, ces migrations temporaires et circulaires se transforment pour se rapprocher de plus en plus de l'exode rural (c'est-à-dire un départ d'individus et de familles des campagnes pour une installation plus durable en zone urbaine) : avec la diminution de la surface des terres cultivables (politiques de reboisement, appropriation des terres par les promoteurs immobiliers et industriels), la terre est de moins en moins un élément de sécurité pour les paysans. Les profils des personnes en migration se modifient (âge et durée de la migration, motivations, niveau de qualification), et les femmes migrent désormais en même proportion que les hommes, mues par des raisons économiques, maritales ou familiales (Angeloff 2010a) :

« Les migrants présentent des conditions sociales spécifiques. Ils sont jeunes (moins de 35 ans en moyenne, avec une très forte proportion de moins de 25 ans), plus jeunes encore pour les femmes que pour les hommes : en raison des normes sociales concernant l'âge du mariage et d'une scolarisation moins longue, les femmes migrent plus jeunes que les hommes et, lorsqu'elles ne s'installent pas, retournent plus jeunes que les hommes dans leur lieu d'origine. Les migrant-e-s sont également plus diplômés que la moyenne et que ceux qui ne migrent pas. La majorité est diplômée du premier cycle de l'enseignement secondaire (niveau collège). Les jeunes filles sont un peu moins diplômées que les jeunes hommes car elles partent souvent en ville, volontairement ou sous la contrainte de leur famille, afin d'aider au financement des études de leur frère, resté au village. Les migrant-e-s sont constitués de deux groupes : les jeunes célibataires et pour ceux, minoritaires, qui ont plus de 45 ans, des individus mariés mais privés d'emploi et possédant une famille restée au pays ou venue les rejoindre. » (Angeloff 2010a: p.93-94)

Plusieurs auteurs proposent ainsi de distinguer désormais deux générations de travailleurs migrants (Lieber 2012; Shi 2014). La première génération (née dans les années 60-70) est souvent décrite, nous venons de le voir, comme une génération de personnes travaillant dur pour gagner de l'argent et retourner au village, selon des schémas de migrations saisonnières coïncidant avec les calendriers des travaux des champs (les périodes agricoles creuses pouvant être occupées par un emploi temporaire en migration). Il était fréquent de désigner ces populations par les termes de *nongmingong* (paysans travailleurs) ou de *liudong renkou* (population flottante). La seconde génération (née après les années 80) est décrite comme ayant

des aspirations plus urbaines, elle représenterait plus de 60% de l'ensemble des travailleurs migrants actuels (Shi 2014). Les termes employés pour désigner ces travailleurs migrants sont multiples : *wailai renkou* (population de l'extérieur, c'est-à-dire venant d'un autre endroit que celui où les personnes sont employées), *dagongmei* (petite sœur vendant sa force de travail) ou son équivalent masculin *dagongzai*. Tandis que la désignation de *nongmingong* met l'accent sur le statut paysan du travailleur (par opposition au statut urbain), que l'appellation *gongren* (travailleur) datant de l'époque de l'économie planifiée maoïste était porteuse d'un statut social valorisé, celles de *dagongmei* et *dagongzai* rendent compte de la marchandisation des rapports de travail, nouvelle forme de rapport social dans une économie marchande, porteuse d'un statut peu valorisant de travailleur peu qualifié.

Les travailleurs migrants issus de la seconde génération ont souvent peu connu le travail à la campagne, ont moins d'intérêt pour cette activité, ils n'ont pas tous la perspective de rentrer au village, certains envisagent de rester en ville voire y sont nés :

« Selon certaines enquêtes, la moitié des travailleurs migrants souhaite s'y établir. »
(Froissart 2009: p.70)

Les recherches montrent qu'aujourd'hui la majorité des migrants résident dans les villes pour des périodes supérieures à 10 mois, ce qui témoigne qu'ils ne subordonnent plus la durée de leur séjour en ville au rythme des travaux agricoles, ne se déplacent plus nécessairement au gré des opportunités d'emplois (Froissart 2009; Shi 2014). Les motivations avancées à la migration sont désormais moins centrées sur le projet économique. La deuxième génération de migrants compte un grand nombre de personnes célibataires, ayant un projet professionnel et/ou un projet d'épanouissement ainsi qu'un désir d'ascension sociale. C'est une génération scolairement plus éduquée que la précédente, consciente de ses droits, qui ne s'identifie pas au statut de paysan, elle est le moteur de nouvelles revendications concernant le droit du travail, les salaires, la sécurité sociale, l'éducation, l'appartenance sociale et politique, car ressentant et exprimant plus souvent un fort sentiment de discrimination et d'injustice (Lieber 2012; Pun 2012; Shi 2014).

2.3 Une subordination de genre : les idéologies de l'émancipation féminine en Chine

En tant qu'originaires de zones rurales et migrantes, les *dagongmei* sont donc l'objet d'une double subordination, à laquelle vient s'ajouter la subordination de genre. Nous allons

maintenant aborder cette subordination d'un point de vue diachronique en saisissant dans le même temps la façon dont elle a nourri différentes idéologies de l'émancipation féminine en Chine au fil de l'histoire.

2.3.1 Les réformistes, les révolutionnaires et la libération de la femme chinoise (fin du 19^e et début du 20^e siècle)

L'accès à l'éducation, le libre choix du mariage, la possibilité d'avoir une activité rémunératrice pour être matériellement indépendante sont des thématiques qui ont une longue histoire dans l'idéologie de l'émancipation féminine en Chine.

Lorsqu'au milieu du 19^e siècle les déboires de l'empire dans les « Guerres de l'opium » aboutissent à la signature de traités de commerce inégaux avec le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande d'abord (traité de Nankin en 1842), puis avec en sus le Second Empire de Louis Napoléon Bonaparte, l'Empire Russe et les États-Unis (traité de Tianjin en 1858), les portes de la Chine s'ouvrent par la force à l'influence occidentale. La position du gouvernement mandchou dans ces affrontements, tentant de concilier, de négocier et se trouvant finalement grandement contraint, prête le flanc à la critique et au grossissement d'un sentiment nationaliste anti-mandchou. Ceci s'exprime au travers de révoltes qui éclatent dans tout l'empire : les Taiping, les Nian, mais aussi les rébellions musulmanes, entre autres dans la province du Yunnan. Les deux défaites successives essuyées par la Chine contre la France en 1884-1885, puis contre le Japon en 1894-1895, mettent à mal la légitimité du gouvernement. Deux grands courants idéologiques vont modeler cette fin de 19^e siècle : la réforme d'une part, qui se définit en lien avec le pouvoir plutôt que contre lui, incarnée par Kang Youwei et Liang Qichao ; la révolution d'autre part représentée notamment par Sun Yat-sen. Les réformistes proposent de renforcer la dynamique amorcée avec le Mouvement des affaires occidentales (*yangwu yundong*), en réévaluant les institutions politiques, éducatives et administratives chinoises à l'aune de concepts importés : c'est l'essence chinoise (*ti*) qui est ici visée (Chevrier 1989). Les révolutionnaires revendiquent quant à eux la fin de la dynastie et l'instauration d'une république. Leur action enfle, non unifiée, disséminée dans différentes provinces, inspirée par les idées et pratiques japonaises du socialisme et de l'anarchisme.

Au cœur du débat d'idées concernant ce qu'est la civilisation chinoise et ce qu'elle devrait être, les positions relatives au statut des femmes représentent un enjeu majeur. La pratique des pieds bandés, tout d'abord, contre laquelle le gouvernement mandchou s'est dressé sans succès,

critiquée sous la plume de plusieurs hommes et femmes de lettres depuis des décennies, devient la cible des cercles de missionnaires protestants occidentaux, de la communauté chrétienne chinoise, ainsi que des réformistes (Drucker 1981). Kang Youwei pétitionne à ce sujet auprès du Trône (Hershatter 2007). La question de l'éducation des fillettes est également au cœur de discussions ardentes (Cheng 2000; Judge 2002), les réformistes arguant, contre le dogme moral en vigueur de la femme vertueuse et ignorante, que seule une femme instruite sera à même de moderniser son influence au sein de la famille (Gipoulon 1984). La première école pour filles ouvre en 1844 sous la direction de missionnaires à Ningbo, puis en 1897 à Shanghai sous administration chinoise (Judge 2002). Liang Qichao, notamment, fait de l'alphabétisation en général, et de celle des filles en particulier, la clé de réformes réussies, grâce à la formation de mères sages et de bonnes épouses (Hershatter 2007). Il dénonce la dépendance économique des femmes à l'intérieur d'un système qui les maintient dans un état de consommatrices parasites. Pour Liang, l'indépendance économique des femmes chinoises, c'est-à-dire de la moitié de la population du pays, représente avant tout la levée d'un fardeau qui pèse sur les hommes et la contribution à l'enrichissement de la nation chinoise (Beahan 1975; Hershatter 2007).

« À la fin du 19^e siècle, Liang Qichao déclarait que l'Occident écrasait la Chine en raison de l'affaiblissement de la civilisation chinoise, et cette faiblesse s'expliquait en partie par le fait que les femmes cloîtrées, aux pieds bandés n'étaient pas des citoyens productifs mais des parasites. La véracité des propos n'est pas ici importante pour l'argument de Liang : il détournait volontairement son regard des quantités colossales de travail productif accompli tant par les paysannes que par l'élite féminine, à l'intérieur des foyers (pour toutes), et dans l'interaction du foyer et du marché (pour les plus pauvres), afin d'asseoir son propos. » (Hershatter 2007: p.79)

Le lien logique que le réformateur de l'empire opère entre la condition féminine et la santé de la nation sera repris par les étudiants, militants, journalistes et révolutionnaires qui pressent le peuple chinois à une action décisive pour sauver une civilisation déclarée en péril.

L'enchaînement des désordres et des conflits, couplé à l'approfondissement de la misère d'une grande majorité de la société chinoise sont autant d'arguments que l'intelligentsia chinoise saisit pour une remise en cause radicale des fondements de la civilisation. Chen Duxiu, homme politique, professeur à l'université de Pékin et fondateur de la revue *Xin Qingnian* (La

Nouvelle Jeunesse) lance dès le début des années 1900 un appel à la jeune génération chinoise pour renverser les traditions et régénérer la Chine (Bianco 1989a). Le confucianisme est érigé en symbole et en source du mal. Le philosophe et homme politique Hu Shi initie une révolution littéraire en bannissant l'usage de la langue littéraire traditionnelle (*wenyan*) pour imposer celui de la langue courante (*baihua*) (Staiger 1989).

La presse populaire est en pleine expansion, et avec elle la presse féminine (dirigée par des femmes et à destination d'un lectorat féminin), laquelle accorde une grande place à la question de l'éducation des fillettes. Le nombre d'écoles publiques pour filles croît progressivement : en 1904, 25 écoles accueillent 468 écolières contre 391 écoles pour 11396 fillettes en 1907⁸ (Beahan 1975). Dans leurs articles, les journalistes chinoises appellent leurs « 200 millions de sœurs (ou camarades) » à sortir de leur situation isolée, et à s'investir dans l'avenir de leur nation qu'elles ont tout autant le droit et le devoir de préserver que leurs homologues masculins. Parce que l'éducation commence au sein du foyer, et parce que les filles d'aujourd'hui seront les mères des citoyens chinois de demain, il est capital qu'elles puissent avoir accès à l'éducation, arguent-elles. Le premier journal à être publié par et pour les femmes est le *Nixue bao* (Journal des études féminines) à Shanghai en 1902 par Chen Xiefen (Beahan 1975). La ligne éditoriale est axée sur l'importance de l'éducation des filles, sur la valeur de l'éducation physique comme prérequis à l'éducation morale et intellectuelle, sur la force du groupe. D'autres périodiques seront publiés par et pour les femmes (on en compte 16 en 1911, sur les plusieurs centaines qui constituent la presse populaire à l'étendue grandissante). La plupart de ces journaux brûlent d'un nationalisme ardent, et conçoivent donc, de même que Liang Qichao quelques années auparavant, la question des femmes comme subordonnée à la question nationale (Beahan 1975). La remise en question de la condition féminine hors de ce cadre nationaliste est plus rare, on trouve par exemple un article de la révolutionnaire Qiu Jin, fondatrice du *Zhongguo nübao* (Journal des femmes chinoises) en 1907, sur l'indépendance économique des femmes. Si pour Liang Qichao l'indépendance économique des femmes est d'abord un problème d'économie nationale, pour Qiu Jin c'est le bénéfice pour la femme elle-même qui est important, en matière d'estime et de respect de soi, mais aussi d'amélioration de sa position dans la famille (Beahan 1975). On trouve également dans les articles de He Zhen,

⁸ Ces chiffres ne tiennent pas compte des effectifs des écoles de mission, ni des jeunes filles de la *gentry* bénéficiant de tuteurs privés.

anarchiste et féministe co-fondatrice de la revue *Tianyi*, une remise en question révolutionnaire de la famille (donc au-delà de la question de la place de la femme au sein de cette famille), ainsi que la dénonciation du travail des femmes comme forme d'esclavage.

En 1912, le révolutionnaire anti-mandchou Xu Tianxiao publie une « Nouvelle histoire des femmes au Pays Divin » (*shenzhou nüzi xinshi*) ouvrage par lequel il appelle les femmes chinoises à prendre part à la nouvelle citoyenneté, sur le modèle présenté comme héroïque de femmes occidentales telles qu'une Reine Victoria ou une Madame Roland (Ko 1994). La littérature écrite par les romancières du 4 Mai⁹ explore largement la condition et les tourments de la « femme nouvelle » (*xin funü*), ainsi que fut nommé le stéréotype de la femme moderne intellectuelle et citadine de cette période (Guillerez 2013). Chen Dongyuan publie pour la première fois en 1928 une « Histoire des femmes chinoises » (*zhongguo funü shenghuo shi*), ouvrage qui connaît une large diffusion, et défend la thèse que les femmes chinoises doivent s'émanciper du joug de la Chine ancienne pesant sur leurs épaules depuis plus de 3000 ans.

Au cours des décennies qui vont suivre, dans une Chine déchirée par les tensions, hommes et femmes en lutte défendent la légitimité de leurs prétentions au pouvoir au moyen d'arguments chocs. La représentation des femmes chinoises comme éléments à moderniser pour construire une société régénérée en fait partie, et se retrouve ainsi dans plusieurs idéologies, comme nous venons de le voir : dans les discours des réformistes de l'empire d'abord, puis dans le Mouvement du 4 mai, puis ensuite dans les affrontements entre nationalistes et communistes jusqu'au communisme de Mao Zedong institué en 1949 (Ko 1994).

2.3.2 L'idéologie communiste de l'émancipation des femmes (1949-1976)

À partir de 1949, les mesures prises par le jeune gouvernement se donnent pour but de façonner une nouvelle société chinoise : le statut de la femme, sa participation au travail et la structure de la famille représentent encore une fois des enjeux majeurs des réformes, en tant

⁹ Le Mouvement du 4 mai porte ce nom en référence au 4 mai 1919, journée de manifestation étudiante à Pékin contre le traité de Versailles, mais désigne plus largement ce que Lucien Bianco appelle une véritable « révolution culturelle », critiquant l'influence confucéenne, prônant l'éducation, l'émancipation des femmes, l'entrée de la Chine dans la modernité (Bianco 1989a).

que ces questions sont liées à la désignation et à la dénonciation d'une Chine traditionnelle à détruire.

La question du libre choix pour le mariage, déjà un thème majeur du Mouvement de la Nouvelle Culture (*xin wenhua yundong*) en 1915, repris ensuite par le Parti Communiste Chinois dans les années 30 dans ses bases rurales mais également par le gouvernement du *Guomindang* dans les années 40, sera au cœur de la loi sur le mariage, promulguée en 1950. L'application de cette loi a des conséquences complexes et variées, on peut néanmoins dire qu'elle a suscité des tensions importantes et qu'elle était considérée par l'État comme moins prioritaire par rapport aux processus de réformes liés à la terre et à la collectivisation (Hershatter 2007). S. Glosser défend l'idée que la loi sur le mariage n'avait pas pour objectif premier de revaloriser le statut de la femme. Elle reflétait le positionnement d'un État étendant son contrôle sur l'individu (Glosser 2003). La question du mariage pour le Parti Communiste Chinois, en s'appuyant sur un discours de l'émancipation féminine, était envisagée du point de vue du devoir du couple dans la construction de la nation. Zhou X. dans son analyse de la façon dont on parle des femmes dans les productions cinématographiques depuis les années 50 abonde dans ce sens (X. Zhou 2012). L'auteur donne à voir la mise en image d'une idéologie de l'égalité entre hommes et femmes avancée par Mao :

« Les temps ont changé ; hommes et femmes sont désormais égaux. Ce qu'un camarade homme peut faire, une camarade femme peut aussi le faire¹⁰. » (Mao 1969: p.224)

Le mariage est intégré à la grande cause révolutionnaire, il devient un outil de politisation des corps individuels, rattaché aux intérêts de la société dans son ensemble (Croll 1981; Davin 1979; X. Zhou 2012). Zhou X. rappelle l'importance de l'éthos révolutionnaire dans le choix du compagnon : une personne jugée comme peu impliquée dans la cause socialiste avait moins de chance d'être choisie. Les femmes chinoises libérées étaient louées comme les filles du Parti, leur libération était entendue comme l'abandon de leur corps et de leur esprit à la marche grandiose du projet socialiste.

¹⁰ L'égalité selon Mao tait la proposition réciproque, « ce qu'une femme fait, un homme peut aussi le faire ».

Voir la suggestion de T. Sankara aux hommes burkinabè de faire les courses et le ménage (Sankara 2008).

Le travail des femmes pendant la période communiste relève d'une rhétorique similaire, arguant que les femmes atteindront la libération en participant aux mouvements de construction de la nation, en particulier ceux qui visent à augmenter la production (Croll 1985; Davin 1979). Le travail des femmes était donc vu à part entière comme une stratégie de développement. Les modèles de femmes au travail diffusés par les propagandes vantent les femmes enthousiastes dans leur travail, compétentes dans les travaux des champs et physiquement fortes. Ces images alternent avec d'autres valorisant l'importance du travail domestique de la femme, comme soutien au travail de l'époux, selon que le gouvernement estime nécessaire d'enrôler ou au contraire de juguler la main d'œuvre féminine :

« En période de pénurie de main d'œuvre, notamment pendant le Grand Bond en Avant de la fin des années 50, les femmes étaient mobilisées en grand nombre pour rejoindre la force de travail salariée urbaine et rurale, la plupart du temps afin de libérer les hommes pour l'accomplissement de tâches plus qualifiées. Mais lors des périodes de ralentissement économique, comme au milieu des années 50 ou au début des années 60, les exhortations étatiques louaient l'importance du rôle domestique des femmes comme épouses et mères. » (Hershatter 2007: p.60)

Tang X. a travaillé sur ce discours de l'émancipation féminine par le travail salarié dans la Chine communiste de 1949 à 1976 (Tang 2010, 2015). Ses recherches portent sur l'emploi urbain et montrent que l'État a construit à cette période, au nom de l'émancipation féminine, un marché subalterne de l'emploi. Entre 1949 et 1956, les femmes au foyer ne font pas partie de la catégorie administrative des « personnes au chômage » et ne sont donc pas considérées comme prioritaires pour l'attribution des postes. Les femmes qui travaillent comme ouvrières dans des usines à cette époque font souvent face à une opposition prégnante de la part des familles, la place de la femme étant souvent considérée comme à l'intérieur du foyer. Elles sont en même temps considérées par le Parti comme constitutives de la classe ouvrière, ce qui peut représenter une source de valorisation sociale. À partir de 1956 et de l'établissement du système du « bol de riz en fer » (système d'emploi à vie), les femmes diplômées ou qualifiées obtiennent des postes statutaires ou des postes de cadres. Les femmes sans diplôme ni capacité technique sont catégorisées administrativement comme « femmes au foyer ». En 1958 lorsque débute le Grand Bond en Avant, l'objectif du gouvernement est de mettre au travail ces « femmes au foyer » afin d'impulser un essor puissant au développement économique. À cette fin, la

propagande mobilise la rhétorique de l'émancipation : la mise au travail libère les femmes du joug familial en leur permettant d'assurer elles-mêmes un revenu, ainsi que de sortir de l'enceinte du foyer. En pratique les emplois disponibles pour ces « femmes émancipées » (ainsi que les nomment les autorités de l'époque) correspondent à des statuts soit d'ouvrière contractuelle, soit de travailleuse temporaire (le salaire des premières est inférieur à celui des secondes, lui-même nettement inférieur au salaire des ouvrières statutaires). Ce sont les tâches les plus pénibles qui leurs sont réservées, leurs contrats sont précaires et ne leur assurent aucune protection en cas de maladie, de grossesse, ou de maternité. L'auteur montre ainsi les revers d'une idéologie spécifique de l'émancipation subordonnée au processus de développement économique du pays.

J. Eyferth a travaillé sur l'emploi rural des femmes en Chine tout au long du 20^e siècle, et notamment sur la question de la « libération » des femmes par leur participation à l'emploi public (Eyferth 2015). L'auteur montre que la plupart des États socialistes ont adopté des stratégies consuméristes visant à libérer les femmes de leurs corvées ménagères pour leur permettre de rejoindre la main d'œuvre salariée. C'est ainsi que, dans plusieurs pays, des biens de consommation standardisés et produits industriellement étaient distribués dans les foyers pour modifier les tâches ménagères (tissage mécanisé et fabrication de vêtements en usines, production d'aliments en boîtes de conserve, introduction de machines à coudre etc.), tandis que des services publics se développaient (garde des enfants, cantines etc.). J. Eyferth montre que la Chine de Mao opère un choix tout à fait différent en mettant l'accent sur l'importance de la productivité du pays sans augmentation de la consommation intérieure, mais au contraire dans l'austérité. L'idéologie maoïste de la transformation de la Chine pour une vie meilleure est centrée sur la métamorphose de la sphère publique, non privée. Le choix du gouvernement de la jeune République Populaire de Chine s'explique entre autres par la grande pauvreté du pays comparativement aux autres États socialistes, le financement du développement attendu devant alors se faire dans une combinaison de surcharge de travail et de sous-consommation touchant particulièrement les populations rurales. L'auteur note trois conséquences pour les femmes vivant dans les campagnes chinoises. Tout d'abord la population féminine (bien qu'effectuant depuis longtemps une part du travail productif dans les champs) représente un réservoir vaste de main d'œuvre sous-exploitée, capable de dynamiser la productivité agricole, tout en libérant dans le même mouvement la main d'œuvre masculine pour l'industrie et la

construction. Ensuite, le travail de production effectué à domicile par les femmes représente une concurrence potentielle au développement de l'industrie (l'auteur illustre son propos au moyen de l'exemple du coton dont le filage et le tissage représentent des activités essentielles des foyers, contrecarrant les projets de croissance de l'industrie textile). Enfin, le niveau de consommation extrêmement bas maintenu par l'État dans les campagnes (en vue de la revente des productions vers les villes ou à l'export) force les femmes à maintenir leur activité au sein du foyer, en plus de leur emploi à temps plein dans les champs. Le monopole décidé par l'État sur la production, le filage et le tissage du coton révèle l'ensemble de ces tensions. En effet, les femmes ne sont plus censées produire des vêtements pour leur famille à partir de 1949. Un système de rationnement est mis en place définissant la quantité de tissu produit mécaniquement que chaque personne peut recevoir par an. L'auteur montre que pendant toute la période collectiviste les rations ne couvrent pas les besoins des familles, les femmes ne se trouvent ainsi pas libérées de leurs tâches de tissage et de filage (qu'elles exercent dans l'illégalité et en sus de leurs autres activités) tandis que des tickets de rationnement sont mis à la vente sur le marché noir par les familles ayant besoin de liquidités plus que de tissu. C'est ainsi que le travail des paysannes chinoises au sein du foyer, présenté dans l'idéologie comme féodal, n'a pas été aboli par la révolution socialiste, au contraire il en a constitué le socle non reconnu (Eyferth 2015; Song 2007).

2.3.3 Pour un bilan contemporain des inégalités pesant sur les femmes chinoises

Dans le contexte actuel de la Chine post-réformes, les travaux sont nombreux à souligner les inégalités socio-économiques qui pèsent sur les femmes chinoises (Angeloff 2012b; Bauer et al. 1992; Jacka 1990; Sélim 2012).

Les restructurations du marché du travail découlant des réformes économiques ont eu un impact particulièrement lourd sur l'emploi salarié des femmes : elles ont été les premières victimes des vagues de licenciement dans les entreprises d'État, elles se voient offrir les postes les moins qualifiés, dans des secteurs considérés comme typiquement féminins (service domestique, industrie textile, commerce et restauration) (Angeloff 2010a; Fan 2003; Froissart 2009). Quand elles ne sont pas encouragées à regagner le foyer, leurs salaires sont moindres que ceux des hommes à travail égal. Elles doivent prendre leur retraite plus tôt que les hommes et touchent une pension inférieure.

En effet, lors du recensement de 2000, 21,7% des femmes en âge de travailler (16-54 ans) sont répertoriées comme inactives (étudiantes, retraitées, chômeuses urbaines ou femmes au foyer), contre 12,3% pour les hommes (Angeloff 2012b). En 2007, ce taux grimpe au-delà de 30% pour les femmes tandis qu'il est d'environ 20% pour les hommes (Sullivan 2007). Toujours en 2007, dans les emplois urbains le salaire des femmes représente en moyenne 70% de celui des hommes, cette proportion tombe à 59% en milieu rural (Sullivan 2007). À diplôme égal, les femmes ne sont pas recrutées sur des postes équivalents à ceux des hommes, même dans les emplois publics où l'idéologie prônée est égalitaire. La différence statutaire des femmes travailleuses ne concerne pas uniquement les salaires, elle ressortit également au prestige, à l'autonomie au travail et au pouvoir symbolique, moindres pour les femmes que pour leurs homologues masculins (Bian, Logan, et Shu 2000). Dans les nouveaux emplois industriels et de service, la segmentation du marché du travail est très importante, et ne fait pas l'objet d'une régulation par l'État (Angeloff 2012b) : les entreprises recrutent majoritairement des hommes aux postes de direction et de responsabilité, les femmes étant assignées à des emplois seconds. Elles sont également plus nombreuses dans les emplois précaires, flexibles et mal rémunérés. L'âge légal de la retraite survient cinq ans plus tôt pour elles : à 50 ans pour les ouvrières, et à 55 ans pour les cadres, fonctionnaires et employées (contre respectivement 55 et 60 ans pour les hommes). Dans le secteur agricole, il n'y a pas d'âge légal pour le départ à la retraite ni de pension versée aux personnes âgées qui doivent alors compter sur leurs propres ressources ou celles de leurs enfants pour subvenir à leurs besoins (Angeloff 2012b). En moyenne 80% des femmes retraitées dépendent d'un membre de leur famille, ce taux est deux fois moindre chez les hommes retraités. Seules 12,5% d'entre elles bénéficient d'une pension versée par l'État, nombreuses sont ainsi les retraitées qui travaillent jusqu'à l'incapacité ou le décès pour compenser les déficiences du système social (Pang, de Brauw, et Rozelle 2004). Enfin le démantèlement des entreprises d'État s'est accompagné d'un ébranlement des droits et acquis sociaux pour les femmes, autrefois mieux garantis par les unités de travail. Le congé de maternité par exemple ne fait pas l'objet d'une réglementation contraignante et obligatoire pour les employeurs. Aussi les femmes se confrontent-elles souvent à des refus de recrutement (par anticipation d'une grossesse future) ou à des procédures de licenciement (en cas de grossesse en cours). D'autre part, des débats vifs ont lieu au sein de la sphère politique au sujet de l'emploi des femmes en Chine aujourd'hui. De nombreuses voix s'élèvent pour argumenter de la

nécessité de renvoyer les femmes au foyer, sur la base de rationalisations économiques naturalisantes : les femmes seraient moins compétitives, moins résistantes, et c'est ainsi que lors de l'Assemblée nationale populaire et de la Conférence consultative politique du peuple chinois de 2011 l'exclusion des femmes du marché de l'emploi était avancée par certains comme un moyen de lutte contre le chômage (Sélim 2012).

Les femmes sont également désavantagées du point de vue de la possession d'actifs : biens corporels et incorporels tels que terres, logements, biens commerciaux, financiers, ou de consommation (par exemple véhicules individuels) (Liao, Huang, et Yao 2010). Cette situation est encore plus marquée dans les zones périurbaines et les campagnes que dans les villes (Sargeson 2012). Pour S. Sargeson, la capacité économique, le bien-être et la position sociale d'un individu sont mieux estimés par l'étude de la possession d'actifs que par l'analyse simple des revenus. En effet, les biens corporels et incorporels sont moins soumis aux fluctuations que les revenus, ils ouvrent l'accès aux prêts bancaires, ils participent de l'affirmation d'une position sociale (matrimoniale, politique, mais encore dans les affaires), ils sont aussi producteurs de richesses. L'auteure montre que si la richesse du pays continue de croître en ce début de 21^e siècle grâce à la croissance économique, les inégalités entre les sexes, loin de s'estomper, se creusent. L'absence de titres de propriété pour les femmes limite la capacité de celles-ci à gérer, utiliser ou faire fructifier leurs biens. Les indemnités compensatoires en cas d'expropriations des paysans de leurs terres ou de leurs logements (lesquelles sont fréquentes dans les zones périurbaines du fait de l'extension des villes, conduisant à l'absorption de vastes étendues de terres cultivables et/ou cultivées) sont moindres pour les femmes.

« Une étude menée en 2004 dans l'ensemble du pays par la Fédération des femmes a établi que les femmes représentaient 70 % de l'ensemble des paysans dépourvus de terres. La troisième étude nationale sur le statut des femmes chinoises en 2010 a montré que depuis 2000, le pourcentage de femmes sans terre avait augmenté de 12 points pour atteindre 21 %. Sur l'ensemble des paysans dépourvus de terres, 27,7% des femmes avaient perdu leurs droits suite à un mariage, un divorce, un remariage ou un veuvage, alors que seulement 3,7 % des hommes avaient perdu leurs terres pour ces mêmes raisons. » (Sargeson 2012: p.40-41)

Les femmes chinoises sont sous-représentées dans les gouvernements des villages :

« Peu d'éléments attestent de différences entre les sexes dans l'administration ou la gestion des biens collectifs. Toutefois, les études sur la participation politique des femmes dans les gouvernements de village nous montrent que jusqu'en 2009 elles représentaient environ 16 % des membres des comités de village et que presque un quart de ces comités ne comptaient aucune femme en leur sein. Moins de 1 % des chefs de comités de village et 3 % des membres du Parti communiste étaient des femmes¹¹. De même, les assemblées et réunions représentatives de villages étaient dans leur grande majorité composées de chefs de ménages, à plus de 90 % des hommes. Les femmes sont donc clairement sous-représentées dans les organisations et assemblées qui prennent les décisions importantes concernant les investissements collectifs, la construction d'infrastructures publiques, les demandes de permis d'utilisation de sites fonciers et résidentiels, et l'allocation des subventions et des dividendes sur les revenus fonciers. » (Sargeson 2012: p.40)

S. Sargeson note en outre une fragilisation des droits des femmes dans le domaine foncier. En 2011 seuls 17,1% des contrats fonciers sont au nom d'une femme (Sargeson 2012). De nombreux ménages ruraux n'ont qu'un seul compte d'épargne qui est au nom du chef du ménage (père, époux ou fils). Dans les campagnes moins de 15% des femmes possèdent officiellement le logement dans lequel elles vivent.

L'accès à l'enseignement (et notamment à l'enseignement supérieur) s'est ouvert au cours des dernières décennies pour les Chinoises, leur donnant accès à des qualifications puis à des postes qui leur étaient inaccessibles par le passé. La durée moyenne d'instruction des fillettes chinoises a doublé en vingt ans, entre 1990 et 2010 : elle était de 4,7 ans en moyenne en 1990 (contre 6,6 ans pour les garçons), en 2010 elle est de 8,8 ans (contre 9,1 ans pour les garçons) avec d'importantes disparités géographiques (Attané 2012a). En effet, ces moyennes nationales ne rendent compte ni de l'écart entre les fillettes vivant en milieu urbain (dont 54,2% atteignent au moins le lycée en 2010), et celles résidant en milieu rural (qui ne sont plus que 18,2%), ni des disparités provinciales (la durée moyenne de scolarisation en zone rurale dans les provinces du centre et de l'ouest de la Chine est de 6,8 ans alors qu'elle est de 9 ans pour les jeunes Pékinoises) (D. Li 2004; D. Li et Tsang 2005).

¹¹ Voir par exemple X. Guo, Zheng, et Yang 2009 ; Howell 2006.

D'autre part, un phénomène récent touchant les jeunes femmes chinoises poursuivant leurs études au niveau master et doctorat est celui du risque d'échouer à conclure une alliance matrimoniale (Ma 2004). Des études supérieures longues placent les jeunes femmes dans une position sociale prestigieuse, or la norme en vigueur veut que le partenaire masculin ait une position au moins égale à celle de sa compagne (Sélim 2012). Nombreuses sont alors les jeunes étudiantes qui choisissent de raccourcir leur cursus universitaire pour s'assurer une meilleure position sur le marché matrimonial.

2.3.4 *L'empowerment des femmes à l'agenda des politiques publiques chinoises actuelles*

Face aux inégalités socio-économiques et politiques qui déterminent les parcours actuels des Chinoises, le gouvernement adopte un positionnement s'affichant comme résolument en faveur de la lutte contre les discriminations. La Chine est l'un des premiers pays à avoir ratifié la Convention internationale des Nations Unies sur l'élimination de toutes formes de discriminations à l'égard des femmes en 1980 (Attané 2012a). Trois programmes successifs pour le « Développement des femmes » (*zhongguo funü fazhan gangyao*) ont été lancés depuis 1995. Les femmes chinoises pauvres, particulièrement celles vivant en milieu rural ou celles issues des minorités nationales, sont appréhendées par les autorités comme dépourvues des qualités requises pour impulser leur propre développement (Debéthune 2015; Jacka et Sargeson 2011). Les rhétoriques des politiques qui les prennent pour cibles adoptent un ton paternaliste, arguant de la nécessité de leur offrir protection, assistance, éducation et *empowerment*. La Fédération des Femmes ainsi que les organisations créées par des femmes et pour les femmes chinoises travaillent jusqu'à la fin des années 90 à « l'accroissement de la qualité des femmes » (*tigao funü de suzhi*) (Debéthune 2015; Jacka 2006a). Mais c'est la 4^e conférence des Nations-Unies sur les femmes de Pékin en 1995 qui marque le tournant de l'institutionnalisation de l'*empowerment* des femmes en Chine (Debéthune 2015). À compter de la conférence, les discours des organisations chinoises vont sensiblement se rapprocher de ceux des organisations internationales et mettre l'*empowerment* des femmes à l'agenda des programmes à entreprendre, entendu comme l'intégration des femmes à l'économie de marché (Judd 2002; L. Zhou 2013).

L'*empowerment* est un terme polysémique articulant, sémantiquement, deux dimensions : celle du pouvoir et celle du processus d'apprentissage pour y accéder (Bacqué et Biewener 2015; Calvès 2009, 2014). On retrouve ce terme dans différents champs depuis les années 70 :

travail social, psychologie sociale, santé publique, développement communautaire etc. Aujourd'hui le terme est particulièrement en vogue dans le monde politique et dans celui des affaires, il fait l'objet d'intenses débats. À l'origine, le terme apparaît dans les discours de militants et d'acteurs qui travaillent aux États-Unis auprès de populations pauvres et marginalisées, il renvoie alors à la revendication de donner la priorité aux points de vue des opprimés, et de permettre aux individus comme aux collectivités d'acquérir le pouvoir de surmonter les dominations dont ils sont l'objet (Bacqué et Biewener 2015; Calvès 2009). L'*empowerment* se veut l'expression d'une critique sociale. La méthodologie de conscientisation populaire développée par P. Freire trouve un succès certain auprès de chercheurs, d'intervenants et d'activistes qui militent pour l'*empowerment* (Freire 2001). Cette méthodologie implique une éducation populaire dans laquelle l'éducateur et ses interlocuteurs recherchent ensemble les moyens de transformer le monde dans lequel ils vivent, il s'agit d'abord de comprendre ce monde pour ensuite trouver comment agir dans un contexte d'oppression.

Les années 70 voient également monter les critiques à l'encontre d'un modèle dominant de développement centré sur la dimension économique au détriment de la dimension sociale. Le concept d'*empowerment* trouve une résonance vive dans le champ du développement international, dans un premier temps au sein des scènes associatives et militantes. L'ouvrage publié par le réseau de chercheuses, militantes et responsables politiques féministes DAWN (*Development Alternatives with Women for a New Era*) en Inde contribue à donner une importante visibilité à ce qui sera ensuite qualifié « d'approche *empowerment* » (Sen et Grown 2013). Cet ouvrage prend pour angle d'attaque la question de la place des femmes dans le développement. Les auteurs critiquent vivement la ligne suivie par les programmes de développement des Nations Unies, reposant sur le postulat que le problème des femmes réside dans leur insuffisante intégration au processus du développement. Les auteurs appellent à la transformation des structures économiques, politiques, légales et sociales qui perpétuent les dominations (Calvès 2009). Ces critiques rejoignent celles d'autres auteurs attaquant l'approche des « pauvres » dans les programmes de développement, ils rappellent que la pauvreté n'est pas l'absence de ressources financières et matérielles des individus mais bien un processus historique d'exclusion des pouvoirs économiques et sociaux, un processus de *disempowerment*. L'*empowerment* désigne en retour un processus de conscientisation et de

mobilisation politique venant de la base, dans un but de transformation des relations de pouvoir inégalitaires. La réflexion porte non sur les façons d'intégrer les marginaux au développement tel qu'il est prôné au niveau international, mais sur les possibilités de créer des modèles de développement alternatif.

Cette approche radicale de l'*empowerment* ne trouve l'appui d'aucun gouvernement ni d'aucune agence de développement. Le terme va cependant s'institutionnaliser et intégrer les rhétoriques des organisations internationales : d'abord lors de la conférence internationale sur la population et le développement du Caire en 1994, puis lors de la 4^e conférence des Nations Unies sur les femmes à Pékin en 1995 (Bacqué et Biewener 2015; Calvès 2009). L'*empowerment* des femmes fait partie des huit objectifs du millénaire pour le développement, adoptés en 2000, il est désormais un terme clé des discours sur la bonne gouvernance, bien que flou dans les définitions qu'en donnent les rapports des institutions qui le mobilisent (par exemple la Banque Mondiale fournit trois définitions différentes dans trois documents clés publiés entre 2001 et 2005) (Calvès 2009).

Le terme *empowerment* est aujourd'hui utilisé comme un synonyme de capacité individuelle, de réalisation et de statut, il a été vidé de son sens radical, politique et contestataire : il ne s'agit plus de réfléchir aux dimensions croisées des dominations (racisme, classe, patriarcat) afin que les individus et les collectivités puissent surmonter les contextes d'oppression, il s'agit essentiellement de mettre l'accent sur l'individu, sur ses choix et sa responsabilité, sur son autonomie dans une perspective souvent réduite à l'économique, comme le montre la multiplication des micro-crédits et des self-help groups (Cornwall et Brock 2005; Ferguson 2008; Reysoo et Verschuur 2003; Wong 2003). Initialement conçu comme une stratégie opposée au modèle dominant du développement, l'*empowerment* désigne aujourd'hui un outil pour permettre d'augmenter l'efficacité et la productivité de ce développement, C. Sardenberg parle de la transformation de l'*empowerment* libérateur en *empowerment* libéral (Sardenberg 2008). Les femmes, entre autres, sont invitées (par le financement d'associations, de groupes, de réseaux, d'ONG visant leur *empowerment*) à faire progresser la « démocratie » et « l'économie de marché » selon des normes morales conservatrices qui aboutissent à la dépolitisation et à la naturalisation de la société (Destremau 2013; Querrien et Sélim 2015).

Les autorités chinoises continuent de manifester leur inscription dans la lignée des recommandations des Nations-Unies concernant la prise en compte du genre dans l'ensemble

des débats politiques et de société, et appuient la conception libérale de l'*empowerment* (Debéthune 2015). Ceci se lit par exemple dans les rhétoriques employées par la Fédération des Femmes qui encouragent les femmes à être indépendantes (*zili*), fortes (*ziquang*), confiantes (*zixin*), fières (*zizun*) mais aussi motivées (*you lixiang*), éduquées (*you wenhua*), déterminées (*you zhiqi*) et ayant des buts (*you baofu*) (Sun 2004). Pour ce faire, la Fédération publie des histoires de femmes modèles dans lesquelles la famille, la communauté et la nation sont placées au-dessus des individus.

L'*empowerment* des femmes en Chine est ainsi au cœur de dispositifs variés, au premier chef desquels actuellement le microcrédit, les entreprises sociales et dans une moindre mesure la responsabilité sociale des entreprises.

En effet, dans les discours relayés au niveau international, le microcrédit est conçu comme un outil d'autonomisation des femmes, en ce qu'il offre la possibilité de sortir les contractantes de la pauvreté par le financement du démarrage d'une activité génératrice de revenus (Duflo 2010). L'organisation des Nations Unies encourage à ce titre les gouvernements ainsi que les entreprises privées à promouvoir l'éducation et les formations professionnelles pour développer l'entrepreneuriat des femmes (UN Women Headquarters 2011). E. Hofmann et K. Marius-Gnanou montrent que, loin de proposer un modèle alternatif au libéralisme économique mondialisé, le microcrédit vient au contraire l'étayer :

« La microfinance en faisant croire que tout actif potentiel, notamment les femmes les plus pauvres et les plus vulnérables peuvent être entrepreneures ou créer leur emploi favorise le processus de mondialisation néo-libérale ; cela crée un filet de sécurité évitant ainsi des situations sociales explosives, sans pour autant représenter une échelle pour sortir durablement de la pauvreté. La microfinance participe ainsi au processus de mondialisation en devenant une forme de subsidiarité de l'action publique, mais une subsidiarité inefficace et insuffisante face aux besoins pratiques et stratégiques toujours grandissants comme corollaire de ce processus. » (Hofmann et Marius-Gnanou 2007: p.228-229)

Dans son travail sur l'accès des Chinoises au microcrédit en zone rurale et périurbaine, G. Debéthune remet en question l'assertion liant l'entrepreneuriat et l'*empowerment* des femmes (Debéthune 2015). Au travers de ses enquêtes dans les provinces du Sichuan et du Yunnan, l'auteure montre non seulement que les Chinoises ont un accès au microcrédit limité

en raison d'obstacles relevant de rapports sociaux de sexe en leur défaveur (par exemple, l'accès au microcrédit est plus aisé pour les femmes mariées dont l'époux accepte de se porter caution), mais encore que celles contractant un microcrédit sont rarement les plus démunies économiquement et socialement. Elle décrit comment l'auto-emploi des femmes ou la création d'une microentreprise leur permet effectivement de générer des revenus, qu'elles engagent dans l'exercice du rôle sexué dans lequel elles sont assignées (l'augmentation des ressources du foyer servant par exemple à financer les études des enfants ou à couvrir des dépenses de santé et de soins apportés aux aînés retraités, fréquemment les parents de l'époux). L'auteure suggère ainsi que loin de dissoudre les relations de subordination complexes dans lesquelles les femmes sont prises, les dispositifs de microfinance peuvent contribuer à les renforcer.

Les entreprises sociales visant l'*empowerment* des femmes en Chine désignent des réalités d'une grande diversité (Yu 2011). La notion d'entreprise sociale, dont la définition reste floue et non consensuelle, connaît un succès croissant depuis les années 90 à travers le monde (Boutillier 2009; Defourny 2004). Pensée initialement par la Harvard Business School comme une forme entrepreneuriale permettant aux entreprises à but non lucratif, étroitement dépendantes de collectes de dons, de pérenniser leurs financements, l'entreprise sociale en Europe devient un statut spécifique aux coopératives sociales dont l'activité vient répondre à des besoins non gérés par l'État. L'évolution des cadres juridiques au cours des deux dernières décennies dans plusieurs pays européens a soutenu le développement rapide d'initiatives très diversifiées (dans le champ de la réinsertion par le travail, du service à la personne ou du développement local notamment). Appliquée à l'Europe, la définition d'une entreprise sociale retenue par le réseau de chercheurs EMES (Émergence des entreprises sociales en Europe) propose de croiser des critères économiques et sociaux (Defourny 2004). Les critères économiques peuvent être (de façon non exhaustive et non nécessaire) 1) l'activité continue de production de biens et/ou de services, 2) l'autonomie (vis-à-vis des administrations publiques), 3) le risque économique assumé par l'entreprise, 4) un niveau minimum d'emplois rémunérés. Les critères sociaux peuvent être quant à eux 1) le service rendu à la communauté, 2) la dynamique collective qui fonde l'entreprise, 3) le pouvoir décisionnel non basé sur la détention de capital, 4) la distribution limitée des bénéfices (afin de limiter la visée de maximisation du profit) (Defourny 2004). En Chine, l'introduction du concept d'entreprise sociale date du début des années 2000, suite à la traduction d'un rapport de l'OCDE dans un volume de China Social

Work Research, puis d'un symposium sino-britannique en 2004 à Beijing sur les entreprises sociales et les organisations à but non lucratif (Defourny et Kim 2011; Sélim 2013). À partir de 2006, des revues chinoises contribuent à diffuser les notions d'entreprises sociales et d'innovation sociale, sans que ne soit levée la confusion entre l'entreprise sociale et la responsabilité sociale de l'entreprise, témoignant du fait que le champ est actuellement en construction (R. Lee 2009). Parmi les questions qui restent en débat, le statut juridique des entreprises sociales n'est pas tranché : relèvent-elles davantage de l'entreprise (devant être autonome et gérer ses bénéficiaires), ou de l'organisation de société civile (pouvant être exonérée d'impôts et recevoir des financements notamment publics) ? Des auteurs tentent d'élaborer des typologies d'entreprises sociales chinoises à partir des réalités complexes observées sur le terrain dans le champ du secteur à but non lucratif (Defourny et Kim 2011).

La notion de « responsabilité sociale d'entreprise » (*qiye shehui zeren*) renvoie quant à elle à un mouvement amorcé dans les années 90 par les grandes firmes multinationales sous-traitant une partie de leur manufacture à l'industrie chinoise, suite à la médiatisation de scandales sur la précarité et la dangerosité des conditions de travail, dans une visée de reconstruire leur légitimité mise à mal (Séhier 2014) :

« L'entreprise américaine Nike est l'une des premières firmes multinationales à avoir été considérée comme responsable des traitements infligés aux ouvriers situés en bout de sa chaîne d'approvisionnement. Sur les campus américains, des étudiants indignés de voir le logo de leur université apposé sur des vêtements fabriqués dans des ateliers de misère (*sweatshops*) organisèrent un boycott pour inciter les grandes marques à changer leurs pratiques. L'impact médiatique de cette mobilisation fut tel qu'il menaça rapidement les résultats de l'entreprise. Le 13 mai 1998, son PDG Phil Knight reconnaissait que "le produit Nike [était] devenu synonyme de salaires d'esclaves, d'heures supplémentaires forcées et d'abus arbitraires". » (Séhier 2014: §21)

Le mouvement de « responsabilité sociale des entreprises » (RSE), recouvrant une grande diversité de discours et de dispositifs, s'est déployé en Chine de façon concomitante aux restructurations du cadre juridique chinois encadrant notamment la protection des travailleurs migrants. En effet, d'un côté la RSE, impulsée par les multinationales puis relayée par les grandes firmes chinoises avec l'appui des gouvernements locaux, s'est traduite par la mise en

œuvre de codes de conduite inspirés des conventions de l'Organisation Internationale du Travail et la réalisation d'audits venant vérifier la conformité entre ces codes et les pratiques. D'un autre côté le gouvernement chinois a renforcé ses lois concernant l'obligation pour tous les salariés à temps plein de signer un contrat de travail et de participer à des programmes d'assurance sociale, tout en réaffirmant le refus d'octroyer aux travailleurs des droits collectifs (liberté syndicale, négociation collective et droit de grève). Le constat actuel est que ni les normes de RSE ni les durcissements législatifs n'ont contribué à une amélioration significative des conditions de travail, en particulier pour les travailleurs migrants chinois (Sum et Pun 2005; Yu 2008). À titre d'exemple, les multinationales exigent de leurs sous-traitants de respecter les normes RSE (par exemple passer d'une semaine de travail de 80 heures par ouvrier à 48 heures) sans contrepartie ni sur les coûts ni sur les délais, tandis que le gouvernement chinois persiste à nier le caractère conflictuel de la relation salariale et n'autorise ainsi pas d'échelon local de négociation dans les entreprises, échelon essentiel, selon C. Séhier, pour la réinterprétation des règlements et la résolution des conflits (Séhier 2014).

Conclusion

On assiste aujourd'hui en Chine à un durcissement des contradictions sociales et l'État-parti est mis en difficulté pour maintenir les travailleurs tant agricoles que migrants dans une situation de discrimination institutionnalisée. Les résistances montent face aux politiques d'industrialisation rapide. Les carences de l'État en matière d'allocation de services sociaux et de gestion du marché du travail sont de plus en plus dénoncées, les inégalités entre les hommes et les femmes se creusent.

Dans un souci de préserver l'ordre social pour asseoir sa légitimité, le régime met à son agenda à la fois la question de la pauvreté des campagnes chinoises, de la protection des travailleurs migrants, ainsi que celle de l'*empowerment* des femmes chinoises. Les *dagongmei* rencontrées dans cette enquête, en tant que femmes, migrantes et originaires de zones rurales semblent ainsi être au cœur des préoccupations de l'État-parti.

Or l'objectif du gouvernement chinois est de maintenir la croissance économique, par le développement de l'urbanisation de la Chine et de la consommation intérieure. Dans les faits, tout en affichant une volonté de meilleure répartition des fruits de la croissance, l'État-parti s'appuie sur un nouveau prolétariat urbain, les *dagongmei* et les *dagongzai*, main d'œuvre flexible, précaire, mal payée, dans les secteurs industriels et de service.

Ce chapitre a adopté une perspective historique pour mettre en lumière à la fois des continuités et des points de rupture dans les processus de domination qui s'exercent sur les *dagongmei* actuellement. Nous avons vu en effet que l'exploitation de la main d'œuvre rurale a servi le développement d'une économie socialiste. Cette main d'œuvre rurale est aujourd'hui absorbée par le développement de l'économie de marché, non plus dans des emplois agricoles mais dans les emplois industriels et de service. Alors que les paysans sous le régime maoïste étaient matériellement peu protégés par l'État, mais idéologiquement valorisés comme force vive de la révolution socialiste, ils ne sont aujourd'hui plus l'objet de représentations sociales valorisantes : tantôt considérés comme éléments à moderniser (notamment par l'intégration au projet d'urbanisation de la Chine), tantôt construits comme un Soi autre et simple, censé incarner un temps révolu, au miroir duquel les Chinoises et les Chinois peuvent définir leur propre modernité. Le départ de nombre d'habitants des campagnes chinoises pour exercer temporairement des emplois salariés non qualifiés se déroule désormais dans un contexte idéologique présentant le *dagong* au « mieux » comme porteur d'une capacité modernisatrice, au pire comme la cause de tous les désordres urbains, laissant dans l'ombre la dimension très hiérarchisée du marché du travail auquel les travailleurs migrants se confrontent, ainsi que les déterminants structurels d'une différenciation sociale des statuts. D'autre part, nous avons vu que la place des femmes dans le marché du travail est subordonnée au développement de l'économie nationale, stratégie récurrente au cours de l'histoire, avec des oscillations entre des périodes de mobilisation des femmes comme réservoir de main d'œuvre, et des périodes d'incitation à rester au foyer. Actuellement les *dagongmei* sont soumises à des incitations ambivalentes : nécessaire main d'œuvre qui se doit de rester flexible, elles sont également invitées à rester ou à retourner dans les campagnes dont elles sont originaires pour y impulser un développement économique dont l'État-parti s'est jusqu'ici grandement déchargé. En outre, pendant la période communiste, le développement économique s'est construit en Chine, nous l'avons vu, sur l'augmentation de la productivité sans augmentation de la consommation. La combinaison d'une surcharge de travail et de sous-consommation touchait particulièrement les populations rurales, et pesait d'autant plus sur les femmes qu'elles étaient à la fois enrôlées comme main d'œuvre jusque-là sous exploitée, tout en continuant d'avoir la charge des activités domestiques. Aujourd'hui la consommation intérieure est au centre des politiques chinoises de développement économique. Mais les consommateurs visés sont la classe moyenne émergente,

majoritairement urbaine, et non les populations rurales les plus pauvres. L'idéologie vante la consommation, non plus l'austérité, et cette consommation est un nouveau lieu de déploiement de la distinction sociale, nous y reviendrons. Ainsi, si la Chine connaît aujourd'hui un développement économique très important, les inégalités socio-économiques se creusent : entre les provinces, au sein des provinces, entre les résidents des zones urbaines ou touristiques et ceux des zones rurales (ni industrialisées ni touristiques), à l'intérieur des villes entre les résidents locaux et les travailleurs migrants, entre les hommes et les femmes. Aussi une grande partie des *dagongmei*, jeunes femmes originaires de zones rurales agricoles, issues de familles à faible capital économique, et en situation de migration dans des villes, sont-elles dans une situation socio-économique particulièrement précaire. Les inégalités touchent l'accès à la scolarité, l'accès au marché du travail, aux soins, au capital économique (par exemple aux banques, à la propriété foncière), à l'espace politique. La réponse faite par l'Organisation des Nations Unies tout comme par la Chine face à ces inégalités, est de développer l'entrepreneuriat des femmes, partant du principe que l'intégration à l'économie de marché contient une dimension émancipatrice. Nous allons maintenant nous intéresser à l'appropriation de ce discours à l'échelon le plus local : l'entreprise au sein de laquelle s'est déroulée l'enquête, un café-restaurant qui aspire à l'*empowerment* de ses employées, à un fonctionnement socialement responsable.

Chapitre 3. Discours et pratiques d'entrepreneurs socialement responsables

Introduction

Au moment de l'enquête Ian et Lee employaient au café-restaurant Kafeiting une vingtaine de jeunes femmes originaires de villages ruraux du Yunnan. Les inégalités socio-économiques touchant les jeunes travailleuses issues de milieux ruraux précaires, largement connues et dénoncées, nous l'avons vu, n'étaient pas inconnues des deux partenaires. Ils aspiraient à se démarquer de la vaste exploitation des *dagongmei*, ainsi qu'ils le disaient eux-mêmes :

« Quand les jeunes filles des villages quittent les campagnes pour trouver un emploi en ville, elles sont déjà parées pour le dur labeur. Elles tendent à être beaucoup plus responsables que les hommes qui suivent un chemin similaire, étant donné qu'elles sont habituées à prendre en charge de nombreuses responsabilités domestiques au village. Ce qui fait d'elles d'excellentes employées, mais les expose en même temps à l'exploitation. Au café-restaurant, nous faisons notre possible pour casser ce moule en donnant du pouvoir aux employées [*empowering*], en leur assurant un environnement de travail sain et sûr, et en offrant des opportunités qui dépassent les conditions de travail. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian¹², version d'octobre 2013)

Lorsque les entrepreneurs élaborent une démarche réflexive pour donner du sens au rôle qu'ils se donnent, nous sommes face à ce que G. Gallenga appelle « l'éthique professionnelle de l'entrepreneur », c'est-à-dire le procès par lequel l'individu réalise un examen de conscience, traite les possibles d'une situation, réinterprète les catégories de bien et de mal pour les incorporer puis les mettre en action (Gallenga 2013). Comment les deux entrepreneurs en sont-ils arrivés à réaliser ce procès, et quelles stratégies déploient-ils pour se positionner dans un tel contexte ?

Nous allons nous intéresser dans ce chapitre à ces deux entrepreneurs qui sont à l'initiative de la petite entreprise « socialement responsable » de l'enquête, afin de saisir dans leurs parcours les éléments qui leur permettent de consolider leur place au sein de la société chinoise en général, et au sein de l'équipe des employées en particulier.

¹² Le statut de ce manuscrit ainsi que l'accès à ce texte lors de l'enquête sont explicités au point 3.1.1.

Nous verrons ainsi comment la démarche des entrepreneurs s'inscrit dans un discours plus global (notamment des autorités chinoises) qui consiste à présenter un modèle de sujet travailleur accompli aux citoyens ordinaires – l'entrepreneur socialement responsable – comme remède au désinvestissement de l'État vis-à-vis des questions de régulation du marché du travail, de pauvreté et de production d'inégalités socio-économiques. En se réappropriant ce modèle, non seulement Ian et Lee construisent leur légitimité, affirment leur statut, mais ils nourrissent également une vision spécifique de leur mission d'*empowerment* des *dagongmei*, et du caractère socialement responsable de leur entreprise. Nous détaillerons alors les ambiguïtés observées tout au long de cette enquête : la dimension libérale de cette conception locale de l'*empowerment*, en adéquation avec les idéologies actuelles plus globales sur l'émancipation des femmes, ainsi que la part d'essentialisation des *dagongmei*, mêlées d'aspirations à modifier tant le rapport salarial, que l'échange commercial. Nous nous intéresserons enfin aux modalités de déploiement d'une philanthropie d'entreprise à Kafeiting, qui nous permettra de comprendre, à la lumière de la deuxième partie, la structuration solide des rapports entre les entrepreneurs et leurs employés à l'intérieur de l'espace de travail partagé de Kafeiting.

3.1 Les entrepreneurs socialement responsables : de nouveaux sujets travailleurs modèles ?

G. Guiheux constate que l'entrepreneur est devenu la figure idéale-typique du nouveau sujet promue par les autorités chinoises (Guiheux 2004a). En relayant des *success stories* d'entrepreneurs accomplis, le gouvernement chinois propose comme réponse à des questions de société (les licenciements massifs des travailleurs du secteur d'État, le développement des zones rurales laissé à la responsabilité des localités, l'exploitation des travailleurs migrants etc.), des solutions essentiellement individuelles :

« Ce sont les qualités psychologiques des individus qui sont mises en évidence, comme si la création d'une entreprise n'était qu'une affaire de volonté et d'astuce. La question des *xiagang*¹³ n'a d'ailleurs pas l'exclusivité de ce type de traitement par les appareils de propagande ; ceux-ci développent un discours analogue à propos d'un autre groupe social particulièrement vulnérable que sont les migrants ruraux en zone urbaine. » (Guiheux 2004a: p.124)

¹³ Le terme de *xiagang* désigne les anciens salariés des entreprises d'État.

Les caractères « socialement responsable » et « philanthrope » viennent compléter cet idéal-type de l'entrepreneur comme nouveau sujet modèle.

3.1.1 L'idéologie entrepreneuriale, ou l'incitation des individus à ne plus compter que sur eux-mêmes

Ian et Lee, patrons du café-restaurant Kafeiting, sont habitués depuis plusieurs années à être régulièrement interviewés en tant qu'entrepreneurs américains talentueux installés à Kunming. Des articles de leur *success story* en anglais, en chinois, en japonais et en coréen sont affichés sur un panneau situé à l'entrée du restaurant, ils sont tirés de quotidiens de presse. De courts reportages sous forme de spots télévisés ont été tournés dans l'établissement et diffusés sur une chaîne locale de la ville. Ces articles et reportages relatent la façon dont les deux jeunes hommes ont analysé le marché de la gastronomie étrangère à Kunming pour proposer des produits peu commercialisés, bien que particulièrement demandés par la clientèle urbaine et estudiantine chinoise (pâtisseries et glaces). On y vante leurs ambitions et leurs talents d'intégration à la société locale de Kunming (apprentissage de la langue, création d'une société chinoise à capitaux étrangers). En somme, ce sont les portraits d'entrepreneurs qui intéressent ces différents médias et non la dimension de « responsabilité sociale » du café-restaurant. D'un autre côté, au moment de l'enquête Ian parvenait à achever un projet de publication d'une autobiographie, fruit de plusieurs années de travail, en anglais (publication en 2014) et en chinois (publication en 2015), dans laquelle on retrouve pour une large part le récit de la création de l'entreprise mais également plusieurs biographies des employées. Cet ouvrage développe quant à lui largement la conception d'une activité socialement responsable selon Ian. Les éléments du parcours des deux entrepreneurs Ian et Lee que je vais relater ci-après sont issus de conversations que nous avons eues pendant la réalisation du terrain, mais aussi et surtout de cet ouvrage autobiographique, auquel je fais référence sous le nom de « manuscrit de Ian » lors des citations. Il est commercialisé à l'intérieur du café-restaurant, dans des librairies locales et enfin sur internet. Ian m'en avait confié une version inachevée dès 2013 lors de mes premiers séjours de terrain. Il assure la promotion de l'ouvrage par le biais de son réseau de connaissances, par l'intermédiaire des réseaux sociaux téléphoniques et internet.

Ian est américain, né en 1977. Il a obtenu un diplôme en études asiatiques en 2001 après avoir réalisé un mémoire de recherche en Chine sur l'impact social des politiques de relogement du barrage des Trois-Gorges, dans la province du Hubei. Son travail universitaire a été l'occasion

d'analyser des inégalités sociales touchant les populations rurales de la Chine. La même année, il a quitté les États-Unis pour s'installer à Shengping, petit village touristique de la province du Yunnan en Chine, où il comptait apprendre les arts martiaux au sein d'un temple Shaolin. C'est dans ce temple, au cours d'un combat de kungfu qu'il a rencontré Lee, tout comme lui américain et né en 1977. Lee a quitté les États-Unis et une carrière débutante de comédien pour s'installer à Shengping. Il y a rapidement trouvé un emploi dans un café touristique du village où, du fait de sa nationalité et de son expérience en restauration aux États-Unis, il était rémunéré dix fois plus que les jeunes Chinoises et Chinois qu'il avait pour collègues. Lee a gardé un sentiment de malaise de cette situation inique qui l'avantageait. Ian et Lee se sont liés d'amitié et ont projeté d'ouvrir ensemble un petit café. Ils ont difficilement réuni les fonds nécessaires, Ian est retourné plusieurs mois aux États-Unis pour y travailler comme serveur dans une station de montagne et économiser sa part d'investissement dans l'entreprise, Lee a continué de travailler à Shengping.

Ainsi, dans ces fragments de récits des entrepreneurs, l'expérience qu'ils font individuellement des inégalités socio-économiques est une pierre angulaire. Ian met en avant sa casquette d'observateur formé aux sciences sociales pour relater sa première approche des conditions socio-économiques défavorables aux populations rurales chinoises. Il fait également valoir son propre passé de travailleur, menant à bien un projet économique à force de persévérance, de travail mais aussi de relations professionnelles et amicales fortes, ancrées dans un réseau local, nous y reviendrons ci-après. De son côté Lee dénonce les bénéfices qu'il a tiré d'une situation, au détriment de travailleurs locaux. À leur arrivée sur le territoire chinois, Ian et Lee sont donc confrontés à des situations inégalitaires, soit qu'ils en soient de simples témoins, soit qu'ils en soient acteurs, privilégiés par des conditions défavorables à d'autres avec lesquels ils sont en contact quotidiennement. Pour mener à bien leur projet de création d'entreprise, ils travaillent dur et essuient un certain nombre de déconvenues.

La médiatisation des *success stories* et des engagements philanthropiques d'entrepreneurs est une pratique courante, dans le monde entier : publications d'ouvrages en librairie, articles de presse, interviews télévisées, blogs internet, les entrepreneurs philanthropes sont nombreux à se mettre en récit (Abélès 2003; Guiheux 2015). Parmi les motivations qu'ils avancent à leurs engagements philanthropiques, l'expérience personnelle de situations inégalitaires est récurrente. La génération des entrepreneurs américains nouvellement enrichis dans le secteur

de la haute technologie et engagés dans des activités philanthropiques d'envergure, revendique une approche réformée de la philanthropie (Abélès 2003). Là où la philanthropie américaine traditionnelle (mécénat, fondations de charité) fonctionnait sur une séparation nette entre les personnes à l'origine des dons et celles qui en étaient bénéficiaires, la nouvelle philanthropie prône l'investissement humain (par exemple la réalisation de bénévolat) au plus près des problèmes sociaux concrets. Les nouveaux philanthropes se disent moins mus par l'étendue de leur fortune que par leurs passés individuels : souvent issues de la classe moyenne, ce sont des personnes qui ont une formation universitaire, font valoir le fait qu'elles ont acquis et non hérité leur position actuelle, elles se présentent comme plus concernées par les problèmes sociaux existants.

Les grands entrepreneurs chinois s'adonnant à des activités philanthropiques font également valoir leur expérience personnelle des inégalités ou de la pauvreté, mais non comme témoins, ils rappellent qu'ils en ont eux-mêmes été les victimes (Guiheux 2015). En effet, les grands entrepreneurs philanthropes chinois actuels font partie de la première génération ayant pu s'enrichir après 1979 (*fuyidai*). Ils ont en conséquence tous fait l'expérience soit de la pauvreté soit de la persécution, pour ceux issus de familles accusées de bourgeoisie sous le régime maoïste. En relatant les difficultés qu'ils ont connues, ces grands entrepreneurs enrichis marquent leur solidarité avec les membres de la société traversant eux-aussi des tourments (Guiheux 2015). Voici l'exemple du récit de Cao Dewang, président du groupe Fuyao parmi les plus grands exportateurs mondiaux de verre automobile, analysé par G. Guiheux :

« Cao Dewang, par exemple, est né en 1946 ; trois ans plus tard, alors que ses parents quittent Shanghai pour retourner dans leur village d'origine, ils perdent tous leurs biens et se retrouvent brutalement plongés dans le dénuement. Faute de moyens financiers, Cao Dewang ne débute sa scolarité qu'à l'âge de 9 ans. À 17 ans, il est contraint d'arrêter ses études ; il aide ses parents dans l'élevage de bœufs, puis son père qui tient un petit commerce de cigarettes. Au milieu des années soixante, il tient un commerce de fruits : il se lève tous les jours à trois heures du matin pour s'approvisionner au marché situé à trois heures de route à vélo de son bourg. Après la Révolution Culturelle, il se lance dans la culture de champignons blancs, puis exerce divers métiers : employé de cuisine, technicien forestier, réparateur de véhicules, etc. Dans les années 1980, Cao Dewang travaille dans une

usine de production de verre ; c'est en prenant la direction de cette entreprise qu'il accumule son premier capital et débute son aventure industrielle. Les difficultés qu'il a rencontrées, Cao Dewang ne les oublie pas et c'est ainsi, dit-il, que prend forme son action philanthropique : "j'ai trop souvent mordu la poussière étant jeune, je connais le goût de la pauvreté, elle peut dévaster, tourmenter un homme en passant de son esprit jusqu'à sa chair, c'est trop dur". » (Guiheux 2015: p.131-132)

En mettant en avant les difficultés surmontées dans leurs parcours personnels, les grands entrepreneurs produisent des représentations qui d'une part, scellent une forme d'analogie entre leurs histoires de vie et celles des travailleurs ordinaires, et d'autre part valorisent la dimension individuelle de la réussite économique : à celles et ceux qui ne craignent ni le labeur, ni les épreuves, tout est possible.

3.1.2 Entrepreneurs étrangers sur le sol chinois : légalité et légitimation d'un statut social fragile

Revenons aux débuts de l'activité des deux jeunes américains dans le village touristique de Shengping, lieu où ils ont ouvert leur premier établissement en 2003 selon un procédé répandu parmi les étrangers résidant en Chine au moyen d'un visa touristique (empêchant, d'un point de vue légal, toute activité professionnelle) : ils se sont adressés à un homme chinois de leurs connaissances, propriétaire officiel de plusieurs affaires à Shengping. Cet homme a été le patron du café de Ian et Lee auprès des autorités chinoises tandis que les deux jeunes hommes en ont été les gérants officiels. Dans les premiers temps, Ian et Lee travaillaient uniquement tous les deux. Mais leur café connaissant rapidement le succès, ils ont décidé de recruter afin de répondre à l'activité croissante de leur établissement. Ils ont accroché une pancarte à la porte du café et reçu les candidatures de quelques jeunes filles, sans qu'ils n'aient cherché à employer préférentiellement des personnes d'un sexe ou d'un âge particulier. De fait, Ian et Lee ignoraient que leur annonce allait surtout concerner des *dagongmei*, c'est-à-dire des jeunes filles âgées de moins de 20 ans, non mariées et bien souvent originaires de zones rurales venues chercher des emplois à Shengping, dans le service à la personne ou la restauration. Après une année de fonctionnement prospère dans le village de Shengping, Ian et Lee employaient une équipe de quatre jeunes femmes parmi lesquelles Chan, la toute première employée devenue par la suite une amie proche, et Shaiming qui a épousé Ian quelques années plus tard. Ils ont progressivement acquis une connaissance des contextes socio-économiques de vie dans les

campagnes de l'ouest de la province du Yunnan. Ils ont eu également de plus en plus connaissance de la stigmatisation sociale et de l'exploitation économique dont les *dagongmei* sont l'objet, en premier lieu par les liens qu'ils entretiennent avec leurs employées, mais également par le biais de la presse, des médias télévisés, de leur réseau de connaissances à Kunming. En 2004 les deux partenaires ont perdu le bail de leur café, le local dans lequel ils s'étaient installés devant être démoli dans le cadre d'un plan d'urbanisation. N'ayant aucun recours pour sauver leur établissement, ils se sont tournés vers l'opportunité de reprendre un bail à quelques centaines de kilomètres de là à Kunming, capitale de la province, au cœur du quartier universitaire et animé du Lac Vert. Ils se sont associés avec un couple d'amis à eux (l'un originaire des États-Unis, sa femme du Japon) et ont entrepris les démarches pour créer une entreprise à capitaux exclusivement étranger (*guo waizi qiye*¹⁴). Les procédures longues et coûteuses ont abouti à l'obtention d'une licence de dix ans pour le nouveau café-restaurant. Le statut juridique d'entreprise à capitaux exclusivement étrangers leur a ouvert le droit de gérer légalement l'établissement, avec un visa de travail, et les a placés dans une situation officielle de responsabilité vis-à-vis de leur entreprise et de leurs employées.

Le contexte actuel en Chine reste ambigu pour les entrepreneurs privés. La réémergence du secteur privé s'est amorcée à la fin des années 70 (Bergère 2007; Huchet 2006; Pairault 2008). Aujourd'hui, c'est le secteur le plus dynamique et le plus important de l'économie chinoise : son poids dans le PIB est passé de 50% en 1998 à 68% en 2003, et il joue un rôle majeur dans la création d'emplois urbains (Bergère 2007). Les entreprises privées sont d'abord réapparues dépourvues de toute existence légale, avec la tolérance des autorités locales. Les microentreprises familiales ou individuelles ont obtenu un statut légal en 1981 : celui de *getihu*. Elles étaient conçues comme un moyen d'améliorer le fonctionnement du système socialiste en donnant des emplois aux sans-travail des villes et des campagnes. Leur fonctionnement était légalement restreint (par exemple ne pas dépasser 7 employés) afin de limiter leur croissance (pour préserver la prédominance du secteur public). Malgré tout, elles ont prospéré et se sont multipliées au fil des ans. L'existence d'un secteur privé *siying* est statuée en 1987 par le Parti,

¹⁴ Le statut d'entreprise à capitaux exclusivement étrangers est défini par la loi chinoise de 1986 et accessible en ligne dans une version anglaise sur le site du Ministère du Commerce de la République Populaire de Chine :

<http://english.mofcom.gov.cn/aarticle/lawsdata/chineselaw/200301/20030100062858.html> (consulté le 04/07/2017)

en parallèle des *getihu*, dont le rôle est toujours décrit comme subordonné, mais dont la croissance est désormais encouragée. Les entreprises *siying* constituent le secteur privé officiel (société unipersonnelle *duzi*, société en nom collectif *hehuo*, société à responsabilité limitée *youxian zeren gongsi*, société anonyme par actions *gufen youxian gongsi*) (Bergère 2007). En sus de la structuration législative et réglementaire du secteur privé, le Parti s'est attaché depuis la fin des années 80 à réhabiliter la figure sociale de l'entrepreneur, qui incarnait la bourgeoisie ennemie sous le régime maoïste (Bergère 2007; Guiheux 2004a). C'est l'objet notamment de la campagne des Trois Représentativités de Jiang Zemin dans les années 2000, défendant une approche idéologique dans laquelle communisme et capitalisme sont présentés comme n'étant pas en contradiction. Les médias relaient largement une propagande vantant les portraits de chômeurs, de licenciés des entreprises d'État, d'employés ou encore de paysans volontaires et astucieux devenus de prospères entrepreneurs privés (Guiheux 2005, 2004a; Rocca 1996). Ces portraits insistent sur les qualités et les ressources individuelles mobilisées par les personnes afin de s'en sortir, taisant les facteurs sociaux, historiques et politiques qui déterminent les vies individuelles. L'hostilité idéologique à l'égard du secteur privé n'a cependant pas totalement disparu et les entrepreneurs privés restent faiblement protégés juridiquement, demeurant exposés à l'arbitraire du pouvoir (Guiheux 2015). Redressements fiscaux, poursuites et condamnations d'entrepreneurs privés ne sont pas rares. En ce qui concerne Ian et Lee, avant la régularisation de leur situation via la création d'entreprise, leur position était fragilisée en raison de leur statut d'étrangers exerçant illégalement une profession sur le territoire chinois. La création de leur entreprise à capitaux exclusivement étrangers leur confère le statut instable d'entrepreneurs privés. L'obtention d'un statut juridique pour le café-restaurant Kafeiting – tout comme le fort ancrage des entrepreneurs dans un réseau local d'activités philanthropiques, détaillé ci-après – peut être analysé comme participant de la dimension politique de consolidation d'un statut social pour les entrepreneurs.

Précisons un peu mieux les stratégies déployées par les entrepreneurs en quête de légitimité. En 2003, le café-restaurant a déménagé de Shengping vers Kunming, avec les quatre employées de l'époque. Malgré tout le nouvel établissement étant nettement plus grand que le précédent, son fonctionnement a nécessité l'emploi d'une demi-douzaine de salariées supplémentaires. C'est alors qu'est intervenu pour la première fois le recrutement basé sur les liens familiaux et personnels des employées en place. Des cousines, des sœurs, des connaissances ont été

sollicitées pour rejoindre l'équipe, dont une partie était ainsi composée de jeunes filles originaires du même village que Chan. De son côté Lee a fait appel à une ancienne collègue à lui, avec qui il travaillait les premiers temps à Shengping : HuaHua, qui a elle aussi largement participé au cours des années suivantes à l'embauche de plusieurs jeunes filles de son village, nous y reviendrons ultérieurement. La formalisation de pratiques permettant de « traiter les employées d'une manière socialement responsable », pour reprendre les termes des entrepreneurs, concerne en premier lieu les conditions de travail fixées au café-restaurant : un jour de repos hebdomadaire, sept jours de congés payés annuels, une alternance hebdomadaire entre les services de journée (qui équivalent à 8h30 de travail) et les services du soir (qui équivalent à 7h30 de travail). Les heures supplémentaires sont payées au même tarif que les heures normales. Le salaire est versé le premier de chaque mois, son montant varie en fonction de l'ancienneté : on débute avec un salaire de base d'environ 1600¹⁵ yuan par mois (nourrie, logée), les managers sont rémunérées environ 2000 yuan par mois. Aux salaires de base se rajoutent une part d'intéressement au profit qui varie avec l'activité du restaurant mais qui représente en moyenne 20 yuan par jour (soit environ 500 yuan par mois), ainsi que les pourboires (partagés à part égale entre toutes, cela peut dans les bons mois représenter 100 yuan de plus pour chacune). Des congés sans solde peuvent être pris soit sans préavis, c'est le cas notamment lorsqu'une maladie ou un décès surviennent dans la famille, soit en s'organisant à l'avance, à la demande (pour un voyage, un mariage, une grossesse etc.).

Ian et Lee ont une volonté affichée de respecter le droit du travail chinois, dans un contexte où la législation existante (Loi sur les entreprises de 1988, Loi sur les syndicats de 1992, Code du travail de 1994, Loi sur le contrat de travail de 2007, amendée en 2012) n'est souvent pas appliquée (Burda 2007; Périsse 2014). A. Chan rappelle par exemple que le montant des salaires impayés augmente d'année en année depuis 1990, représente des milliards de yuan, et touche notamment les travailleurs migrants (Chan 2004). L'auteur montre également que le nombre de litiges portés en justice connaît une croissance exponentielle, que les presses chinoise et internationale relaient de plus en plus de témoignages de situations de protestation, que les

¹⁵ Le salaire minimal à Kunming pour un emploi de serveuse (nourrie, logée) d'après mes interlocutrices variées (en poste dans des entreprises différentes) s'élève à 1000 yuan. Le Ministère des Ressources humaines et de la sécurité sociale retrouve en 2013 un salaire mensuel minimal entre 1000 et 1100 yuan dans la province du Yunnan (Périsse 2014).

travailleurs migrants se retirent peu à peu des entreprises où les conditions de travail sont bafouées, preuve pour A. Chan que des évolutions se font sentir du point de vue de la lutte pour le respect du droit du travail en Chine. Les travaux de C. Froissart témoignent également de l'émergence de mouvements sociaux chez les travailleurs migrants, ainsi que, depuis le début des années 2000, de la constitution d'organisations de défense de leurs droits qui contribuent à la diffusion de l'information sur les inégalités sociales qui les touchent, à l'application et à l'amendement des lois qui les concernent, à l'élaboration de politiques publiques répondant mieux à leurs attentes (Froissart 2005, 2011). Quand Ian et Lee rappellent l'importance de traiter les travailleurs d'une façon qu'ils nomment socialement responsable, ils mobilisent des représentations sur le marché du travail chinois (l'exploitation des travailleurs migrants) qui leur permettent de légitimer leur position vis-à-vis des autorités chinoises (par le respect de la législation), mais également vis-à-vis de leurs employées (par un positionnement qu'ils affirment dans le sens de la lutte actuelle d'un nombre croissant de travailleurs migrants).

3.2 Pragmatique de la responsabilité sociale d'entreprise

Dans l'esprit des entrepreneurs Ian et Lee, le café-restaurant Kafeiting est construit comme un lieu de travail particulièrement approprié pour les *dagongmei* : en raison des qualités de travailleuses qu'ils leur prêtent, des compétences domestiques transférables à la restauration, et du besoin supposé le leur d'avoir accès à des expériences émancipatrices. Ceci vient s'imbriquer avec les représentations et les pratiques des employées elles-mêmes au sein de l'établissement, nous le verrons dans la deuxième partie, permettant de stabiliser les relations sociales à l'intérieur de l'espace de travail partagé. Les interactions entre d'un côté deux entrepreneurs américains s'installant sur le territoire chinois, et de l'autre les jeunes femmes employées dans leur établissement aboutissent à une reconfiguration des idéologies des entrepreneurs au fil du temps par « branchements » (Amselle 2005) – l'idée de branchement traduisant l'interconnexion constante des cultures sur un réseau de signifiants planétaires – entre des cadres de pensée relevant de conceptions globalisées sur l'*empowerment* des femmes, sur le commerce équitable et d'autres relevant de la réinvention d'une tradition confucéenne dans la sphère économique chinoise.

3.2.1 L'essentialisation des travailleuses originaires de zones rurales

Pour Ian, entrepreneur américain installé dans la capitale du Yunnan, la vie des villageois dans les campagnes de la province représente un idéal. Plus encore, il considère que les

campagnes de Chine sont le cœur authentique du pays. L'essence de la Chine, telle qu'il la voit, ne se révèle pas dans les mégapoles à l'urbanisation et à l'industrialisation galopantes, ni dans les attractions touristiques ou les sites historiques les plus célèbres. Cette essence se trouve dans les milliers de villages qui sèment l'immensité des campagnes chinoises, et plus précisément auprès des millions de villageois qui peuplent ces villages. Voici un extrait de récit de l'un de ses trekkings dans les reliefs accidentés de la province :

« Après une randonnée de six heures sur un raidillon d'argile rouge, nous sommes arrivés dans le petit village de Mapingguan. Le ravin de haute montagne était bordé par une quarantaine de maisons de bois, au milieu desquelles trônait encore un pont couvert qui avait servi comme péage pour les commerçants partant traverser la vallée. La première fois que j'arrivai à Mapingguan, tout ceci n'était que réminiscences du temps jadis, mais j'avais tout de même l'impression que le village évoquait une époque pré-moderne. Il n'y avait pas d'autre route que les sentiers escarpés de montagne, si bien que le village demeurait presque autant auto-suffisant qu'il l'était un siècle auparavant. Les mégots de cigarettes et les bouteilles de bière vides étaient les seules traces de la modernité. Pratiquement tout le reste était fabriqué et cultivé localement. M. Wu nous a conduit à une maison de l'autre côté du pont où habitait une famille avec qui il s'était lié d'amitié l'année précédente. Nous avons été chaleureusement accueillis bien que la famille n'ait pas eu connaissance de notre arrivée. Il n'y avait pas de lignes téléphoniques à Mapingguan, et les téléphones portables ne servaient pas à grand-chose si loin dans la montagne, si bien que les avertir de notre venue était impossible. Nous avons été invités à nous asseoir dans la cuisine, autour d'un feu occupant le centre de la pièce. [...] Le feu était vital pour la vie à Mapingguan. Les lignes électriques n'étaient pas encore parvenues à se frayer un chemin dans les montagnes jusqu'au village, et le feu demeurait ainsi essentiel pour cuisiner, éclairer et rassembler les personnes lors des conversations nocturnes. Une situation qui a désormais disparu dans bien des villages rattachés au réseau électrique, où la télévision remplace le foyer. En plus d'un délicieux plat de poulet braisé, le dîner se composait d'un assortiment de champignons sauvages glanés sur les collines alentour, une mousse d'arbre sautée à la saveur piquante et un fromage de chèvre fait maison – un plaisir inattendu

rivalisant avec les meilleurs bleus de l'Ouest. Tout était cultivé ou élevé par la famille elle-même, ou provenait des collines aux environs. C'était une sorte de circuit fermé, et le genre de vie dont j'ai toujours rêvé : saine, simple, et durable. Si le monde recelait plus d'endroits comme celui-là, ai-je pensé, nous vivrions sur une planète plus heureuse et mieux portante. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013).

On peut lire dans les descriptions de l'entrepreneur une conception qui oppose la vie « prémoderne », qu'il considère comme saine et durable et dont le village rural constitue une forme de gangue, et la vie moderne, dont la mégapole chinoise est le parangon. La vie prémoderne correspond ainsi pour Ian à une vie où les membres d'une même famille se rassemblent autour d'un foyer pour partager les temps de la vie ordinaire (idéal d'harmonie familiale), où un foyer est quasiment auto-suffisant (idéal d'économie domestique telle que la concevait Aristote¹⁶), suffisamment éloigné des centres urbains et conséquemment des arènes où se jouent les enjeux industriels et politiques qui dénaturent nécessairement les attributs prémodernes (idéal d'autonomie des marges par rapport aux préoccupations sociopolitiques plus globales¹⁷). Les jeunes filles employées au café-restaurant sont toutes originaires de ces campagnes envers lesquelles Ian éprouve une vive passion. Il parcourt sans relâche les routes aux quatre coins du Yunnan et au-delà depuis plusieurs années. Les rencontres avec les employées du café-restaurant notamment ont amené Ian à construire des représentations spécifiques sur l'exploitation de la main d'œuvre migrante rurale notamment féminine, sur les contraintes familiales qui pèsent sur les jeunes femmes, ainsi que sur leurs espoirs d'ascension sociale, représentations qui nourrissent, quant à elles, une vision critique de la vie rurale.

¹⁶ Voir *Les politiques* (Aristote 2008). L'économie naturelle ou domestique correspond à une économie organisée par le chef de famille, ayant pour but le bien-être de la famille sans recherche d'accumulation des richesses. L'échange marchand dans l'économie naturelle se limite à l'acquisition de biens que la famille ne peut produire par elle-même (Pouchain 2012).

¹⁷ Par ailleurs, la question de l'autonomie des marges par rapport à l'État, dans la zone géographique et politique du massif du sud-est asiatique, fait l'objet de débats théoriques s'inscrivant dans la lignée des travaux de P. Clastres (Clastres 2011), voir notamment J. Scott (Scott 2013).

Revenons aux récits faits par Ian et Lee sur le café-restaurant Kafeiting et sur leurs employées. Pendant les premiers mois qui ont suivi l'ouverture de leur café à Shengping en 2003, Ian et Lee ont travaillé seuls tous les deux. Puis peu à peu, la charge de travail a augmenté pour les deux partenaires, et ils ont décidé d'embaucher une personne pour les aider. Plusieurs jeunes femmes ont passé quelques jours à travailler avec eux sans souhaiter rester :

« Nous avons embauché deux filles avant de tomber sur Chan. Elles étaient tellement timides que lorsque Lee ou moi nous adressions directement à elles, elles se figeaient telles des biches surprises par les phares d'une auto. Elles sont restées quelques jours au café puis ont disparu un soir et ne sont jamais revenues. Avant l'arrivée de Chan, Lee et moi commençons à sérieusement nous inquiéter d'être dépassés par les responsabilités et les tâches qui s'accumulaient au café. Chan s'avéra bien plus compétente que les deux autres filles réunies. Mais en plus, elle était avide d'apprendre, très ordonnée, spontanée avec les clients et toujours souriante. Rien n'est plus efficace en restauration qu'un sourire aimable, celui de Chan était rayonnant. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

Ian esquisse, dans son manuscrit, une brève biographie de Chan¹⁸. La jeune femme est originaire d'un village montagneux dans l'ouest de la province du Yunnan, non loin de la frontière birmane. Il évoque les moments de l'enfance de Chan où elle aidait de temps en temps ses parents dans les champs, tout en allant également à l'école. Chan a perdu son père à l'âge de 12 ans. Sa mère s'est ensuite remariée, et le nouvel époux a refusé que Chan aille au lycée, exigeant d'elle qu'elle se consacre au travail agricole. Pour ne pas lui obéir, Chan a quitté la maison familiale à l'âge de 15 ans, et s'est rendue à Shengping où elle a pu, pendant quelques mois, travailler comme aide à domicile chez un couple qui venait d'avoir un bébé. Lorsque les jeunes parents se sont sentis à l'aise avec les charges domestiques et le soin au nouveau-né, ils n'ont plus eu besoin des services de Chan qui, en quête d'un nouvel emploi, a poussé la porte du café de Ian et Lee. L'un et l'autre considèrent que cette rencontre a été déterminante à la fois pour leurs vies, car Chan est devenue une amie proche, et pour la conception entrepreneuriale

¹⁸ Je n'ai pas rencontré Chan personnellement lors de mes recherches, les éléments relatés ici qui la concernent sont tous tirés du récit que Ian fait d'elle, non de mes propres sources.

qu'ils ont mûrie au fil des ans, tournée vers les parcours de vie et de travail de leurs employées. Ian a écrit des biographies de plusieurs des jeunes femmes travaillant ou ayant travaillé au café-restaurant, parmi celles qu'il connaît le mieux et lui sont le plus proches. Certains thèmes sont récurrents sous la plume de Ian dans ces biographies notamment le joug familial, la difficulté d'accès à l'école, la force de caractère de ces jeunes femmes qui se battent contre les obstacles que la famille et la société chinoise mettent sur leur chemin, en travaillant dur pour gagner leur vie, et en refusant de se marier contre leur volonté.

« Dès leur plus jeune âge, les jeunes filles des villages apprennent rapidement à assumer de nombreuses responsabilités familiales. Elles cuisinent, elles s'occupent du ménage ainsi que des champs et des animaux de la ferme. Quand elles atteignent l'âge de 22 ans, on attend d'elles qu'elles ajoutent la maternité à ces obligations. Il reste peu de place pour leurs aspirations personnelles. Pour les garçons, les choses sont différentes en tant qu'ils ont moins de responsabilités à la maison et plus de latitude pour poursuivre leurs désirs. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

La mission dont Ian et Lee se sont alors senti investis a été de proposer, par le biais du café-restaurant, un espace où les jeunes femmes pourraient apprendre, être au contact de façons de penser différentes, et ainsi devenir plus fortes matériellement et psychologiquement pour suivre leurs aspirations personnelles. Nous y reviendrons ultérieurement.

Les employées sont nombreuses à arriver à Kafaiting environ à l'âge de 16 ans, avec peu d'expérience dans le secteur de la restauration, a fortiori dans un café-restaurant étranger. Certaines s'adaptent très vite à leur environnement de travail, apprennent rapidement les recettes les plus compliquées, d'autres mettent des mois là où il a suffi de quelques semaines aux premières. Les représentations que Ian et Lee se font du comportement attendu d'une employée au travail se sont modifiées depuis l'ouverture de leur premier café à Shengping. Nous venons en effet de voir que les premières jeunes filles que Ian et Lee avaient tenté de recruter étaient timides et ne communiquaient pas directement avec eux, ne connaissaient pas les pratiques du café (les recettes, le service). Ian et Lee avaient été soulagés de voir arriver Chan, qui s'était rapidement montrée efficace et à l'aise.

« Quand elle est arrivée à Shengping, Chan n'avait aucune expérience en restauration, pourtant elle a pris son poste au café avec une grâce toute naturelle. Bientôt il est devenu évident que Lee et moi n'aurions plus à porter seuls le poids du café sur nos épaules. Nous lui avons appris à mixer la crème glacée, à battre les omelettes, à bouillir les bagels, à faire mousser les cappuccinos, réalisant que plus nous lui apprenions, moins nous avions à faire. Au cours des années qui allaient suivre, nous allions embaucher de nombreuses filles venant de la même campagne dont Chan était originaire. Et ces personnes allaient devenir plus importantes pour nous que nous n'aurions jamais pu l'imaginer. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

N'avoir pas de compétences en restauration mais être capable de curiosité et de détermination pour apprendre, pouvoir communiquer sans gêne avec ses patrons (hommes, jeunes et non mariés) mais également avec les clients (dont certains sont également étrangers), finalement être autonome dans son travail, adopter un relationnel décontracté et décharger les patrons d'un ensemble de tâches, ce sont les conceptions que Ian et Lee se faisaient initialement du comportement attendu de l'employée au travail. Ces conceptions ont été reconfigurées au fil des ans, en même temps que la position des patrons a évolué au sein de l'équipe. Si Ian et Lee effectuaient au départ les mêmes tâches que leurs employées, ils se sont progressivement déchargés en grande partie des activités de service et de cuisine. Les managers ont pris ces activités sous leur responsabilité, et le rôle des deux entrepreneurs dans ces tâches est alors devenu plus différencié : cuisine uniquement pour élaborer de nouvelles recettes, service ponctuel au bar – en général pour des clients amis. De même, s'ils ont formé les nouvelles recrues dans les débuts du café-restaurant, c'étaient, au moment de l'enquête, principalement les employées qui se formaient entre elles aux différentes tâches. Les jeunes filles qui étaient embauchées à Kunming ressemblaient sans aucun doute beaucoup aux premières personnes auxquelles Ian et Lee avaient eu affaire à Shengping sans succès : timidité, manque d'expérience, inconfort. La différence était qu'à Kunming quelques anciennes employées pouvaient gérer les nouvelles afin de leur apprendre le travail. Elles prenaient ou non la nouvelle recrue sous leur aile, pour la soutenir ou la réprimander, avec plus ou moins de patience en fonction de sa rapidité d'adaptation. De leur côté, Ian et Lee adoptaient une posture morale

selon laquelle il fallait soutenir toutes les jeunes filles, que celles-ci soient ou non rapides à s'adapter :

« Au début, YaYa était incontestablement l'une des plus lentes employées que nous ayons eues. Plusieurs fois les autres filles vinrent me dire qu'elles s'inquiétaient de ce que YaYa n'avait peut-être pas la carrure pour ce genre de travail. Néanmoins, après avoir été employeurs pendant huit ans, de plus de cinquante jeunes femmes originaires de la campagne, nous avons appris que parfois, les employées les plus fiables s'ajustent lentement et qu'une fois qu'elles ont pris leurs marques, elles peuvent devenir des éléments inestimables de l'établissement. La récompense vient lorsque des filles comme YaYa réalisent leur potentiel et montrent à leur entourage à quel point elles sont compétentes. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

Si Ian et Lee avaient apprécié à l'époque l'efficacité, la curiosité, la rigueur et l'amabilité de Chan, ce furent à terme davantage les efforts déployés par une apprentie, son envie d'apprendre, et sa persévérance dans le travail, plus que son efficacité ou son amabilité qui devinrent des critères fondamentaux pour les entrepreneurs, dans la perspective éducative qu'ils s'étaient fixée.

Les qualités attribuées par les entrepreneurs comme caractérisant les *dagongmei* valorisaient principalement leurs identités de travailleuses. Ils faisaient en outre le constat que les qualités qu'ils décelaient chez les jeunes femmes originaires de zones rurales, étaient précisément un pilier de l'exploitation dont elles faisaient l'objet (et dont ils aspiraient à se démarquer nous l'avons vu précédemment).

C'est ce que montre effectivement le programme de recherche sur la responsabilité sociale des entreprises, coordonné par E. Hertz de l'Université de Neuchâtel en Suisse depuis 2010¹⁹. Ce programme a permis à M. Lieber de recueillir des données auprès de plus d'une quinzaine de représentants des ressources humaines ou de coordinateurs de programmes de responsabilité sociale d'entreprise (RSE ou CSR Corporate Social Responsibility pour l'acronyme anglais) à Taïwan, Hong Kong et en Chine (Lieber 2012). Les entreprises ciblées par la recherche de

¹⁹ Ce programme s'intitule « Corporate social responsibility in the electronics manufacturing industry : the implication of soft governance for labor standards. »

l'auteur sont les usines de manufacture électronique. La manufacture électronique (fabrication de composants d'ordinateurs, d'outils de communication et domotique) est l'un des piliers du développement de l'économie chinoise depuis la fin des années 90. Tandis que le pan « recherche et développement » de cette industrie est conçu comme une science, emploie principalement des ingénieurs exerçant dans des sièges majoritairement localisés dans des pays dits développés, les usines de production de masse sont situées notamment dans les zones économiques spéciales de la Chine, emploient une main d'œuvre largement féminine, bon marché, dont les conditions de travail dangereuses et précaires font l'objet de peu de régulation de la part des autorités politiques (Fan 2003; Lieber 2012; Lüthje 2006). Les patrons des entreprises enquêtées par M. Lieber louent fréquemment la minutie, la rigueur, l'ardeur et la docilité des jeunes travailleuses migrantes rurales. Ils ciblent bien souvent leurs recrutements vers les populations de jeunes femmes campagnardes, en raison de ces qualités attendues, qui permettent une grande flexibilité, donc l'adaptation de la main d'œuvre aux aléas des besoins de la production, ceci à des fins de maximisation du profit généré par l'entreprise. En outre, les compétences des ouvrières et des employées ne sont pas reconnues comme des qualifications à part entière, puisqu'elles découlent des activités quotidiennes : savoir coudre par exemple résulte d'un apprentissage qui s'est fait dans la sphère domestique. Il en est de même pour les activités de service et de cuisine, qui sont ensuite rattachées à des valeurs conçues comme spécifiquement féminines.

Ian et Lee rejettent les buts de maximisation de profit, attachent une grande importance à l'impact environnemental et local de leur commerce et entendent construire une autre relation marchande à la fois avec leur équipe et avec leur clientèle. Pour toutes ces raisons, ils ont développé au fil des ans un réseau de relations avec des producteurs du Yunnan pour s'approvisionner en café, en thé, en produits laitiers et en viandes entre autres, issus d'une agriculture biologique lorsque c'est possible. Ils cherchent régulièrement à rendre visite aux familles des employées du café-restaurant, certaines de ces familles font partie de leurs réseaux de proches depuis plusieurs années.

Ian et Lee incluent le consommateur dans leur démarche en présentant, dans le menu qu'ils donnent aux clients, leur vision de la responsabilité sociale. Voici ce que l'on peut lire sur la première page du menu, pour présentation de l'établissement aux consommateurs :

« Your waitress today might be your baker next week or chef the next. Each employee learns to do every job. Moreover we try to empower our workers to participate in business decisions by sharing a percentage of profits in addition to a reasonable salary. Benefits also include health insurance, paid vacations, reasonable working hours and private English tutors. Our hope is that other businesses take notice of this model not just as a socially responsible way to treat workers, but also as a way to help a business's prosperity – running an ethical business can also make a more profitable one. We hope that this approach is reflected in our quality of service²⁰.

团队：我们的所有员工都是全能的多面手。她们也许今天为您上菜可是明天她们会在厨房烤面包或者做菜。她们每个人都学习并且能够操作整个餐厅运作过程的每个步骤。同时我们大力鼓励所有员工参与到经营决策当中，并将从优良建议中获取的盈利在工资之外分红给她们。所有咖啡厅的员工都享有医疗保险，带薪休假，合理的工作时间以及一对一英语辅导课程。我们希望其它企业能够不仅仅从对待员工的道德准则来看待这种运营模式同时也能看到这是让一个企业团队成功和繁荣的路径—人性化的经营同时能在多方面盈利。我们希望这一切能够在我们的服务中为每一位顾客展现²¹。 » (Extrait

²⁰ « Votre serveuse aujourd'hui sera peut-être votre boulangère la semaine prochaine puis votre chef la suivante. Chaque employée apprend à travailler à chacun des postes au café-restaurant. De plus nous essayons de responsabiliser et de valoriser [*empower*] nos employées en les impliquant dans les décisions qui concernent l'entreprise, par le partage d'un pourcentage des bénéfices ajouté à un salaire raisonnable. Les avantages incluent également une assurance santé, des congés payés, des heures de travail raisonnables ainsi que des cours particuliers d'anglais. Nous espérons ainsi que d'autres établissements prendront note de ce modèle, non seulement comme une manière socialement responsable de traiter les travailleurs, mais également comme une façon de favoriser la prospérité de l'entreprise – gérer une affaire de façon éthique la rend effectivement plus profitable. Nous espérons que notre approche se reflète dans la qualité de notre service. » (Traduit par mes soins)

²¹ Je remercie chaleureusement mon collègue et ami Hou Renyou pour son aide dans la compréhension de la version chinoise de ce texte. Les termes *empower* et *socially responsible* utilisés dans la version anglaise n'ont pas d'équivalents stricts, les formulations choisies sont : « Nous encourageons vivement les employées à participer aux décisions stratégiques concernant la gestion de l'entreprise (...). Nous espérons que les autres entreprises

du menu du café-restaurant donné aux clients lors de mes séjours en 2013, 2014 et 2015)

En outre, des informations sont également données aux clients dans les pages du menu concernant les produits locaux et biologiques utilisés dans la préparation des plats et boissons, ou commercialisés dans la partie « épicerie » de l'établissement. Voici les raisons que Lee donne à cette démarche d'information de la clientèle :

« Je pense que les clients aiment savoir qu'ils sont en train de manger quelque chose de bon, que... Beaucoup d'entreprises sont en difficulté parce que les produits utilisés sont de mauvaise qualité, parce qu'ils traitent mal leurs employés ... Et ça se voit quand tu vas dans ces endroits que personne n'est satisfait, et que ce qui est vendu, c'est de la merde. Je pense que c'est bon de faire savoir aux clients ce à quoi ils contribuent, que la nourriture est bonne et... et que c'est bon pour la communauté. Les gens veulent savoir ce genre de choses. Nous, on veut que les gens sachent pour qu'ils se sentent à l'aise de consommer ici. » (Lee, interview du 23/11/2013)

La démarche des entrepreneurs rappelle le projet de rationalisation matérielle du marché que l'on retrouve dans les filières du commerce équitable (Le Velly 2006; Pouchain 2012). Dans ces filières, le marché conventionnel ou marché-mécanique est présenté comme injuste, soumis à la quête avide de l'enrichissement, au détriment du respect des personnes (considérées comme interchangeables), et de l'environnement.

« Cette description du marché conventionnel rappelle la distinction établie par M. Weber entre rationalité formelle et rationalité matérielle. Sur le marché de rationalité formelle, les agents poursuivent un objectif unique et quantifiable, souvent sous une forme monétaire, et ne prennent pas en compte les impératifs éthiques, politiques, esthétiques, etc., qui rendraient un tel calcul impossible. L'échange porte alors exclusivement sur les objets échangés sans aucune

pourront s'inspirer de notre modèle de fonctionnement : tirer des bénéfices tout en garantissant le droit et l'intérêt de chaque employée. »

considération pour la situation des participants à l'échange ». (Le Velly 2006: p.322)

Dans le marché de rationalité matérielle, ou marché-rencontre, les relations commerciales se veulent plus justes : maintien d'un prix juste et durable payé au producteur pour ne pas contribuer à la surexploitation des travailleurs, préférence pour le travail avec des « petits producteurs » marginalisés par les lois du marché (et garants, dans les représentations, d'authenticité et de préservation des traditions culturelles), connaissance des « producteurs derrière les produits » (les relations personnelles directes entre le producteur et le consommateur étant envisagées comme porteuses d'échanges humains et culturels) (Le Velly 2006). Les acteurs du commerce équitable véhiculent des représentations dans lesquelles le travail est très fortement mis en valeur (Pouchain 2012) : le « petit producteur » travaille dur, il a la capacité (matérielle et sociale) de devenir entrepreneur et son labeur garantit son autonomie. Au misérabilisme qui découle de la charité, vivement critiquée, vient répondre la dignité du travail : « Trade not Aid ». Ces représentations sont donc porteuses de dimensions essentialisantes, d'une part sur la ruralité paysanne comme modèle d'une authenticité préservée, et d'autre part sur le pouvoir libérateur du marché dans lequel des individus autonomes construisent leur avenir sans l'aide de l'État (Fontaine 2014). Le projet de construction d'une rationalité matérielle par les entrepreneurs du café-restaurant Kafeiting s'ancre dans des représentations comparables, et traverse des contradictions retrouvées dans les filières du commerce équitable, dues à la participation à l'ordre marchand formel. En effet à Kafeiting, les équipes sont de plus en plus volumineuses en raison de l'activité intense du café-restaurant. Ian et Lee n'ont ainsi plus le temps comme avant d'apprendre à connaître l'histoire et les familles de chacune des employées, ils n'ont pas toujours la disponibilité pour continuer à développer ou à entretenir leur réseau de producteurs locaux et les achats deviennent plus sporadiques. Les prix pratiqués par les producteurs en agriculture biologique sont parfois élevés, et l'approvisionnement chez ces producteurs fait l'objet de débats controversés avec les managers.

D'autre part, le basculement de valeurs opéré par les entrepreneurs dans les comportements attendus vis-à-vis de leurs employées – mettant l'accent sur la persévérance des jeunes femmes, leur curiosité et leur envie d'apprendre – rappelle les discours récents sur les « valeurs asiatiques », ayant d'abord circulé dans certains milieux académiques locaux et politiques, puis parmi les patrons de grandes firmes tout comme chez les petits entrepreneurs, dans une volonté

d'expliquer le succès de l'essor économique que connaissent les pays d'Asie (Gallenga 2013; Gallenga et Soldani 2013; Guiheux 2002b; Hamid et Facal 2013; Harrell 1985; Paix et Petit 1989; Rudnyckyj 2013; Tambs-Lyche 2013; Yamada 2013).

« Souvent liées au confucianisme, elles [les « valeurs asiatiques »] regroupent idéalement les vertus d'ardeur à la tâche, de frugalité, d'autodiscipline, de respect de l'autorité, de loyauté envers la parenté (souvent élargie à l'ensemble des relations sociales et réseaux d'interconnaissances), de mutualité et de recherche de la prospérité à long terme pour le groupe au détriment du gain individuel à court terme. » (Harrell 1985 : p.212, cité et traduit par Gallenga et Soldani 2013: p.6)

Ces valeurs asiatiques sont censées porter une configuration éthique alternative au modèle proposé par l'occident, présenté comme gangrené de travers moraux à l'origine entre autres de problèmes économiques (Gallenga et Soldani 2013). Cette rhétorique permet d'asseoir une légitimité sur le marché intérieur, de se distinguer de la concurrence extérieure, de créer de nouvelles formes de vie au travail, de proposer de nouveaux modèles sociaux ou de transformer ceux qui existaient jusqu'alors. G. Guiheux dans son étude du patronat taïwanais, propose de comprendre les discours d'inspiration confucéenne comme l'appropriation d'une tradition chinoise reconstruite pour servir les intérêts de l'entreprise. Les valeurs morales mobilisées sont appréhendées selon une perspective wébérienne en tant que fondement de la classe des entrepreneurs, eux-mêmes au fondement du développement capitaliste (Guiheux 2002b). Pour C. Paix et M. Petit les philosophies d'entreprises à Taïwan assument en outre une fonction sociale et politique, plus encore qu'économique (Paix et Petit 1989). La fonction sociale correspond, pour les auteurs, à la position patriarcale de l'entrepreneur, au rôle éducatif du leader mis en avant, à l'importance que l'entrepreneur en retire en termes de contrôle, de supervision de ses employés. De plus la publicité faite autour de ces notions participe de la production d'une image sociale de l'entreprise affichant des exigences morales de justice, de respect de la personne au-delà de la quête de rentabilité (mais relevant pourtant bien d'une visée productive), démarche qui connaît un essor conséquent depuis les années 90 (Marzano 2008).

Dans le cas du café-restaurant Kafeiting, les valeurs mobilisées par Ian et Lee peuvent en sus être envisagées comme une pratique de réenchâtement de leur entreprise capitaliste, terreau de la germination du rôle éducatif du leader, dont la mission consiste à « offrir des opportunités », à contribuer à « l'*empowerment* » des employées.

3.2.2 Un empowerment libéral

Les entrepreneurs mobilisent ainsi des représentations, faisant écho à des registres divers, qui nourrissent leur réflexion (projet de rationalisation matérielle du commerce équitable, réinvention d'une tradition confucéenne) par branchements successifs (Amselle 2005) au moyen desquels ils donnent sens à leurs pratiques. Un autre branchement vient compléter les registres précédemment évoqués : celui des représentations sur l'*empowerment* des femmes. En effet, dans un article du quotidien *Kunming Ribao* intitulé « Lee et le café-restaurant depuis 10 ans dans la province du Yunnan », voici comment Lee s'exprime :

« C'est peut-être ce qui est particulièrement intéressant pour le personnel du café-restaurant, puisque selon nos employées, travailler ici n'est pas simplement un emploi, c'est aussi l'opportunité d'avoir accès à la culture occidentale, et de parler correctement anglais²². » (Kunming Ribao du 16/08/2013)

Lors d'un entretien que nous avons eu ensemble, Lee développe :

« Beaucoup de filles quand elles arrivent... Du moins... Plusieurs des employées quand elles sont arrivées ici n'avaient jamais travaillé dans un endroit similaire avant. Elles n'avaient jamais vécu en ville. Jamais parlé à un anglophone. Alors certaines sont très timides quand elles arrivent. Elles savent toutes ce que c'est que de faire la cuisine et le ménage à la maison. Mais arrivées ici, elles sont hors de chez elles, elles n'ont pas les parents pour leur dire quoi faire, elles ont une forme d'indépendance qu'elles n'ont jamais eu auparavant. Elles apprennent beaucoup de choses, elles apprennent à se débrouiller par elles-mêmes. Nous les laissons plutôt libres, nous leur donnons une idée de ce qu'elles pourraient être dans le futur. Certaines des filles qui ont travaillé ici sont reparties dans leur village et ont ouvert leur propre affaire. On essaie juste de leur donner un espace où elles peuvent être libres de développer leurs propres idées, leurs propres personnalités, où elles peuvent réfléchir à ce qu'elles veulent pour elles-mêmes dans le futur... Et puis aussi on essaie de leur apprendre des choses qu'elles n'auront peut-être pas

²² « 这或许是我们咖啡厅的员工最有特色的福利之一，因为在很多员工眼中，在我们咖啡厅不只是做一份工作，更有机会接触到西方的文化，而且能说出很不错的英语。 »

l'opportunité d'apprendre ailleurs comme l'anglais, comme gérer un commerce, ce genre de choses. » (Lee, interview du 23/11/2013)

Ian, quant à lui, explique dans son autobiographie :

« L'*empowerment* des filles est devenu l'une de nos priorités. Je crois que c'est précisément ça qui nous permet de les garder avec nous si longtemps. Dans un marché compétitif où les employés restent rarement plus d'un an d'affilée quelque part au grand dam des employeurs, chez nous la plupart des filles restent en moyenne quatre ans. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

Aussi chaque employée du café-restaurant reçoit-elle une heure de cours particulier d'anglais hebdomadaire. Quatre enseignants se répartissent les horaires, ce sont des anglophones (américains ou anglais) habitués du café-restaurant. Ces cours tournent autour du menu du restaurant et de la conversation basique entre les clients et les serveuses. Des cours de mandarin peuvent aussi ponctuellement être donnés à celles dont la scolarité s'est arrêtée tôt, et qui rencontrent des difficultés pour la lecture et l'écriture. Nous verrons l'exemple de Ping un peu plus loin. Les conceptions que Ian et Lee se font de l'*empowerment* comprennent ainsi deux dimensions : une dimension matérielle, correspondant à la rémunération obtenue par les employées dans le cadre de leur activité dans l'entreprise, et une dimension plus idéale, résultant de l'éducation que les entrepreneurs entendent fournir : compétences linguistiques, de service, et de cuisine, mais aussi loisirs partagés en équipe.

En effet, régulièrement des sorties de loisir sont organisées par Ian et Lee, dans un but de renforcer les liens entre tous les membres du groupe (*team building* selon les termes de Ian) : journée escalade, sortie bowling, accrobranche en forêt, séjour dans un petit village touristique ou encore semaine en Thaïlande (en novembre 2015). Ces sorties sont payées par l'entreprise, et rémunérées comme des jours travaillés, elles sont centrées sur des moments de consommation de loisir, tels qu'en offrent la vie urbaine chinoise contemporaine, ou les sites touristiques proches. À chacune de ces sorties, Lee se consacre à la prise de photos et de vidéos. Les employées conservent les clichés qu'elles ont choisi d'imprimer dans leurs albums personnels, mêlées aux photos de famille et de sorties entre amies. Des montages vidéo sonorisés sont partagés entre les membres de l'équipe par le biais des réseaux sociaux. Ce qui

se joue dans ces sorties de loisirs, dans la mise en scène de moments de détente partagés dévolus à la consommation récréative, est une mise en pratique de l'idée selon laquelle voyages, loisirs et consommation font partie des attributs d'une modernité citadine chinoise, telles que les classes aisées la conçoivent, et à laquelle l'expérience de *dagongmei* doit permettre de goûter.

L'acception libérale de l'*empowerment* éclaire la construction des cadres de pensée des entrepreneurs du café-restaurant de l'enquête : l'accent est mis sur l'individu (avec une part d'essentialisation des femmes originaires de la campagne), sur les opportunités offertes qu'il appartient à chacune de saisir (ce à quoi la mission éducatrice entend participer : ouverture des jeunes filles vers la modernité urbaine et les cultures étrangères), sur la dimension économique de l'*empowerment* (l'autonomisation financière étant pensée comme un prérequis à l'autonomisation sociale).

3.3 Philanthropie d'entreprise : la construction d'un compromis social ancré dans des valeurs communautaires

Les pratiques d'entreprises qui s'affichent comme « socialement responsables » ou comme « philanthropes » sont de plus en plus répandues dans de nombreux pays. Si ces pratiques témoignent, ainsi que l'argumentent plusieurs auteurs, à la fois de l'incapacité du capitalisme globalisé à solutionner les contradictions qu'il engendre, mais aussi de la construction d'un compromis social, nous allons voir à l'échelle microsociologique comment se construit ce compromis social.

3.3.1 Rendre à la communauté élargie : la rationalité de l'action sur les problèmes sociaux

Le capitalisme contemporain suscite des problèmes sociaux qui ne sont plus pris en charge de façon satisfaisante, aux yeux de nombreux individus, par les méthodes classiques d'assistance (notamment la charité) (Abélès 2003). L'enrichissement d'une société a de tout temps – et a fortiori actuellement dans un contexte de capitalisme globalisé – posé la question de la place que l'on assigne à la richesse dans l'ensemble du dispositif social (Abélès 2003; Guiheux 2015). Par exemple, les représentations de la richesse dans l'histoire des États-Unis montrent une ambiguïté intrinsèque : la richesse est à la fois véhicule de progrès pour l'humanité en même temps que « danger immanent, facteur de folie et de démesure » (Abélès 2003: p.181). Que se développent aujourd'hui des dynamiques telles que les « entreprises sociales » ou encore des « économies sociales et solidaires » témoigne que des acteurs (parmi lesquels des entrepreneurs enrichis) cherchent des réponses à la violence de l'enrichissement et

des moyens de surmonter les contradictions qu'il induit. Ces dynamiques entendent construire une alternative à la finance dominante, qui ne résiderait ni dans l'échange (le marché), ni dans la redistribution (l'État) mais dans des formes de réciprocité telle que conçue par K. Polanyi (Polanyi 2009), liant les logiques économiques et les logiques sociales (Fraisie, Guérin, et Laville 2007; Postel et Sobel 2010; Servet 2007). Les logiques qui président à l'investissement philanthropique d'entrepreneurs sont multiples. Parmi celles qui viennent en premier à l'esprit figurent les logiques matérielles : faire des dons peut parfois conférer des avantages fiscaux, ou bien contribuer à valoriser l'image d'une entreprise et ainsi augmenter son attractivité (Menkhoff et Hoon 2010; Su et He 2010). Mais nombre de ces logiques sont plus symboliques : transformation de la relation marchande, remodelage de la figure du consommateur, construction d'une vision du monde et définition de missions de civilisation, parmi lesquelles l'importance de rendre à la communauté qui a permis à l'entrepreneur de s'enrichir.

Lorsque j'ai sollicité un entretien avec Lee en novembre 2013, je cherchais à comprendre la façon dont il envisageait la « responsabilité sociale » du café-restaurant Kafeiting, puisque ces termes étaient employés dans un texte de présentation de l'établissement en première page du carnet relié constituant le menu. Voici un extrait de sa réponse :

« Ça s'est fait naturellement... Euh... On n'a pas... On a toujours essayé d'utiliser des bons produits, on a toujours été très proches de nos employées... Ça s'est fait naturellement. Ce n'est pas comme si... Comme si on s'était donné une grande mission, genre "on va faire les choses de cette façon-là"... Euh... Un jour, on s'est retrouvés avec des employées qui ne sont jamais parties, tu vois. C'est-à-dire, elles sont restées avec nous longtemps, on est devenus plus proches... C'est juste... C'est comme un processus naturel. Ce n'est pas comme si on voulait faire changer quoi que ce soit. On suivait simplement notre route tout du long. Et alors les gens se sont mis à trouver ça très exceptionnel (...) Kafeiting est une entreprise de restauration... Mais avec des aspects sociaux. On ne promet pas quoi que ce soit. C'est un restaurant mais avec beaucoup d'interactions sociales, beaucoup d'aspects sociaux qui émergent de tout ça. On continue de réaliser des projets pour... D'une certaine manière pour rendre à la communauté qui nous a donné, tu vois. » (Lee, interview du 23/11/2013)

Le terme « communauté » utilisé par Lee prend des sens différents selon les actions menées par les entrepreneurs. Il a une acception large, englobant le réseau de connaissances des entrepreneurs (mélangeant des personnes de classes sociales et de nationalités très diverses) ainsi que d'une manière générale les populations rurales établies dans la province du Yunnan. Dans une acception plus étroite, le terme de « communauté » renvoie à l'équipe du café-restaurant. Nous allons donc nous intéresser aux activités des entrepreneurs qu'ils conçoivent comme un juste retour envers ces communautés (élargie et plus restreinte).

En sus de leurs rôles de responsables d'un café-restaurant, Ian et Lee sont tous deux impliqués dans des actions caritatives qu'ils coordonnent depuis plusieurs années. Ils ont créé une association sans statut légal en 2010, en utilisant une partie des bénéfices du restaurant. Leur idée était initialement très ambitieuse : fonder une organisation non gouvernementale légale, drainant d'importants financements. Mais les entrepreneurs se sont heurtés à la difficulté des démarches d'obtention d'un statut juridique d'une part, à l'ampleur des procédures pour réunir des fonds d'autre part (telles que la complexité de la rédaction de dossiers de réponse à des appels à projets). Leur petite association s'est tournée du côté de la préfecture dont les employés du café-restaurant sont originaires : villages ruraux pauvres de la province du Yunnan. Leurs visites régulières à des amis résidant dans ces villages ont été pour eux l'occasion de discuter avec différentes familles paysannes pour cerner les problèmes que les activités de l'association pourraient cibler. Les thèmes récurrents auxquels Ian et Lee se sont intéressés étaient la difficulté d'accès à des soins de qualité, et la possibilité de bénéficier de bons enseignements à l'école. Au fil des ans, les deux entrepreneurs se sont rapprochés d'organisations chinoises et étrangères proposant des programmes de santé dans les campagnes, auxquels ils participaient en tant que bénévoles. Par l'intermédiaire de leur propre association ils se sont consacrés principalement à l'organisation de classes d'activités artistiques (musique, arts plastiques) sous forme de passage de quelques heures dans des écoles, avec une équipe de bénévoles. Ian et Lee font également partie d'un réseau américain de volontariat, dirigé par une prestigieuse université des États-Unis. Cette université, recrutant ses étudiants parmi les meilleurs lycéens du monde entier, incite fortement les futures « première année » à prendre un temps de césure entre l'obtention de leur diplôme et leur entrée à l'université pour faire du bénévolat dans le pays de leur choix, sous la supervision de tuteurs. Le réseau universitaire est installé depuis plusieurs années à Kunming, le tuteur est un bon ami de Ian et Lee. Il reçoit

chaque année quelques membres de la promotion, à qui sont proposés des logements chez l'habitant, des séjours en zone rurale et des actions de volontariat. Ces dispositifs entendent faire vivre aux étudiants des expériences leur permettant de participer à des actions dites communautaires, dans le but d'ouvrir des perspectives internationales, de développer des compétences interculturelles tout autant que de la maturité et de la réflexivité, et d'acquérir une connaissance plus profonde de la notion de service en contexte local et international²³. Ian et Lee intègrent régulièrement ces étudiants dans les ateliers artistiques à destination d'enfants scolarisés dans des écoles défavorisées. Ils partagent également avec le tuteur des suggestions de personnes ou familles à contacter dans des villages ruraux, qu'ils connaissent par le biais de leurs employées entre autres, pour l'organisation des séjours étudiants. Le café-restaurant Kafaiting est un point de ralliement des étudiants de ce programme, c'est également souvent le lieu dans lequel sont préparées les activités artistiques bénévoles. En décembre 2014 par exemple, une action était programmée dans une école pour enfants de migrants de Kunming. Les bénévoles étudiants et les professeurs d'arts plastiques (chinois et étrangers) faisant partie du cercle d'amis de Ian et Lee s'étaient tous retrouvés dans le café-restaurant pour préparer le matériel et organiser les activités proposées aux écoliers : la construction de marionnettes de papier. Ceci avait pour but de proposer une activité ludique et créative (l'équipe fournit les papiers de couleur prédécoupés par les bénévoles dans des magazines, les tubes de colle, les crayons de couleur, les matériaux tels que feuilles d'arbres, brindilles), d'enseigner quelques mots d'anglais (les couleurs, les chiffres, les parties du corps), et de sensibiliser les enfants aux gestes de premiers secours. Ian et Lee disposent en effet d'un mannequin de formation à la réanimation cardio-pulmonaire. Ils passent de classe en classe pendant que les écoliers sont occupés à dessiner/coller/colorier et présentent des gestes de premiers secours en amusant les enfants. Lee prend des photos de ces journées, avec lesquelles il alimente le blog internet de l'association.

Il est classique, dans les récits des entrepreneurs philanthropes de nationalités diverses, de retrouver l'argument de l'importance de « rendre à la communauté », en vertu du fait que la communauté a permis à l'individu de s'enrichir. À la fin du XIX^e siècle A. Carnegie, baron américain de l'industrie de l'acier comptant à cette époque parmi les hommes les plus riches du monde, publie l'ouvrage *The Gospel of Wealth* dans lequel il explique que la société est un

²³ Tiré de la présentation du programme de l'année de césure sur le site de l'université américaine évoquée.

combat permanent, aboutissant à une sélection naturelle dont « les riches » sont le produit le plus pur (Abélès 2003). Le devoir de civilisation des entrepreneurs enrichis est alors de redistribuer une part de leur richesse afin d'aider « les pauvres » à s'élever socialement. Les fondations Carnegie, tout comme les fondations Rockefeller se consacrent ainsi au déploiement d'une *scientific charity*, c'est-à-dire à l'organisation des actions de philanthropie en vue d'une « amélioration de la communauté » : la création de bibliothèques vise à permettre l'accès à la connaissance, la construction d'hôpitaux a pour but d'ouvrir l'accès aux soins. Aujourd'hui, les magnats du *high tech* américain, dont les bénéficiaires se comptent en millions ou milliards de dollars, entendent investir (et s'investir) dans une philanthropie qui se veut sous le signe de la raison, de l'amélioration des hommes, de la collectivité, et non sous le signe de la sensibilité et de la compassion, comme l'est la charité (Abélès 2003). La charité veut avoir une action directe sur la pauvreté, la philanthropie vise elle, ancrée dans la rationalité, à avoir une action sur ses causes. Par leurs actions, les nouveaux philanthropes américains ambitionnent d'apporter des éléments de compréhension et de résolution des maux de la société, et non uniquement un apaisement de leurs symptômes.

Dans la Chine maoïste, une grande partie de l'activité économique est contrôlée et gérée par l'État (Guiheux 2006). Les entreprises publiques n'ont pas qu'un rôle économique elles ont aussi un rôle social, politique et administratif (Eyraud 1999). C'est en effet par elles (*danwei* ou unités de travail) que se règlent les questions d'alimentation (coupons de rationnement), de logement, de soins, de retraites, de crèches, d'écoles puis d'emploi, de *hukou*, de planning familial, de mobilisation populaire autour des mots d'ordre du parti. À partir de la fin des années 70 sous l'ère des réformes, la reconfiguration des entreprises bouleverse l'organisation sociale anciennement en vigueur (Guiheux 2004a; Pairault 2008) :

« Les réformes qui visent à mettre en place un nouveau type d'entreprise concourent à transformer la société. L'entreprise devient une entité économique à part entière. Elle est désormais conçue comme une organisation spécifique dont la mission est uniquement économique. L'entreprise était au cœur du système d'organisation de la société, et notamment au cœur du système de redistribution. Les droits sociaux étaient auparavant associés à l'emploi et à l'entreprise. L'emploi au sein d'une entreprise assurait l'accès à la plupart des biens publics (santé, éducation, retraite, etc.). Ces services sont désormais assurés par d'autres institutions sociales sur une

base individuelle dans le cadre d'un marché. C'est une autre société qui se met en place, différenciée socialement et contractuelle, où les droits, en particulier sociaux, sont davantage liés à la personne. » (Guiheux 2004: p.103)

Avec la prospérité découlant de la croissance économique de la Chine, les grands entrepreneurs enrichis se trouvent interpellés par la société pour repenser la place de l'entreprise dans la redistribution des richesses accumulées. C'est ainsi qu'actuellement, les grandes fortunes telles que Chen Guangbiao – industriel du recyclage – Zong Qinghou – leader des entreprises de boissons – ou encore Wang Jianlin – propriétaire d'un grand groupe dans le tourisme et l'hôtellerie – arguent de l'importance de rembourser la dette qu'ils ont contractée envers la société grâce à laquelle ils sont aujourd'hui à la tête d'empires (Guiheux 2015). En 2009, les dons d'entreprises au profit d'actions caritatives s'élèvent à plus de 30 milliards de yuan, principalement en vue de financer des opérations de secours à des personnes sinistrées lors de catastrophes naturelles, ou encore des programmes de santé et d'éducation (notamment à destination de l'enseignement primaire). Constatant que les entreprises qui contribuent le plus aux actions philanthropiques sont celles des secteurs où la concurrence est faible pour des gains très élevés (immobilier, secteur énergétique), G. Guiheux propose d'interpréter ces dons comme le rachat d'un crédit moral auprès de la société chinoise. En effet, dans une société où les inégalités socio-économiques vont croissant et suscitent de plus en plus de contestations, l'enrichissement des grands entrepreneurs doit trouver une certaine légitimité (Guiheux 2015). De nombreuses entreprises privées choisissent ainsi la voie de la philanthropie pour financer des programmes sociaux (financement d'écoles, d'hôpitaux, d'infrastructures) là où les autorités locales sont justement à la recherche de ressources, un compromis s'établissant ainsi entre les deux parties : aux entreprises privées sont accordés un statut social et un accès aux espaces politiques, aux autorités reviennent des sources de financement importantes (Ma et Parish 2006). Pour M. Abélès, les sommes colossales versées par les entrepreneurs sous forme de dons prennent particulièrement sens non pas uniquement dans une perspective matérialiste (intérêts des dons en rapport à la fiscalité), mais bien dans une perspective symbolique. Les dépenses somptuaires sous forme de dons ont pour fonction de sortir une partie de l'argent accumulé hors du circuit de l'échange marchand, venant ainsi compenser la violence de l'enrichissement et la souillure (accumulation monétaire comme fruit de pratiques interlopes) qui lui est attachée. Pour J.-L. Rocca, dans le « nouvel éthos économique chinois », c'est

l'accumulation en vue de la redistribution qui trouve le plus de légitimité sociale, et non la réussite individuelle (Rocca 1994).

Ian et Lee, loin des millions circulant dans les hautes sphères de la philanthropie chinoise, américaine ou internationale, ne sont pas moins bercés par la même idéologie du don comme contrepartie à la dette (Abélès 2003) qu'ils ont contractée à l'égard de la société chinoise d'une part, de leur réseau local d'une part. Pour contrebalancer cette dette, ils mettent en place des stratégies et pratiquent un certain nombre d'activités qui leur demandent un fort investissement personnel, faisant écho à cette philanthropie américaine réformée évoquée plus haut, fermement ancrée dans des engagements communautaires.

3.3.2 Rendre à la communauté restreinte : la structuration d'une hiérarchie familiale

Les activités philanthropiques de Ian et Lee concernent également le cercle plus restreint de leurs employées au café-restaurant. Ce positionnement des entrepreneurs s'inscrit dans des réflexions sur leur responsabilité de vie et de mort par rapport à l'équipe, qui s'intensifient suite à un attentat à la bombe perpétré dans l'établissement le 24 décembre 2008. En effet, le déroulement des jeux olympiques au cours de l'été 2008 à Pékin a été l'occasion de renforcement de crispations internes chinoises autour de questions politiques telles que la situation du Tibet ou de la province du Xinjiang (Béja 2008; Robin 2008; Wei 2008). Un poseur de bombe s'est introduit dans le café-restaurant le matin du 24 décembre 2008 et a installé son dispositif dans les toilettes. Mais le dispositif à retardement – censé déclencher l'explosion de la bombe en fin de la journée – a échoué, et l'explosion est survenue immédiatement. Elle a fait une victime, le poseur de bombe lui-même, n'a blessé aucune des employées ni aucun des clients ni les entrepreneurs. Les autorités de Kunming ont attribué cet attentat à un terroriste Ouïghour²⁴. Le café-restaurant est resté fermé pendant plusieurs semaines, Ian et Lee ne sachant pas s'ils souhaitaient ou non le rouvrir. Ils s'interrogeaient sur leur responsabilité en tant que fondateurs de cet établissement et cauchemardaient des scénarios catastrophes dans lesquels une personne de l'équipe aurait été blessée ou tuée. Finalement ils ont effectué les travaux nécessaires et rouvert le café-restaurant, les employées ont toutes repris leur poste.

Après cet événement dramatique, les entrepreneurs ont été de plus en plus convaincus de l'impact de leurs choix et de leurs actions sur les vies des employées. Certaines activités

²⁴ Les Ouïghours sont turcophones, musulmans et résident notamment dans la province autonome du Xinjiang.

philanthropiques ont alors été ciblées vers elles. DaBing était l'une des *meimei*²⁵ de HuaHua. Elle avait 17 ans quand elle est arrivée au café-restaurant en 2012. Elle fut obligée d'arrêter de travailler au bout de huit mois. DaBing était malade depuis l'enfance, elle avait consulté des médecins à l'hôpital de Kunming qui lui avaient diagnostiqué une grave pathologie rénale. Les traitements nécessaires s'avérèrent très coûteux, et la jeune fille demanda à rentrer auprès de ses parents.

Il existe de grandes disparités régionales en ce qui concerne l'accès aux soins en Chine (Cailliez 2002, 1998). Le système de santé chinois est décentralisé, reposant dans les zones rurales sur l'activité d'hôpitaux municipaux et de centres de santé villageois (Audibert et al. 2008). Les soins dispensés dans ces structures sont de moindre réputation que ceux des hôpitaux provinciaux et leurs tarifs sont parfois prohibitifs. Les autorités centrales ont amorcé en 2008 une vaste réforme du système de santé ayant pour but de renforcer l'offre de soins, de consolider les hôpitaux publics, d'étendre l'assurance maladie à l'ensemble de la population rurale, de refonder le système de prix des médicaments prescrits dans les hôpitaux et d'encourager les investissements privés (Durand-Drouhin 2011; Mathonnat et al. 2015). Bien que les dépenses publiques pour la protection sociale (assurance santé, régimes de retraite, aides au logement) aient fortement augmenté au cours des dernières années, passant de moins de 500 milliards de yuan en 2000 à plus de 5500 milliards en 2012 (Wang 2014), les travailleurs migrants restent oubliés des réformes, et l'amélioration du système de santé dans les zones rurales demeure une problématique complexe (Durand-Drouhin 2011). Aussi, lorsqu'un grave problème de santé survient au sein d'un foyer rural ayant de faibles revenus ou chez une *dagongmei*, les conséquences sont-elles lourdes pour l'individu et sa famille.

Lorsque Ian comprit que le retour de DaBing chez ses parents signifiait l'absence de mise en route d'un traitement pour la jeune fille, il refusa d'être inactif, sachant que l'inaction vouait DaBing à une mort certaine. Lui et Lee proposèrent d'organiser une collecte de fonds pour payer les soins. Les parents de DaBing n'étaient au départ pas d'accord, leur décision étant

²⁵ Le terme de *meimei* désigne les cadettes : sœurs et cousines des divers degrés (côté maternel et paternel). Il est aussi employé par les filles pour désigner des relations d'amitié proches, sans lien de consanguinité, impliquant des obligations réciproques. Le terme de *jiejie* désigne, réciproquement, les aînées sœurs, cousines et amies.

prise de ne pas s'investir dans de longs et coûteux traitements²⁶. Un revirement de situation survint pourtant quelques jours plus tard et les parents acceptèrent de faire le trajet jusqu'à l'hôpital de Kunming pour initier le traitement, qui ne pouvait être fait dans une structure intermédiaire (hôpital de préfecture). Ian et Lee ont fait jouer leurs connaissances dans le milieu des organisations non gouvernementales spécialisées en santé, ils ont ainsi obtenu des contacts avec des médecins réputés. En parallèle, ils ont mobilisé les réseaux sociaux, la clientèle du café-restaurant et ils réussirent à réunir 8 000 \$²⁷ à l'issue d'une semaine de collecte. Les dialyses que DaBing devait recevoir plusieurs fois par semaine, à vie, représentaient des frais de 5 000 \$ par an. Au cours des semaines qui suivirent, plusieurs établissements de Kunming ont soutenu la collecte : des concerts de soutien ont été organisés dans différents bars et restaurants, une grande entreprise d'eau minérale chinoise a fait don de bidons d'eau. Ian et Lee ont réuni au final 24 000 \$ en quatre mois. Mais en 2013 DaBing décéda brutalement sur le trajet pour se rendre à sa dialyse dans un hôpital de proximité. HuaHua déconseilla à Ian et Lee de participer aux funérailles²⁸. Le fonds demeure aujourd'hui ouvert, porte le nom de la jeune fille décédée, et a vocation à soutenir des actions associatives de santé.

On observe au niveau international en général (Atlani-Duault et Dozon 2011; Dozon et Fassin 2001; Farmer 1996; Fassin 2010; Hours et Sélim 2014), ainsi qu'en Chine plus particulièrement (Froissart 2011; Salgues 2012b; Sélim et Hours 2009; Yan 2009) le déploiement d'une « raison humanitaire » (Fassin 2010), ancrée dans des sentiments moraux tels que la solidarité et la compassion. Le registre de la compassion tend à se substituer à la notion de droit, et les individus se voient obligés de faire valoir le traumatisme et l'émotion pour défendre ce qui relève de leurs droits et de la justice. La « raison humanitaire » :

²⁶ Je n'ai pas rencontré personnellement les parents de DaBing, les récits qui m'ont été faits sur l'histoire de la jeune fille sont ceux de Ian et de LiLi principalement.

²⁷ Les sommes sont ici données en dollars américains car c'est dans cette devise que Ian m'a communiqué les informations.

²⁸ Je n'ai actuellement pas plus d'éléments qui permettraient une meilleure compréhension de cette douloureuse période, et notamment de l'accueil par la famille de DaBing des actions décidées et menées par Ian et Lee impactant la vie de leur fille.

« C'est l'invention de la souffrance psychique comme mode de reconnaissance des inégalités et de la marginalité sociales, avec la mise en place correspondante de lieux d'écoute dans les quartiers dits en difficulté. C'est la sollicitation toujours plus pressante de récits pathétiques de soi dans les procédures de demande d'aides financières ou les dispositifs d'insertion. C'est la reconnaissance du traumatisme comme réalité clinique et représentation symbolique des conséquences de la violence. C'est encore la mission donnée aux organisations humanitaires de gérer l'injustice et la précarité dans des espaces proches ou lointains. (...) Un nouveau langage permet d'énoncer un nouveau récit social accordant un rôle particulier et une légitimité singulière aux victimes. Cette configuration assigne une place centrale aux sentiments moraux dans l'espace public. Le pathos devient un ressort du discours et de l'action politiques. » (Fassin et Eideliman 2012: p.40-41)

Pour les individus dévoués, la satisfaction du désir d'aider l'autre (Lallier 2007) endigueraient les frustrations ressenties au sujet de ses malheurs propres, désamorçant par là-même les velléités revendicatives ou de révolte (Sélim et Hours 2009). L'altruisme comme dérivatif à la quête de justice c'est, selon M. Sélim et B. Hours, le programme proposé par l'État-parti au travers des politiques encadrant le développement du travail social et du bénévolat en Chine actuellement. Pour Yan Y., l'émergence d'un sujet chinois de la compassion à partir de l'ère des réformes prend corps dans une reconfiguration du paysage moral où la moralité collective de la responsabilité et du sacrifice de soi, prônée sous le régime maoïste, cède la place à une nouvelle moralité individuelle de l'accomplissement de Soi.

« Par exemple, lorsqu'on les interroge sur les raisons qui les poussent à aider un étranger, les Bons Samaritains répondent souvent que c'est par "compassion", "parce que cela fait du bien de se sentir capable d'aider", ou que "nous sommes tous des êtres humains et nous devrions nous entraider". Parmi les vingt-six cas que j'ai examinés, les entretiens que j'ai menés, les données récoltées sur les sites internet, personne ne fait référence à des valeurs morales collectives, ni ne mentionne Lei Feng. De la même manière, les jeunes bénévoles qui se sont précipités dans le Sichuan à leurs propres frais pour aider les victimes du tremblement de terre de mai 2008 mobilisent des raisons fortement individualistes pour expliquer leurs actions, un bon nombre d'entre eux mettant particulièrement

l'accent sur le fait qu'aider les autres donne davantage de sens à leurs propres vies. »
(Y. Yan 2009: p.22)

D'autre part, l'attentat, la maladie puis le décès de DaBing sont des événements traumatiques qui ont participé de la mise en sens par Ian et Lee de leurs rôles respectifs au sein de l'entreprise. Les termes dans lesquels les entrepreneurs ont réinterprété leur positionnement ont progressivement été empruntés au registre familial :

« Avec le nombre croissant d'employées au café-restaurant, nous avons commencé à apprendre un peu ce que c'est que d'avoir des sœurs. Nous ne perdons jamais de vue notre affaire, mais la santé et le bonheur des filles sont aussi devenus une priorité. Leurs vies se sont progressivement intriquées avec les nôtres et nous nous sommes mis peu à peu à ressembler de plus en plus à une famille. (...) Nous assumons complètement notre approche familiale dans notre entreprise et nous faisons tout notre possible pour renforcer les liens de notre équipe. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

« Elles sont comme les sœurs que nous n'avons jamais eues. » (Lee, interview du 23/11/2013)

Ian et Lee ont beaucoup parcouru les routes du Yunnan dans le but de passer par les villages de leurs employées et de rencontrer leurs familles. Ils ont également participé aux mariages de certaines des filles, liant ainsi connaissance non seulement avec des parents mais aussi avec des proches de leurs employées de tous âges. Ils conçoivent ces rencontres comme un investissement personnel fondamental de leur part. Voici un extrait de conversation à laquelle Ian se souvient d'avoir assisté entre la mère de l'une des employées du café-restaurant et Lee. Cette dernière lui précisait qu'il avait le droit de corriger (physiquement) sa fille à chaque fois qu'elle le méritait. Ian explique aujourd'hui :

« Ce que voulait dire la mère en disant ça à Lee, c'était qu'il était désormais le tuteur de sa fille, puisqu'elle ne pouvait plus la surveiller. À Kafeiting, nous avons pris cette notion très au sérieux et nous savions que nous étions devenus plus que des employeurs. » (Manuscrit autobiographique rédigé par Ian, version d'octobre 2013)

Les travaux sur les liens de parenté au sein des entreprises ont permis de circonscrire deux grands faits sociaux (Sélim 1998). Le premier est que la légitimation de l'ordre interne de l'entreprise par sa direction au moyen de formes rituelles de parenté est quasi-universelle. Le second est que les acteurs participent à la fois de façon volontaire et inconsciente à l'édification d'une appartenance communautaire, et que cette édification masque la domination constitutive des rapports de travail. M. Sélim propose d'analyser les parentés sociobiologique et fictive dans l'entreprise comme la personnalisation de la subordination. Je propose de réfléchir à la structuration d'une hiérarchie familiale à l'intérieur du café-restaurant Kafeiting non pas comme à une idéologie qui viendrait masquer des rapports de domination, mais comme à un ensemble de normes idéelles (Godelier 1978) incorporées par les individus et venant construire les rapports sociaux entre les membres de l'équipe. En effet, l'idée de « masquer » suppose une chronologie séquentielle qui ne correspond pas aux observations réalisées dans le cadre de cette recherche. La chronologie serait la suivante : les personnes se rencontrent, entrent dans des rapports de travail et donc d'exploitation, puis légitiment voire dissimulent ces rapports de domination par des explications au nombre desquelles, les liens familiaux qui, prétendument, les uniraient. En réalité, mon propos est de dire que les normes familiales sont déjà incorporées par les individus (entrepreneurs et employées), avant que ceux-ci ne se rencontrent – ou bien, si elles ne sont déjà incorporées, notamment pour les entrepreneurs, elles le sont progressivement – et ils construisent leurs rapports sociaux en fonction de ces représentations qu'ils mobilisent. Comment comprendre dès lors les représentations idéologiques qui sont l'armature du rapport social entre les entrepreneurs et leurs employées ?

Je voudrais proposer de revenir au travail de M. Weber sur la domination légitime pour appréhender cette position de « grands-frères » des entrepreneurs (Weber 2014). Pour M. Weber la domination est la possibilité de trouver obéissance pour un certain ordre émis, il distingue trois idéaux-types purs de la domination légitime : la domination légale, la domination traditionnelle et la domination charismatique. Chaque type de domination se fonde sur un type de légitimité. Dans la domination légale, l'autorité d'un individu repose sur une codification objective et formelle. On obéit à une personne non en vertu d'un droit propre à cette personne, mais en fonction d'une règle préétablie indépendante des motivations et des intérêts personnels. Selon l'auteur, cet idéal-type est celui des autorités administratives ou encore de l'entreprise privée capitaliste. La domination traditionnelle repose, elle, sur la croyance dans le caractère

sacré d'ordres existant depuis toujours, sur l'habitude intériorisée. L'obéissance au maître se fait en vertu d'une dignité qui lui est propre (le type le plus pur en serait la domination patriarcale). Les relations entre individus dans la domination traditionnelle ne sont pas structurées par la discipline et le devoir objectifs mais par la loyauté, ainsi que par les affects et les intérêts personnels (les serviteurs dépendent du maître sur un mode personnel : membres de sa famille, amis personnels). M. Weber distingue deux structures de cette forme de domination. Tout d'abord la structure purement patriarcale qui repose sur une situation de dépendance totale vis-à-vis du maître, les serviteurs n'ont alors aucune garantie contre l'arbitraire du maître. La seconde structure est statutaire, les serviteurs ont une fonction auprès du maître acquise par transaction juridique (et non par lien personnel). Pour M. Weber, cette forme de domination s'oppose typiquement radicalement à la situation d'un travailleur employé sous contrat dans une entreprise. La domination charismatique enfin s'exerce selon l'abandon affectif à une personne (prophète, héros de guerre...). L'auteur souligne dans son texte que le maintien de la plupart des rapports de domination légitime repose sur des fondements mixtes. L'analyse des rapports entre les entrepreneurs et les employés du café-restaurant révèle la façon dont peuvent se mixer les légitimations en pratique. Car la position de grand-frère ne renvoie pas à une légitimité légale, mais à une forme de légitimité traditionnelle où les rapports de hiérarchie contractuels se dissolvent sous les effets de la hiérarchie familiale, et dans cette démarche les intérêts idéels et matériels des employeurs et des employés se rencontrent et convergent pour une part, contribuant à la stabilité des relations. Parce que Ian et Lee ont pris cette place de « grand-frère », ils renforcent leur légitimité dans l'entre-soi créé au sein de l'entreprise.

Conclusion

Ce chapitre s'est donné pour but de fournir une description fine de la fabrication, à l'échelon le plus local, d'une idéologie de la responsabilité sociale d'entreprise, et de l'*empowerment* des *dagongmei*, tout en proposant de mettre en perspective le niveau microsociologique avec les discours et dynamiques aux échelons nationaux et internationaux. Ian et Lee aspirent, nous l'avons vu, à repenser les rapports salariaux, les conditions d'exploitation par le travail, et se refusent à cautionner des rapports de domination plaçant leurs employés dans une situation subalterne. Les pratiques entrepreneuriales qu'ils déploient ne remettent néanmoins pas en cause un ordre social établi – dans lequel les dominations s'exerçant sur les *dagongmei* sont multiples – et apparaissent finalement comme servant la consolidation de cet ordre : en

assumant et en se réappropriant l'idéologie de l'enrichissement, de la réussite, de l'aide à autrui comme des responsabilités individuelles, les entrepreneurs affermissent les politiques économiques suivies par le gouvernement.

Les éléments dégagés dans cette description sont également à intégrer à un autre jeu d'échelle : celui interne à l'entreprise. Nous allons en effet voir en deuxième partie que l'idée d'une possibilité de réussir à force de volonté et de travail, la nécessité morale de redistribuer les fruits de sa réussite, l'accès aux loisirs et à la consommation comme participation à la vie urbaine moderne, sont des thèmes forts structurant les expériences des *dagongmei* rencontrées au cours de cette recherche.

Conclusion de la partie 1

En introduction de cette première partie, nous posons la question suivante : si le projet de modernité et de mondialité de la Chine a façonné de nouveaux sujets-travailleurs *dagongmei* et *dagongzai*, par la transformation de corps de migrants ruraux en corps de travailleurs industriels (Pun 2012), quels sujets *dagongmei* une entreprise socialement responsable, installée à Kunming capitale de la province du Yunnan, se propose-t-elle de contribuer à produire ?

Nous avons tenté de répondre à cette question en cernant la structuration du marché du travail dans la province du Yunnan autour du secteur de l'industrie touristique dont le dynamisme explique, entre autres déterminants, la multiplication des emplois de service et commerciaux dans la ville de Kunming. Le café-restaurant Kafeiting, créé au début des années 2000, participe du mouvement amorcé au cours de la décennie 90 à Kunming, de déploiement et de diversification des espaces dédiés à la consommation, aux loisirs et au tourisme.

D'une part, nous avons fait un état des lieux des multiples relations de domination dans lesquelles les jeunes femmes originaires de zones rurales non qualifiées sont prises actuellement en Chine. D'autre part, nous avons vu que l'établissement Kafeiting adopte un positionnement spécifique vis-à-vis des *dagongmei* qu'il emploie : réflexions autour de la responsabilité sociale de l'entreprise, mission d'*empowerment*, pratiques philanthropiques. L'analyse des représentations qui nourrissent ce positionnement nous a permis de dégager l'imbrication de plusieurs niveaux idéologiques, et de comprendre les réappropriations locales de discours dominants : l'entrepreneur socialement responsable comme nouveau modèle citoyen, économiquement astucieux et altruiste, pouvant inspirer les masses laborieuses ; l'*empowerment* comme outil de sortie de la pauvreté. Les entrepreneurs conçoivent leur positionnement comme force d'opposition à un système d'exploitation vaste, néanmoins ils mobilisent des outils qui, sans qu'ils ne le souhaitent, renforcent un ordre social établi dans lequel les responsabilités échouent aux individus. Les entrepreneurs (ainsi que les employées, nous allons le voir en deuxième partie) se débattent avec une hiérarchisation structurelle du marché du travail, avec une différenciation rigide des statuts sociaux contre lesquels les solutions trouvées reposent principalement sur la préservation d'un entre-soi.

Partie 2. La fabrique du sujet *dagongmei*

Introduction de la partie 2

Comprendre le potentiel d'un dispositif de changement social (ici le café-restaurant Kafeiting) sur l'autonomisation des femmes implique d'explorer plusieurs domaines de connaissance (Guérin, Palier, et Prévost 2009). Tout d'abord, il s'agit d'appréhender les normes sociales de genre ainsi que les facteurs d'inégalités entre les hommes et les femmes au niveau intrafamilial, communautaire et social. Puis il convient de s'interroger sur les activités génératrices de revenus dans lesquelles les femmes sont impliquées, ainsi que de faire le point sur les sources de dépenses auxquelles elles font face. Enfin, il est important de décrypter les réseaux sociaux dans lesquels elles s'inscrivent, pour en comprendre les hiérarchies. À la lumière de ces éléments, l'analyse des parcours individuels des jeunes femmes employées dans le café-restaurant Kafeiting nous informe sur les identités de ces nouveaux sujets *dagongmei*, ainsi que sur la reconfiguration ou la reproduction de rapports de subordination. Pour Pun N. la formation du Soi moderne des sujets *dagong* passe par plusieurs processus. D'une part le Soi moderne est le produit de techniques d'individuation, c'est-à-dire de l'atomisation de la vie des individus, résultant du fonctionnement d'un capitalisme globalisé : les individus se retrouvent seuls à agir face à des questions qui sont structurellement déterminées. D'autre part le Soi moderne est également travaillé par des techniques de formation relationnelle du sujet, c'est-à-dire la réapparition des forces sociales prises dans les mailles du *guanxi* (réseau social), du *tongxiang* (relation au lieu de naissance), de la parenté, du genre, du statut matrimonial (Pun 2012). Ces pratiques de formes de vie collective sont les tactiques quotidiennes déployées par les individus en réaction aux forces du marché et à l'individuation.

Cette deuxième partie se propose dans un premier temps de décrypter les pratiques et les représentations des employées de Kafeiting concernant leur rapport au travail. Ce chapitre sera l'occasion de mettre en balance les idéologies analysées dans la première partie et la réappropriation que les *dagongmei* en font. Le chapitre suivant interrogera les statuts de fille, d'épouse et de mère, il permettra de dégager les hiérarchies qui structurent l'entre-soi au café-restaurant, les modalités d'édification et de réaffirmation d'un éthos commun, les voies de la reconnaissance d'une respectabilité sociale pour les jeunes femmes ainsi que leurs marges de manœuvre pour la transgression des normes qui encadrent leurs parcours. Nous concluons cette

partie par une approche de la mobilité et de la consommation des *dagongmei* tout autant comme vecteurs d'acquisition d'un capital culturel que comme lieux de la distinction sociale.

Chapitre 4. Le sujet travailleur individualisé et essentialisé : un nouvel ordre social chinois de la responsabilité individuelle

Introduction

Les employées du café-restaurant Kafaiting n'ont pas de diplôme, leur accès au marché du travail de Kunming est déterminé par cette absence de qualification, l'arrêt de leur scolarité ayant été en amont déterminé par les conditions socio-économiques de vie pour leurs familles majoritairement paysannes, et par le fait qu'elles sont des filles. En tant que travailleuses non qualifiées, les jeunes femmes d'origine rurale ont accès notamment aux emplois de service et de care, considérés comme particulièrement appropriés pour les femmes, nous allons le montrer dans ce chapitre. Nous allons en outre nous intéresser à la réappropriation opérée par les jeunes femmes du discours dominant présenté en première partie, concernant la responsabilité individuelle de la sortie de la pauvreté.

4.1 Les *dagongmei* et le marché du travail : un point sur les déterminants sociaux structurels

4.1.1 Les enjeux de la scolarisation pour les *dagongmei* et leurs enfants

Les discriminations impactant les choix professionnels des jeunes femmes sont nombreuses. L'une d'entre elles est l'inégalité d'accès à l'instruction, aboutissant à la difficulté d'obtention de qualifications diplômantes, condition essentielle pour négocier sa force de travail sur un marché segmenté et très concurrentiel. La durée moyenne d'éducation des femmes chinoises a presque doublé depuis le début des années 90 (4,7 ans en 1990 contre 8,8 en 2010), avec d'importantes disparités géographiques à l'intérieur de la Chine (Attané 2012a). Néanmoins, dans les provinces du centre et de l'ouest du pays, la durée moyenne d'éducation dans les zones rurales est de 6,8 ans (soit 2 ans de moins que la moyenne nationale). La plupart de mes interlocutrices n'avaient pas dépassé le diplôme de l'école primaire (*xiaoxue biye*), certaines étaient allées jusqu'au diplôme du collège (*chuzhong*), trois d'entre elles avaient été au lycée (*gaozhong*), les deux premières n'y avaient pas obtenu leur diplôme (WenDi et WenDa), la troisième avait suivi quelques semestres d'enseignement à l'université (LiLi). Pour celles qui avaient arrêté leur scolarité, les motifs invoqués paraissaient individuels au prime abord :

« J'ai eu le diplôme de l'école primaire (*xiaoxue biye*). Je ne voulais pas continuer l'école, c'est pour ça que je suis partie travailler. Je n'étais pas bonne à l'école (*rires*), alors je ne voulais pas continuer... » (YaYa, interview du 14/01/2015)

« J'ai commencé l'école quand j'avais 7 ans... Quand j'ai commencé l'école, j'étais vraiment très mauvaise (*wo xuexi hen cha*) (*rires*), je copiais les devoirs des autres (*rires*) ! Je copiais tout le temps les devoirs de NuoMa surtout... Je rentrais à la maison et je ne disais pas à mes parents que je copiais les devoirs des autres, je revenais même avec les meilleures notes (*manfen*) (*rires*). Je ne savais pas écrire et NuoMa m'aidait à écrire, et un jour le professeur s'en est rendu compte, il m'a grondée ! (...) Quand j'ai eu mon diplôme de l'école primaire, mes parents voulaient que j'aille au collège (*chuzhong*). Mais je leur ai dit que je ne voulais pas y aller. J'étais tellement mauvaise à l'école, si j'allais au collège, je n'allais pas y arriver (*xue bu hui*). Je suis sérieuse pourtant (*nuli*), mais quoi que je fasse, je ne comprends pas bien (*xue bu qingchu*), je ne sais pas pourquoi... *Et NuoMa, elle y est allée au collège ?* Oui, mais moi je ne voulais pas, ça ne servait à rien, c'était une perte de temps (*wo baiqu*). » (Ping, interview du 07/02/2015)

L'attrait pour l'école ainsi que le regard que les jeunes femmes portaient sur leurs capacités d'apprentissage étaient complexes. Lorsqu'elles estimaient que les efforts accomplis par leurs familles afin de leur permettre de suivre une scolarité étaient démesurés par rapport à leur niveau, les jeunes femmes étaient nombreuses à se tourner vers l'exercice d'une activité rémunératrice. Plusieurs de mes interlocutrices avaient fait ce choix contre l'avis parental. D'autres auraient aimé poursuivre leur scolarité mais n'en avaient pas eu l'autorisation. Ces résultats sont retrouvés par de nombreux auteurs dont les travaux s'attachent à comprendre les facteurs qui déterminent un accès inégal à l'école entre les filles et les garçons dans différentes zones rurales de la Chine (Adams et Hannum 2008; Brown et Park 2002; Connelly et Zheng 2003; Davis et al. 2007; Zhang, Kao, et Hannum 2007). La pauvreté du foyer est, selon les auteurs, un facteur qui a plus de poids sur les scolarités des filles, dont on attend davantage qu'elles soient brillantes pour justifier la poursuite d'un cursus.

GuiLi a arrêté l'école juste après avoir obtenu son diplôme de *chuzhong* (équivalent du collège), elle avait alors 16 ans. Dans les deux semaines qui ont suivi, elle s'est faite embaucher à Kafeiting :

« *Pourquoi tu as arrêté l'école ? Comment expliquer ?* J'ai arrêté parce que... Parce que je trouvais que je n'avais pas d'assez bons résultats (*wo ziji jue de wo ziji de xuexi bu shi hen hao*), je ne pouvais pas avoir de très bons résultats (*bu neng neige...*

zheshi yige hen hao de chengji). Si j'avais continué l'école, j'avais un peu l'impression que c'était du gaspillage (*ganjue langfei*) ! Mes résultats étaient très ordinaires (*zhongxing*). Je n'avais pas des résultats catastrophiques (*hen cha*), mais je n'avais pas des résultats très bons. Les professeurs disaient que j'étais sérieuse (*renzhen*), mais simplement, quand il y avait les examens, ben je n'avais pas de super résultats, je t'assure ! C'est rigolo de parler de tout ça ! À l'époque, mon père voulait m'envoyer dans une école médicale (*weixiao*), pour faire docteur ou infirmière. Et je ne savais pas du tout ce que c'était. Et je lui ai dit : non je n'irai pas (*wo shuo wo bu qu*). Je lui ai dit que je voulais partir. Et je suis partie [travailler]. (...) Et puis quand j'allais à l'école, chaque semaine ça faisait des frais. Peut-être le plus bas pour une semaine c'était 30 ou 40 kuai. Et du coup, tous les mois, il fallait qu'ils [mes parents] me donnent tellement d'argent, et j'avais l'impression de leur causer beaucoup de stress, en allant à l'école à cause de ces frais. Et aller au lycée, je crois que ça aurait été pire. *Parce que ça aurait été plus cher ? C'est ça*²⁹. Ces 30 kuai, c'était mes frais de vie (*shenghuofei*). C'est-à-dire pour acheter mes livres, mes crayons... Mes parents allaient au marché (*ganji*) pour vendre des choses, parfois ils me donnaient 40 kuai, 50 kuai. Et ça, de notre point de vue au village, c'est difficile (*hen kunnan*). S'il fallait me donner 40 kuai, ce n'était pas facile pour eux de les gagner. Ce n'est pas comme nous. Quand tu travailles à l'extérieur (*chulai waimian dagong*), en un mois, tu gagnes 1000 ou 2000 kuai. Mais au village, il faut vendre des produits et c'est très dur (*tai nan le*). Il faut vendre un poulet, un porc, ou des légumes. C'est difficile de gagner de l'argent au village. Et si c'est le moment de planter le maïs ou le riz, c'est encore plus compliqué d'avoir de l'argent. Parce qu'à cette époque, il faut acheter les engrais (*feiliao*), et ça c'est très cher. Donc quand il faut sortir à la fois l'argent pour les frais d'école et pour les engrais, c'est une grosse pression parfois. Vraiment au village ce n'est pas facile d'avoir de l'argent. On n'a pas tant de terres à cultiver (*muchang*), on ne produit pas à une grande échelle (*daguimo*), donc en général chacun fait ce dont il

²⁹ Les neuf ans de scolarité gratuite, financée par le gouvernement, comprennent six années d'école primaire (*xiaoxue*), puis trois années de « collège » (*chuzhong*). La participation du gouvernement s'arrête pour le lycée et l'université, les frais sont alors importants.

a besoin, et n'a pas grand-chose à vendre (*chabuduo women ziji yong, mei you mai*).

Dans notre village, en tout cas c'est comme ça. » (GuiLi, interview du 21/01/15)

Les rationalisations opérées par les jeunes filles concernant leur légitimité à poursuivre une scolarité seraient ainsi impactées par l'idée que le coût que représenteraient leurs études ne serait rentable qu'à la condition d'avoir un niveau particulièrement bon. Ceci ne vaudrait pas pour les garçons, et plusieurs théories sont avancées concernant le traitement différencié des filles et des garçons en Chine vis-à-vis de l'éducation scolaire. La préférence pour la descendance masculine est largement documentée depuis le 19^e siècle, elle a abouti aujourd'hui à un important surplus démographique d'hommes aux âges adultes (Attané 2012b, 2002; Banister 2004; Croll 2000). L'expression employée par mes interlocutrices pour désigner les attitudes familiales et sociales qui marquent l'importance des fils par rapport aux filles dans un système patriarcal est *zhong nan qing nü*, littéralement « valoriser les garçons, rabaisser les filles ». Pour les auteurs, cette préférence favorisant les fils s'incarne dans les inégalités scolaires entre autres : conçue comme un investissement pour le futur, l'éducation scolaire des fils ferait plus sens en raison de la fréquence des mariages patrilocaux (D. Li 2004). C'est en effet habituellement le fils (accompagné de son épouse) qui reste attaché au foyer de ses parents, dont il a la charge lors de leur retraite, tandis que la fille rejoint le foyer de son époux (J. Li et Lavelly 2003). Or, nous avons vu dans la première partie que la question de la prise en charge des parents âgés est particulièrement cruciale pour les personnes travaillant dans le secteur agricole (ce qui est la situation la plus fréquente chez les parents des employées du café-restaurant Kaféiting), qui ne touchent pas de pension de retraite de la part de l'État et doivent donc compter sur leurs propres ressources ou celles de leurs enfants pour subvenir à leurs besoins (Attané 2012b; Pang, de Brauw, et Rozelle 2004). De plus, on observe la recrudescence ces dernières années de stéréotypes genrés, parmi lesquels ceux qui concernent le mariage des femmes chinoises en général (et des filles nées dans des foyers ruraux pauvres en particulier). Il est communément admis par beaucoup qu'il vaut mieux pour une femme faire un bon mariage qu'une bonne carrière, ce qui diminue la légitimité d'un fort investissement pour la construction d'une carrière (Attané 2012a; D. Li et Tsang 2005; Sélim 2012).

« Cette conviction, que près de la moitié des femmes partagent désormais (48,0 % en 2010 – soit 10 points de plus qu'en 2000 – et 40,7 % des hommes) laisse ainsi

entrevoir la forte intériorisation de la domination masculine, plus encore par les femmes que par les hommes. » (Attané 2012a: p.9)

Dans le cadre de cette recherche, qui n'a pas vocation à être représentative, des pratiques de soutien financier pour les études à l'intérieur des fratries ont été observées, des aînées vers les cadets et les cadettes. Ces soutiens suggèrent l'importance de la question de la poursuite d'une scolarisation aussi bien pour les filles que pour les garçons pour les migrants de la seconde génération, et placent les membres d'une fratrie dans des relations d'obligations qui sont parfois sources de tensions.

WenDi est née en 1987, sa petite sœur WenDa en 1989 et leur petit frère en 1998. C'est le petit frère qui aura un jour la charge de ses parents vieillissants. Les parents de la fratrie ont longtemps été paysans, mais leur lopin de terre cultivable ne nécessitait pas plus d'une personne pour l'entretien. Si bien qu'au moment de l'enquête, seul le père restait au village, la mère travaillait à la plonge d'un restaurant à Kunming, WenDi était manager à Kafaiting et WenDa renonçait à sa carrière à Kunming pour rentrer au village se marier en 2015. WenDa faisait souvent référence dans nos conversations à la pauvreté dans laquelle elle avait grandi. WenDi, l'aînée, est allée à l'école jusqu'au lycée mais elle n'a pas obtenu son *gaokao* (équivalent du baccalauréat). La mère aurait aimé qu'elle redouble et continue ses études, mais à l'époque WenDi ne le souhaitait pas. WenDa, la cadette, était encore écolière en *chuzhong* (équivalent du collège) lorsque sa mère et sa grande sœur ont toutes deux quitté le foyer pour aller travailler et gagner plus d'argent que ne pouvait en rapporter toute activité au village. La grande sœur a d'abord travaillé au café-restaurant de l'enquête à Shengping avant de suivre le déménagement de l'entreprise à Kunming. La mère a trouvé un emploi dans une petite boutique de nouilles (*mixian*) à Kunming, mais le bâtiment a été détruit au cours de travaux d'aménagements urbains. Elle a ensuite trouvé à s'employer comme bonne (*baomu*) chez un couple ayant une petite fille. Ces derniers ont rapidement déménagé à Pékin pour des raisons professionnelles, la mère de WenDi et WenDa les a accompagnés et est restée trois ou quatre ans à leur service, ne revenant que pour les périodes de Nouvel An. Lorsque WenDa est arrivée en *gaozhong* (équivalent du lycée), ses frais de scolarité et de vie quotidienne s'élevaient à environ 70 kuaï par semaine. C'était notamment WenDi qui fournissait l'argent grâce à son salaire au café-restaurant (elle gagnait 300 yuan par mois et en reversait 200 à sa petite sœur). Les parents espéraient que WenDa passerait son examen d'entrée à l'université (*gaokao*), et qu'elle pourrait

intégrer une bonne université. Ils voulaient pour elle un bon emploi c'est-à-dire, selon les termes de WenDa, un emploi stable (*wending*) et qui paye bien (*shouru bijiao gao de*). Mais WenDa n'appréciait pas d'être dans une position de subordination par rapport à sa sœur, et fit ce qu'elle pouvait pendant plusieurs années pour préserver son autonomie et marquer sa différence. WenDa vint à Kunming pour y travailler elle-aussi, mais après quelques mois passés en restauration, elle décrocha un emploi dans une grosse entreprise de photographie à Kunming. Elle s'occupait de communication et de scénographie : elle conseillait les clients pour la réalisation des clichés de leurs albums (par exemple les albums de mariage), gérait les décors, les poses, les coiffures et les maquillages etc. Elle aimait beaucoup ce travail et considérait bien gagner sa vie, son salaire était fonction des résultats qu'elle obtenait (elle pouvait gagner jusqu'à 7000 yuan mensuels, sans prise en charge du logement ni de la nourriture, elle vivait à l'époque en colocation). Après cinq ans dans cette entreprise, elle s'est sentie épuisée (*hen lei*) : le salaire au prorata des résultats générait beaucoup de stress et de compétition dans cette structure de près de deux cents personnes. Elle décida d'en partir et de venir travailler un temps au café-restaurant Kafeiting avec WenDi. Mais surtout, WenDa allait sur ses vingt-cinq ans, n'avait pas trouvé de compagnon à Kunming, l'abandon de sa carrière précédait la programmation d'un mariage qu'elle ne souhaitait pas. D'autre part, au moment de l'enquête le petit frère suivait des études de mécanique automobile dont les frais étaient particulièrement élevés : 300 yuan par semaine. Mais la participation financière de WenDi et WenDa était minime, c'était la mère qui, par son emploi à Kunming, assumait l'essentiel du coût des études de son fils. L'enchevêtrement des logiques d'action de WenDi, de WenDa et de leur mère montre bien les contraintes qui pesaient sur chacune, quant à la poursuite de la scolarité de WenDa, ainsi que le poids de la nécessaire alliance matrimoniale, venant mettre un terme au début de carrière réussi de la jeune femme.

Les expériences de FaBi et HuaHua, toutes deux issues de la seconde génération de travailleurs migrants, montrent que la question de la scolarisation est également cruciale pour leurs propres enfants, et vient à nouveau nuancer les résultats d'autres auteurs évoqués précédemment. Les deux jeunes femmes étaient toutes deux installées à Kunming avec leurs conjoints, avaient pour perspective d'y demeurer, et étaient mères de petites filles, âgées de 5 et 6 ans. La fille de HuaHua était inscrite dans un jardin d'enfants du centre-ville, la fille de FaBi était en première année d'école primaire dans un établissement pour enfants de migrants

en périphérie de la ville, quartier où résidaient FaBi et son époux. Au moment de l'enquête, les fillettes n'étaient pas à l'âge où la question de la poursuite de la scolarité se posait dans les termes de la construction d'une carrière. Néanmoins FaBi et HuaHua accordaient une importance cruciale à celle-ci en tant qu'outil d'une éventuelle ascension sociale pour leurs enfants. FaBi et HuaHua étaient soucieuses d'offrir à leurs filles les possibilités d'une scolarité plus longue et fructueuse que la leur. L'une et l'autre insistaient sur les difficultés traversées dans leur parcours de jeunes travailleuses non qualifiées, et estimaient la plus-value de l'obtention de diplômes.

FaBi et son époux faisaient le choix de rester à Kunming, malgré le coût financier de la vie urbaine, car pour gagner plus d'argent, il leur aurait fallu sacrifier l'éducation (familiale et scolaire) de leur fille, ce qu'ils ne souhaitaient pas :

« J'ai déjà pensé à aller ailleurs, mais bon, on a notre fille, maintenant elle va à l'école, et c'est quand même un peu mieux de rester ici. Si on rentre au village (*laojia*), ce n'est pas aussi bien qu'ici. Il y aurait la solution d'aller loin pour travailler, mais elle nous manquerait beaucoup, et puis ce serait sa grand-mère (*nainai* [la grand-mère paternelle]) qui l'élèverait... Et son éducation et la nôtre... Ce n'est pas la même chose. Après, le caractère de notre fille, l'éducation... Ce ne serait pas l'idéal. » (FaBi, interview du 13/01/2015)

Ce qui importe avant tout à FaBi désormais, c'est l'éducation scolaire de sa fille. La vie dans la capitale de la province lui paraît être ce qu'elle peut donner de mieux à son enfant, afin que cette dernière ne connaisse pas la succession des difficultés qui ont été les siennes (et qui sont détaillées dans la sous-partie suivante) :

« Si tu n'as pas beaucoup de connaissances (*zhishi*), ce n'est pas facile de se faire une place dans la société (*chuqu shehui, keneng rongru bu liao*), il faut apprendre des choses, se faire un ensemble de connaissances larges, le reste est plus facile, trouver un travail, rencontrer des gens. Ce qui est important pour moi, c'est qu'elle aille à l'école. Après, on ne lui fait pas faire de la musique, de la danse, on veut surtout qu'elle aille à l'école et qu'elle soit mieux que nous (*rang wo de nuer bi women hao*), qu'elle ait plus de connaissances que nous (*dong zhishi*), et que la vie soit moins dure (*kunnan*) pour elle. » (FaBi, interview du 13/01/2015)

De son côté, par l'intermédiaire d'une connaissance, cliente habituée du café-restaurant, HuaHua avait pu obtenir pour sa fille une place dans un jardin d'enfants en plein centre-ville de Kunming, à quelques minutes à pieds de son domicile et de son lieu de travail, à des tarifs négociés. Elle économisait en vue de lui payer prochainement des cours particuliers, n'étant pas sûre du niveau de l'école dans laquelle elle aurait la possibilité de commencer sa scolarité.

En effet, la scolarisation des enfants des travailleurs titulaires d'un certificat de résidence temporaire et non du *hukou* de la localité est semée de difficultés (Froissart 2003; Hu et Szente 2010; Salgues 2012a, 2012b). Les écoles publiques de Kunming sont financées par le gouvernement local de la capitale et dénoncent les coûts supplémentaires de la scolarisation d'enfants de migrants (dont les frais de scolarité sont normalement endossés par les localités dont ils sont originaires). L'accès aux écoles publiques fait l'objet de débats et de mesures d'ajustement qui peinent à s'appliquer au niveau local. L'intégration d'une école publique pour un enfant de migrant dépend alors souvent de relations, ou repose sur l'acquiescement de droits d'inscription très élevés qui disqualifient nombre de parents travailleurs. L'alternative est l'inscription de l'enfant dans une école privée pour enfants de migrants, souvent fondée par des enseignants ou des hommes d'affaires eux-mêmes migrants (Salgues 2012a), écoles bon marché mais précaires : la qualité des enseignements pâtit des mauvais salaires perçus par le corps professoral, de la surcharge des effectifs en classe (les classes de 60 ou 70 élèves sont la norme), de la précarité des locaux (parfois prêtés par les autorités locales en attendant d'être détruits obligeant les écoles à de fréquents déménagements) et du mobilier (de récupération).

Le choix fait par HuaHua et son époux de rester à Kunming, malgré les difficultés administratives et financières, était là-encore motivé entre autres par la détermination d'offrir à leur fille de meilleures écoles que celles accessibles dans des villes plus petites ou dans les campagnes dont ils étaient originaires, tout en vivant tous ensemble. L'enseignement en zone rurale était considéré par mes interlocutrices, de leur propre expérience, comme de moindre qualité (et donc disqualifiant pour la poursuite d'un cursus long), souvent d'accessibilité plus difficile, et offrant des possibilités plus restreintes quant au contenu des formations (Bastid-Bruguière 2001). HuaHua postait régulièrement sur *weixin*³⁰ des vidéos des activités de l'enfant, offertes par la vie urbaine : cours de natation, leçons de piano, ateliers de dessin et peinture, sorties en ville (dégustation d'un goûter dans un commerce du centre-ville) ou

³⁰ *Weixin* est l'un des réseaux sociaux les plus populaires en Chine.

excursions en famille autour de Kunming. Tout ceci était source d'une grande satisfaction pour HuaHua, qui n'envisageait pas de travailler en un lieu tandis que sa fille serait scolarisée en un autre, situation qui s'observe fréquemment pour les travailleurs migrants comme pour les résidents locaux.

C'est le cas par exemple pour YingDe, elle aussi mariée et mère d'un enfant (un petit garçon). YingDe, née en 1987, est une amie d'enfance de WenDi, elles étaient camarades de classe. YingDe a grandi dans une famille de paysans, elle a été à l'école jusqu'à 17 ans, âge auquel elle a obtenu son diplôme de *chuzhong* (équivalent du collège). YingDe a une petite sœur de trois ans sa cadette, les parents n'avaient pas les moyens de faire poursuivre un cursus scolaire à leurs deux filles. YingDe, bien qu'appréciant l'école, a donc arrêté ses études et quitté le foyer pour aller travailler à Kunming. Elle espérait pouvoir ainsi gagner suffisamment sa vie pour permettre à sa petite sœur de passer le *gaokao* (équivalent du baccalauréat). Son premier emploi était un poste de bonne (*baomu*) chez un couple du Sichuan ayant deux enfants en bas-âge. C'est un travail qui ne lui plaisait pas particulièrement :

« Je n'aimais pas trop faire bonne. Je devais tout faire à la maison, ça faisait beaucoup de responsabilités. Je n'aimais pas trop m'occuper des enfants non plus... Et puis les patrons n'étaient pas terribles (*rires contenus*). Ils étaient radins (*xiaoqi*) ! *Tu gagnais combien ?* En arrivant, je gagnais 260 kuai. Après deux ans, je gagnais 500 kuai. Je vivais dans leur maison. Je n'avais pas de jour de repos. Et puis j'avais la responsabilité de la sécurité des enfants, qui étaient petits. Il fallait que je m'occupe de leurs repas, de ce dont ils avaient besoin. Mais mon plus gros souci, c'était la santé du tout petit. J'avais peur qu'il tombe malade. Il y avait deux enfants : une petite fille de 7 ans et un petit garçon de 3 ans. Le petit pleurait tout le temps, et puis il n'avait pas une bonne santé, alors je me faisais beaucoup de souci (*danxin hen duo*). Il y avait des moments où sa mère n'était pas là, et j'avais encore plus peur qu'il ne tombe malade ! » (YingDe, interview du 08/01/15)

Au bout de deux ans, la famille a déménagé à Chongqing et proposé à YingDe de les suivre, YingDe a refusé. Elle est passée par une entreprise de services ménagers de Kunming (*jiazheng gongsi*) pour trouver un autre emploi. Elle a été recrutée par des commerçants du grand marché pour vendre des chaussures. Cet emploi l'a occupée pendant environ un an et demi avant qu'elle ne décide d'arrêter. Elle est alors rentrée chez ses parents où elle a passé un mois, sans rien

trouver à faire. Elle échangeait régulièrement avec WenDi (qui travaillait déjà depuis plusieurs années au café-restaurant de l'enquête) par téléphone et par les réseaux sociaux. WenDi avait un cousin (*biaoge*) qui travaillait dans un café tout proche du café-restaurant de l'enquête à Kunming, elle savait par son intermédiaire que l'établissement cherchait quelqu'un. WenDi en a informé YingDe qui est revenue à Kunming et s'est fait embaucher là, jusqu'à la fin de l'année 2008. En janvier 2009, YingDe s'est mariée dans son village, avec un jeune homme de trois ans son aîné, fils de paysans tout comme elle et issu d'une fratrie de trois garçons. C'est l'époux qui a rejoint le foyer de YingDe. En septembre 2009 elle a donné naissance à un fils. YingDe a alors passé environ quatre ans chez ses parents. Les premiers mois ont été consacrés à son nouveau-né, tandis que sa mère s'occupait du travail de la ferme (nourrir les porcs, cueillir des feuilles de thé, prendre soin des plantations de maïs et de riz). Le père de YingDe et son époux partageaient régulièrement travailler (*dagong*) ailleurs. Une fois le bébé sevré, YingDe a pris en charge les travaux de la ferme tandis que sa mère s'occupait du petit. La famille vivait dans un bâtiment ancien, YingDe et son époux avaient pour projet de construire une maison neuve. À cette époque, une trentaine d'hommes et de femmes du village étaient employés sur des chantiers du bâtiment à Tianjin (située à quelque trois mille kilomètres de là), l'époux de YingDe a proposé de faire de même. C'était une lourde décision pour toute la famille : il s'agissait de partir loin, longtemps, sans l'enfant qui serait confié à ses grands-parents, une situation très courante pour nombre de travailleurs.

« Mon père et ma mère n'étaient pas d'accord qu'on aille si loin pour travailler. Ils avaient peur qu'il se passe quelque chose (*yiwai*), ou bien que ce soit dangereux (*bu anquan*). Mais c'était pour gagner de l'argent. C'était son idée [à son époux]. Mes parents ont fini par s'y faire. » (YingDe, interview du 08/01/2015)

YingDe a ramené 30 000 kuai à elle seule après une année de travail, somme qui a contribué à la construction de la nouvelle maison dont elle m'a fièrement montré les photos. Ce fut une expérience particulièrement douloureuse :

« J'avais tellement envie de pleurer ! Je me sentais malheureuse (*xinsuan*). Ce travail était très dangereux, tellement loin de chez moi... L'idée de rentrer chez moi, c'était le bonheur (*xingfu*). Pendant que tu travaillais là-bas, comment vous communiquiez avec tes parents et ton fils ? On se téléphonait, une fois tous les deux

jours, parfois une fois par jour. Mais quand il se passait quelque chose, s'il y avait un problème, personne ne m'en parlait. Parce qu'ils avaient peur que je sois triste (*nanguo*), que j'en souffre (*shangxin*). Par exemple, cette année-là, ma mère s'est cassé le bras. Elle ne m'a rien dit. J'ai fini par l'apprendre, j'étais tellement triste, j'avais mal, vraiment. Quand je me couchais le soir, souvent, je pleurais toute seule dans mon coin. On travaillait beaucoup, il n'y avait pas beaucoup de repos. On n'avait pas beaucoup de temps pour faire autre chose. On travaillait dix heures par jour. Parfois s'il pleuvait, il arrivait qu'on ne travaille pas et qu'on puisse se reposer. On n'avait pas de jour de congé dans la semaine ou dans le mois. Mais tout ça c'était finalement pour avoir une vie meilleure (*dou shi wei le geng hao de shenghuo*). Tu es heureuse (*kaixin*) ? Ça... Je ne sais pas... Ce n'est pas très heureux mais c'est pour une vie meilleure. Vraiment. Par moments, je suis très triste, je souffre, mais c'est pour notre vie. » (YingDe, interview du 08/01/15)

YingDe n'envisage pas de renouveler l'expérience pour le moment car son fils grandit, et ses parents vieillissent, m'explique-t-elle. Outre les soucis concernant la santé des proches et la logistique que représenterait un accident ou une maladie alors que plus de six jours de transports (par le train) séparent de chez soi, outre le manque ressenti pendant la période d'éloignement, YingDe et son époux se préoccupent de l'éducation et de la scolarisation de leur enfant, dont YingDe nous dit en riant qu'il est particulièrement dissipé (*hen tiaopi*). Après cette longue année difficile, elle a passé six mois chez elle occupée par les travaux. Mais une fois la maison terminée, elle s'ennuyait (*hen wuliao*). Elle discutait par téléphone avec WenDi, lui disant qu'elle aimerait bien passer un moment à travailler avec elle (*chulai dagong*), dans l'optique de « faire travailler un peu sa tête et d'apprendre de nouvelles choses » (*chongshi yixia wo de danao, xue yixie geng duo de dongxi*). Dans le courant de l'été 2014, une place s'est libérée au café-restaurant, WenDi a passé l'information à YingDe qui y a travaillé jusqu'au Nouvel An 2015. Quand nous évoquons ce qu'elle aimerait faire professionnellement, elle explique qu'elle aimerait développer la production agricole de sa ferme (*fazhan nongye chanpin*), notamment faire des noix et des poulets, mais que ce projet ne lui semble intéressant et viable que si la route qui conduit à son village est construite, ce qui n'est pas encore le cas et rend compliqué la commercialisation des produits de la ferme.

YingDe ancre son foyer dans son village natal, auprès de ses parents. Grâce à l'accumulation d'expériences de *dagong*, elle a notamment pu participer à la construction d'une bâtisse neuve, munie d'un confort matériel. Ceci participe à ses yeux de sa responsabilité maternelle (tout autant que filiale) selon une autre modalité que celles endossées par FaBi et HuaHua.

4.1.2 Des choix restreints sur le marché du travail

L'absence de qualifications d'une part, et d'un capital disponible d'autre part limitent l'éventail des choix professionnels des jeunes femmes, sur un marché du travail qui les laisse aux prises avec leurs ressources personnelles, familiales ou communautaires pour se faire une place. Les perspectives professionnelles dans les villages ou aux alentours des villages sont restreintes à des emplois souvent physiquement très contraignants et mal rémunérés.

HuaHua a commencé à travailler dès l'âge de 14 ans dans un périmètre autour de chez elle l'amenant là où il y avait du travail journalier, notamment dans les rizières ou les plantations de canne à sucre :

« C'est particulièrement terrible comme travail (*lihai*), les feuilles des cannes te coupent la peau des bras, c'est le plein été, il fait chaud... Et puis le salaire est vraiment bas. À cette époque, le mieux qu'on pouvait gagner en une journée c'était 9 kuai. Mais parfois c'était 5, 4 ou même 3 kuai pour la journée. Ça fait un peu plus de cent kuai par mois. Ce n'était pas beaucoup, mais j'étais très contente (*gaoxing*) à l'époque. Si je gagnais 120 kuai, je gardai 20 kuai pour moi et je donnais 100 kuai à maman, qui travaillait beaucoup (*hen xinku*). » (HuaHua, interview du 10/12/2014)

D'autre part, bon nombre des migrants issus de la seconde génération, s'ils ont suivi une scolarité, connaissent de fait moins le travail agricole.

« *Pourquoi tu es partie dagong ?* Parce que... là d'où je viens, quand tu ne veux pas aller à l'école, tu pars *dagong*. Parce que les travaux de ferme et des champs de la maison, on ne sait pas faire, on a été à l'école donc on n'a jamais fait. Vers 17 ans, si on ne sait rien faire à la maison, on part *dagong*, c'est le plus simple (*zui jiandan de*). On peut chercher un bon emploi... Mais moi je ne suis pas diplômée de l'université, donc je ne peux pas décrocher un bon travail. Je peux seulement être serveuse. *C'est quoi un bon travail ?* C'est un travail avec un salaire élevé, où on

est assis dans un bureau ! 10 ou 20 000 par mois ! (*rires*) » (WenDi, interview du 18/12/2014)

Les nouveaux métiers urbains que sont le commerce, la restauration et les travaux domestiques absorbent une grande part des *dagongmei*, dont les parcours non-linéaires témoignent de la fragilité du positionnement dans l'espace tant géographique que social (Shi 2014). C'est ce qu'illustre le parcours semé de difficultés de FaBi, née en 1990, fille de paysans. Pendant son enfance, la famille avait très peu d'argent et connaissait régulièrement des périodes d'endettement. FaBi est allée à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans, mais en raison d'un important problème de vue congénital, elle apprenait lentement et subissait les foudres de ses professeurs. Découragée, elle a décidé d'arrêter sa scolarité et est partie directement à Kunming où plusieurs de ses *jiejie* (cousines) travaillaient déjà.

« Au départ, j'avais envie d'aller à l'école. Mais voilà, il y avait ce problème avec mes yeux. C'est un problème congénital. Personne d'autre n'a ça dans ma famille. Ça s'est manifesté quand j'étais toute petite, c'était assez banal, comme ma fille (*elle porte des lunettes*), mais on ne s'en est pas occupé quand j'étais petite. Ma famille était très pauvre (*hen qiong*), ils ne s'en sont pas préoccupé (*bu zaiyi*). Ils pensaient peut-être que ça n'aurait pas autant de conséquences (*yingxiang*). C'est quelque chose qui se soigne facilement si on s'y prend jeune, mais après ce n'est plus possible. À 15 ans, quand je suis partie, je suis allée dans plusieurs hôpitaux mais tous les médecins m'ont dit que ce n'était plus possible de guérir. *Tu voulais continuer l'école donc ?* Oui mais je ne voyais plus ce que le professeur écrivait au tableau, et ça le mettait en colère, il n'était pas très sympa, peut-être qu'il n'aimait pas trop ça. Alors finalement, je n'avais plus envie de continuer l'école. » (FaBi, interview du 13/01/2015)

FaBi a quitté le foyer parental avec 50 yuan en poche, tout ce que sa mère était parvenue à lui donner. La somme n'étant pas suffisante pour payer le ticket de bus pour arriver jusqu'à Kunming, sa cousine Chan (première employée du café-restaurant) a avancé les frais du déplacement. Par l'intermédiaire d'une entreprise de services ménagers (*jiazheng gongsi*), FaBi avait trouvé un emploi de bonne auprès d'une vieille femme dont elle se rappelle encore

aujourd'hui l'effroyable caractère (*lihai, hen xiong*). Sa patronne se cessait de la houspiller, de la critiquer, de l'humilier :

« Elle restait derrière moi et me disait tout le temps : Tu ne trouveras jamais un mari qui veuille de toi (*jia bu chu qu*) ! Tu es trop lente ! » (FaBi, interview du 13/01/2015)

Le service domestique avait quasiment disparu après 1949, remplacé par des structures collectives (S. Li 2012). Il est aujourd'hui de plus en plus utilisé par les citadins de la nouvelle classe moyenne. Le gouvernement, par l'intermédiaire du Ministère du Travail et de la Protection sociale s'implique dans le développement de ces services. Malgré tout la profession reste à ce jour non institutionnalisée, et le statut économique et social des employées domestiques reste précaire. Dans la plupart des cas, les accords entre les employeurs et les employées se font de façon interpersonnelle, ou bien par des intermédiaires qui agissent comme des agences de placement (S. Li 2012). En 2004, lorsque Mei âgée de 14 ans est arrivée à Kunming pour y travailler comme bonne par l'intermédiaire d'une agence, elle touchait en salaire de 200 yuan par mois (nourrie et logée chez sa patronne), sur lesquels elle reversait 70 yuan à l'agence. La jeune femme a ensuite trouvé à s'employer dans un restaurant au bout de six mois.

De son côté FaBi a enduré l'épreuve pendant quatre à cinq mois avant de réussir à trouver un autre emploi, dans un restaurant du centre-ville proposant une cuisine occidentale, grâce à une autre de ses cousines. Elle a gardé sa place plusieurs mois, mais le patron a fini par avoir connaissance du grave problème de vue dont elle souffre et l'a licenciée. Après quelques jours passés auprès de ses parents, FaBi est revenue à Kunming pour travailler dans une petite boutique de nouilles (*mixian*), juste en face du café-restaurant de l'enquête. Elle commençait ses journées à neuf heures le matin et les terminait après neuf heures le soir, sans pause. Chan lui a présenté Aaron (ami de Ian et Lee, à l'époque associé ainsi que sa femme avec eux dans le café-restaurant), au sujet de son problème de vue. Aaron, titulaire d'un diplôme de médecine chinoise, a fait plusieurs séances d'acupuncture à FaBi et a fini par lui proposer de venir travailler à la plonge du café-restaurant Kafeiting. FaBi avait alors 16 ans. Peu de temps après, elle a rencontré son futur époux au café-restaurant, il venait faire des livraisons. Leur relation ne convenait pas aux parents de FaBi et a longtemps été source de tensions, particulièrement lorsqu'elle est tombée enceinte. L'arrivée de leur petite fille a obligé FaBi à arrêter de travailler

pendant environ trois ans, au moment de l'enquête elle avait repris son poste au café-restaurant depuis presque quatre ans. Lorsque nous évoquions ses perspectives d'avenir, FaBi soulignait que l'absence de capital lui bloquait l'accès à des projets autres que de travailler à Kafeiting.

« J'ai déjà pensé à faire mon propre commerce ici à Kunming, mais je n'ai pas encore trouvé d'opportunité. Et puis je n'ai pas assez d'argent pour faire ça. Je pensais à un petit commerce comme faire les petits déjeuners (*zaofan, mixian*). Mais je n'arrive pas à rassembler assez d'argent, et je n'ose pas emprunter une telle somme, j'ai peur de ne pas pouvoir rembourser les gens... On travaille tous les deux [avec mon époux], du coup, tous les mois, on a de l'argent. Mais cet argent, ce n'est pas une grosse somme. C'est suffisant pour vivre mais pas pour faire ça. » (FaBi, interview du 13/01/2015)

FaBi, sans savoir encore ce qui pourrait advenir, ne considérait pas que sa situation s'inscrivait dans une temporalité longue.

« C'est juste un travail, ce n'est pas ce que je veux (*zhi shi yi ge gongzuo bu shi wo xiangyao de*). Avec un travail, tu peux manger, tu peux avoir un toit sur la tête (*gongzuo ni keyi chi, ni keyi zhu mei wenti*), mais quand tu as de l'argent... Peut-être que... Je pense simplement que cette situation n'est pas pour toujours (*yongyuan de*). » (FaBi, interview du 13/01/2015)

WenDi travaillait au café-restaurant Kafeiting depuis plus de dix ans au moment de l'enquête en tant que manager. Elle traversait une période de lassitude et fatigue, accentuée par les départs successifs d'anciennes employées (pour raison de mariage, de grossesse) dans les mois précédents, qui avaient eu pour conséquence un alourdissement de ses responsabilités. Afin de pouvoir retrouver sa charge de travail habituelle, WenDi devait former plusieurs des jeunes managers (LiLi, YaYa et Ping) à différentes tâches, ce qui lui demandait beaucoup de temps et d'énergie. En outre, WenDi avait le sentiment que les affaires au café-restaurant n'étaient pas aussi florissantes qu'auparavant, ce qui générait du stress pour elle. Le mois de décembre 2014 avait pourtant été le meilleur mois de toute l'histoire de l'entreprise en chiffre d'affaire, néanmoins les frais de fonctionnement de l'établissement n'avaient jamais été aussi élevés : les ingrédients coûtaient de plus en plus cher (le prix de vente des plats à la carte n'augmentait pas dans les mêmes proportions), le loyer grimpait d'année en année, le couple d'amis partenaires

de Ian et Lee avait quitté l'affaire au mois de mai 2014, le rachat de leur part coûtait 60 000 yuan par mois au café-restaurant, si bien qu'une fois les salaires et primes versés à tous les employés, il ne restait rien à épargner ou investir. WenDi trouvait qu'une telle situation était lourde de stress (*yali hen da*). Mais elle n'avait pas envie de chercher un autre emploi, et considérait en outre que tous les emplois auxquels elle pouvait prétendre se ressembleraient (*fanzheng zai nali gongzuo dou shi yiyang de*). WenDi continuait de travailler au café-restaurant année après année, tout en nourrissant d'autres ambitions pour l'avenir :

« Avant que je ne me marie, je ne voulais pas continuer à travailler ici. Je voulais rentrer au village (*laojia*), faire mon propre commerce. Mais après, tu sais chez moi quoi que tu veuilles faire, ce n'est pas facile. Alors j'ai continué à travailler ici. Je verrai plus tard. *Et parfois, tu penses à changer de travail tout en restant à Kunming ?* Je ne sais pas. Peut-être. Ça fait tellement longtemps que je travaille ici, chaque jour, je répète les mêmes gestes, depuis 10 ans, j'en ai un peu assez (*yinwei shijian tai chang le zai zheli gongzuo, meitian zuo tongyang de shiqing, chongfu de gongzuo shi ji nian, suoyi you de shihou, ganjue you yidian lei le*). J'aimerais bien changer d'environnement, mais voilà... Tout se ressemble comme travail, sauf que les patrons ne seront peut-être pas aussi bien, les autres serveuses ne seront pas aussi bien non plus, alors je ne change pas. (...) Je rêve d'être dans une des villes proches de chez moi, d'ouvrir mon propre restaurant, mon propre bar. Ce serait petit, je ne veux pas quelque chose de trop grand, je pourrais faire tous les jours les plats que j'aime faire. Les clients ne commanderaient pas de plats, ils mangeraient ce que je prépare (*rires*). Pas besoin de gagner beaucoup d'argent tous les jours. Juste un peu, ça suffit. Juste ce qu'il faut pour être heureuse (*zhi xuyao wo kaixin*). Mais pour ça, il faut de l'argent ! Et de l'argent, je n'en ai pas ! Alors attendons un peu ! *Tu as besoin de combien pour faire quelque chose comme ça ?* Peut-être 70 000 kuai. Mais comme je ne les ai pas, je ne peux rien faire... (*Un temps*) *Et puis ?* Je pense à d'autres choses... Dans cinq ou six ans, j'aurai un enfant de deux ou trois ans. J'aimerais rentrer avec lui à la maison et vivre au village (*zai nongcun shenghuo*), parce qu'à la maison, ce n'est pas autant pollué (*mei you name da de wuran*), on cultive soi-même les légumes (*ziji zhong cai*). » (WenDi, interview du 18/12/2014)

4.1.3 L'idéal du « *dang laoban* » (devenir son propre patron)

L'absence de capital bloque ainsi souvent les projets que pourraient avoir les employés de Kafaiting, autres que de poursuivre leur travail au café-restaurant. Ces projets sont très fréquemment de devenir entrepreneur soi-même. Pour Shi. L., depuis la fin des années 80 l'idéologie entrepreneuriale défendue par les autorités, dans un contexte, nous l'avons vu en première partie, de reconstruction de la légitimité du secteur privé, séduit une grande part de la société chinoise, notamment parmi les travailleurs migrants auprès desquels l'auteure a mené l'enquête (Shi 2014). Bon nombre de travailleurs aspirent ainsi à devenir leurs propres patrons (*dang laoban*), faisant écho aux slogans appelant les individus à se lancer dans les affaires (*xia hai*, littéralement se jeter à la mer).

L'image de l'entrepreneur est associée dans les représentations des travailleurs à la réussite économique, à l'ascension sociale et potentiellement politique. Ceci se lit par exemple dans un texte ayant abondamment circulé sur internet et sur les réseaux sociaux, dont j'ai eu connaissance en 2014 grâce au partage réalisé par CuiYi sur *weixin*³¹. Ce texte propose une comparaison en seize points des caractéristiques du *dagong* (désignant les emplois physiques, non qualifiés et précaires), du *business* (entendu dans une perspective individualiste d'appât du gain personnel) et de la carrière (présentée comme nécessairement intégrée à un tout social). Chaque point montre la gradation des valeurs depuis le *dagong* (situé en bas de l'échelle) jusqu'à la carrière (aboutissement individuel et collectif).

Encadré n°2 : Cumuler les emplois physiques et précaires (dagong), faire des affaires (shengyi), construire une carrière (shiyè), quelles différences ? Quel est ton profil ? (Extrait)

Dagong : C'est une personne qui fait quelque chose pour quelqu'un d'autre ;

Business : C'est quelqu'un qui fait quelque chose pour lui ;

³¹ La traduction a été effectuée grâce à l'aide d'une jeune enseignante Chinoise rencontrée sur le terrain.

Carrière : C'est un groupe de personnes qui font quelque chose ensemble et cette chose ne pourra pas aboutir dans le seul temps d'une vie humaine.

Dagong : Ce sont beaucoup de personnes qui rapportent beaucoup d'argent à petit nombre de personnes ;

Business : C'est gagner de l'argent tout seul ;

Carrière : C'est un groupe de personnes qui réalisent ensemble un grand rêve et en même temps gagnent beaucoup plus d'argent qu'elles ne peuvent en dépenser.

Dagong : C'est ne savoir faire qu'une seule chose pour survivre ;

Business : C'est faire tout ce qui peut rapporter, il y a beaucoup de loups, mais peu de viande ;

Carrière : C'est gagner de l'argent ou non, mais dans un cas comme dans l'autre c'est être heureux et en paix, et finalement, accumuler une fortune.

Dagong : C'est l'impossibilité de changer de statut social, c'est n'avoir que sa force physique pour travailler ;

Business : C'est explorer sur une courte durée, en étant guidé par son cerveau ;

Carrière : C'est aller toujours plus profondément dans les choses, en étant guidé par son cœur.

Chez mes interlocutrices, le projet de devenir son propre patron se présentait sous diverses formes, de la plus spéculative à la plus pragmatique. Il s'agissait en général pour les jeunes femmes d'un projet dans le secteur de la restauration, nous venons d'en voir deux exemples avec FaBi et WenDi, mais pas uniquement. Les projets formulés par mes interlocutrices donnaient à voir en filigrane à la fois des normes de genre que nous allons développer plus avant tout au long de cette partie, ainsi que le modelage par la structure du marché du travail à l'intérieur duquel les *dagongmei* construisent leurs parcours.

XiBan est née en 1996. Lorsque nous discutons de ce qu'elle aimerait faire dans le futur, elle parlait de tenir un bar, dans la ville proche de son village, où le coût de la vie est moindre,

où le rythme de la vie est plus calme qu'à Kunming. Elle imaginait cette perspective dans le prolongement de ce qu'elle attend actuellement du *dagong* : pouvoir faire la fête, rencontrer des gens, ne pas faire quelque chose de trop compliqué. Son projet n'était cependant pas validé, notamment par le mari de sa grande sœur :

« Je trouve que c'est relaxant les bars (*rang ren hen fangsong*)... Quand tu n'as pas le moral (*xinqing bu hao de hua*), tu peux aller boire un verre. Moi j'aime bien y aller. L'atmosphère (*qifen*) est sympa dans les bars, voilà. Mais mon grand frère [le mari de ma sœur] me dit qu'un bar ce n'est pas approprié (*bu shihe*), qu'il vaudrait mieux que j'ouvre un restaurant, ou bien une boutique de glaces... Un bar, ce n'est pas très bien, c'est un peu dangereux (*you yidian weixian*). *Mais toi, tu en penses quoi d'un restaurant ?* Je trouve qu'un restaurant, c'est très compliqué (*hen fuza*) ! Il y a tellement de choses à faire, je préfère ce qui est plus facile ! Et puis avec un restaurant, il faut trouver un chef, des serveurs et serveuses (*chushi, fuwuyuan*)... Mais pour ouvrir un bar, il me faudrait beaucoup d'argent ! Sans argent, je ne peux rien ouvrir ! » (XiBan, interview du 15/01/2015)

Au moment où se déroulait mon enquête, XiBan était âgée de 18 ans. Elle m'expliquait lors de nos discussions que de nombreuses filles de son village se marient aux alentours de cet âge-là, sa grande sœur de 21 ans était d'ailleurs déjà mariée. Quand je lui demandais ce qu'il en était pour elle, elle balayait ma question avec une expression effarée : « Aya, mais je suis bien trop jeune (*hen xiao*) ! » XiBan constatait que de plus en plus de gens se mariaient après 30 ans désormais, et elle préférerait largement cette perspective, bien qu'elle ne soit pas vraiment approuvée par sa famille (sa mère, sa grande sœur et le mari de sa sœur). Cela permettait selon elle de mieux profiter et d'avoir plus de liberté (*ziyou*). Entre son envie de tenir un bar, ce qui, selon XiBan était associé dans l'esprit du beau-frère à des tractations inévitables avec les mafias locales (*hei shehui*) ainsi qu'avec la police, son goût de l'amusement et ses aspirations à un mariage tardif, XiBan n'envisageait pas son avenir d'une manière que la famille pourrait trouver convenable pour une jeune fille (*shihe*). Néanmoins, XiBan insistait sur le fait que de toute façon, elle était encore bien jeune (*hen xiao*), et que ces projets étaient par conséquent peu concrets. Nous reviendrons ultérieurement sur cette dimension de « période dorée » du *dagong* chez les jeunes femmes âgées de 15 à 25 ans, socialement de plus en plus acceptée comme une

temporalité où elles sont en droit de se considérer déchargées (partiellement et provisoirement) d'un certain nombre d'obligations (jusqu'à leur mariage) (Hansen et Pang 2008; Pun 2012).

LiLi est née en 1987 et bouillonnait d'idées diverses et variées pour la suite de sa vie professionnelle. Lorsque nous nous sommes rencontrées la première fois en 2013, LiLi réfléchissait à réaliser des vêtements à son compte. Elle échangeait avec des parents installés en Thaïlande concernant les possibilités d'approvisionnement en tissus et apprenait en autodidacte la confection de vêtements chez elle. Elle rêvait parfois à un projet de création d'un petit café à l'étranger (au Laos ou au Vietnam), dans lequel passeraient les routards lors de leurs voyages, lui permettant de multiplier les rencontres, tout comme c'était le cas à Kafeiting notamment avec la clientèle expatriée. En 2014, comme nous accompagnions FaBi pour récupérer sa fille à son étude en fin de journée, elle me fit part d'une idée qu'elle avait à l'esprit depuis plusieurs années, de monter une structure parascolaire d'accueil des enfants en dehors des heures d'école (après 16 heures et le weekend), afin d'assurer un soutien aux devoirs et la réalisation d'activités tout en libérant les parents pour leurs activités professionnelles. Nous étions parties de Kafeiting après la journée de travail à 16h30 FaBi, LiLi et moi afin de nous rendre chez FaBi (la seule des employées à ne pas résider à proximité du café-restaurant). Le trajet en bus dura plus d'une heure, dans une circulation intense. FaBi louait un studio avec son époux dans un quartier périphérique animé de Kunming, non loin de l'école. Bordant un petit canal longé par les promeneurs, de nombreuses boutiques (vêtements, accessoires, alimentation) et vendeurs de rue (barbecue, fritures, chaussures, fruits, accessoires), semaient le chemin de l'arrêt de bus jusqu'à l'école de la fillette, une école pour enfants de migrants. Chaque soir après les cours (qui se terminaient à 16 heures), la fille de FaBi ainsi que d'autres enfants étaient rassemblés dans une salle de classe au rez-de-chaussée du vaste établissement, sous la surveillance d'une professeure aidant les enfants à faire leurs exercices. L'accueil des enfants s'étendait de 16 à 19 heures, et représentait un coût supplémentaire pour les parents. Le soir où nous accompagnions FaBi, nous sommes arrivées à l'école à 18 heures. Dans les activités que LiLi envisageait de proposer aux enfants si elle réalisait un jour son projet, venaient en premier lieu la cuisine ainsi que la couture pour la réparation des vêtements. LiLi avait appris cela lorsqu'elle était à l'école primaire elle-même (les écoliers participaient à la préparation de leur repas : allumage du feu, cuisson du riz, préparation des légumes etc.), et

déplorait le fait que le travail ne laisse plus le temps aux parents d'apprendre ces compétences à leurs enfants.

Mei est née en 1989 et a quitté son poste de manager à Kafeiting en 2014 suite à la naissance de sa fille. À cette occasion, elle est allée vivre à Mianlan – qui est la ville principale de la préfecture dont les employées sont originaires – avec son époux (travaillant comme agent immobilier) et leur bébé. Mianlan est bien plus proche que Kunming des villages où résident les familles des employées, mais ne propose pas autant d'opportunités de travail pour les jeunes femmes. Les parents de Mei possèdent des théiers pluricentenaires, dont la production est longtemps restée peu commercialisée. En 2012, en parallèle de son activité de manager de Kafeiting, Mei a commencé à s'investir dans la vente du thé familial, avec pour perspective de la développer. Ian et Lee ont soutenu Mei dans les étapes de création d'un design de paquet, d'un logo et d'une communication. Le thé était en vente dans le café-restaurant et utilisé à la carte. L'activité ne générait pas des revenus suffisants pour Mei au moment de l'enquête, mais elle constituait une occupation annexe.

D'autre part, un groupe de huit employées de Kafeiting s'était financièrement engagé dans l'ouverture d'un second établissement à Mianlan. Au moment de l'enquête, il était tenu par deux anciennes employées de Kunming, et détenu à hauteur de 51% des parts par Ian et Lee, les 49% restants (représentant un montant de 100 000 yuan) étant répartis entre Mei, WenDi, Bao, HuaHua, AJu, FaBa, et les deux gérantes de l'établissement en local. Toutes n'avaient pas placé le même montant, et chacune percevait à la fin de l'année des bénéfices proportionnels à son investissement, si bénéfices il y avait. Au moment de l'enquête, le café-restaurant de Mianlan parvenait à être rentable, mais sa situation était instable (la clientèle était bien plus rare qu'à Kunming).

Les projets formulés par les employées de Kafeiting dévoilent en filigrane plusieurs dimensions de l'ordre social dans lequel les *dagongmei* évoluent actuellement en Chine. Le marché du travail auquel les jeunes femmes se confrontent est, nous l'avons vu, segmenté, et seuls certains secteurs leur sont accessibles. Parmi ces secteurs, ceux qui se prêtent le mieux à une combinaison entre l'expérience qu'elles ont déjà accumulée et l'envie de devenir leur propre patron sont la restauration et le commerce. Sur les projets relevant de ces secteurs, nous en avons vu plusieurs qui impliquent des dynamiques collectives prenant leur source en partie au café-restaurant de l'enquête. Ces projets s'ancrent dans l'idéologie entrepreneuriale actuelle

en Chine incitant les individus à compter sur leurs propres ressources et réseaux pour s'en sortir et/ou réussir. En ce sens, au niveau local se déploie la dimension libérale de l'*empowerment* venant ainsi valider l'approche plus globale des autorités. Avec volonté et dynamisme, les individus s'investissent dans des activités dont l'accomplissement sert l'ordre social établi. Le projet de structure parascolaire de LiLi s'inscrit dans l'invitation aux initiatives individuelles de la part d'un État désengagé sur des questions sociales telles que la scolarisation des enfants de migrants ou la lutte contre les inégalités entre les écoliers. Enfin, la façon dont les champs sont investis par les jeunes femmes rencontrées laissent entrevoir les normes sociales avec lesquelles elles composent : notamment ce qui est approprié pour une femme, nous allons y revenir ultérieurement.

4.2 L'ardeur au travail des *dagongmei* : une tactique sous contrainte

4.2.1 *Le cumul des sources de revenus*

Les employées du café-restaurant Kafeiting ne craignent nullement le labeur, ce que retrouvent nombre de recherches consacrées aux *dagongmei* et aux *dagongzai*. Mérite, efforts personnels, responsabilité individuelle, sont des paradigmes récurrents dans les discours de mes interlocutrices lorsqu'elles relatent leurs parcours, estompant les facteurs structurels qui déterminent leur mobilité géographique et sociale.

Nous avons vu en première partie que le respect du droit du travail représente un argument de légitimation chez les entrepreneurs. Dans les faits, les conditions de travail des employées du café-restaurant Kafeiting, observées au cours de cette recherche, étaient soumises des ajustements complexes que nous allons détailler à présent. Les employées étaient nombreuses à cumuler des emplois ou à faire des heures supplémentaires, particulièrement quand elles n'avaient pas d'enfants. Les services de jour au café-restaurant Kafeiting duraient 8h30 (de 8h à 16h30), les services du soir duraient 7h30 (de 16h30 à minuit). En 2013 Bao n'était pas encore mariée ni mère, elle travaillait en sus ponctuellement dans une pâtisserie qui venait d'ouvrir, tenue par la petite amie de Lee, ou bien faisait des ménages. Elle m'expliquait :

« J'ai beaucoup de temps finalement, quand j'embauche à 16h30 par exemple. Si je passe des heures à dormir en attendant d'aller travailler, j'ai l'impression de perdre mon temps. Alors quand j'ai l'occasion de travailler un peu plus et d'augmenter un peu mes revenus, je me dis pourquoi ne pas la saisir ? » (Bao, interview du 08/11/13)

Beaucoup des employées de Kafaiting faisaient de même, atteignant fréquemment les 12 heures de travail par jour. Le cumul d'emplois régulier n'était à cette époque pas encouragé par les patrons pour qui de « bonnes conditions de travail » correspondent à la charge horaire journalière au café-restaurant. Néanmoins, entre mon second et troisième séjour, les choses ont changé sans que je ne réussisse à savoir précisément à l'initiative de qui. Depuis 2014, le café-restaurant propose désormais aux clients, par voie d'affichage dans ses locaux et sur le site internet, de réserver directement auprès des filles leurs services de ménage, lesquels (au moment de l'enquête) étaient réalisés en heures supplémentaires pendant les temps qui n'étaient pas consacrés au travail dans le café-restaurant. Les conditions étaient les suivantes : le tarif horaire était de 50 yuan (tarif élevé par rapport aux salaires habituels à Kunming pour des services de ménage), avec obligation pour la personne demandant le service de recourir à une équipe d'au minimum deux personnes. Ainsi quand un client réservait un créneau horaire, le travail était proposé à celles qui étaient sur leur jour de repos ou bien sur leur temps de pause, et qui faisaient partie de la liste des employées s'étant inscrites pour ces heures supplémentaires. Les heures de ménage sont ardues et fatigantes. LiLi et Ping en faisaient fréquemment toutes les deux. Comme j'avais rendez-vous un après-midi avec LiLi à 14 heures, je passai un long moment à l'attendre sur le trottoir, en bas de son immeuble, sans connaître la raison de son retard. Je finis par la voir arriver au loin accompagnée de Ping, toutes deux échevelées, les vêtements salis et les traits tirés, charriant à bout de bras des sacs de produits d'entretien. Elles étaient depuis 9 heures le matin à récurer l'appartement d'un jeune homme européen, passé la veille au café-restaurant pour réserver leurs services, il quittait la ville et devait rendre son logement. Ping ne partagea pas de commentaire avec moi, mais LiLi ne cacha pas son dégoût :

« Ça devait faire 3 ans que le ménage n'avait pas été fait, c'était horrible... À un moment j'ai eu cette pensée bizarre, je me suis demandée mais... Comment il fait pour inviter sa petite amie là-dedans ? » (LiLi, conversation informelle du 10/12/2014)

De retour chez elles ce jour-là, elles disposaient d'environ deux heures pour se doucher, se reposer puis se préparer pour aller embaucher à 16h30 et finir à minuit. La sortie détente que nous avions prévue avec LiLi fut annulée. Depuis plusieurs années, LiLi s'efforçait de glaner de l'argent comme elle le pouvait. Elle faisait des heures supplémentaires, avait tenté de monter

une petite boutique en ligne sur *taobao*³² pour revendre des articles (des bijoux notamment, mais sans résultat probant au moment de mon séjour). Certains événements déterminaient des périodes particulièrement affairées. Par exemple, le mariage du frère de LiLi prévu pour le début de l'année 2015 pesait pour une part dans ses obligations de cumuler ses sources de revenus. Leur mère avait déjà emprunté 100 000 yuan pour ce mariage. LiLi m'expliquait qu'elle ne pouvait pas vraiment contribuer financièrement et aider sa mère, excepté en faisant quelques achats (une tenue rouge pour la future mariée, des paires de draps de noce achetés sur *taobao* etc.), car LiLi avait déjà des dettes à rembourser de son côté. L'année précédente elle avait emprunté 10 000 yuan à WenDi, elle lui en devait encore 7000, ainsi que 4000 à son ancienne colocataire (qui avait cessé de travailler au café-restaurant en prévision de son mariage). Cet argent emprunté correspondait à une période où LiLi faisait face à des dépenses importantes à la fois en raison de soins pour son père à l'hôpital de Kunming, et de son voyage d'un mois en Thaïlande prévu depuis longtemps. Bref, LiLi n'avait pas le temps de se reposer à cette époque. Outre ses revenus salariaux, LiLi avait donc eu recours à l'emprunt informel pour faire face à des dépenses multiples. Il est à noter que les circuits de finance informelle déployés par les jeunes femmes (tontines) en Chine sont des pratiques anciennes et répandues, bien qu'illégales, auxquelles les personnes à faible revenus recourent fréquemment, consolidant ainsi leur réseau social (Pairault 1990). Nous avons vu précédemment que les jeunes femmes chinoises originaires de zones rurales – pour une grande partie d'entre elles – détiennent souvent peu d'actifs, travaillent dans des emplois fréquemment précaires et touchent ainsi des revenus qui peinent à couvrir leurs besoins. La multiplication des sources potentielles de revenus apparaît ainsi comme une façon de composer avec une conjoncture qui leur est défavorable. Ces « tactiques » élaborées par les jeunes femmes sont des tentatives d'aménagement d'espaces d'opportunités, à l'intérieur des systèmes de pouvoir dans lequel elles sont prises (Certeau (de) 1980) :

« J'appelle tactique un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son

³² *Taobao* est un site web de vente en ligne en Chine sur lequel les particuliers peuvent créer un compte et proposer la vente et la livraison d'articles de toutes sortes.

entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas d'une base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions et assurer une indépendance par rapport aux circonstances. Le "propre" est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à "saisir au vol" des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut constamment jouer avec les événements pour en faire des "occasions". » (Certeau (de) 1980: p.XLVI)

Le cumul des sources de revenus (travail salarié, travail indépendant, emprunts/prêts à l'intérieur de réseaux de solidarité proches) représente une tactique sous contrainte pour les employées de Kafaiting, qui doivent régulièrement composer au pied levé avec les dépenses générées par les événements de la vie. Outre la part matérielle de ce cumul, la part idéale de l'ardeur au travail donne à voir la réappropriation de représentations collectives sur le comportement attendu des classes laborieuses chinoises.

4.2.2 La dimension idéologique de l'ardeur au travail : réappropriation des représentations collectives

Une autre possibilité pour faire des heures supplémentaires consistait à ne pas prendre son jour de repos hebdomadaire légal. J'ai observé deux situations différentes quant aux jours supplémentaires au café-restaurant. La première correspondait à une période où l'effectif du personnel était au complet, certaines pouvaient choisir de ne pas prendre de jour de repos, si c'était possible dans le planning. La seconde situation correspondait à une période d'effectif réduit comme c'était le cas à partir de mi-novembre 2014. XiBan avait dû rentrer soudainement au village afin d'accompagner son père en fin de vie, peu après elle AJu annonçait qu'elle s'absentait également, pour des raisons qui étaient alors inconnues de beaucoup. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient dire quand elles seraient à nouveau disponibles pour revenir travailler. Néanmoins, au lieu d'embaucher une personne qui prendrait la place des filles, le café-restaurant a fonctionné tel quel (excepté pendant les fêtes de fin d'année 2014, où une personne extérieure a été sollicitée sur une période d'un mois), tout le monde se répartissant la charge de travail supplémentaire. Il était alors difficile de prendre un jour de congé sans mettre toute l'équipe dans une situation délicate. À l'approche du Nouvel An et de la période annuelle de congés payés, l'organisation du planning est devenue encore plus compliquée. Nombreuses étaient celles qui avaient besoin et envie de prendre des congés sans solde en amont du Nouvel

An, pour prolonger leurs séjours chez elles. Ces besoins et envies ont été hiérarchisés par l'ensemble des managers et des patrons, plaçant les obligations familiales en tête. GuiLi, LiLi, AJu et FaBa étaient prioritaires pour prolonger leurs congés. GuiLi, dont la grande sœur travaillait au café-restaurant l'an passé, venait d'avoir une petite nièce : sa grande sœur avait accouché fin janvier 2015. LiLi devait rentrer pour aider aux derniers préparatifs du mariage de son frère, prévu fin février 2015. AJu n'était toujours pas revenue, elle débutait en fait sa grossesse. FaBa devait assister au mariage d'un de ses grands cousins germains. La surcharge de travail était importante pour toutes celles qui restèrent, Ping s'est retrouvée à faire un service continu de 8 heures à minuit par exemple. Si bien que, tandis que nous demeurions chez ses parents, LiLi m'a informée que toutes celles qui étaient rentrées chez elles début février (alors que les congés débutaient normalement mi-février) ne toucheraient pas leurs congés payés, afin de favoriser financièrement celles ayant travaillé jusqu'à la fermeture de l'établissement.

Ces situations montrent d'une part comment la pratique d'heures supplémentaires vient pallier l'instabilité professionnelle : ce sont les individus qui assument le rôle de protection sociale en cas de survenue d'événements familiaux (mariages, naissances) ou de santé (maladies, décès). Les postes des employées sont ainsi préservés, les absences et retours non planifiés sont rendus possibles par l'absorption par le groupe des variations dans les charges de travail. D'autre part, dans ces situations s'élaborent des mises en pratique de représentations de ce qui est juste : il est juste de s'absenter de son emploi pour des raisons familiales, il est tout aussi juste d'épauler (par un surcroît de travail) celles qui doivent s'absenter, et il est juste enfin qu'une contrepartie financière vienne récompenser celles dont la charge de travail était lourde. Ces pratiques du juste, construites à l'échelon le plus local, sont en tension avec les préceptes de justice des patrons du café-restaurant, aspirant à se conformer au droit du travail chinois ou aux codes issus des réflexions sur la responsabilité sociale des entreprises (notamment sur le nombre d'heures supplémentaires). Dans un contexte de grande incertitude socio-économique, la légalité propose un cadre mal adapté pour des travailleurs qui ne disposent que d'arrangements locaux, internes à l'entreprise, pour garantir une protection sociale minimale.

La pratique d'heures de travail nombreuses et chargées comporte une autre facette idéale : la capacité à travailler dur et beaucoup est une norme que les jeunes femmes ont incorporée. Les plus jeunes gagnent auprès des aînées un crédit certain lorsqu'elles sont vaillantes, les plus âgées se sentent le devoir de montrer l'exemple. Voici de courts extraits de situations laissant

entrevoir en filigrane la dimension normative incorporée de l'ardeur au travail. Mi-novembre 2014 l'équipe entière du café-restaurant revenait en bus d'une excursion de trois jours. L'établissement avait fermé ses portes pour l'occasion, annonçant aux clients par voie d'affichage que les employés et les patrons prenaient un temps de pause et d'amusement. Le soir précédent la réouverture, notre bus s'est trouvé pris dans de longs embouteillages à l'arrivée à Kunming. Nous avons pris beaucoup de retard, il était 23h30 quand le bus a réussi à avancer vers le centre-ville. La fin du trajet approchant, Ian, l'un des patrons, s'est inquiété de savoir qui était responsable de l'ouverture du café-restaurant le lendemain. WenDi lui a signifié que c'était elle. Ian a demandé : « Comment on fait ? » WenDi, surprise, a répété : « Comment ça, comment on fait ? » Ian a insisté : « On décale l'ouverture d'une heure ? » WenDi, agacée, a rétorqué : « Aya ! Pas besoin (*bu xuyao*) ! Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer ! » Ian s'est renfrogné : « Ce n'est pas le problème, je sais bien que ça va bien se passer. Le problème c'est qu'on a plus d'une heure de retard, je ne voudrais pas que tout le monde soit fatigué. » WenDi a balayé les contestations d'un geste de la main, et d'un claquement de langue. Le bus a déposé en premier les patrons chez eux, puis quelques-unes des managers se sont occupées d'aller au café-restaurant pour y décharger et y ranger des stocks de produits locaux achetés pendant l'excursion, tandis que le reste de l'équipe regagnait ses appartements. Entre une et deux heures du matin, tout le monde avait fini par rejoindre son domicile. À huit heures moins cinq quelques heures plus tard, les filles chargées de l'ouverture quittaient prestement leur appartement et le café-restaurant reprenait ainsi son activité aux horaires habituels.

Les repas de midi pour les membres du service sont également un moment où se joue collectivement la démonstration que l'on est diligent. Les repas de service sont pris à la même table par l'ensemble de l'équipe en salle aux alentours de 10h30. Aux membres du personnel se joignent fréquemment ShaiMing, la femme de Ian, Ian lui-même plus rarement, ainsi que toute personne bien connue de l'équipe présente dans le café-restaurant à ce moment-là, si elle le souhaite (une connaissance sera en tout cas systématiquement conviée par les filles). L'équipe en cuisine prépare chaque matin un repas frais, aux saveurs typiques de l'ouest du Yunnan dont elles sont originaires. Le service ne s'arrête pas dans le café-restaurant pour le repas. Parfois la fréquentation est très calme et les repas sont pris tranquillement, parfois des clients arrivent et sont servis, selon une succession d'actions entrecoupées de moments de pauses : donner la carte, aller prendre la commande, préparer et servir les boissons, aller en

cuisine chercher les plats lorsque retentit la sonnette indiquant que la commande est prête, débarrasser et nettoyer les tables. Lorsqu'il y a à faire mais que le repas est servi, les filles entament une rotation où chacune à tour de rôle se lève, interrompt ainsi son déjeuner, fait ce qu'il y a à faire ou va aider celle qui s'est levée avant elle et qui n'a pas encore pu se rasseoir. Aucune (manager ou employée) ne reste assise pendant toute la durée du repas lorsqu'il y a des choses à faire.

L'ardeur au travail se présente ici comme l'incorporation de représentations idéologiques collectives sur les *dagongmei* dans la société chinoise. En effet, lorsque le gouvernement précédent de Hu Jintao mène la campagne des huit honneurs et des huit hontes, il s'agit pour le président de l'époque de vanter les qualités morales du citoyen chinois participant à l'édification d'une société harmonieuse socialiste (Boutonnet 2009). Parmi ces huit honneurs et ces huit hontes, voici les cinq dernières :

« L'âpreté à la tâche et le travail laborieux sont un honneur, le loisir et l'oisiveté sont une honte. L'union et l'entraide sont un honneur, la recherche de son propre intérêt au détriment d'autrui est une honte. L'honnêteté et la loyauté sont un honneur, l'absence de scrupules et l'appât du gain sont une honte. Observer la discipline et respecter la loi est un honneur, enfreindre la loi et transgresser la discipline est une honte. Une vie faite d'abnégation et de labeur est un honneur, une vie faite d'arrogance, de luxe, de débauche et d'oisiveté est une honte³³. »
(Boutonnet 2009: p.17-18)

Le travail de T. Boutonnet n'a pas vocation à analyser les impacts d'une propagande sur les représentations individuelles mais se concentre sur le contenu de cette propagande, au travers des discours des autorités politiques chinoises vantant l'abnégation et la persévérance des classes laborieuses pour le développement et la réussite de la nation (Boutonnet 2009). L'auteur travaille sur la diffusion massive des messages politiques et idéologiques du Parti, par le biais de canaux nombreux et variés (affichages urbains, reportages et émissions télévisés, articles de journaux). Il avance comme thèse que l'édification de la « société harmonieuse » sous le

³³« 以辛勤劳动为荣、以好逸恶劳为耻；以团结互助为荣、以损人利己为耻；以诚实守信为荣、以见利忘义为耻；以遵纪守法为荣、以违法乱纪为耻；以艰苦奋斗为荣、以骄奢淫逸为耻. » (Boutonnet 2009: p.17-18)

gouvernement de Hu Jintao (secrétaire général du Parti Communiste Chinois de 2002 à 2012 et président de la République Populaire de Chine de 2003 à 2013) s'inscrit essentiellement dans un processus de discipline et de civilisation des populations pauvres et défavorisées, et participe d'une naturalisation de l'ordre social inégalitaire établi. L'ambition du gouvernement est, selon l'auteur, d'apporter une réponse morale à la question sociale, en appelant à une reconfiguration de l'individu dont l'abnégation serait justifiée par la réussite de la nation chinoise et de son développement économique. La « société de petit confort » de Deng Xiaoping, promettait notamment que la consommation de marchandises ne se réduirait plus aux besoins vitaux mais serait également axée sur le plaisir et le développement personnel, que les individus seraient propriétaires de leurs logements et pourraient voyager au moins une fois par an, que le fossé entre les revenus urbains et ruraux se réduirait, que l'espérance de vie atteindrait 72 ans (Boutonnet 2009). Les objectifs n'ayant pas été atteints, c'est en 2001 qu'apparaît, selon T. Boutonnet, la moralisation de la question sociale dans le discours politique avec la mise en place du « programme de mise en œuvre de la construction d'une morale citoyenne » (*gongmin daode jianshe shishi gangyao*), programme approuvé par le 15^e comité central du Parti Communiste Chinois en septembre 2010. Il est question dans ce programme d'éduquer la population chinoise à la citoyenneté comprise comme un ensemble de bonnes mœurs, de bonnes pratiques pour créer un bon climat social. Les allocutions du président Hu Jintao autour de la construction d'une société harmonieuse socialiste s'articulent, selon l'auteur, principalement autour du développement économique, de la mise en place de dispositifs sécuritaires, et de la capacité du citoyen chinois à montrer une qualité morale au service de la nation chinoise. T. Boutonnet avance alors que ces discours ont pour fonction de valoriser le travail salarié des individus auxquels le luxe est refusé. Les allocutions présidentielles ne visent pas l'intégralité de la population chinoise, particulièrement pas les individus ayant de bons revenus et accès à la consommation, elle s'adresse à cette partie de la population qui sera défavorisée par les réformes, mais qu'il s'agit de mettre au travail.

« Le discours de la “société harmonieuse” s'inscrit donc dans un processus global de rectification morale de la population chinoise pauvre ou défavorisée de manière à faire accepter l'inacceptable (l'indispensable exploitation d'une population pauvre à entretenir) et à rendre égal l'inégal (chacun est égal devant les inégalités, en ce sens que chacun participe avec ses “qualités” au “développement” de la

Chine). Un nouvel ordre social harmonieux se dessine dans les discours et les représentations, où le sacrifice individuel d'une grande partie de la population serait considéré comme normal dans une société où les inégalités évolueraient en harmonie, car indiscutables et indiscutées. Le processus de civilisation de la population chinoise, par le biais de complexes discursifs et idéologiques tels que la "société harmonieuse" sert donc à asseoir la domination d'un ordre social établi, et plus particulièrement à garantir la production et la consommation de marchandises. » (Boutonnet 2009: p.19)

Les éléments de l'enquête émanant du fonctionnement du café-restaurant Kafaiting s'éclairent à la lumière de la propagande menée par les autorités chinoises. L'ardeur au travail des *dagongmei* apparaît alors comme une norme sociale incorporée et réappropriée par les individus (entrepreneurs et employées) dans la construction d'un espace de travail partagé.

4.3 Un emploi « approprié » ? Répondre aux attentes sociales pour gagner dignité et statut

4.3.1 Travail et genre en Chine

On retrouve dans l'histoire de la pensée chinoise l'idée d'une frontière qui sépare le *nei* (intérieur du foyer), correspondant à l'espace approprié pour la femme, et le *wai* (extérieur), environnement dans lequel l'homme doit évoluer (Goodman et Larson 2005; Mann 2000). Cette ségrégation entre les sexes est au cœur des différents Classiques (Classique des Mutations *yijing*, Classique des Documents *shujing*, Classique des Rites *lijing*), textes qui fondent la philosophie politique chinoise (Guillerez 2013). Selon la rhétorique des Classiques, la famille patrilinéaire et patrilocale représente le pilier de l'organisation sociale et étatique, la transgression des rôles attribués est présentée comme porteuse de chaos :

« L'un des discours du *shujing* (...) rapporte en effet que la défaite du roi Shang fut due à la faiblesse dont celui-ci fit preuve envers sa concubine, la cruelle Daji 妲己 ; le souverain prêtait en effet trop d'attention à ses opinions et abandonna pour elle ses obligations politiques et familiales. L'usurpation de l'autorité par les femmes mène ainsi clairement au chaos, et Daji constitue l'exemple parfait de la beauté qui provoque la chute d'un royaume. » (Guillerez 2013: p.35)

La ségrégation spatiale des sexes se double d'une division du travail, ainsi que d'une structure par classes, le tout étant étroitement en lien avec l'ordre de l'État. C'est dans l'un des livres du

lijing que l'on trouve la trace la plus ancienne des codes moraux et comportementaux imposés aux femmes (Guillerez, 2013). Les quatre vertus féminines – l'irréprochabilité dans les travaux domestiques (*fugong*), dans l'apparence (*furong*), dans la parole (*fuyan*) ainsi que dans le comportement (*fude*) – sont couplées aux trois obéissances – une femme doit obéir à son père avant d'être mariée (*wei jia cong fu*), à son époux ensuite (*ji jia cong fu*) puis à son fils après la mort de l'époux (*fu si cong zi*) – pour un comportement moralement exemplaire. L'idéologie portée par les textes, remaniée au fil des différentes interprétations dans l'histoire, donne ainsi à voir les conceptions normatives de la place d'un homme et d'une femme au sein de la société chinoise. Néanmoins la frontière entre l'intérieur *nei* et l'extérieur *wai* – en sus d'être perpétuellement transgressée – est historiquement soumise à d'importantes variations (Luo 2005; Mann 2005; Pomeranz 2005; Sommer 2005; Yeh 2005). Par exemple, pendant la dynastie des Song (960-1279), le retour à une orthodoxie confucianiste rigoureuse est survenu dans un contexte d'essor rapide du commerce, les femmes chinoises y occupant une place de premier plan, en compétition avec leurs homologues masculins. Les rhétoriques vantant les textes classiques sont ainsi moins la perpétuation d'une tradition de pensée que la volonté de contrôler la place économique prise par les femmes (Goodman et Larson 2005).

Depuis l'avènement de l'ère des réformes (fin des années 70) revient de façon récurrente la représentation selon laquelle la place appropriée pour une femme chinoise est à l'intérieur du foyer (Attané 2012a; Goodman et Larson 2005; Jacka 1997; Rofel 1999). Lorsque les femmes quittent l'espace domestique pour aller travailler, elles peuvent alors se sentir ou bien être vues par autrui comme vulnérables au kidnapping, au trafic, au viol et potentiellement donc au déshonneur (Chao 2003; Sun 2004). I. Attané note une forte recrudescence depuis le début des années 2000, de stéréotypes sexués assignant la femme à la sphère domestique (Attané 2012a).

« Globalement, le rôle de l'époux comme soutien économique de la famille et celui de l'épouse, centré sur le foyer et les tâches domestiques, restent bien ancrés non seulement dans les pratiques conjugales mais aussi dans les attentes que chaque conjoint nourrit vis-à-vis de celui de l'autre sexe. » (Attané 2012: p.12)

D. Davin, dans ses recherches sur les migrations internes des femmes chinoises en Chine contemporaine, retrouve la prégnance de représentations liant les femmes à leur foyer.

« On attend de chacun et chacune en Chine qu'il ou elle vive au sein du cercle familial, à moins d'avoir de bonnes raisons de faire autrement, mais le sentiment que c'est ainsi que les choses sont appropriées est plus fort en ce qui concerne les femmes. Les femmes sont considérées comme plus vulnérables, moins capables de faire face au monde extérieur. Les femmes célibataires notamment sont vues comme ayant un profond besoin de la protection et de la supervision de la famille, un point de vue certainement lié à la volonté de préserver la virginité et ainsi l'éligibilité au mariage des jeunes filles. La mobilité des femmes mariées est, elle aussi, contrainte par l'idée qu'elles devraient vivre sous la protection de leurs familles. Néanmoins, une fois qu'une femme a été autorisée à migrer, elle peut lever les barrières pour d'autres à l'intérieur de sa famille et parfois de son village. Les femmes migrantes partent souvent rejoindre des membres de leur famille partis avant elles, et si elles sont célibataires, elles partent fréquemment avec une parente ou une amie. » (Davin 2005: p.30-31)

Nous allons nous intéresser à présent à la frontière floue entre le *nei* et le *wai* dans le contexte spécifique du café-restaurant, par le biais de l'analyse des activités de production des employées (production alimentaire et de service), mais aussi par celle des pratiques de consommation alimentaire. Production et consommation alimentaires seront appréhendées comme témoignant du rôle assigné aux jeunes femmes de bonnes ménagères garantes de la solidarité familiale, et par là même de la cohésion de l'équipe dans l'entreprise (Perrot 2013).

4.3.2 Des activités productives qui renvoient aux activités domestiques

Les journées au café-restaurant étaient faites de moments variés. Il y avait les phases de rush, typiquement les services de midi et du soir. Pour servir, débarrasser, nettoyer, préparer les plats, les filles s'entraidaient, fragmentaient leurs gestes, faisaient à plusieurs ce qu'elles pouvaient aussi faire toutes seules quand chacune était débordée. Il y avait les phases d'affluence modérée dont les filles profitaient pour faire ce qu'elles n'avaient pas le temps de faire à un autre moment : grands ménages, grands rangements, préparations pour la cuisine qui sortaient du quotidien. Et enfin, de nombreux moments de discussions, plaisanteries, rêveries entrecoupaient les activités. Les filles communiquaient entre elles en utilisant le dialecte de leur préfecture. Ce dialecte diffère du mandarin, qui est la langue enseignée à l'école et que toutes ont donc appris, il diffère aussi du *Kunming Hua*, ou patois de Kunming qu'elles ne parlaient

pas même si elles le comprenaient. Le ton qu'elles employaient entre elles était un ton familier, celui que l'on utilise avec ses proches³⁴. Les filles se parlaient à travers le restaurant : depuis le seuil de la cuisine (au fond de l'établissement) vers le comptoir (à l'entrée de l'établissement), depuis l'étage du dessus vers le rez-de-chaussée, leurs voix faisaient un ping-pong qui remplissait l'espace dans un chassé-croisé de clients se déplaçant lentement à la recherche de leur table idéale.

Les filles embauchaient au café-restaurant à 8 heures le matin pour une première heure de ménage, de rangement, de mise en place et préparation pour le service, de tâches administratives. La répartition des tâches s'apprenait dans les premiers temps passés à travailler au café-restaurant, si bien qu'en l'absence de nouvelle recrue, les unes et les autres se saisissaient rapidement de ce qu'il y avait à faire, sans un mot, dans une gymnastique rôdée et rapide. L'équipe était rarement strictement la même d'un jour sur l'autre. En effet les filles tournaient sur tous les postes (en salle et en cuisine), excepté les deux managers de la salle HuaHua et WenDi qui ne travaillaient qu'au service et en décalé l'une avec l'autre.

Tous les matins en salle, les mêmes gestes se répétaient, réalisés par les unes et les autres à tour de rôle, mais aussi partagés entre toutes : nettoyage des sols, du mobilier, mise en place pour le service. En cuisine les filles s'affairaient également. La pièce très étroite, toute en longueur, laissait peu d'espace pour circuler. Le long du mur de gauche se trouvaient les feux surmontés de grandes hottes aspirantes, les fours et un court plan de travail. Le long du mur de droite se dressaient les garde-mangers, les meubles où l'on stockait la vaisselle, des réfrigérateurs. Des tables centrales sur roulettes formaient un long plan de travail allant d'un bout à l'autre de la pièce. La plonge était rencognée juste à côté de l'entrée. Dès l'ouverture, un tourbillon d'activités animait les lieux : réception de commandes, nettoyage et découpe des légumes, préparations de pâtisseries et de boulangerie, cuissons de plats au four et aux woks. Les filles chantaient souvent à tue-tête des chansons populaires de variétés chinoises, se criaient leurs avis et conseils sur les cuissons et préparations par-dessus le brouhaha général (contrastant avec le calme feutré et jazzy de la salle). Le chassé-croisé était permanent, les filles se débrouillaient avec l'espace réduit dont elles disposaient : les ingrédients passaient au-dessus

³⁴ L'analyse du registre de langue utilisée entre elles par les employées du café-restaurant est le fruit d'un travail de collaboration avec une jeune enseignante originaire de la même préfecture, avec qui nous avons effectué la traduction et la transcription de certaines scènes du quotidien préalablement enregistrées par mes soins.

des têtes et de mains en mains, les filles se bouscuaient, dérapaient sur le sol devenant rapidement très glissant, déplaçaient les meubles roulants pour avoir accès aux fours et aux étagères.

Mettons en parallèle ces quelques images d'un quotidien dans l'entreprise avec les préparations des repas de fête pendant la période du Nouvel An chinois, vacances annuelles des employées au cours desquelles chacune regagne son foyer et participe aux festivités familiales. Le Nouvel An chinois est une période chômée au niveau national, les villages de campagnes voient revenir les villageois employés loin de chez eux, comme les travailleurs migrants, les paysans font une pause avec les travaux habituels des champs, et ne s'acquittent que des tâches indispensables (par exemple nourrir les animaux). Chez les personnes qui m'ont accueillie en février 2015, les festins se succédaient, les familles s'invitaient à tour de rôle occasionnant des brassages de gens : certains se retrouvaient, d'autres se rencontraient, tous les âges étaient représentés (des nouveau-nés aux vieillards), différents horizons sociaux se côtoyaient quand, au sein d'une même famille élargie, certains étaient fonctionnaires et d'autres fermiers.

Tandis que je résidais chez CuiYi et CuiYa en février 2015, nous nous sommes rendus en groupe (une douzaine de personnes), à pieds à travers la montagne vers la maison de nos hôtes du jour. La marche avait duré environ une heure, sous un soleil et une brise tièdes. La ferme où nous étions attendus comptait quatre bâtiments disposés autour d'une cour intérieure rectangulaire. L'un des bâtiments correspondait aux étables et porcheries, deux autres abritaient des chambres et un salon avec une grande télévision allumée, un dernier comprenait une vaste cuisine aux murs noircis par la fumée du foyer. Des épis de maïs se balançaient aux plafonds des terrasses entourant la cour, des poulets caquetaient et passaient entre nos pieds.

À notre arrivée vers 13h, la mère de la famille ainsi que ses deux filles (âgées d'une vingtaine d'années, célibataires, amies de CuiYi) étaient déjà fort affairées en cuisine. Les femmes circulaient au milieu d'innombrables bassines de métal, un robinet d'eau de source coulait en continu dans l'étroite cour ouverte jouxtant le foyer, déversant une eau fraîche et claire dans un grand bac à débordement. Les légumes à préparer, les poulets à découper, les herbes à émincer s'entassaient sur les tables. CuiYi, sa sœur et sa mère ainsi que les autres femmes de notre groupe ont toutes donné un coup de main. CuiYi pelait des pommes de terre pendant que la cadette de la famille rinçait les brins de coriandre et de ciboulette, CuiYa éminçait les piments, écrasait des gousses d'ail, l'aînée de la famille découpait les pommes de terre en fines tranches

et toutes sortes de tubercules en gros morceaux, la mère de CuiYi et CuiYa ainsi qu'une de leurs tantes triaient des légumes à larges feuilles, plumaient les poulets tués quelques minutes auparavant. La mère de nos hôtes préparait en parallèle de quoi nous sustenter avant que le repas ne soit prêt (ce qui était prévu pour la fin de journée) : elle découpait de fines lamelles dans un gros flan de *liangfen* fait maison (préparation à base de farine de pois chiches), ces nouilles artisanales assaisonnées sont ensuite mangées froides en salade. Pendant ce temps les hommes s'étaient installés dans la cour pour discuter et jouer au mahjong en buvant des bières et en fumant des cigarettes, les enfants sirotaient des jus devant la télévision en grignotant des graines de tournesol. À la fin de la journée une douzaine d'invités ont rejoint notre groupe et le repas a été partagé dans la cour. Les agapes terminées, les femmes se sont à nouveau activées pour le nettoyage et le rangement.

Depuis les années 60 les travaux de recherche féministes ont participé à dévoiler l'invisibilité ainsi que de l'absence de reconnaissance sociale du travail domestique (Prévost 2015). Les tâches ménagères, l'entretien physique des membres de la famille, la production des enfants, le soin et la santé, le maintien d'un réseau amical et familial, sont alors apparus comme l'immense champ du travail invisible et gratuit réalisé quotidiennement dans la sphère dite « privée » (Galerand et Kergoat 2013). Ces travaux ont permis de problématiser la question de la division sexuelle du travail, c'est-à-dire la division du travail qui découle des rapports sociaux de sexe ayant pour « caractéristique l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive ainsi que, simultanément, la captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée » (Kergoat 2005: p.97). La division sexuelle du travail se répercute sur l'accès des femmes à la sphère productive : les qualifications possibles, les secteurs professionnels qui leur sont ouverts, les rapports de pouvoir au travail, les inégalités de salaires, sont ainsi structurellement déterminés.

Le parallèle opéré entre les gestes ordinaires au café-restaurant et le travail domestique des jeunes femmes pendant les festivités du Nouvel An révèle une dimension classique dans l'analyse de l'histoire du travail des femmes (Perrot 1987), à savoir que leurs activités productives renvoient fréquemment à leurs activités de type domestique. Les compétences mobilisées dans ces activités ne sont alors pas à proprement parler reconnues comme des compétences techniques, plusieurs de mes interlocutrices disent d'ailleurs que le travail de serveuse, c'est celui que toute femme peut faire quand elle n'est pas qualifiée.

En effet, les jeunes femmes qui travaillaient au café-restaurant étaient nombreuses à estimer le service et la cuisine comme nécessitant des compétences très ordinaires à leurs yeux. WenDa (sœur cadette de WenDi, née en 1989, non mariée au moment de l'enquête) m'expliquait avoir abandonné les études après le lycée car elle n'avait à cette époque pas envie d'aller à l'université. Après avoir rejoint sa grande sœur WenDi à Kunming, elle avait décroché un petit boulot de serveuse car, précisait-elle, ce travail ne nécessitait pas de compétences particulières, tout le monde pouvait le faire.

En outre, M. Perrot insiste sur le fait que les métiers qui sont dits « bien pour les femmes » sont justement ceux qui s'inscrivent dans le prolongement des fonctions considérées comme « naturelles » maternelles et ménagères (ce que développent abondamment les travaux portant sur le *care*³⁵). Les métiers considérés comme appropriés pour une femme permettent aux travailleuses qui les exercent de prétendre à une forme de valorisation sociale (Prévost 2015), non pas par la nature des tâches exercées, qui restent socialement considérées comme des basses besognes, mais par le fait que les tâches sont considérées comme appropriées et lucratives (Huang 2011).

C'est ce que révèle le parcours de HuaHua, qui a contribué à faire venir de nombreuses jeunes filles de son village pour travailler au café-restaurant. AJu (qui a cessé de travailler en 2015 suite à sa grossesse) était la première, les deux jeunes femmes sont cousines (leurs pères sont frères). Au moment de l'enquête, la moitié de l'équipe (9 personnes) était constituée par les *meimei* de HuaHua : en plus d'AJu, il y avait YaYa, MaLi, NiNa, XiaoFeng, GuiLi, Ping, XiBan, Nuoma. D'autres *meimei* étaient passées par le café-restaurant, mais étaient rentrées au village depuis pour se marier et avoir des enfants (la grande sœur de GuiLi et la grande sœur de NuoMa notamment). La démarche de HuaHua était facilitée par le fait que dans le village, les parents savaient (de sa propre expérience) que cet établissement était un endroit sûr (*lai zheli hen anquan*), où il était possible de gagner un peu d'argent.

« J'ai aidé beaucoup de leurs enfants à partir (*wo ba tamen daichulai de haizi hen duo*), donc beaucoup me connaissent et quand je reviens, ils disent : ah ! HuaHua est de retour ! Et ils me font des cadeaux ! Je n'en ai pas besoin de ces cadeaux, mais je trouve ça bien agréable (*hen bucuo*). Par exemple, je vais me promener dans

³⁵ Voir par exemple les récents travaux comparatifs de Guimarães et al. (Guimarães, Hirata, et Sugita 2014).

la montagne, et j'entends, avant même de les voir, des personnes qui disent : HuaHua, tu es rentrée ! Et je trouve que ça fait des relations très proches, les gens ne sont pas indifférents. » (HuaHua, interview du 10/12/2014)

Ce que HuaHua appelle un établissement sûr, c'est un endroit dans lequel les jeunes femmes pourront, par leur comportement, faire montre d'une moralité exemplaire et contribuer ainsi à l'honneur de la famille : en rapportant de l'argent et en montrant ainsi leurs capacités à être responsables, en exerçant une activité dont la famille n'a pas à rougir, et en menant une vie convenable. En effet selon HuaHua, lorsqu'une jeune femme part de chez ses parents et se retrouve dans un emploi qui n'est ni sûr ni stable, la situation peut être difficile pour plusieurs motifs. Elle peut être confrontée à des changements d'emplois réguliers, ou bien se faire escroquer, manipuler (*bei pian*), ou encore choisir une « mauvaise vie » (*bu hao de xiguan*). Dans les représentations collectives sur les *dagongmei*, il y a la crainte, quand l'emploi est dans un café-restaurant étranger de surcroît, que la jeune femme soit hôtesse de bar, ou prostituée, portraits que relaient abondamment les médias (Sun 2004; Zheng 2004). Selon HuaHua, c'est un problème qui concerne toute la famille de la jeune femme : d'une part si elle se met à demander de l'argent au lieu d'en rapporter, et d'autre part si elle fait des choses dont tous peuvent se sentir honteux (*tebie bu shufu*). Car, expliquait HuaHua, tout le monde se connaît au village et sait ce qui se passe pour les autres. Si la jeune femme a une mauvaise vie, elle jettera la honte sur sa famille. Si elle fait de bonnes choses, sa famille pourra être fière d'elle.

C'est ainsi que HuaHua a acquis un statut valorisé au sein de son village : en étant le moteur d'un réseau convenable (matériellement d'une part et d'un point de vue de la moralité d'autre part) pour les jeunes femmes pouvant exercer une activité salariée.

En tant que « femmes » et « pauvres » de surcroît, les *dagongmei* rencontrées dans le café-restaurant sont prises dans des processus de négociations incessantes de leurs positions sociales, et disposent de marges de manœuvre parfois étroites, selon les contextes et les parcours de chacune, pour consolider leur place au sein de leur famille et de la société dans laquelle elles vivent (Guérin 2008). Comme le montre I. Guérin dans d'autres endroits du monde (au Sénégal et en Inde), la question de la « moralité féminine » revient comme critère essentiel de l'honneur familial. Et ainsi honorer les attentes sociales qui pèsent sur elles est un moyen pour nombre de femmes de préserver leur dignité, voire d'acquérir une position dans les hiérarchies sociales dans lesquelles elles sont prises.

4.3.3 Femmes nourricières

Nous venons de voir que les activités productives de restauration et de service sont travaillées par des logiques structurelles participant de l'assignation des employées du café-restaurant Kafeiting à une place considérée par beaucoup comme socialement appropriée. Les pratiques alimentaires des jeunes femmes sont prises dans les mêmes logiques comme nous allons le développer à présent.

L'alimentation (tant ses modes de production que ses modes de consommation) est un sujet qui a été abondamment pensé en sociologie comme en anthropologie (Régner, Lhuissier, et Gojard 2006). F. Régner rappelle que les *Annales* ont, dès le début du 20^e siècle, contribué à fournir une historiographie de l'alimentation dans une perspective socio-économique, pendant qu'à la même époque les anthropologues travaillaient sur les représentations relatives aux pratiques alimentaires, sur les prescriptions et les interdits en vigueur dans différents groupes sociaux. M. Halbwachs a très tôt montré comment la consommation n'est pas qu'une affaire de dépenser ou d'acquérir des biens matériels, mais correspond à la participation à la vie sociale : la consommation reflète les rapports sociaux, la hiérarchie des classes sociales (Halbwachs 1913). P. Bourdieu a lui aussi insisté sur la dimension sociale de l'expérience alimentaire, les goûts des individus étant en partie le fruit de l'intériorisation par les acteurs de normes sociales (Bourdieu 1979). Si l'alimentation tout à la fois reflète et participe de la structuration des rapports sociaux, par exemple de classe, il en est de même pour les rapports sociaux de sexe. C. Delphy a soulevé la question de la consommation différentielle entre hommes et femmes en milieu paysan (Delphy 1975). Un dossier récent du *Journal des anthropologues* propose un ensemble de contributions actuelles croisant les champs du genre et de l'alimentation afin de combler un vide théorique marqué dans la littérature francophone (Fournier et al. 2015). Les auteurs replacent l'alimentation au cœur des rapports sociaux inégaux de sexe. En effet, d'une part les femmes prennent en charge la plus grande part du travail alimentaire, ceci étant lié à la large assignation des femmes au travail domestique, nous venons de le voir. D'autre part les consommations des hommes et des femmes sont différenciées, et les discriminations de consommation ont un impact sur les corps et les consciences. Dans l'expérience des employées du café-restaurant, la consommation est le lieu du renforcement de l'assignation sociale de la femme dans un rôle de nourricière (Ferrand 1983), réifiant les qualités pensées comme féminines de pilier de la convivialité.

L'équipe du café-restaurant a effectué une sortie de groupe de trois jours, dans un petit village touristique à quelques heures de bus de Kunming en novembre 2014. Le lundi 17 novembre, nous avons quitté Kunming de bon matin, dans un bus loué pour l'équipe. Le trajet a commencé calmement, dans une torpeur toute matinale. Bientôt les unes et les autres ont sorti des provisions de caisses, préparées la veille au restaurant. Il y avait des fruits, des bagels, de la confiture et du beurre. Des pommes, des oranges, des barquettes de papaye épicée, des bouteilles d'eau passaient de mains en mains. À l'occasion d'une première pause sur une aire de repos, les filles ont acheté des cacahuètes, des pattes de poulet, des pousses de bambous. Nous sommes remontées dans le bus, tout le monde a continué de faire tourner les sachets d'aliments divers, l'ambiance s'est animée peu à peu, les filles se sont mises à chanter des chansons, à raconter des blagues vues sur internet, l'ambiance était à la rigolade générale. Plus tard lors du séjour, nous avons pique-niqué à flanc de montagne, lors d'une balade. Chacune portait avec elle des réserves personnelles : des fruits, des sachets de bonbons, des emballages sous vide de tranches de racine de lotus aux épices, etc. Certaines portaient en plus des sacs plastiques remplis de beignets achetés le matin même au village. Quand nous avons fait une courte pause pour manger un peu, les victuailles ont circulé allègrement : les filles proposent toujours aux autres un bout de ce qu'elles mangent. Un bout du fruit, un bout du beignet, un bonbon du sachet, une tranche de racine de lotus. Même si les autres autour ont elles-mêmes des fruits, des beignets, des bonbons, des racines de lotus, les aliments tournent. Les repas du soir se déroulaient dans des restaurants, où nous étions installés sur deux grandes tables rondes, des bouillons au centre servant à cuire les aliments. Le personnel du restaurant déposait légumes, viandes et poissons émincés sur des dessertes jouxtant les tables, les filles les plus proches des dessertes orchestraient le repas avec une certaine autorité (aussi bien des jeunes que des plus âgées), personne ne s'arrêtait de manger tant que les plats n'étaient pas vides, il n'était pas question de gâcher.

On peut lire, au travers des façons de penser, de dire et de faire des employées du café-restaurant, la volonté de trouver une valorisation sociale en se conformant aux normes en vigueur les concernant : elles mobilisent les qualités qu'on leur a inculquées (compétences culinaires, de service, de création d'atmosphères conviviales) et construisent ainsi une légitimité à leur travail, une force à leur groupe.

D'autre part, dans le contexte des journées de travail au café-restaurant, les pratiques de consommation alimentaires servent la réaffirmation d'un éthos commun, tout comme les pratiques de l'humour (développées dans le chapitre suivant).

Les repas principaux du personnel avaient lieu une fois par service. Pour le service de jour, le repas était servi aux alentours de 10h30 le matin. Cuisinés par les filles, les repas se composaient en général de riz (chacune se servait dans son bol) accompagné de trois ou quatre plats, chaque jour différents (disposés au centre de la table, chacune piochant avec ses baguettes) : un bouillon (de blettes ou autres plantes herbacées du même type, de tubercules, de poisson ou de viande), des mets sautés (légumes, viandes émincées, tofu, œufs) assaisonnés de façon variée, des plats froids (crudités, algues, certains types de nouilles). Aucun de ces mets ne figuraient au menu du restaurant, qui ne servait que des recettes étrangères. Les filles mettaient un point d'honneur à souligner qu'il s'agissait là de la nourriture de « chez elles » (*women de cai*), dont les saveurs typiques étaient l'aigre/acide et le piquant (*you suan you la*). J'étais chaque jour comptée dans le repas du service, et on s'enquerrait régulièrement de mon adaptation à cette cuisine (tout en observant du coin de l'œil ma progression notamment dans la dégustation de mets pimentés). Je faisais ainsi l'expérience de la dimension collective de l'alimentation comme support d'une appartenance commune (Régnier, Lhuissier, et Gojard 2006; Thiesse 1999). Les repas de service étaient l'occasion pour les filles de convier à leur table toute connaissance présente à ce moment-là dans l'établissement, ce qui arrivait de temps en temps. En dehors de ces repas, les filles grignotaient et buvaient tout au long de la journée. Car comme on me l'avait dit et répété à maintes reprises : « Ici, on peut manger et boire ce que l'on veut ». Cafés au lait avec une pointe de sirop de caramel, infusions médicinales à base de thé vert, d'hibiscus, de gingembre et de miel du Yunnan, yaourt liquide d'un producteur proche, chacune avait ses préférences et dégustait ses boissons favorites entre deux tâches. Les grignotages faisaient l'objet d'un partage systématique : fruits, plats préparés en cuisine ou gâteaux en vitrine, les filles grignotaient et exigeaient des autres qu'elles fassent de même : « *chi yidian* (prends-en un peu) ! » était l'injonction itérative opposée à tout refus. Plusieurs des employées considéraient que pouvoir manger et boire autant qu'elles le voulaient et tout ce qu'elles voulaient contribuait à se sentir au travail « comme à la maison » (*you jia de ganjue*). Elles évoquaient en contrepoint leurs expériences précédentes de travail (principalement en cuisine) dans des structures où manger quelque chose pouvait être vu comme voler le patron,

rappelant que la consommation peut être l'instrument d'une subordination de classe (Bourdieu 1979).

Conclusion

L'idéologie de l'*empowerment* libéral appliquée au travail salarié des femmes s'ancre dans la croyance selon laquelle l'emploi rémunéré, parce qu'il donne accès à un certain capital économique, contribue à forger des individus libres et autonomes. En proposant une analyse détaillée des déterminants socio-économiques qui façonnent les parcours individuels, des pratiques quotidiennes et des représentations mobilisées par les employées de Kafeiting, ce chapitre s'est efforcé de montrer le renforcement de l'assignation de rôles selon la classe, le genre et l'origine géographique (dualité rural-urbain), qui structure le travail salarié des *dagongmei* actuellement. Le nouvel ordre social de la responsabilité individuelle en Chine, en tant qu'idéologie dominante bâtie sur ces assignations, contribue à donner le sentiment aux individus que leur propre itinéraire est unique et qu'ils doivent surmonter les risques auxquels ils sont confrontés individuellement, plutôt que collectivement, en s'organisant politiquement (Furlong et Cartmel 2007). Les employées de Kafeiting, face à ces incertitudes, s'organisent au sein d'un entre-soi que nous allons décrire à présent.

Chapitre 5. L'ancrage du sujet dans les réseaux de parenté et villageois

Introduction

Dans le contexte actuel de stigmatisation, d'absence de protection ferme de leurs droits, les travailleurs migrants mobilisent leurs réseaux plus ou moins formels pour faire face à l'incertitude socio-économique dans laquelle les autorités politiques les maintiennent. Les personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche trouvent leur force et leur légitimité dans la création d'un entre-soi hiérarchisé et structuré par des solidarités complexes, que nous allons détailler dans ce chapitre. En certaines occasions, nombre de travailleurs en situation de *dagong* s'organisent pour mener des actions collectives de revendication, donnant lieu par exemple à des grèves médiatisées, à la constitution d'organisations de défense des droits des travailleurs, à des mouvements sociaux qui se font et se défont dans des contextes spécifiques constituant autant « d'îlots d'actions politiques » (Froissart 2005: p.21). Mais nombreux sont également celles et ceux qui, sans être impliqués dans des processus d'actions politiques plus ou moins structurés, se confrontent au quotidien à des situations inégalitaires avec lesquelles ils doivent composer. Leur quotidien ordinaire est ainsi semé de formes de résistance, de contournement, de recomposition des normes, en somme de tactiques (Certeau (de) 1980) qu'ils déploient à l'intérieur des cadres qui les contraignent. Ainsi, les employées du café-restaurant Kafeiting construisent des solidarités, participent à la dynamique de réseaux avec pour visée de stabiliser leur position sociale, sans cesse négociée.

5.1 Hiérarchies familiales d'entreprises : coopérations et rivalités

5.1.1 Un environnement de travail sous contrôle

La façon dont s'est constituée l'équipe au fil des années depuis l'ouverture de l'établissement en 2004 à Kunming est importante pour comprendre le déploiement d'un encadrement complexe, produit et entretenu par les employées au sein du café-restaurant.

Lors des séjours de terrain, l'effectif de l'équipe à Kafeiting a varié entre 18 et 22 employées, en fonction des absences pour maladie (notamment des parents restés au village auprès desquels les filles rentraient régulièrement en cas de difficultés), grossesse, événements familiaux (naissance, mariage, décès) ou voyages. Les hiérarchies professionnelles dépendaient de l'ancienneté dans l'entreprise et de l'avis de l'équipe (incluant les entrepreneurs Ian et Lee) sur les capacités d'une employée à endosser des responsabilités. Une nouvelle recrue commençait d'ordinaire par servir et débarrasser les plats en salle, par la plonge, le nettoyage et la découpe

des aliments en cuisine, puis elle apprenait à prendre les commandes sur un appareil numérique, à réaliser intégralement des recettes, à ranger les stocks et faire des achats etc. Les filles se formaient les unes les autres, nous allons y revenir. Au moment de l'enquête, l'équipe comptait deux managers principales, les deux plus anciennes employées HuaHua et WenDi (âgées de 30 ans). Elles géraient au quotidien le fonctionnement de l'établissement (ouvertures et fermetures, gestion des services et des stocks, distribution des salaires, ensemble des tâches administratives liées à la comptabilité, à la banque, à la tenue de registres pour les contrôles d'hygiène, des certificats des employées etc.). Venaient ensuite AJu et LiLi (âgées de 27 ans), managers formées par HuaHua et WenDi à une grande part des tâches précédentes, capables donc de les remplacer en cas de courte absence. Au cours de l'enquête, deux managers aux compétences équivalentes à celles de HuaHua et WenDi avaient cessé leur travail en raison de grossesses : Mei et Bao. Aussi à l'automne 2014 l'équipe des managers souffrait-elle d'une surcharge de travail, et après concertation avec Ian et Lee, les jeunes femmes avaient décidé de former trois autres employées plus jeunes (environ 20 ans), mais avec plusieurs années d'ancienneté, à diverses responsabilités : Ping, GuiLi et YaYa, nous y reviendrons également.

Revenons plus précisément sur les membres de l'équipe pour faire émerger les relations que les jeunes femmes entretiennent.

HuaHua (née en 1983, mariée, une enfant, ayant quitté son village en 1999), faisait donc partie des plus anciennes employées au moment de l'enquête (elle a commencé en 2004). Manager depuis plusieurs années, elle était l'aînée des jeunes filles originaires du même village qu'elle, qui représentaient la moitié de l'équipe : AJu (née en 1987), YaYa, MaLi, NiNa, XiaoFeng, GuiLi, Ping, XiBan, Nuoma (toutes nées entre 1994 et 1996).

L'autre moitié de l'équipe était composée de couples de sœurs : WenDi (née en 1984, mariée, sans enfant au moment de l'enquête, l'une des premières employées de l'établissement) et WenDa (née en 1989, mariée en 2015), CuiYi et CuiYa (respectivement nées en 1993 et 1996, toutes deux des cousines éloignées d'une ancienne employée du café-restaurant, actuellement manager de l'établissement Kafeiting à Mianlan, ville capitale de préfecture dans l'ouest du Yunnan), FaBi et FaBa (respectivement née en 1990, mariée, une enfant et en 1994, célibataire, toutes deux des cousines de Chan la première employée de l'établissement), mais aussi de LiLi (née en 1987, n'ayant pas de parentes parmi les employées) et YingDe (née en 1984, ancienne camarade d'école de WenDi, mariée, un enfant).

L'organisation en réseau observée dans le café-restaurant rappelle l'image des « nids d'abeilles » employée par Pun N. pour décrire la formation d'enclaves ethniques ou de parenté à l'intérieur de l'usine dans laquelle l'auteur a mené sa recherche auprès des *dagongmei* (Pun 2012). Deux ou trois femmes originaires du même village formaient le cœur d'un nid ; le cœur aidait ensuite des membres de la famille ou des proches du même village ou de villages voisins à trouver un emploi dans son lieu de travail ; les nouveaux arrivants étaient alors à la périphérie du cœur et contribuaient à leur tour à aider d'autres personnes, élargissant ainsi les strates successives des enclaves. De son côté L. Beynon, dans ses recherches auprès de *dagongmei* rencontrées sur le marché aux travailleurs à Chengdu, s'intéressait à des jeunes femmes aux parcours variés, mais qui précisément refusaient pour la plupart de passer par le réseau des personnes originaires du même village (*tongxiang*) pour trouver du travail ou vivre au quotidien (Beynon 2004). Les jeunes femmes arguaient notamment qu'avoir des connaissances en ville pouvait être source d'ennuis au village, particulièrement lorsque les gens étaient amenés à parler les uns des autres. Que l'on soit assez étroitement inscrite dans un réseau, ou bien que l'on mène son parcours en évitant d'être prise dans des enclaves ethniques ou familiales, jouer sur les liens de parenté ou de village (les activer, les entretenir, les temporiser, les mettre à distance) correspond à des tactiques quotidiennes, permettant aux jeunes femmes de déployer des envies, d'affronter des contraintes.

HuaHua a ainsi contribué à faire venir plusieurs de ses *meimei* depuis son village pour travailler au café-restaurant. En tant que leur aînée, elle estimait de son devoir de vérifier le sérieux de la postulante avant toute embauche, et de s'occuper (*zhaogu*) d'elle après son arrivée à Kunming. La jeune fille souhaitant rejoindre l'équipe devait donc s'engager à respecter les plannings de travail (et ne pas se défilier en raison de sorties nocturnes trop nombreuses), à la tenir informée de ses absences et déplacements, à économiser une partie de son salaire, et enfin à ne pas flirter dans les dortoirs. En discutant avec la jeune fille ou avec ses parents, HuaHua pouvait estimer être confrontée à une personne avec un caractère trop impétueux. Il était alors possible qu'elle refuse de proposer la candidature pour un poste au café-restaurant, car elle anticipait que la jeune fille serait dure à gérer (*ruguo tai lihai de hua kending guan bu liao ta*). HuaHua ne voulait pas être responsable de l'embauche de quelqu'un qui disparaîtrait dans la nature au bout de quelques jours, mènerait une vie dissolue, ne serait pas assidue au travail ou créerait des tensions dans l'équipe (ce qui était arrivé à quatre reprises au cours des dix dernières

années sur plus d'une quinzaine de recrues). HuaHua disait adopter ce positionnement tant par respect pour Ian et Lee, qu'elle tenait en haute estime, que par engagement vis-à-vis des parents de la jeune fille. Au village, ce rôle était celui des parents, me précisait-t-elle, mais à Kunming, c'était elle qui l'endossait, mandatée directement par les parents eux-mêmes la plupart du temps. Car, poursuivait-elle, bien souvent quand les jeunes filles de son village arrivaient au café-restaurant, il s'agissait d'un premier emploi. C'était également généralement la première fois qu'elles se rendaient dans une grande ville. HuaHua estimait donc qu'elle devait assurer un contrôle ferme. Les rapports de HuaHua avec les autres membres de l'équipe que ses *meimei* étaient tout autres et se limitaient aux aspects professionnels.

Les rapports entre aînées et cadettes dans la seconde moitié de l'équipe étaient également travaillés par des obligations et des coopérations dans lesquelles les places de chacune étaient négociées : les cadettes devaient faire leurs preuves vis-à-vis de leurs aînées, lesquelles s'estimaient responsables de leurs propres compétences d'une part mais aussi de l'adaptation de leurs cadettes d'autre part.

CuiYi (née en 1993) et CuiYa (née en 1996) sont sœurs. Elles ne connaissaient pas les autres employées du café-restaurant Kafeiting avant d'y être embauchées (d'abord l'aînée, puis sa cadette). À l'époque de l'enquête, elles partageaient la même chambre au dortoir et leurs chamailleries étaient fréquentes. CuiYi m'expliquait lors d'un entretien pourquoi elle agissait sévèrement avec sa sœur. Elle me donnait l'exemple d'un matin où elle travaillait en cuisine comme chef. Elle s'était aperçue dès son arrivée qu'il n'y avait plus de viande de bœuf. Le chef de la veille au soir avait oublié de vérifier le stock. Or le chef de la veille au soir n'était autre que CuiYa. Lorsque les deux sœurs se croisèrent au moment du changement d'équipe, CuiYi houspilla CuiYa, l'accusant de ne pas prêter une attention suffisante à ce qu'elle faisait, de ne pas se comporter de manière responsable (*fuzeren*). CuiYi estimait que c'était son rôle de devoir faire en sorte que sa sœur s'améliore.

De son côté LiLi m'expliquait que lorsqu'elle avait postulé pour travailler au café-restaurant, c'était WenDi qui l'avait recommandée, sous les conseils d'une cliente habituée du café-restaurant, amie de LiLi et bien connue de WenDi. Si bien que WenDi veillait sur LiLi tout comme HuaHua veillait sur ses *meimei*, et pouvait se révéler sévère avec elle en son rôle d'aînée. C'était le cas notamment au sujet des sorties nocturnes. Les anecdotes burlesques de soirées très arrosées étaient nombreuses, et WenDi se chargeait de rappeler LiLi à l'ordre

lorsqu'elle considérait qu'elle sortait beaucoup, buvait trop et arrivait épuisée à l'excès au service. LiLi à son tour veillait sur Ping qui, bien que faisant partie des *meimei* de HuaHua, était sa cadette, colocataire, amie et apprentie-manager, ainsi que sur FaBa, habitant dans une autre colocation mais qui était également sa cadette et plus fervente partenaire de soirées. LiLi s'occupait d'elles comme de petits enfants (*xiao haizi*) m'expliquait-elle un jour. Elle les réconfortait quand elles se tracassaient, les tiraient d'affaire quand il leur arrivait un souci. Je me souviens de LiLi me racontant que la veille au soir, elle avait écumé une bonne partie du centre-ville de Kunming à la recherche de Ping qui s'était perdue en se baladant, avait appelé LiLi lorsqu'elle s'était rendue compte qu'elle était incapable de rentrer au dortoir, et tout aussi incapable de décrire précisément l'endroit de Kunming dans lequel elle se trouvait.

L'importance de la dimension relationnelle dans l'agencéité des actrices est relevée par I. Guérin et S. Kumar dans leurs travaux sur les programmes de développement ciblant les femmes (Guérin et Kumar 2011). Les auteurs remarquent que la question de l'*empowerment* des femmes est bien souvent traitée comme une question d'émancipation et d'affirmation de soi vis-à-vis des hommes et de la communauté locale. Or leurs recherches recueillent des discours de femmes, confrontées à des contraintes multiples, dont les buts ne sont pas de renverser les relations de pouvoir mais d'avoir la capacité de faire face aux problèmes quotidiens. Cette capacité passe par le tissage de relations étroites, notamment entre les femmes elles-mêmes, relations faites de complicité, d'entraide, de solidarité, de respect et de rivalité :

« La multiplicité des liens dans lesquels les femmes sont insérées participe des buts qu'elles se fixent, avec la volonté tantôt de renforcer tantôt de se détacher de ces liens, ces derniers jouant ensuite un rôle tantôt permissif tantôt contraignant dans la mise en œuvre des actions menées. » (Guérin et Kumar 2011: p.154)

Ainsi au café-restaurant, les solidarités entre les employées reposaient en partie sur des liens familiaux de consanguinité, et l'ensemble de l'équipe usait d'appellatifs empruntés au registre familial, qui exprimaient les rapports sociaux hiérarchisés des aînées et des cadettes (Gruénais 1985) : le prénom, parfois le surnom de la personne interpellée, était suivi du terme « grande sœur » (*jie*) ou « petite sœur » (*mei*) (une aînée en âge étant toujours appelée *jie* par une plus jeune qu'elle, même en cas de position hiérarchique moindre).

Ces solidarités se recomposaient pour déterminer les modalités d'accès ou d'expulsion des travailleuses aux ressources financières et sociales de l'entreprise, et constituait une forme de

rationalisation de la part des employées visant à lutter contre la fragilisation de leurs relations sociales, de leurs statuts sociaux (Yao Ghabéli 2003). Parmi les modalités d'accès aux ressources de l'entreprise, nous avons vu précédemment que les employées et les patrons faisaient en sorte de préserver les emplois des jeunes femmes en cas d'absence prolongée, en répartissant la surcharge de travail entre les employées présentes. En outre, en cas de poste vacant, l'accès à l'emploi reposait principalement sur les réseaux familiaux ou amicaux, ce qui participait de la création d'une enclave. En effet, les jeunes femmes embauchées au café-restaurant Kafaiting étaient presque toutes originaires de la même préfecture et parlaient ainsi le même dialecte (qui diffère du mandarin ainsi que du dialecte utilisé à Kunming). C'était la langue qu'elles utilisaient entre elles au quotidien pour communiquer lorsqu'elles travaillaient. Aussi les managers et les patrons préféraient-ils continuer de recruter selon – entre autres – ce critère d'origine et de langue.

Néanmoins, il ne suffisait pas d'être originaire de la même préfecture et d'avoir une parente ou amie dans l'entreprise pour prétendre à un poste vacant. Citons l'exemple de la cousine de CuiYi et CuiYa, rencontrée lors de ma visite chez ces dernières pendant les festivités du Nouvel An, elle était alors étudiante à l'université à Kunming. Lorsque notre conversation a porté sur les raisons de ma présence en Chine (la recherche à Kafaiting), cela fut l'occasion pour elle de me dire qu'elle trouvait le lieu très sympa (*haowaner*), qu'elle avait ambitionné d'y travailler un peu pour perfectionner son anglais et avait demandé à CuiYi si elle pouvait l'aider à être embauchée. Ce ne fut pas possible en raison de son statut d'étudiante. Le café-restaurant Kafaiting refusait très régulièrement les candidatures d'étudiants résidant sur le campus universitaire tout proche. En effet, les étudiants de l'université étaient nombreux à demander à travailler (à temps partiel et de façon temporaire) dans le café-restaurant avec pour visée d'améliorer leur anglais. L'établissement était particulièrement populaire chez la communauté expatriée – majoritairement anglo-saxonne – de la ville, il était largement fréquenté par des populations d'étudiants, de travailleurs chinois et étrangers, et était perçu comme l'un des lieux urbains de cosmopolitisme et de modernité, ce qui motivait en partie les demandes estudiantines. Mais Ian et Lee refusaient de les engager, arguant qu'ils étaient moins sérieux, réfractaires à certaines tâches, pas intéressés par le travail de service et de cuisine en soi, méprisants avec les travailleuses non qualifiées originaires de la campagne. Le statut social de la cousine étudiante, nettement supérieur au statut social de CuiYi, travailleuse non qualifiée

exerçant un métier de service, fut précisément le critère qui l'évinçait de tout recrutement au sein de l'entreprise.

5.1.2 Frictions

L'équipe du café-restaurant a constamment été reconfigurée depuis la création de l'établissement, le nombre d'employées variant en fonction de l'activité, la constitution des équipes dépendant des parcours personnels de chacune. Un enjeu demeure néanmoins : les *dagongmei* sont face à une situation socio-économique précaire quand elles s'installent temporairement à Kunming pour y travailler, il leur est nécessaire de stabiliser leur environnement, quand elles le peuvent, pour se protéger face à cette incertitude. Les tactiques sont diverses, nous avons vu que les heures supplémentaires, le cumul d'emplois salariés, l'exercice d'une activité indépendante (comme le commerce en ligne par exemple) ou encore les emprunts et prêts entre membres d'un réseau de solidarités, en font partie. Dans un tel contexte, réussir à consolider sa place au sein de l'équipe est un véritable stress endossé par l'individu, qui se retrouve seul face à d'angoissants impératifs.

FaBi avait 16 ans quand elle a commencé à travailler à la plonge du café-restaurant Kafeiting. À l'époque elle était la plus jeune d'un groupe d'une dizaine d'employées toutes d'environ dix ans ses aînées. Les premiers mois ont été très difficiles, FaBi se faisant quotidiennement houspiller et critiquer :

« Quand une nouvelle personne arrive, les anciennes ont tendance à intimider, à n'être pas très sympa (*qifu*). Quand je lavais les plats, ce n'était pas propre. J'étais trop lente, il y avait plein d'assiettes à laver et je n'arrivais pas à aller assez vite. Puis elles en parlaient au patron. Il y avait aussi l'achat des légumes, j'avais du mal à faire les comptes, il me fallait du temps quoi. Alors les autres disaient au patron que je n'étais pas faite pour ce travail, que je n'étais pas compétente (*buneng shengren wode gongzuo*). *Qu'est-ce qu'ils t'ont dit les patrons alors ?* Ils ne m'ont rien dit, ils en ont parlé avec ma *jiejie*. Ils se demandaient si j'étais illettrée (*mei you shizi*). *Et du coup, qu'est-ce que t'a dit ta jiejie ?* Elle est venue me parler mais elle ne m'a pas réprimandée (*ta ye mei ma wo*), elle m'a simplement dit applique-toi, essaie de faire ce que tu as à faire comme il faut, et ça ira (*zuo hao ziji de shiqing, jiu keyi*). » (FaBi, interview du 13/01/2015)

Malgré les pressions, FaBi n'avait pas l'intention de démissionner, elle gagnait à Kunming plus d'argent qu'elle ne parvenait à en réunir en travaillant aux champs chez ses parents. N'ayant personne avec qui discuter de ses soucis, FaBi commença la rédaction d'un journal dans lequel elle consignait les persécutions ordinaires dont elle faisait l'objet. Les mois ont passé et peu à peu les relations ont changé, les tensions se sont désamorcées. FaBi restait secrète, mais elle trouvait le quotidien moins éprouvant. Puis elle a arrêté de travailler pendant trois ans suite à la naissance de sa fille, avant de reprendre son emploi au café-restaurant. Au moment de l'enquête, FaBi était de nouveau en poste depuis quatre ans. Elle faisait le constat que l'équipe n'était plus travaillée par les mêmes tensions, ni soudée par les mêmes coopérations. En effet, pendant les séjours de terrain les proportions entre aînées et cadettes étaient inversées par rapport au contexte dans lequel FaBi avait été recrutée (les trois-quarts de l'équipe pendant l'enquête étaient constitués de jeunes femmes de moins de 20 ans toutes ayant peu d'expérience en restauration avant d'arriver à Kafeiting). Aussi les tensions quotidiennes tournaient-elles plutôt sur la charge de travail mal répartie entre les aînées expérimentées et surchargées, et les cadettes devant se répartir de nouvelles responsabilités dont elles n'avaient pas forcément envie. Ping (née en 1995) faisait partie des cadettes, elle a commencé à travailler à Kafeiting quand elle avait 15 ans, après avoir vu partir puis revenir plusieurs de ses aînées du village dans ce café-restaurant :

« Quand je suis arrivée ici, j'ai trouvé ça très dur (*wo jue de hen nan bu shi tamen shuo de neyang jiandan*), il faut faire des glaces, des cafés, je pensais que ce serait facile mais quand je suis arrivée (*soupir*)... J'ai trouvé ça très compliqué... Il faut savoir tout faire ! Je ne savais pas qu'il fallait faire tout ça... Le premier jour où j'ai travaillé, je suis allée faire des courses avec LiLi. Les autres m'apprenaient des choses mais (*soupir*)... Elles essayaient de m'apprendre des choses et au bout de quelques minutes j'avais déjà tout oublié. Et puis je ne savais pas écrire, je ne savais rien faire. Umi³⁶ m'a donné des cours pour l'écriture. Tous les jours, je devais recopier les mots dont on se sert sur le menu, et elle me donnait un cours par semaine. Tous ces mots, c'est elle qui me les a appris. Je connaissais très peu de mots sur tous ceux qu'il y a dans le menu. Donc tous les jours, je devais apprendre

³⁶ Umi est l'une des quatre partenaires ayant fondé le restaurant de Kunming mais l'ayant quitté depuis.

les plats, les mots (*hai yao xue cai, xue ci*), et puis il y avait le cours d'anglais hebdomadaire. Ça faisait beaucoup de choses (*bixu xue de dongxi bijiao duo wo jue de*) ! Je me disais que je n'y arriverai pas... Et puis en fait, petit à petit, j'ai réussi (*wo kending xue bu hui... danshi man man xuele xuele, xuehui*). On allait courir avec WenDi et YaYa à cette époque, le matin, et pendant qu'on courait, elle m'apprenait l'alphabet : a, b, c, d... Pour que j'apprenne le pinyin avec Umi (*rires*) ! Ou encore quand on n'était pas trop occupées au restaurant, elles m'apprenaient le pinyin. J'ai appris beaucoup de choses ici. Quand j'étais à l'école, je n'ai pas appris beaucoup de mots, mais ici, si ! Mais après, il y avait des moments aussi où elles se fâchaient après moi : “ça fait plusieurs fois qu'on te répète, comment ça se fait que tu ne t'en souviennes toujours pas (*tamen dou hui shuo wo, jiao le hao ji bian zenme ji bu zhu ge*) (*petit rire*) !” J'ai l'impression que je suis sérieuse quand j'apprends (*hen nuli de*), mais je ne sais pas pourquoi j'ai du mal à me rappeler les choses (*ji bu zhu*), HuaHua m'a parlé en entretien (*gei wo kaihui*) et m'a dit qu'il fallait que je m'applique à apprendre (*hao hao xuexi*), et que je prenne des initiatives (*zhudong*)... Mais quand je posais trop souvent des questions, je pouvais bien voir que les autres en avaient marre (*fangan*) de me répéter les choses. Donc je n'osais plus demander... Si je posais des questions, elles me disaient qu'elles m'avaient déjà répété plein de fois, si je ne posais pas de questions, elles me disaient que je ne prenais pas l'initiative de demander (*wo wen le, tamen you shuo jiao le hao ji bian dou bu hui, ranhou wo bu wen, tamen you shuo wo bu zhudong qu wen*), je ne savais pas quoi faire ! Dans tous les cas, ce que je faisais ça n'était pas bien (*wo wen le ye you cuo, wo bu wen ye you cuo*) (*rires*) ! Quand j'avais mes parents au téléphone, je ne leur disais pas comment ça se passait ici, je leur disais juste : “tout va très bien (*wo hen hao*)”. Mais parfois, j'avais vraiment envie de pleurer de ne pas y arriver. Je pleurais en cachette, je ne voulais pas pleurer devant les autres... Je me passais des savons à moi-même tous les jours : mais comment est-ce que tu peux être si bête (*ben*) ? Pourquoi tu n'arrives pas à apprendre (*larmes aux yeux*) ? Mais ce n'est pas pour autant que je détestais apprendre (*taoyan xue*), ou que je voulais laisser tomber (*fangqi*). » (Ping, interview du 07/02/2015)

Au moment de l'enquête, Ping était en plein apprentissage des tâches nouvelles pour elle, dévolues aux managers (telles que la gestion des stocks, la comptabilité, les procédures administratives concernant les autorisations de travail, l'hygiène, la banque), sous la supervision de LiLi. Ping devait à nouveau faire ses preuves :

« Maintenant j'ai à nouveau du stress alors que je n'en avais plus. Avant, pas besoin de se préoccuper de quoi que ce soit (*bu yong guan shenme*), c'était juste : aller au travail, finir son service... Maintenant, LiLi et moi il faut qu'on s'occupe de beaucoup de choses (*yao guan hen duo dongxi*). Ça me fait le même effet que quand je suis arrivée, j'ai envie de rentrer chez moi (*rires*) ! On apprend ensemble, mais je n'ai pas encore tout bien assimilé, donc il y a de nouveau des moments où je pleure en cachette (*toutoude ku*), je me dis mais comment ça se fait que je sois aussi bête (*wo zenme hui name ben*) ! Parfois j'ai envie d'aller voir Ian et de lui dire : je ne veux pas apprendre tellement de choses, je veux juste que chaque jour se ressemble, ne me préoccuper de rien, seulement d'embaucher et de débaucher (*wo bu yao xue name duo de dongxi, wo zhi yao xiang zhe tian yiyang, pingchang yiyang, shenme dou bu guan, shang ban, xia ban, jiu keyi le*). Tu lui as dit ? J'aimerais vraiment (*wo zhen xiang qu shuo*), mais en même temps je réfléchis (*xiang yi xiang*), et c'est aussi une opportunité pour moi (*zhe ye shi gei wo jihui*) (*rires*) ! » (Ping, interview du 07/02/2015)

Pun N. parle de véritable lutte sociale pour devenir *dagongmei* (Pun 2012). Quitter un village, le foyer parental pour trouver à s'employer dans une ville est un passage qui, selon l'auteur, s'effectue pour une part de façon solitaire. Cette individuation, cette atomisation de la vie d'un individu lorsqu'il se trouve brutalement confronté à des choix et des responsabilités sans l'aide institutionnelle de l'État, est au cœur-même du fonctionnement du capitalisme. L'auteur note que les pratiques de vie collective prises dans les mailles du *guanxi* (réseau social), du *tongxiang* (relations au lieu de naissance), de la parenté, du genre, du statut matrimonial s'effectuent en réaction aux forces du marché, en réaction à l'individuation imposée. Les enclaves *tongxiang*, constate Pun N., étaient déjà un important moyen de création d'identités sociales (certes fragmentées et changeantes) dans la Chine du début du 20^e siècle, c'est encore le cas aujourd'hui : elles restent des sources d'aide privilégiées pour les *dagongmei*.

5.1.3 Colocation et supervision

Les supervisions exercées par les unes sur les autres se trouvaient facilitées par le mode de résidence des employées. Le café-restaurant fournissait en effet quatre appartements hébergeant en tout seize employées sur les dix-huit que concernait cette recherche (HuaHua et FaBi louaient chacune un appartement avec leur époux et leur enfant). La pratique est répandue dans les entreprises chinoises de fournir le logement aux employés, particulièrement lorsque la main d'œuvre est constituée de travailleurs migrants. Les logements d'entreprise diffèrent grandement d'un lieu à l'autre : de la pièce étroite sans point d'eau où les personnes s'entassent sur des lits superposés, à l'appartement avec cuisine et salle de bains partagé en colocation, ces « dortoirs » (*sushe*) ont fait l'objet d'une analyse incisive notamment par Pun Ngai (Pun 2007). L'auteur parle de véritable « régime des dortoirs » (*dormitory labor system*) pour dénoncer le déploiement de l'emprise de l'employeur sur la vie personnelle des employés, dont la flexibilité reste la clef d'une productivité compétitive.

Lors de cette recherche, deux dimensions sont apparues comme structurantes dans la vie en colocation dans les dortoirs : les temps de loisirs partagés participant de la création d'un éthos commun, et la continuité entre les temps dans et hors de l'entreprise (qui participaient de la supervision des unes sur les autres).

Les employées du café-restaurant passaient une grande partie de leurs temps (de travail et de repos) ensemble. Les dortoirs du café-restaurant étaient tous situés dans le même groupe d'immeubles, à moins de deux cents mètres de l'établissement. C'étaient des bâtiments de briques rouges d'environ huit étages, sans ascenseurs, avec des escaliers étroits desservant deux appartements par palier.

Illustration 4. Immeubles et rue commerçante du quartier de résidence des employées



La zone locative dans laquelle ils se situaient était particulièrement prisée en raison notamment de la proximité du Lac Vert, de l'université du Yunnan, de nombreux commerces, bars et café-restaurants. Les appartements comptaient deux à trois chambres (de 15 à 20 m², chaque chambre étant la plupart du temps partagée par deux employées), une salle d'eau étroite (toilettes « turques » et robinets d'eau chaude et d'eau froide, plusieurs bacs et bassines de diverses tailles), un coin cuisine, des balcons. Les mobiliers et les décorations variaient en fonction des occupantes, mais on retrouvait souvent chez les plus jeunes des murs couverts de posters de jeunes garçons (*shuaige* littéralement « beau gars ») stars de télévision ou de chansons de variété, des photos de sorties entre amies, de grosses peluches aux couleurs vives sur les lits, lesquels faisaient face à des postes de télévision vieilliss.

Illustration 5. Chambre de Ping dans sa maison parentale (décoration similaire à celle observée dans les chambres des dortoirs à Kunming)



La plupart des filles disposaient également de larges choix de tenues (vêtements et chaussures), bijoux et produits cosmétiques qui débordaient des placards. Ici et là, suspendus sur des cintres aux quatre coins des chambres, les vêtements fraîchement lavés à la main étaient mis à sécher. Plusieurs d'entre elles cultivaient des plantes dans des bacs de polystyrène posés sur les rebords des fenêtres : avocatiers (germés à partir de noyaux récupérés au café-restaurant), basilic, ail, plantes herbacées (*qingcai* utilisées sautées ou bouillies dans les soupes) etc. Certaines chambres étaient plus appréciées que d'autres car plus lumineuses, plus spacieuses, mieux ensoleillées et agrémentées de balcons. La vie en colocation avec des amies plaisait beaucoup aux plus jeunes, le quartier remportait l'adhésion de la grande majorité notamment pour son dynamisme et pour la proximité avec le lieu de travail. Pour des raisons économiques, toute autre forme de logement était rarement envisagée. En effet, les loyers étaient rarement inférieurs à 1000 yuan par mois dans le quartier du Lac Vert de Kunming (souvent payables à l'avance au semestre ou à l'année), et les salaires de base (sans les primes) au café-restaurant étaient de 1600 yuan (ou 2000 pour les managers). Ceci rejoint les résultats avancés par d'autres auteurs montrant que les dortoirs sont rarement un choix, même s'ils peuvent être variablement appréciés en fonction de leur qualité (Lieber 2012; Pun 2007).

La proximité des appartements permettait aux personnes qui avaient les mêmes horaires de se retrouver avant ou après les services pour des moments de détente. L'appartement de WenDi était bien souvent le lieu de rendez-vous nocturne pour des parties de *mahjong* auxquelles participaient principalement les colocataires WenDa, YingDe, FaBa ainsi que CuiYi (qui habitait dans une autre colocation). LiLi, YingDe, FaBa, quand elles travaillaient toutes

ensemble en journée allaient parfois, une fois leur service terminé, prendre l'air et se changer les idées en se baladant autour du Lac Vert, au milieu des groupes qui dansaient, des passants qui jetaient du pain sec aux mouettes, des groupes qui faisaient de la musique. Leur passe-temps favori : se poser sur un banc et se moquer des promeneurs, leur trouver des surnoms. LiLi et Ping se souciaient de leur forme physique. Elles se motivaient réciproquement pour courir autour du Lac Vert, à des heures où les berges étaient plus tranquilles. Il n'était pas rare de les voir se lever à 7 heures le matin pour aller faire un footing. YaYa habitait un appartement avec seulement deux autres des filles : XiBan et AJu. Quand celles-ci travaillaient toutes deux le soir alors que YaYa avait fait son service en journée, elle se retrouvait seule à la nuit tombée dans l'appartement, ce qui l'angoissait. Alors elle grimpait quelques étages et venait se blottir à côté de GuiLi, dans son lit sous la couette pour regarder la télévision jusqu'au retour des autres, ou rester dormir. Il arrivait fréquemment que les filles dorment les unes avec les autres. Lors d'une conversation, FaBa me racontait que cela lui rappelait la vie en internat au collège. Là aussi, il s'agissait d'une vie entre filles, me disait-elle.

Les jours de repos communs entre plusieurs filles étaient l'occasion de sorties hors du quartier : YaYa, XiBan et Ping notamment (qui sont du même âge et se connaissent depuis l'enfance car elles ont grandi dans le même village) profitaient de ces journées pour prendre un bus jusqu'au lac Dianchi, au sud de la ville. Elles passaient plusieurs heures à discuter, grignoter des snacks, échanger avec des connaissances sur les réseaux sociaux (accessibles depuis leur téléphone), prendre des photos et des selfies qu'elles postaient en attendant les commentaires. Travailler le soir et terminer à minuit pour embaucher le lendemain à 16h30 permettait aussi à celles qui le souhaitaient de profiter de la vie nocturne de Kunming.

Des services s'échangeaient également, grâce à cette proximité. HuaHua par exemple sollicitait souvent ses *meimei* pour garder sa fille lorsqu'elle travaillait le soir et que son époux était amené à rentrer tard. XiBan, YaYa et/ou GuiLi (toutes des *meimei* de HuaHua) postaient alors régulièrement sur les réseaux sociaux des photos des moments passés avec l'enfant : les ateliers de dessin, les milkshakes ou jus de fruits sirotés dans une buvette, les devoirs pour l'école.

Résider dans les dortoirs contribue d'autre part à brouiller les frontières entre les temps de travail au café-restaurant et les temps de repos. Comme mentionné au début de ce chapitre, au moment de l'enquête plusieurs employées jeunes mais considérées comme ayant suffisamment

d'ancienneté, devaient être formées par les managers plus anciennes (HuaHua, WenDi, AJu et LiLi) qui se trouvaient débordées par les tâches comptables, administratives et de gestion des stocks. Une partie de ces stocks occupait un local situé dans l'un des immeubles où résidait une partie de l'équipe. Aussi les filles y passaient-elles régulièrement du temps une fois sortie du café-restaurant pour ranger de la vaisselle, des provisions etc. LiLi avait par exemple pour rôle d'apprendre à Ping quelques-unes des responsabilités de manager, tout comme WenDi l'avait fait pour elle auparavant. Parmi ces responsabilités il y avait l'achat de fruits sur le marché proche du café-restaurant : il fallait savoir les choisir (les commandes de fruits qui arrivaient à cette époque au café-restaurant n'étaient pas de bonne qualité), les négocier, et tenir les comptes sur un carnet. J'ai suivi LiLi et Ping au marché pour acheter des poires, un jour sur leur temps de repos. Sous un immense rond-point où se croisaient des axes importants de la ville (la circulation sur ce rond-point était divisée entre la surface pour les véhicules motorisés, et le sous-sol pour les piétons, cyclistes et scooters électriques), plusieurs camionnettes stationnaient le coffre ouvert sur des masses de fruits en vrac. Certains vendeurs déballaient leur marchandise sur de longs étals. Comme les filles avaient repéré un étal de poires, elles s'en approchèrent, tâtèrent les fruits, demandèrent le prix. 8 kuai³⁷ le kilo, annonça sèchement une femme. LiLi, sans la regarder, répondit d'un ton ferme, pas déstabilisée : « Baisse un peu ! » (*shao yidian !*). LiLi et Ping expliquèrent qu'elles avaient besoin de 12 kilos et proposèrent 5,5 kuai le kilo. La négociation dura longtemps, les filles demeurèrent imperturbables. La femme passait des appels au téléphone, pendant ce temps LiLi alla voir plus loin si elle pouvait trouver autre chose. Finalement l'affaire fut conclue pour 6,5 kuai le kilo. Les filles prirent le temps de bien choisir chaque fruit avant de s'en retourner vers le local de stock, charriant de lourds sacs à bout de bras. LiLi expliquait à Ping les prix qu'elle trouvait raisonnables, les techniques de rédaction des comptes pour que l'ensemble de l'équipe puisse suivre les achats quotidiens etc.

5.1.4 L'humour pour déjouer les tensions et entretenir un éthos commun

Ainsi, les impératifs auxquels les employées du café-restaurant ont à faire face en tant que *dagongmei* à Kunming sont lourds, les règles de vie qui structurent le groupe sont porteuses de tensions. Il est alors intéressant de noter que la plupart du temps, les journées au café-restaurant se déclinent sur le ton de l'humour.

³⁷ Le terme *kuai* est employé comme synonyme de *yuan* (l'unité monétaire), il est plus fréquent à l'oral.

L'utilisation de l'humour dans le cadre du travail à l'intérieur des entreprises nous informe sur les rapports sociaux entre les personnes, sur les formes de contrôle social se déployant entre elles, sur les contraintes auxquelles elles font face et sur la façon dont elles s'engagent ou prennent de la distance par rapport aux règles et aux normes (Le Lay et Pentimalli 2013).

Les usages sociaux codifiés de l'humour sont depuis longtemps un objet d'analyses en anthropologie. Les théorisations d'A. Radcliffe-Brown sur les relations à plaisanteries et les relations d'évitement au sein de la parenté, insistaient sur leur rôle structurant dans la société, mettant en scène des rivalités amicales et finalement contribuant à une fonction de pacification (Radcliffe-Brown 1940). Peu de travaux ont exploré ce type de relations en Chine, celui d'E. Allès nous informe à la fois sur des formes d'humour et de relations à plaisanteries dans le cadre d'échanges villageois en Chine, entre Chinois Han et Chinois Hui (Allès 2003).

« Un homme arrive dans une échoppe tenue par des Hui, il est lui-même Han. L'homme tient soudain des propos considérés par des Hui comme insultants et éclate de rire. La jeune fille du commerçant qui n'a que 17 ans est furieuse et atterrée. Elle sait que de tels propos peuvent déclencher une véritable échauffourée impliquant plusieurs centaines de personnes. Elle se tourne alors vers son père et, stupéfaite, le voit rire à son tour. Que se passe-t-il donc ? Elle ne comprend rien à la situation, elle n'a jamais vu cet homme, ce n'est pas un ami de la famille. Son père lui dit alors pour la rassurer : "ne t'en fais pas, c'est normal, entre son village et le nôtre c'est comme ça depuis des centaines d'années, ce sont des plaisanteries (*mawanr*) sans conséquences (*meiyou nao*)". » (Allès 2003: p.1)

E. Goffman montrait que l'humour est l'un des outils pour les individus de la distanciation par rapport aux obligations du rôle social, cette distanciation laissant apparaître la personne derrière le personnage (Goffman 1973). Dans le monde du travail, différentes fonctions de l'humour ont été explorées, dans l'exercice de professions variées (Bradney 1957; Collinson 1988; Frisch-Gauthier 1961; Le Lay et Pentimalli 2013; Linstead 1985; Mainsant 2008; Robinson et Smith-Lovin 2001). Des auteurs se sont intéressés à l'humour comme contribution à la création d'un éthos commun, l'intégration professionnelle passant alors par la maîtrise de l'art de la plaisanterie en vigueur dans son univers professionnel. D'autres ont développé le rôle de l'humour pour la gestion des tensions dans l'exercice d'une profession (rivalités, conflits

entre groupes dominants et groupes dominés, mais aussi mise à distance de la pénibilité des tâches).

Sur mon terrain de recherche j'ai pu observer différentes manifestations de l'humour, certaines participant à renforcer le « nous », certaines servant à marquer la différence avec les autres (« eux »), d'autres encore contribuant à affermir les rôles assignés à chacun, chacune. Mon propos est de montrer ici comment l'humour est mobilisé par les employées du café-restaurant dans une dynamique de production de cohésion de groupe, de structuration des rapports sociaux à l'œuvre dans la division du travail, et de soulagement des tensions.

Tout d'abord il existe un jeu quotidien de mimes de bagarres physiques entre les filles les plus jeunes, ou bien de taquineries verbales qui incluent les plus anciennes. En voici quelques extraits :

Encadré n°3

Il n'y a presque pas de clients en ce milieu de matinée grisâtre. YaYa s'accoude au rebord de la fenêtre qui ouvre sur la terrasse et regarde défiler les gens dans la rue. Une vieille femme avec un bob rouge enfoncé jusqu'aux yeux porte sur le dos un panier tressé en plastique rempli de fleurs. Elle brandit quelques-unes de ces grandes tiges surmontées de feuilles drues et pointues qui protègent des pétales orange vif. Elle crie depuis l'extérieur, par la fenêtre ouverte : « Les belles fleurs, les belles fleurs ! » YaYa fronce les sourcils et lui répond qu'elle n'en veut pas (*bu yao le*). Plus tard un moine avance dans la rue avec une boîte pour récolter des dons, un message enregistré tourne en boucle sur son haut-parleur. Il passe la porte du restaurant, HuaHua prend un billet d'un yuan dans le pot des pourboires et le lui donne. Il ressort du restaurant et continue sa route. YaYa détache son regard de la rue et s'occupe en passant un coup de chiffon sur le comptoir. MaLi, qui n'a rien à faire, se met dans son dos et frotte ses mains contre elle pour se réchauffer. YaYa grogne : « C'est pas un peu fini oui ? ». MaLi lui enfonce sa capuche sur la tête. Elle prend la mesure du tour de mollet de YaYa avec ses doigts et lui fait remarquer, narquoise, que c'est le même que son tour de cuisse. AJu se sert du

percolateur (en métal brillant) comme d'un miroir. Elle perce quelques boutons sur son visage, se désinfecte une plaie qu'elle a au coin de la lèvre. HuaHua se met à charrier MaLi (plus jeune qu'AJu et HuaHua) sur son acné, MaLi se frotte les joues en pleurnichant qu'elle est toute gênée. Elle rétorque à HuaHua que vu son âge, c'est sûr qu'elle n'a plus d'acné. Ça fait rire HuaHua qui lui donne une tape sur le bras. YaYa s'en va vers les cuisines, où les filles n'ont pas grand-chose à faire non plus pour le moment. On les entend chanter en chœur. Au fond de la pièce, près des fours ouverts encore tièdes, GuiLi est assise sur les genoux de NiNa, elle fait des nœuds de cravate avec les rubans de son tablier. CuiYa a raté la cuisson d'une tranche de pain perdu un peu plus tôt, l'assiette tourne entre les filles, chacune grignote un petit bout. YaYa fait une clé de bras à CuiYa pour l'entraîner hors des cuisines. Fou rire, dérapages sur le sol glissant, cris pour faire attention aux casseroles sur les feux. YaYa fait une frite sur les fesses de FaBa qui crie et frappe les mains de YaYa en retour. YaYa finit par se draper dans sa superbe et quitte la cuisine en leur disant qu'ici, ça n'est pas drôle (*bu haowaner*). MaLi ricane et WenDi se met à l'imiter. WenDi se tourne vers moi et me prend à parti : « Est-ce qu'elle n'est pas un peu fofolle MaLi, toujours en train de rire ! ». Et, désignant sa tête avec son index, elle me dit : « Y'a un petit problème là-dedans (*zai zheli you wenti*) ! Elle est givrée (*ta you bing* !) ».

Ce genre de scénette se répète tous les jours, particulièrement quand les clients sont peu nombreux et que les filles n'ont pas grand-chose à faire. Lorsque le service accélère à nouveau, c'est la concentration qui prend la place des plaisanteries. Les deux temps marquent deux façons de souder le collectif : en prenant part aux pratiques habituelles d'humour, en prenant part aux tâches à accomplir.

« En échangeant des blagues, les collègues procèdent en effet à un discret travail de vérification d'un *ethos* et de dispositions communs leur permettant de (se) reconnaître chacun comme membre à part entière du groupe. » (Le Lay et Pentimalli 2013: p. 146)

L'humour vient particulièrement travailler la frontière symbolique entre le « nous » et le « eux », la mise en scène de l'opposition entre ces deux entités permet d'assurer une cohésion,

une spécificité et une protection contre des atteintes potentielles (Hoggart 1970). Les plaisanteries tantôt incluent ceux qui ne relèvent pas du « nous », tantôt les excluent. Les clients du café-restaurant sont les objets de ces alternances d'inclusions et exclusions.

Encadré n°4

En milieu d'après-midi entre un jeune homme à la mine très absorbée. Les filles le connaissent bien. Il s'installe à une table. Aucune ne s'en occupe, elles se jettent des regards en coin et attendent la suite avec impatience. Le jeune homme se lève, sourcils froncés, ses lèvres remuent en silence. Il choisit une autre table. Qu'il quitte à nouveau au bout de quelques minutes pour aller en trouver une à l'étage. Là, les filles sont hors de portée de son regard, elles s'autorisent à pouffer. Le client leur commande, depuis là où il est, en criant, un café latte avec un peu de sucre. Et puis non. En fait si. HuaHua maîtrise son hilarité pour lui répondre, sur un ton professionnel : « Très bien, entendu ». Le client descend les escaliers et finit par se rasseoir à la première table qu'il avait choisie. Les filles continuent de se jeter de discrets regards en coin, sourires aux lèvres.

James est un vieil anglais grand buveur de bière, qui travaille en tant que livreur depuis des années à Kunming, parle très mal le chinois et vient chaque après-midi au café-restaurant, à l'heure de sa pause, boire le même thé rouge au lait. Qu'il commande en chinois, cela fait partie des seules phrases qu'il connaisse : « Un thé rouge au lait » (*hongcha jia niunai*). Quand James entre ce jour-là, il a tout juste passé le pas de porte qu'AJu, appuyée contre le percolateur derrière le comptoir se met à scander, en l'imitant : « Un thé rouge au lait ! Un thé rouge au lait ! » James rigole, ce qui déclenche chez lui une quinte de toux (c'est un gros fumeur). Il s'assoit au comptoir, et demande à regarder le menu. Les filles se précipitent autour de lui, tournent les pages à sa place lui proposant tel ou tel plat. Après quelques minutes de ce petit manège, il repose le menu et annonce : « *hongcha jia niunai* ! », re-tousse, re-rit, rend le menu à MaLi qui le récupère en lui mettant une tape sur le bras.

Les jeunes clientes du café-restaurant, lorsqu'elles portent des tenues considérées comme extravagantes par les filles (par exemple frous-frous aux couleurs criardes, talons immenses et scintillants etc.) sont également au cœur de moqueries discrètes et variées.

Il existe tout un registre de plaisanteries mettant en scène les employées (des plus jeunes aux plus anciennes) avec les patrons. Ces formes d'humour nous informent typiquement sur la place considérée comme étant celle des jeunes femmes et le rôle considéré comme étant celui du patron.

Une partie des blagues tourne autour de l'expertise tant culinaire que de service, domaine que nombreuses de mes interlocutrices définissent comme le leur d'une part parce qu'elles sont des filles, et d'autre part parce qu'elles considèrent que c'est leur rôle en tant qu'employées.

Encadré n°5

Après un repas, Ian s'installe au comptoir pour préparer une nouvelle recette de chocolat chaud épicé. Il dispose plusieurs ingrédients autour de lui, prend un air d'apprenti sorcier, jette un coup d'œil à la recette et dit à CuiYi : « S'il te plaît, tu peux m'apporter le piment moulu et les clous de girofle en poudre ? » CuiYi va en cuisine et ramène deux barquettes de plastique. Ian ajoute : « Ah oui ! Il me faut aussi la cannelle en bâtons et l'extrait de vanille. » Nouvel aller-retour de CuiYi. Ian lève une troisième fois les yeux de son écran et dit, d'une toute petite voix, avec un air désolé : « Euh... Il me faut aussi du sucre roux ! » CuiYi le foudroie du regard puis me fait un sourire en coin avant de s'exécuter. Quand elle revient, elle crie, sévère : « Ça y est ? C'est fini ? » Ian l'ignore, il dose, mélange, teste. Il fait goûter autour de lui. GuiLi regarde sa préparation avec méfiance, elle lui dit qu'elle n'en veut pas. Ian insiste : « Allez, goûte un peu ! » GuiLi trempe ses lèvres d'un air dégoûté, puis dans un sourire ironique lui dit : « Hmm ! Vraiment délicieux ! »

Ian se trouve rarement du côté du comptoir où travaillent les filles. Il y passe de temps en temps pour se faire un café, HuaHua lui prend alors le percolateur des mains avec un claquement de langue agacé et lui prépare la boisson qu'il souhaite. Lorsqu'il veut servir un verre à des amis à lui et prend place derrière le comptoir, LiLi l'interpelle : « Qu'est-ce que tu fais là petit voleur ? » (*ni gan shenme xiaotou ?*)

Ian montre de temps en temps des velléités de réorganiser les vitrines, il sort les articles en exposition et se demande s'il est bien judicieux de continuer à mettre tel ou tel produit à la vente. WenDi lui prend les produits des mains en soupirant : « Aya ! On en vend au moins un par jour de ça, laisse donc ça ici ! »

Un autre sujet de taquinerie tourne autour de la différence de langue, et des erreurs que Ian commet en chinois. Ce type d'humour l'infantilise et place les femmes dans un rôle maternant à son égard : elles le corrigent, l'aident à comprendre des situations dans lesquelles il est en difficulté. Les erreurs de tons³⁸ offrent des quiproquos particulièrement cocasses.

Encadré n°6

Au cours d'un déjeuner, Ian interpelle LiLi (chez qui j'ai logé pendant plusieurs jours) pour lui demander si c'est parce qu'elle ronfle trop que j'ai fini par quitter leur appartement. Mais au lieu de prononcer *dǎhū* (ronfler) il prononce *dǎhǔ* (se battre avec un tigre). Ce qui donne : « C'est parce que tu t'es battue avec un tigre qu'Aurélia a dû déménager ? » LiLi penche la tête de côté et le regarde perplexe. Elle réfléchit pendant quelques secondes avant de pester avec fougue contre l'incapacité des étrangers à prononcer correctement les tons, dans la rigolade

³⁸ Il y a quatre tons en chinois, ce qui signifie qu'une même syllabe peut se prononcer de quatre manières différentes, chacune des prononciations correspondra à une signification distincte.

générale : « Ronfler et se battre avec un tigre ! Mais ça n'est quand même pas compliqué ! »

Un autre jour que Ian reçoit un sms en caractères chinois qu'il a du mal à comprendre, il demande de l'aide à Ping, GuiLi, CuiYi et HuaHua qui sont derrière le comptoir. Le petit groupe se serre au-dessus de l'écran du téléphone. Ian demande : « Alors, ça dit quoi ? » Ping commence à faire semblant de traduire tout en lisant : « Bonjour, je t'aime beaucoup et tu me manques ! » Elle éclate d'un petit rire cristallin, les autres saisissent la taquinerie au vol et en rajoutent les unes après les autres. Elles font tourner Ian en bourrique pendant quelques minutes avant que HuaHua ne finisse par prendre le téléphone, pour lire le message à voix haute et l'expliquer à Ian. La blague continue de faire rire les filles pendant un moment.

Une autre partie des blagues concerne l'argent et le pouvoir décisionnel, plaçant les patrons dans le rôle des oppresseurs.

Encadré n°7

Souvent lorsque Ian arrive le matin, si les filles sont peu occupées, elles l'accueillent avec des revendications faussement véhémentes : « Ah te voilà toi ! Donne-moi donc de l'argent ! Et puis j'arrête de travailler, il faut que je rentre chez moi ! » Ian répond en général avec un humour pince-sans-rire, les répliques fusent.

Au cours du mois de décembre, HuaHua attrape un rhume. À plusieurs reprises, Ian en arrivant le matin s'enquiert de son état, HuaHua le rabroue : « Mais non, je n'ai pas de rhume ! » Après un certain temps Ian arrive un matin et lui dit : « Je sais que tu n'as pas de rhume (*mei you gan mao*), mais tu tousses sec, c'est bien ça ? » « Hmm » lui répond HuaHua, distante. « Tu as le nez bouché ? (Dénégation de HuaHua) Je connais un bon médicament chinois (*zhong yao*). » Puis il s'éclipse. Il revient quelques instant plus tard avec deux boîtes de médicaments (des sachets

à diluer dans de l'eau) et explique à HuaHua que le produit est très efficace. HuaHua a un sourire en coin. Elle lui rétorque, ironique : « Mais comme tu es attentionné grand-frère (*tai keqi le dage*) ! » Elle se prépare un sachet avec l'air de se forcer. Il argumente : « Ça fait deux semaines que je t'entends tousser, peut-être trois. » Elle hausse les épaules. Puis elle lui répond : « Il suffit que je me repose un mois et ça ira beaucoup mieux ! Qu'est-ce que tu en penses ? Un mois de repos ! » Ian ponctue : « Oui c'est ça... »

5.2 Les statuts de fille, d'épouse et de mère comme standards dominants de la respectabilité sociale

5.2.1 Partir *dagong* et prendre soin de ses parents

Avant qu'une jeune fille ne se marie, on attend généralement d'elle qu'elle prenne soin – notamment matériellement si besoin est – de ses parents. Aussi lorsqu'une jeune fille devient *dagongmei*, ses revenus servent fréquemment, pour partie, à offrir des soins à ses parents (hospitalisations, achat de médicaments), à financer la construction d'une maison neuve ou la restauration d'un bâtiment ancien.

Néanmoins, l'éloignement prive la famille de la présence physique de la jeune femme qui peut s'avérer nécessaire, par exemple en cas de problème de santé grave. Le père de XiBan a souffert de problèmes de santé pendant plusieurs années. XiBan et sa grande sœur (ainsi que l'époux de cette dernière) ont régulièrement dû mettre de côté leurs occupations pour rentrer chez elles pendant plusieurs semaines aider à la prise en charge du malade. Lorsque leur père était à l'hôpital, la mère et les sœurs se relayaient auprès de lui pour toutes les tâches quotidiennes, hormis les soins médicaux : aller chercher des repas, laver les vêtements, l'aider à faire sa toilette etc. Ce sont en effet les familles qui doivent soit employer une personne soit subvenir elles-mêmes à cette part de la prise en charge de la personne hospitalisée. Lorsqu'elle n'était pas à l'hôpital près de son père, XiBan rentrait au village pour aider aux travaux de ferme.

En novembre 2014 la situation du père s'est aggravée et XiBan a dû brutalement quitter le café-restaurant pour accompagner son père en fin de vie :

« Je ne savais pas comment faire, j'aurais voulu que le temps ralentisse (*shijian zai man yidian jiu hao le*). Je suis rentrée chez moi et j'ai vu mon père... J'ai vu mon

père, il avait le ventre tellement gonflé, mais il était si maigre... Il n'avait pas de force (*mei you liqi*), il ne pouvait plus aller seul aux toilettes. On était tous à la maison à s'occuper de lui. Il souffrait beaucoup... Tous les jours on faisait ça, s'occuper de lui, le laver, essayer de le faire manger. Après... (*elle pleure*) J'étais rentrée depuis 10 jours... Mon père était très faible (*hen ruo hen ruo*). Beaucoup de monde venait à la maison, s'occuper de lui et l'accompagner (*pei ta*) ... Et puis... Il est parti. On avait tellement mal (*hen tong hen tong*) ... » (XiBan, interview du 15/01/2015)

À la même période, XiBan a perdu un cousin proche dans un accident de moto, c'est une année lourde de chagrin pour toute la famille. XiBan s'interroge sur ces années qu'elle passe loin des siens depuis qu'elle a arrêté l'école, certes dans le but de travailler, mais sans ne plus avoir l'occasion de voir ses proches qu'au moment du Nouvel An. Sa mère l'a cependant incitée à repartir à Kunming quelques semaines après le décès du père :

« Pendant que j'étais chez moi, je souffrais beaucoup, en voyant ma mère notamment, triste et malade... Puis ma mère m'a dit que je devrais retourner à Kunming, qu'elle pensait que c'était bien. Que ça me permettrait de me sentir mieux (*hui fangsong yidian*), que je ne serais pas là à ruminer toute la journée (*bu hui xiang hen duo*). Et ici, à Kunming, ça va. Quand je suis triste, il y a tout le monde. Quand je travaille, j'y pense moins et on rit avec les autres, et ça passe... Si YaYa travaille le matin et que je travaille le soir, quand elle s'en va, j'ai peur et je n'arrive plus à dormir. Je regarde la télé. Je ne sais pas pourquoi j'ai si peur. Et si je travaille le matin et qu'elle travaille le soir, je ne peux pas m'endormir tant qu'elle n'est pas rentrée. J'ai peur mais je ne sais pas de quoi ! Je sais que ma sœur et mon frère [le mari de sa sœur] s'occupent de maman à la maison, et ça me rassure, je me sens quand même un peu mieux ici à Kunming, je n'ai pas plein de pensées très compliquées... Par moments, j'ai des regrets aussi (*you yidian houhui, hen da de kuijiu*), pourquoi est-ce que je ne me suis pas plus occupée de mon père, pourquoi je ne l'ai pas mieux accompagné (*pei ta*) ? Il faut accepter (*jieshou*), c'est fini maintenant, on ne peut plus rien faire (*mei banfa*). » (XiBan, interview du 15/01/2015)

YaYa est née en 1993, elle est fille unique. Elle fait partie des *meimei* de HuaHua (le père de HuaHua est le frère du grand-père maternel de YaYa). Ses deux parents souffrent d'un handicap moteur depuis leur enfance, ils ont été mariés ensemble en raison de ce point commun. YaYa travaillait au café-restaurant depuis plus de six ans au moment de l'enquête. Elle avait réussi à économiser environ 100 000 yuan, cette somme lui a servi en 2013 à faire construire une maison neuve pour ses parents au village. Elle aspire à une forme de stabilité maintenant qu'elle se sent à son aise au café-restaurant, tout en sachant que plus les années passent, plus elle se rapproche du moment où elle devra rentrer se marier, et prendre soin de ses parents. Lors de notre entretien, je m'interroge sur la nature des envies personnelles de YaYa au regard des perspectives d'avenir qu'elle me présente :

« *C'est ce que tu veux (xiang) faire ? (YaYa rit doucement, gênée) C'est ce que tu aimerais (xihuan) ? Ce n'est pas ce que j'aimerais faire, c'est ce que je dois faire (wo bu xihuan, danshi bixu). Pourquoi ? (YaYa rit à nouveau doucement, gênée de voir que je semble ne pas comprendre) Parce que... Au village, dans toutes les familles c'est pareil, et je suis fille unique... Et puis c'est dur de faire sa vie en ville... (Peu à peu, les larmes montent) Si je devais partir d'ici, ça me déchirerait le cœur (shebude)... Mais si je me marie, il faudra que je parte, je ne peux pas faire autrement, je suis bloquée (butong). (Elle pleure) Qu'est-ce qui te semble bloqué ? Qu'est-ce que tu aimes à Kunming ? Le café-restaurant est ici, mon travail est ici. C'est ça que j'aime à Kunming. (Un temps) Quand je pense à mes parents, ça me rend triste... J'ai de la peine (shangxin) parce que je suis ici sans eux à travailler, mais j'ai aussi de la peine parce qu'il va falloir que j'y retourne un jour, et c'est une lourde pression (yali hen da). J'ai mes amis ici à Kunming, pas beaucoup. Mais ma maison, c'est le café-restaurant. » (YaYa, interview du 14/01/2015)*

Les recherches de M. Hansen et Pang C. ont porté sur une centaine de jeunes personnes (âgées de 16 à 28 ans) originaires de zones rurales chinoises (Hansen et Pang 2008). Les auteures se sont intéressées à leurs choix en matière de travail, de lieu de vie, de partenariats et de soutien à apporter à leurs familles. Les personnes rencontrées par les auteures disent se heurter à une étendue des possibilités de travail assez limitée d'une part en raison du besoin de capital de leurs familles, et d'autre part à cause du peu d'opportunités dans les villages. Migrer est bien souvent la seule possibilité pour gagner un revenu, l'inactivité au village pouvant par

ailleurs générer tensions et conflits. Les choix à opérer portent donc sur la durée du séjour ainsi que sur la destination vers laquelle aller pour travailler. Les auteures ont analysé la façon dont leurs interlocuteurs et interlocutrices se perçoivent comme des acteurs individuels, tout autant que leurs façons de concevoir les liens qui les attachent à leurs familles (comprises non au sens étendu, mais se limitant aux parents, éventuellement grands-parents, frères et sœurs) ou encore à différentes organisations dans lesquelles ils sont amenés à évoluer (groupes de travail, organisations politiques etc.) (Hansen et Pang 2008). Les auteures inscrivent leur travail dans la littérature explorant le processus d'individualisation de la société chinoise. Pour M. Hansen et Pang C., les changements rapides dans les domaines juridique, social et économique depuis le début des réformes en Chine ont engendré un processus intense d'individualisation. Le démantèlement des formes collectives de production, la responsabilité croissante endossée par l'individu (en matière de recherche d'emploi, de protection sociale etc.) ainsi que l'incitation puissante à la consommation individuelle sont autant de facteurs contribuant à ce processus. Les auteures constatent dans leurs recherches que les exigences pesant sur l'individu pour établir une vie en dehors du village et soutenir les membres de la famille, couplées à une forte prise de conscience de l'inégalité des modes de vie (par le biais des médias notamment) déterminent des expériences subjectives du risque social, de l'incertitude et de la nécessité de faire des choix. En outre, l'absence d'un système global de protection sociale renforce ces expériences du risque social, en conséquence de quoi beaucoup de jeunes restent dépendants de leurs familles et soumis à la volonté de leurs employeurs. Contrairement à Yan Y. (Yan 2003), pour qui la disparition d'abord des valeurs confucéennes ensuite des valeurs communistes d'obligations et de responsabilités mutuelles a conduit à l'imposition, dans les vies familiales et les relations entre individus, des valeurs de l'économie de marché et de la consommation mondialisée répondant à une forme de « chacun pour soi », les auteures concluent à la prégnance d'une part de la conception de responsabilité personnelle dans les discours des personnes rencontrées, et d'autre part de la référence à la famille comme principale, et souvent unique, unité collective d'importance pour eux, en tant que seule ressource stable de sécurité sociale, économique et émotionnelle. Pour les auteures, les jeunes originaires de zones rurales quittant leurs foyers pour aller travailler font effectivement l'expérience non seulement d'un déracinement vis-à-vis de la structure familiale, caractéristique des processus d'individualisation des sociétés selon notamment U. Beck et E.

Beck-Gernsheim (Beck et Beck-Gernsheim 2002), mais encore de la confrontation à des incertitudes et à des risques sociaux et personnels. Amenés à réfléchir sur leur vie et leur avenir, ils utilisent très souvent des explications biographiques ou individualisées, autour de problèmes pourtant largement structurellement déterminés (échec ou réussite dans la scolarité, dans le travail, dans les aspects de leurs vies personnelles). En outre, si leurs familles ne décident plus à leur place de leur avenir, les parents (et éventuellement les frères et sœurs et les grands-parents) restent des interlocuteurs d'importance avec qui sont discutés et négociés les choix individuels. Alors que certains auteurs polarisent leur analyse des liens entre les *dagongmei* et leurs familles selon les figures opposées de la fille rebelle et de la fille filiale, en mettant l'emphase sur le poids de l'ordre patriarcal sur l'autonomie des femmes (Salaff 1976; Woon 2000), d'autres auteurs avancent que l'agentivité des jeunes femmes migrantes réside dans leur capacité à combler leurs aspirations de modernité en tant que femmes rurales, en négociant des identités à la fois de femmes modernes et de filles filiales, dans un contexte de globalisation (Gaetano 2004).

Les solidarités familiales telles qu'elles se construisent entre les employées du café-restaurant Kafeiting sont ainsi cruciales pour les jeunes femmes qui font l'expérience des processus d'individualisation tout en continuant d'assumer d'importantes responsabilités vis-à-vis de leurs parents.

5.2.2 Rencontrer un laoxiang et construire une relation : jeux autour de l'éloignement géographique

Lorsqu'une jeune fille se marie, deux situations se présentent : soit elle quitte sa maison (*jiachuqu*) et elle participe alors aux côtés de son époux aux soins de ses beaux-parents, soit elle reste dans son foyer et son époux prend avec elle la charge de ses propres parents. Si le mariage est souvent décrit en Chine comme patrilocal (la jeune femme rejoint le foyer de son mari), les cas sont nombreux où les unions sont matrilocales. Fei X. et Zhang Z. décrivaient déjà la fréquence des unions uxorilocales dans leur travail sur la province du Yunnan en 1938, L. Bossen l'a confirmé soixante ans plus tard par ses propres recherches au même endroit, recensant plus de 20% de tels mariages (Bossen 2002; Fei et Zhang 1948). Les configurations des familles dans lesquelles les filles ne quittent pas le foyer sont variables : foyers où la fratrie est entièrement féminine (l'une des filles est alors désignée pour rester auprès de ses parents après son mariage), fille aînée d'une fratrie élevée par une mère veuve (la fille sera amenée à

aider sa mère après son mariage dans l'éducation des cadets) etc. Dans le cadre de cette recherche, les tractations autour de rester/quitter le foyer étaient au centre des relations amoureuses ébauchées par les jeunes femmes.

« Avant j'avais un petit ami, on était jeunes tous les deux, pas très matures (*bu dongshi*), on s'amusait ! Une fois je l'avais amené chez moi, et mon père et ma mère l'aimaient bien... Mais on s'est séparé l'année dernière. *Pourquoi ?* Je ne sais pas pour quelle raison (*wo ye bu zhidao shi shenme yuanyin*). Je suis rentrée pour le Nouvel An, on se parlait régulièrement, et puis quand j'étais chez moi, il ne n'a pas dit ce qui se passait, je l'ai appelé, il m'a juste dit qu'on n'était pas compatibles (*women bu heshi*). Donc on a peu à peu arrêté de communiquer... Il ne m'a dit pourquoi, je lui ai demandé, mais il ne m'a pas dit. Ma mère m'a demandé aussi... Peut-être que c'est... J'ai une petite sœur, il a un petit frère. Il faut qu'il reste chez lui et moi aussi. Peut-être que ça joue un peu (*keneng shi zhege yuanyin ye you yidian dian*). Ma mère l'année dernière me disait que ce n'était pas grave, que s'il ne pouvait pas venir là, on pourrait construire une maison à X. (*ville la plus proche du village de Ping*), ce serait bien... J'avais de la peine. Et on ne communique plus trop maintenant. » (Ping, interview du 07/02/15)

GuiLi, née en 1995, a rencontré son petit ami (avec lequel elle est désormais mariée) en 2012 sur le réseau social QQ (selon le principe par lequel les personnes connectées entre elles peuvent avoir accès aux profils des amis de leurs amis et ainsi se connecter avec eux). Elle a vu qu'ils étaient originaires du même canton, ils ont commencé à échanger par messages interposés. Il travaille dans le bâtiment (*gongdi*) et tout comme GuiLi est un travailleur migrant (*dagongzai*). Lorsqu'elle est rentrée dans son village pour le Nouvel An, ils se sont vus avec d'autres amis, leur inclination (*ganjue*) réciproque s'est confirmée, ils ont donc décidé de sortir ensemble (*tan lian ai*). Ils avaient peu d'occasions de se voir (deux fois par an environ) mais communiquaient quotidiennement grâce aux téléphones portables et aux réseaux sociaux (permettant d'échanger de la musique, des vidéos, des messages vocaux et écrits etc.). Cependant à un moment de leur histoire GuiLi et son petit ami ont cessé leur relation (*fengkai*) pendant une année :

« *Pourquoi vous avez rompu ? (GuiLi pouffe)* Je n'en sais rien ! *Vous vous êtes disputé ou... ?* Oh ! Non c'est juste qu'on ne se correspondait pas (*bu heshi*) parce

que chez lui il y a deux garçons, lui c'est le petit frère, et il devait quitter sa maison. Chez moi on est deux filles et moi aussi je dois quitter ma maison. Mais finalement, son grand frère s'est marié l'année dernière et il est parti de la maison, donc maintenant on peut être ensemble (*car le jeune homme peut rester dans le foyer de ses parents et accueillir GuiLi qui quitte le sien*) ! Quand on rencontre un garçon, la question du mariage est importante. Et les garçons en général c'est pareil. Il n'y a pas que les émotions (*ganqing*), on a tous le même but (*mudi*), c'est de se marier (*weile jiehun*). » (GuiLi, interview du 21/01/15)

Les temps et les lieux de recherche et de rencontres sont encadrés par un certain nombre de règles que les filles négocient de façon variable, le schéma le plus fréquent (dans le cas de ma recherche) consistant à épouser un jeune homme originaire de la même préfecture que soi, que l'on connaît depuis l'école ou que l'on a rencontré par l'intermédiaire d'amis à l'occasion des fêtes du Nouvel An. Les filles sont nombreuses à apprécier sortir et flirter dans les bars et boîtes de nuit de Kunming, les *shuai ge* (beaux gars) sont un sujet de conversation de prédilection entre elles. Par exemple, un matin au café-restaurant, comme nous pelions des pommes assises autour de la grande table ovale au centre du café-restaurant, Ping et FaBa parlaient en dialecte par phrases rapides et susurrées. À côté de nous, une cliente d'une cinquantaine d'années américaine, habituée des lieux, déjeunait avec son fils et une jeune fille. Les coups d'œil discrets et les sourires en coin des filles me firent comprendre que nos voisins étaient au centre de leur conversation. Une fois qu'ils eurent fini de déjeuner et quitté leur table, le ton se fit moins mystérieux, Ping et FaBa m'expliquèrent en mandarin à quel point elles trouvaient le fils charmant (*shuai, ke'ai*). Quand je demandai si elles connaissaient aussi la jeune fille, elles poussèrent un long soupir, et me dirent que c'était sans doute sa petite amie. Ces scénettes étaient fréquentes dans le déroulement des journées à Kafaiting. Néanmoins, lorsqu'il s'agissait de rencontrer un compagnon et d'envisager le mariage, une grande majorité d'entre elles se tournait vers les jeunes hommes originaires de la même province qu'elles. J'ai passé quelques jours dans la famille de Ping, au moment des vacances du Nouvel An en février 2015. Cela a été l'occasion de retrouver plusieurs des employées lors de sorties en journée et en soirée, et ainsi d'observer au village des temps de rencontres entre garçons et filles.

Le petit village à flanc de montagne d'où sont originaires Ping, YaYa, XiBan, NiNa, XiaoFeng, GuiLi, AJu, HuaHua et d'autres employées du café-restaurant compte plusieurs

dizaines de maisons éparpillées sur les reliefs, entourées de lopins abrupts cultivés par les familles (radis, plantes herbacées, fèves, fenouil, choux, tubercules etc.), tandis que plus bas sur les montagnes, s'étendent les vastes plantations de cannes à sucre.

Les activités festives du Nouvel An se concentrent dans une large clairière, un peu à l'écart du village. Elles durent plusieurs jours et sont l'occasion de retrouvailles et de rencontres pour les jeunes hommes et jeunes femmes partis des villages alentours pour s'employer comme *dagongzai* et *dagongmei*. Ping m'y a emmenée en fin de matinée le lendemain de mon arrivée chez elle en février 2015. Ce matin-là vers 11 heures, un jeune homme avec qui Ping avait sympathisé quelques jours auparavant est arrivé en moto chez elle, nous avons ensuite pris ensemble la route de la clairière pour « sortir nous amuser » (*chuqu waner*). Nous avons d'abord marché dans les ruelles étroites et terreuses du village, bras-dessus, bras-dessous avec Ping, tandis que le jeune homme nous précédait sur sa moto, roulant lentement pour nous attendre. J'ai, dans un murmure, posé la question à Ping en désignant le jeune homme du bout de mon menton : « Petit ami ? », elle m'a regardée en silence, un sourire au coin des lèvres avant de me donner une tape sur le bras, sans répondre. Nous sommes passés devant la maison de NiNa et XiaoFeng (qui sont cousines), la famille déjeunait autour d'une table basse dans la cour ensoleillée. NiNa et XiaoFeng, tout comme Ping portaient des tenues assez coquettes : petites vestes, pantalons moulants, vernis aux ongles et chaussures propres. Les filles nous ont dit qu'elles nous rejoindraient dès qu'elles auraient fini leur repas. Nous avons donc continué notre route puis, une fois arrivés sur un chemin plus large, nous avons embarqué sur la moto du jeune homme pour finir le trajet jusqu'à la clairière. Nous sommes arrivés au bord d'un terrain vallonné où plusieurs dizaines de personnes vauaient à diverses occupations sous un ciel bleu limpide. Sur notre gauche, un grand groupe d'hommes de tous âges jouaient à la toupie. Près des fourrés en haut de la clairière, des stands démontables proposaient des boissons (bières et sodas) et des snacks (nouilles (*mixian*), grillades, patates frites au piment, pattes de poulet, cacahuètes etc.). Sur notre droite, des groupes de personnes se tassaient autour de joueurs et joueuses de cartes (il s'agissait de jeux d'argent), tandis que d'autres (parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants) s'étaient confortablement installés sur l'herbe, pour un moment de détente.

Ping, son ami et moi sommes d'abord restés à l'écart, à l'ombre d'arbres. L'ami était taciturne, assis sur sa moto à l'arrêt, Ping passait des coups de téléphone pour savoir dans

combien de temps ses amies allaient arriver. Bientôt quelques garçons nous ont rejoints, de l'âge de Ping (une vingtaine d'années). Ils étaient assis sur leurs motos à l'arrêt, échangeaient quelques blagues, envoyaient des messages sur leurs téléphones. Puis YaYa et enfin NiNa accompagnée de XiaoFeng sont arrivées à leur tour. Garçons et filles se sont alors organisés pour savoir qui pouvait prendre qui en passagère. Une fois que chacune des filles a su quel garçon la porterait, nous avons enfourché les motos et roulé en file indienne sur les routes terreuses partant de la clairière vers les hauts plateaux de la montagne. Nous avons fait plusieurs arrêts et balades tout au long de l'après-midi : au bord de lacs, au pied de bosquets d'arbres couverts de fleurs rouges. Les garçons ont joué à lancer les pierres dans les lacs, à faire des ricochets, certains se sont baignés sous les cris des autres, les filles prenaient des photos, lançaient des blagues, riaient aux pitreries des garçons. Filles et garçons composaient des bouquets de fleurs sauvages.

En fin d'après-midi, nous sommes revenus vers la clairière, jonchée de déchets, se dépeuplant progressivement. XiBan était assise non loin de nous avec des proches. Elle nous a rejoints et nous a expliqué qu'elle avait passé la journée chez elle à faire des lessives et du ménage. Le groupe des jeunes a acheté deux cartons de bières et nous nous sommes installés sur l'herbe dans le soleil déclinant. Petit à petit plusieurs personnes se sont greffées au groupe, chargées elles aussi de cartons de bières. Les bouteilles s'enchaînaient les unes après les autres, les discussions et les rires allaient bon train. Les garçons buvaient très vite leurs bouteilles, les filles étaient peut-être moins rapides mais elles ne refusaient jamais de remplacer une bouteille vide par une pleine. Ping jetait d'insistants coups d'œil à son partenaire d'escapade de la journée. Au loin quelques férus continuaient de faire tourner les toupies, le soleil disparaissait à l'horizon, une vieille femme de plus de 80 ans aux vêtements troués ramassait les bouteilles vides qui jonchaient la clairière. Avant que le soleil n'ait complètement disparu derrière la crête des montagnes, garçons et filles titubant se sont organisés pour les retours au village à moto.

Nous sommes ainsi rentrées chez Ping, toutes deux, à 20 heures passées, la famille avait mangé depuis longtemps. Nous pouffions naïvement en nous glissant dans la cuisine tandis que tout le monde était installé dans la pièce voisine, devant la télévision. Ping me disait en chuchotant et en riant silencieusement qu'elle avait la tête qui tournait, qu'il ne fallait pas le dire aux parents. Son téléphone a sonné, le jeune homme partenaire de sa journée, après l'avoir déposée en moto chez les parents, se trouvait en panne à quelques mètres de là dans le village

enveloppé par la nuit. Ping a brièvement expliqué à ses parents la situation et s'en est allée rejoindre son ami. Le père, la mère et la petite sœur de Ping se sont jeté des regards en coin et ont fait quelques plaisanteries jusqu'à ce qu'elle revienne.

Ces scènes de festivités du Nouvel An sont le théâtre de prémices amoureuses et correspondent, pour une grande majorité des employées du café-restaurant rencontrées lors de cette recherche, à l'espace-temps privilégié pour faire la rencontre d'un futur époux. Ce dernier est souvent originaire d'un village proche, puisque présent au moment des festivités dans tel lieu, et il est fréquent que, à défaut d'être une connaissance (datant de la scolarité ou d'emplois précédents), il soit une connaissance de connaissances, ce qui permet d'en savoir plus par intermédiaires interposés. Dès les premiers émois et manifestations d'attraction mutuelle, la question du mariage se fait jour pour les protagonistes de l'échange. La suite de la relation se déroule dans un autre décor, puisque les jeunes femmes travaillent à Kunming et ne rentrent au village qu'au moment des congés nationaux (événements familiaux mis à part). Lorsque le petit ami réside et travaille également à Kunming, le couple peut jouer sur l'éloignement géographique d'avec les parents afin de préserver un espace d'intimité dans la rencontre.

C'est ce qu'expliquait HuaHua, qui a quitté le foyer parental en 1999 en partie pour échapper à un mariage auquel elle n'aurait pas consenti.

« Au village, au-delà de 20 ans, on considère que tu dois te marier (*bixuyao*). Et mon père est de cet avis-là : comment tu peux ne pas être mariée alors que tu as plus de 20 ans ? Mais ma mère ne pensait pas la même chose, et c'est à elle que j'ai dit que je voulais partir (*chuqu*). Je ne voulais pas rester à la maison, c'est tellement dur (*bu yao zai jia, tai xinku*). Je lui ai dit : "Je n'ai rien, tu n'as rien non plus, et tous les jours tu vois bien que j'ai de la peine (*mei tian hen kelian*). Je n'ai rien du tout, donne-moi un tout petit quelque chose." Mais elle n'avait rien non plus ! Alors je lui ai dit que je ne voulais pas me marier (*bu xiang jiehun, wo xiang chuqu*), elle m'a donné 300 kuai, tout ce qu'elle avait et je suis partie à Kunming. » (HuaHua, interview du 10/12/2014)

HuaHua a rencontré son époux en 2005 par l'intermédiaire d'un ami de son village (*laoxiang*). Cet ami travaillait dans une banque à Kunming, il avait pour collègue le futur époux de HuaHua, il les a présentés l'un à l'autre. Les deux jeunes gens ont commencé à se voir quand ils étaient de repos, pour des balades ou du shopping en centre-ville, pour partager un repas.

« Petit à petit, je me suis dit que je le trouvais pas mal (*bucuo*). D’abord son visage (*mianxiang*), et c’est important ce que je ressens quand je vois le visage des gens. Je regarde quelqu’un et je peux dire si une bonne personne ou pas (*huaide, buhaode neirong ganjue*), je ne sais pas comment l’expliquer. Quand il parle, il ne va pas te blesser, il ne va pas dire des choses trop dures (*zhong*). C’est très simple, aussi simple que dans une phrase comme “Tu veux boire de l’eau ?” et puis... C’est peut-être le destin (*keneng yuanfen ba*) ! Mais quand je l’ai rencontré, je ne savais rien de lui, je ne savais pas comment était sa famille : était-elle très pauvre ou très riche ? Où se trouvait sa maison ? Je n’y pensais pas (*shibushi hen qiong ? Henfu ? Tade jia zai nali ? Mei you xiang guo*). Je le trouvais juste bien (*bucuo*), il me plaisait. Je me souviens d’être rentrée chez moi pour la fête de la Mi-Automne, et il m’a envoyé des fruits, des *yuepin*. Je le trouvais chaleureux (*wenxin*), et soucieux des autres (*ta hui guanxin*). Pour tout dire, avant de se marier, on ne s’est jamais disputés ! Maintenant on se dispute davantage (*rires*) ! » (HuaHua, interview du 10/12/2014)

Ce temps de découverte et d’apprivoisement s’est étalé sur trois ans, le jeune couple n’ayant progressivement fait la connaissance des familles respectives qu’après une première année de fréquentation. HuaHua ne voulait pas se marier avant d’avoir au moins 25 ans, et quelques années passées à appréhender la personnalité de son compagnon. La perspective d’un mariage à 20 ans après un mois de fréquentation d’un jeune homme la laissait perplexe.

Lorsqu’elle s’est mariée, HuaHua a quitté son foyer et rejoint celui de son époux. Néanmoins, elle expliquait avec franchise que son affection allait à son village natal, sans que cela ne compromette sa décision de mariage, incluant cette donnée dans les choix de vie du couple qui actuellement réside à Kunming avec la perspective d’y demeurer longtemps encore.

« J’ai fait la connaissance de là d’où il vient, et je n’ai pas aimé. Mais je ne sais pas pourquoi... Je n’aime pas la culture (*fengsu*), les coutumes, les habitudes. Nos façons de faire, de penser ne sont pas pareilles. La manière de parler aux gens par exemple... (...) Mais ce n’est pas pour autant que je ne voulais pas qu’on soit ensemble, peu importe comment c’est chez lui, on peut toujours s’arranger plus tard (*zai shuo*). C’est dans leur façon de s’exprimer (*biaoda fashi*), je trouve que par rapport à chez moi, ça n’est pas aussi harmonieux (*hexie*), ils parlent de façon très directe (*zhi, zhishuang*). Nous [les gens de Mianlan], on parle aussi de façon assez

directe, mais peut-être avec un peu plus de douceur (*wenhe yidian*). C'est le ton (*yuqi*) que je n'aime pas trop. Je n'aime vraiment pas là d'où il vient, et pourtant là d'où il vient, comparé à chez moi, c'est beaucoup mieux ! Tout est beaucoup mieux. Nous on a tous grandi à la campagne (*nongcun*), chez nous la circulation n'est pas facile (*jiaotong bu hao*), il faut beaucoup marcher (*zoulu hen chang shijian*), il y a peu de voitures. Alors que lui vient d'un endroit qui est proche d'une route (*gonglu*), c'est très pratique. Tout y est plus pratique que chez nous. Mais je n'avais pas envie d'aller vivre là (*bu yao qu neibian shenghuo*), je ne sais pas comment l'expliquer, mais je n'aime pas trop... C'est moins pauvre que chez nous. Et la terre (*tu*) n'est pas la même. Là-bas, ils peuvent cultiver de tout. Chez nous, ce n'est pas pareil, on ne peut pas tout cultiver... Peut-être que le climat n'est pas tout à fait le même... Leur terre est meilleure : ils ont des noix (*hetao*), des piments (*lajiu*), des fruits... Tout est mieux et je n'aime pas cet endroit, je me dis que c'est bizarre (*qiguai*) et je ne comprends pas pourquoi. Y aller en bus, c'est très pratique aussi. Pour aller chez nous (*laojia*), depuis Kunming on met 6, 7 parfois 8 heures. Alors que pour aller chez lui ça en prend 4. Et j'ai le mal des transports... Mais bon, on ne peut rien y faire (*meibanfa*), ma maison est là et la sienne est là, on en parlera plus tard... »
(HuaHua, interview du 10/12/2014)

WenDi a rencontré son époux actuel en 2005, au cours d'un mariage d'amis célébré pendant les vacances du Nouvel An. Le jeune homme étudiait la chimie à Kunming, elle travaillait à Kafeiting. Il passait fréquemment la voir au café-restaurant, elle lui rendait visite à l'université, passait des moments avec lui et ses camarades de promotion, ils s'appelaient par téléphone, les samedis et dimanches ils allaient faire une balade autour du Lac Vert, partageaient un repas, jouaient aux cartes.

« On est resté ensemble (*zai yiqi*) sept ans, puis on s'est marié. Ça fait longtemps qu'on est ensemble, alors on se dispute souvent (*jingchang chaojia*) (*rires*) ! Mais finalement, on est toujours ensemble... Mais je regrette un peu (*you yidian houhui*) (*le mari est à côté, les blagues fusent, ils rient*)... Il y a beaucoup d'hommes, et beaucoup sont bien plus beaux que lui (*bi ta shuai hen duo de*), donc je regrette ! (...) *Comment vous avez décidé de vous marier ?* On n'a pas décidé (*jueding*) quoique ce soit. Ça faisait longtemps qu'on était ensemble, on s'est dit qu'il fallait

se marier. *Pourquoi ?* Mais parce que ses parents et mes parents se disaient qu'il fallait qu'on se marie, ça faisait sept ans qu'on était ensemble. » (WenDi, interview du 18/12/2014)

Plusieurs auteurs se sont intéressés à la façon dont les jeunes Chinois et Chinoises se rencontrent, se séduisent et construisent leurs relations amoureuses, en fonction des contextes historiques (Friedman 2000, 2005; Honig et Hershatter 1988; Jankowiak 2002; Yan 2002, 2003; Yuen, Law, et Ho 2004). Depuis les années 80, les sujets de la compatibilité entre personnes, de l'affection, de l'intimité sont au cœur des préoccupations des jeunes hommes et jeunes femmes. Ces sujets ont été abondamment relayés notamment par les programmes télévisés, la presse journalistique populaire et les talk-show de radio (petites annonces, histoires personnelles), qui contribuent à façonner les imaginaires sociaux et les désirs individuels. Yan Y. a observé d'importantes reconfigurations des attentes genrées depuis la période maoïste, entre autres sous l'impulsion des migrations effectuées à l'extérieur des villages (Yan 2002, 2003). Selon l'auteur, on attend désormais d'un garçon qu'il soit sensible et capable de gagner de l'argent, d'une fille qu'elle soit belle et douce. Dans ses travaux, S. Friedman constate que l'injonction étatique à repousser la date du mariage a eu pour effet d'encourager chez les couples le désir de prendre le temps de se connaître, voire de cohabiter et d'avoir des relations sexuelles avant le mariage, bien que les discussions autour de l'activité ou du plaisir sexuel soient socialement souvent mal accueillies (Friedman 2005). D'autres auteurs notent que la virginité de la future mariée continue d'être valorisée, malgré la fréquence des relations sexuelles prémaritales (Zang 1999). D'autre part, l'éloignement géographique entre le foyer des parents et le lieu dans lequel réside le futur couple, a fortiori le lieu dans lequel il s'installe, participe d'un basculement générationnel dans le degré d'autonomie vécue par les jeunes gens (Judd 1994; Yan 2003). Tout ceci contribue à l'émergence d'un éthos de l'épanouissement personnel mettant l'accent sur l'émotionnel, les désirs individuels, l'affection familiale et l'expression des opinions personnelles.

Le déploiement d'un éthos de l'épanouissement personnel et le gain d'autonomie pour les jeunes couples actuels en comparaison avec les alliances matrimoniales conclues pendant la période communiste n'assouplit cependant pas la norme ultime de l'obligation sociale de se marier, préférentiellement avant l'âge de vingt-cinq ans.

5.2.3 Intimité amoureuse et injonction au mariage

L'intimité amoureuse des jeunes femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche reste une question que je n'ai pu documenter que très partiellement. LiLi demeura mon interlocutrice la plus proche, j'ai pu avoir avec elle des échanges sur des sujets sensibles. LiLi (âgée de 26 ans au moment de l'enquête et célibataire) avait eu une relation ponctuelle avec un jeune homme anglais, qu'elle avait fréquenté pendant quelques semaines, elle était très amoureuse et a beaucoup souffert quand il a quitté le pays. Elle estimait avoir vécu un moment d'intimité important en ayant des relations sexuelles avec lui, pourtant quand elle faisait le bilan de la façon dont il se désintéressait d'elle, elle avait le sentiment d'avoir été utilisée (*liyong*) :

« Je me souviens quand on s'est rencontrés la première fois, on était au X. (*boîte de nuit de Kunming*). Je l'ai vraiment bien apprécié, vraiment. Je savais plus ou moins qu'il cherchait une petite amie chinoise pour améliorer son chinois, mais moi je ne suis pas sortie avec lui pour améliorer mon anglais. Il me plaisait. Aujourd'hui quand j'y pense je me dis qu'en réalité, il n'en avait peut-être rien à faire de moi, il m'a utilisée pour mieux parler chinois, ça me met terriblement en colère (*hen shengqi*), je me sens blessée (*shangxin*). Je ne sais plus ce qu'il faut faire... » (LiLi, conversation informelle du 21/01/2015)

LiLi avait interprété cette relation sexuelle comme la preuve d'un début d'engagement et de force dans le sentiment amoureux. Désormais elle disait ne pas savoir si à l'avenir elle continuerait d'accorder de l'importance à l'acte sexuel et au choix de son partenaire ou si au contraire elle multiplierait les amants comme certaines de ces femmes qu'elle croisait dans les bars. En effet lorsqu'elle évoquait sa sexualité, LiLi se positionnait quelque part dans une échelle de comportements entre ses collègues et amies du café-restaurant qu'elle qualifiait de « très traditionnelles » (*hen chuantong*) – elle signifiait par ces termes que pour nombre de ses collègues les expériences sexuelles avant le mariage n'étaient ni banales ni multiples –, et les filles qu'elle qualifiait « d'excentriques » (*hen qiguai*) qu'elle croisait lors de soirées et qui avaient des aventures nombreuses. Elle me confiait avec amusement que XiBan (de six ans sa cadette) lui avait fait des remarques sur son comportement avec les garçons : en novembre 2014, LiLi pendant l'une de ses soirées de repos était venue dîner au café-restaurant de l'enquête avec un italien qu'elle commençait à fréquenter sans conviction. En février 2015, elle décidait que l'italien l'agaçait, elle était venue dîner à nouveau au café-restaurant avec un

français qu'elle connaissait depuis un certain temps et dont elle savait qu'il cherchait à se marier en Chine pour pouvoir y résider. Entre temps, elle avait fait la connaissance d'un russe avec qui elle avait passé quelques soirées à se balader autour du lac et à discuter, elle l'avait également aidé à plusieurs reprises pour faciliter sa découverte de Kunming (acheter une carte SIM pour son téléphone, repérer les différents quartiers de la ville etc.). Alors qu'il la raccompagnait un soir en bas de son immeuble, LiLi était justement tombée sur l'équipe des employées, dont XiBan, qui venait de fermer le café-restaurant et rentrait aux dortoirs. XiBan n'avait pu retenir son étonnement devant le nombre de garçons avec qui elle croisait LiLi ces derniers temps. LiLi avait tenté de lui expliquer qu'elle pouvait très bien fréquenter des garçons dans le cadre de dîners, de balades, de sorties au bar sans qu'ils ne soient ses amants, XiBan avait accueilli cette nuance avec scepticisme.

Bien que mes données de terrain soient parcellaires sur le sujet de la sexualité, ces quelques extraits d'entretien et descriptions de situations font écho aux résultats formulés par différents auteurs sur le lien fort entre sexualité et mariage en Chine aujourd'hui (Evans 1997, 2002; Micollier 2012; Pettier 2010). Des sociologues chinois comme Pan S. travaillent sur les changements dans les pratiques sexuelles des Chinoises et Chinois depuis les années 1950, afin de faire la preuve d'une libération sexuelle entendue comme la diversification des pratiques (notamment hors mariage) (Pan 2006). Néanmoins, d'autres auteurs questionnent cette assertion, et soulignent la prégnance d'un modèle normatif de sexualité légitimée par l'union maritale. Dans son article J.-B. Pettier propose une perspective historique sur les évolutions de l'encadrement social de la sexualité en Chine au cours du 20^e siècle (Pettier 2010). L'auteur rappelle que pendant la période maoïste l'abstinence prémaritale est prônée, la prostitution traquée, la passion individuelle jugée comme malfaisance bourgeoise, prompte à détourner les individus de l'importance de l'ordre social collectif. L'asexuation du monde social est au cœur de la propagande révolutionnaire (tenues identiques pour les travailleurs et les travailleuses, absence de références aux relations amoureuses ou sexuelles dans l'espace public etc.). Les réformes économiques survenues après 1978 sont aujourd'hui pensées et présentées par nombre d'acteurs (politiques, militants, académiques, médiatiques etc.) comme à l'origine d'une transformation des mœurs en tant que le mode de vie des familles et des individus fait une place centrale à l'intimité ainsi qu'à l'expression plus ouverte de la sexualité. Les cliniques pour hommes traitant l'impuissance connaissent un important succès (Zhang 2007), les journaux,

magazines, émissions de radio et télévisées accordent une large place aux questions du plaisir sexuel comme moyen d'approfondir les liens affectifs dans le couple (Evans 2002), la sexualisation des images des corps (sur les affiches publicitaires, dans les films et programmes télévisés etc.) fait un contraste brutal avec la précédente idéologie de l'asexualité. Ce qui se joue là correspond en réalité pour les auteurs cités à la fabrique du corps sexualisé et de la sexualité en tant que « produits de consommation » dans une société consumériste globalisée (Evans 2002; Honig et Hershatter 1988; Micollier 2012; Pettier 2010; Pun 2012; Zhang 2007), renforçant les assignations de genre ainsi que le modèle du mariage monogame hétérosexuel, et faisant désormais du désir et du plaisir sexuels (taxés de faiblesses morales dans la rhétorique révolutionnaire) le stigmate de l'aptitude à s'accomplir en tant que sujet moderne, dans les limites d'un encadrement étatique fort (Pettier 2010).

La déception dont LiLi a souffert avec le jeune Anglais n'est pas sans lien avec l'espoir qu'elle avait nourri de se marier. Il ne s'agissait pas pour elle d'un simple béguin, la force de ses sentiments ainsi que l'injonction sociale à se marier pour les jeunes femmes chinoises (dont la force croît de façon exponentielle une fois passée la barre des 25 ans) ont fait venir à son esprit la question du mariage. Bien que LiLi ait souvent affirmé se moquer de l'opinion publique (*yulun*) et préférer sa liberté (*ziyou*) à un mariage, elle n'envisageait pas de faire le choix de ne pas se marier, car c'était à ses yeux la clé de la stabilité (*wending*) en plus d'être la condition légale obligatoire pour avoir un jour des enfants. Autour d'elle, les anciens camarades d'école, les amis de l'université, les collègues de travail étaient de plus en plus nombreux à être désormais mariés, sa mère lui rappelait tous les jours par téléphone qu'elle devait (*bixu*) se marier (lui proposait également des contacts avec des jeunes hommes dont elle avait récupéré les numéros par l'intermédiaire des parents, vivant dans la ville natale de LiLi ou aux alentours), la jeune femme disait éprouver une forte pression (*yali*). Lors de mon séjour dans la maison parentale, nous étions allées rapidement dîner au mariage d'un de ses anciens camarades d'école qui se déroulait dans le village. LiLi me traduisait discrètement les commentaires désobligeants murmurés par les convives à propos de la mariée, en raison du fait qu'elle n'avait plus l'air très jeune. LiLi me disait qu'elle subirait sans doute le même genre de quolibets le jour où elle se marierait à son tour.

Concernant les employées du café-restaurant, dont je connais mal les façons de penser et de pratiquer une sexualité, je sais en revanche que le mariage n'est pas considéré comme une éventualité, mais bien comme un incontournable.

« Je dois me marier. Ah le mariage... Tu sais, chaque fille veut épouser un beau garçon, mais j'ai 25 ans maintenant. Alors j'ai trouvé un petit ami, qui n'est pas beau (*not handsome*³⁹). Je ne sais pas comment dire... Même si personne ne t'a dit : tu dois faire ça, malgré tout, au fond de toi, tu as le sentiment qu'il faut que tu le fasses. Mais si j'étais riche, je n'aurais pas besoin de me marier. *Pourquoi ?* Je pourrais subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille. » (WenDa, interview du 22/01/2015)

Ni elle-même ni son futur époux n'avaient envie de se marier, m'expliqua WenDa à plusieurs reprises, mais ils étaient tous les deux dans la même situation, ils commençaient à être trop âgés pour rester célibataires, alors leur mariage fut prévu pour le printemps 2015. Ils se connaissaient depuis l'école, il était également fils de paysans et originaire du même village qu'elle. Lorsqu'elle rentra au village pour se marier, WenDa arrêta de travailler au café-restaurant. Elle m'expliqua qu'elle ne pourrait pas revenir travailler à Kunming sachant que le futur époux n'y travaillait pas. Elle et son époux se devaient de vivre ensemble et c'était à elle de le suivre dans ses déplacements, ce qui ne l'enchantait guère. Rester au village s'il partait n'était pas une alternative réjouissante non plus à ses yeux, car elle n'avait rien à y faire et n'appréciait pas les travaux des champs.

Le mariage détermine la respectabilité de la jeune femme au sein de sa famille, et plus largement de sa communauté, de la société chinoise enfin. Les travaux d'autres auteurs sur les vies des *dagongmei* font assez largement ce constat (Beynon 2004; Fan 2004), en mettant l'accent d'une part sur le fait qu'en tant que force de travail flexible et mal rémunérée, les *dagongmei* voient se renforcer le poids des statuts de futures épouses et mères comme standards dominants de la respectabilité sociale (Gaetano 2004), et d'autre part sur les contraintes du système d'enregistrement des ménages, responsable de la marginalisation des jeunes femmes en ville et de leur rattachement (en matière de projets de vie et donc de mariage) à leur lieu de

³⁹ WenDa parle anglais et profitait de nos échanges pour pratiquer cette langue. C'est pourquoi les termes qu'elle utilise sont parfois cités en anglais et parfois en mandarin.

naissance (Pun 2012; Solinger 1999). Les travailleuses migrantes originaires de zones rurales ne sont pas les seules concernées par l'importance du mariage dans l'économie de la respectabilité sociale, l'image de la réussite pour une jeune femme urbaine (dans les publications officielles émanant d'organismes divers tels que la Fédération des Femmes, dans les journaux féminins, dans les magazines populaires etc.) restant la combinaison réussie de la mère active et avisée, et de l'épouse obéissante (*tinghua*) et douce (*wenrou*) (Evans 2002).

5.2.4 Mariage mixte

Les cours d'anglais hebdomadaire dispensés aux jeunes femmes étaient parfois l'occasion de rencontres amoureuses. Ces cours étaient dispensés par des clients habitués de l'établissement, souvent enseignants d'anglais dans des écoles privées de Kunming. En échange des leçons particulières dispensées aux employées, ils bénéficiaient de la gratuité pour leurs consommations au café-restaurant (ce qui contribuait à l'assiduité de leur présence dans l'établissement). L'équipe des professeurs (hommes et femmes) a varié avec les années : parmi eux, certains étaient installés durablement à Kunming et enseignèrent pendant longtemps.

C'était le cas de Peter, né en 1984, de nationalité américaine, l'un des tuteurs d'anglais de l'équipe pendant plusieurs années. C'est de cette manière que lui et Bao (née en 1987, l'une des cousines de WenDi, manager à Kafaiting de 2007 et 2014, année de naissance de leur petit garçon) se sont rencontrés. Ils se sont mariés au début de l'année 2014 après s'être fréquentés pendant quatre ans, leur fils est né au mois de septembre de la même année. La double nationalité n'étant pas autorisée en Chine, Bao et Peter ont donc dû choisir entre donner la nationalité américaine ou chinoise à leur fils. Ils ont opté pour la nationalité américaine, avec l'idée que ce choix serait plus judicieux pour l'avenir pour leur fils, particulièrement au moment de l'enseignement supérieur, ou pour voyager aux États-Unis, le jeune couple anticipant les procédures parfois délicates d'obtention des visas. Au moment de l'enquête, les jeunes parents étaient installés à Kunming, avec l'intention d'y rester. Ils se questionnaient d'ores et déjà sur les problèmes qu'ils allaient rencontrer pour la scolarité de leur fils. Pour avoir accès à une école publique chinoise, leur enfant n'étant pas citoyen chinois, ils allaient avoir besoin de l'aide de relations (qu'ils n'avaient pas encore). Le coût serait important, sans doute abordable pour l'école primaire et le collège, mais hors de portée pour ce qui concernait le lycée ou l'université. Les écoles internationales n'étaient pas une option pour eux, elles étaient incomparablement plus chères que les écoles chinoises. Peter n'avait pas un salaire stable,

certaines mois il pouvait gagner 7000 yuan, plus rarement 15000. Bao ne pouvait pas reprendre son activité au café-restaurant tant qu'elle avait la charge de son enfant (ce qui durerait jusqu'à ses 3 ans approximativement, si par la suite les jeunes parents parvenaient à trouver une place dans un jardin d'enfants). Elle cherchait une solution pour son avenir, et pensait que son activité salariée ne serait de toute façon pas suffisante pour couvrir les frais que le jeune couple devait assumer.

Conclusion

Ce chapitre nous a permis de voir se décliner ce que Pun N. désigne par le terme d'atomisation des vies individuelles face aux forces du marché, tout autant que la réappropriation des pratiques de forme de vie collectives (Pun 2012). Les responsabilités qui pèsent sur les épaules des *dagongmei* rencontrées lors de cette enquête sont lourdes, elles concernent non seulement les jeunes femmes en propre (injonctions par l'idéologie dominante à « réussir sa vie », à « être heureux »), mais également leurs proches (les événements familiaux de la vie impactent largement leurs parcours). Face à ces responsabilités, les jeunes femmes affrontent en partie de façon solitaire certaines épreuves (forger et stabiliser sa place dans le réseau professionnel, assumer financièrement de nombreux coûts tels que les hospitalisations et les soins aux parents, anticiper la prise en charge de leur vieillissement, ou encore participer à la construction ou à la rénovation de leurs habitations). Le travail est alors à la fois le lieu où l'atomisation s'incarne, comme celui où l'isolement peut être rompu par le tissage de relations d'obligations et d'affinités réciproques.

Nous avons vu que l'élaboration d'un entre-soi entre les employées du café-restaurant conduit au renforcement des assignations à des rôles sexués familialement hiérarchisés. Les marges de manœuvre dont les jeunes femmes disposent sont étroites, mais certaines les saisissent pour transgresser les attentes formulées à leur égard. La mobilité offerte par le *dagong* est notamment utilisée par beaucoup a minima pour différer l'âge du mariage (jusqu'aux 25 ans, permettant d'accumuler davantage de capital et de modifier ainsi les opportunités matrimoniales), parfois pour choisir un autre lieu de vie (l'installation durable en ville au lieu du retour au village), mais également pour entretenir des relations de façon plus autonome (sans la surveillance des proches). Nous allons y revenir plus précisément dans le chapitre suivant. Concernant les relations amoureuses, la considération selon laquelle la satisfaction des besoins

affectifs individuels est une condition nécessaire aux relations intimes durables témoigne d'une véritable redéfinition de la personne, du sujet et de la responsabilité en Chine (Evans 2012).

« L'un des changements radicaux intervenus dans la société chinoise au cours des dernières décennies tient au déclin d'une éthique autoritaire et collective valorisant les devoirs et le sacrifice de soi, au profit d'une nouvelle éthique individualiste, laissée au choix de chacun, privilégiant les droits et le développement personnel. »
(Evans 2012: p.157-158)

Néanmoins, étant donné la précarité structurelle de leur situation (tant sur le plan professionnel, qu'administratif lorsqu'elles séjournent en ville), les *dagongmei* portent seules les incertitudes qui sèment leur parcours (comme l'illustre l'anxiété des jeunes parents Bao et Peter), et voient se renforcer les statuts de mère et d'épouse comme vecteurs de la respectabilité sociale. Ainsi, la migration ne vient pas remettre en question l'exclusion que les jeunes femmes rurales connaissent quant à une pleine participation à l'économie ou à la société urbaine, mais au contraire aurait plutôt tendance à reproduire leur positionnement dans la hiérarchie nationale du développement (Gaetano 2004).

Chapitre 6. Le sujet mobile et consommateur

Introduction

Dans la géographie morale de la Chine actuelle, la ville est le lieu par excellence de la modernité (Gaetano 2004) : les médias relaient largement un discours selon lequel les campagnes sont vides d'opportunités, très en retard en matière de développement économique ; le travail agricole est dévalorisé, tout comme l'est le travail manuel en général, tandis que le prestige va aux professions techniques, au savoir intellectuel.

Nous allons voir dans ce chapitre que les employées du café-restaurant ont incorporé ces dispositions idéologiques, et considèrent en conséquence que le droit de se déplacer ainsi que le droit de consommer font partie des modalités de l'être-au-monde contemporain (Vacchiano 2014).

Les mobilités des individus, tout comme les pratiques de consommation, sont des lieux de la distinction sociale. Concernant les premières, nous avons vu précédemment que les voyages de loisir et la pratique d'un tourisme intérieur sont largement l'apanage des classes urbaines chinoises aisées. Parmi les jeunes femmes rencontrées dans cette enquête, certaines pratiquent également le voyage de tourisme, mais elles sont peu nombreuses. Les formes de mobilité accessibles aux *dagongmei* sont principalement celles réalisées pour exercer une activité salariée, pour faire du *dagong*. Nous allons alors nous intéresser au réinvestissement de cet espace-temps du *dagong* par les jeunes femmes pour l'affirmation de modernités négociées. Concernant les pratiques de consommation, nous verrons d'une part la stratification sociale des espaces urbains qui leur sont dédiés, contribuant à faire des *dagongmei* des consommatrices subalternes, ainsi que le modelage de ces pratiques par des normes genrées, renforçant les assignations des jeunes femmes à des rôles d'entretien du foyer et de la famille.

6.1 La mobilité et l'être-au-monde contemporain

6.1.1 La dimension transformatrice individuelle de la mobilité

ShaiMing est née en 1984, elle est l'aînée d'une fratrie de trois enfants, est mariée à Ian (américain né en 1977), ils ont un enfant né en 2016. Elle a travaillé au café-restaurant de l'enquête de 2003 à 2006, elle a ensuite monté son studio d'art et d'artisanat. ShaiMing a grandi dans différents villages de l'ouest de la province du Yunnan, ses parents étaient paysans et ont beaucoup déménagé. Elle n'a jamais été à l'école, et a longtemps aidé ses parents dans les champs. Elle a quitté le foyer familial à l'âge de 14 ans, accompagnée d'amis avec qui elle

trouvait de petits boulots au gré des déplacements : cuisine, service, réparation de maisons... Elle n'envisageait pas de rester au village :

« La vie au village c'est vraiment très rude (*hen xinku*), ce n'est pas là-bas que l'on peut trouver de nouvelles façons de penser (*nage difang bu hui rang ni xin de xiangfa*), mais moi c'est justement ça que je cherche. Depuis que je suis enfant je dessine, je voulais partir de là et faire voir au monde ce que je fais (*rang geng duo ren zhidao wo zai gan shenme*). J'ai quelques amis qui sont allés à l'école puis à l'université, mais finalement ils sont revenus au village, ont cherché quelqu'un du coin pour se marier. Je ne voulais pas d'une vie comme ça parce que ça ne permet pas de changer, ni aujourd'hui ni dans l'avenir, tu comprends ? » (ShaiMing, interview du 08/11/2013)

Aujourd'hui artiste relativement reconnue dans le cercle culturel de Kunming, ShaiMing insiste fréquemment dans nos conversations sur l'immobilisme et la rudesse qui caractérisent selon elle la vie campagnarde. À ses yeux les opportunités sont restreintes pour les individus dans les villages, et il n'est pas facile d'y être « différent ». C'est en partie pourquoi elle a choisi de rompre avec un lieu (ainsi qu'avec une histoire familiale douloureuse) afin de construire son propre chemin. Elle a d'abord occupé des emplois qui étaient simplement alimentaires pour elle, notamment au café-restaurant de l'enquête. Puis en 2006 elle s'est lancée dans la confection de sacs à main ainsi que de bijoux avec des matériaux de récupération, qu'elle a commercialisés dans son premier studio d'art et d'artisanat ouvert à Kunming. Seule à la tête de son studio, année après année, ShaiMing a développé ses créations et s'est progressivement fait un nom dans le milieu artistique de Kunming. Aujourd'hui le studio qu'elle loue à quelques dizaines de mètres du café-restaurant de Ian, dans une ruelle piétonne du quartier du Lac Vert, lui sert à la fois d'atelier, de galerie d'exposition et de point de vente. Elle y expose de grandes toiles composées d'assemblages de tissus découpés, ses esquisses à l'encre et peintures à l'huile, mais également des compositions plus volumineuses : des plantes vertes nichées au creux de vieilles roues de vélo ou dans des instruments de musique usés, une ancienne machine à coudre à pédale d'où dégouline une vaste dentelle de fil de cuivre qui s'étale sur le sol carrelé de son studio. La boutique propose toujours à la vente des bijoux et des sacs artisanaux élégamment présentés sur des étagères de bois flotté. Ses ventes lui permettent jusqu'à présent de maintenir son activité, et d'entamer régulièrement de nouveaux projets. Les rentrées d'argent

sont variables mais elles sont suffisantes. ShaiMing et Ian voyagent beaucoup, séparément ou en couple : à l'intérieur de la province du Yunnan ou en Chine (notamment dans le cadre de compétition de vélo-cross, passion que ShaiMing s'est découverte il y a quelques années), mais également à l'étranger (par exemple aux États-Unis lorsque le couple a réuni les fonds nécessaires pour rentrer rendre visite à la famille de Ian). Dans nos conversations, ShaiMing insiste sur l'importance de bouger et d'explorer le monde. Elle estime que c'est parce qu'elle est allée d'un endroit à l'autre depuis toute jeune qu'elle a pu trouver son chemin progressivement pour finalement réussir à vivre de ce qu'elle aime.

La question de la mobilité est tout aussi cruciale pour LiLi, qui ne s'attendait pourtant pas à voir les choses sous cet angle lorsqu'elle a quitté sa petite ville natale pour commencer des études dans une université de Kunming.

LiLi est née en 1987, elle a un frère de cinq ans son cadet. Leur père est tailleur de pierres dans une petite ville de l'ouest du Yunnan, leur mère gère l'élevage et la commercialisation de porcs. Enfant, LiLi n'a pas souvenir que ses parents aient souffert de problèmes d'argent, contrairement à beaucoup de ses collègues du café-restaurant. LiLi a fait une bonne scolarité jusqu'au lycée et a intégré une université de Kunming en 2007, pour y étudier la culture chinoise. Elle a assidûment suivi les cours de première année à la fac, soutenue financièrement par ses parents. Ce cursus diplômant lui aurait donné accès (après quatre ans d'études) à la possibilité de postuler à un certain nombre d'emplois de la fonction publique. Le chemin semblait clair pour LiLi, elle devait décrocher un diplôme à Kunming puis rentrer dans sa ville natale, et s'y installer pour fonder une famille :

« Avant d'aller à l'université, j'avais ce genre d'idée d'avoir un jour une famille chaleureuse (*wennuan*). Avec une grande maison, mon père, ma mère, nous les enfants qui partons à l'université puis revenons, qui nous marions, trouvons un emploi dans la fonction publique, avons des enfants à notre tour, et chaque jour, ou bien le weekend, tout le monde peut manger ensemble, discuter ensemble, jouer au *mahjong* avec les voisins... C'était l'idée que je me faisais d'une famille, d'une maison chaleureuse. On dit en chinois *you lao you xiao*, petits et grands tous ensemble, ça me donnait une sensation de tendresse (*ganjue hen wenqing*). Voilà, quand j'étais au lycée, j'avais ce genre d'idées. Puis je suis allée à la fac, et j'ai changé d'avis... » (LiLi, interview du 24/01/2015)

Plusieurs événements coïncidèrent avec ce changement de perspective que LiLi opéra. Tout d'abord les tensions au sein de sa propre famille lui firent réviser son idéal d'un groupe uni et solidaire :

« Quand j'étais au collège, ma mère a commencé son entreprise [élevage et vente de porcs]. Au lycée, je savais qu'elle n'était pas souvent à la maison, mais la famille me manquait quand même. Puis je suis allée à la fac, et ça ne m'a plus manqué du tout. À chaque fois que je rentrais, mon frère se comportait très bizarrement, il ne voulait pas manger avec nous. Je rentrais entre chaque semestre, pendant un mois, entre les semestres il y a un mois de vacances. Sur un mois, je voyais ma mère peut-être quoi... dix jours en tout. Deux ou trois jours par semaine en somme. Alors je ne trouvais pas ça très chaleureux. Ma grand-mère (*waipo*) vit à la maison, tous les jours je faisais à manger pour elle et moi, je faisais des lessives, je faisais le ménage. Le matin, mon père partait au travail, le soir il rentrait on mangeait ensemble et on discutait un peu, ou alors il avait quelque chose à faire, il partait et on ne discutait pas. Ma mère rentrait très peu, et mon frère n'était pas là de la journée... Alors je me suis dit : Peu importe (*wusuowei*) ! Je n'ai plus envie d'y retourner ! Par moments, je n'avais vraiment pas envie d'y aller ! » (LiLi, interview du 24/01/2015)

Lorsque LiLi rentrait chez elle, elle devait se consacrer à de nombreuses tâches ménagères pour aider ses parents qui, quand ils n'étaient pas absents, se disputaient féroce­ment. Elle assistait en outre à la dégradation progressive des relations entre sa mère et son frère. LiLi ressentait le besoin de prendre de la distance avec ce style de vie, elle redoutait de construire un foyer similaire et de vivre une vie terriblement ennuyeuse dans cette petite ville (*hen wuliao de shenghuo*). LiLi appréciait de plus en plus la vie qu'elle se construisait loin de chez elle, à Kunming. Ce n'étaient pourtant pas ses études qui lui apportaient satisfaction, le chemin qu'elle pensait vouloir suivre se brouillait : décrocher un diplôme pour devenir fonctionnaire faisait de moins en moins sens pour elle. Elle aspirait à rencontrer des gens, à gagner de l'argent par elle-même pour ne plus se sentir redevable de ses parents et à se confronter à des réalités de travail dont elle se sentait déconnectée en tant qu'étudiante. Aussi, sans rien dire à ses parents qui continuaient de la croire assidue, LiLi suivit de moins en moins les cours, ne valida pas ses examens et trouva des emplois à temps partiel de serveuse dans des cafés-restaurants. Ce faisant, elle parvint à économiser suffisamment d'argent pour prévoir une escapade touristique

(*lixing*) dans le Yunnan avec une amie à elle. En 2012, LiLi et son amie prirent un mois pour visiter Lijiang, Dali ou encore Shangri-La, destinations phares du tourisme au Yunnan, et dépensèrent avec délice les quelques milliers de yuan qu'elles étaient parvenues à économiser. À son retour, LiLi n'avait plus un sou en poche, elle envisagea de trouver un autre emploi de serveuse à Kunming. C'est alors qu'une amie l'informa qu'une place était vacante au café-restaurant de l'enquête, et bien qu'elle ne connaisse personne là-bas, LiLi postula et décrocha cet emploi. Après deux nouvelles années d'économies, LiLi prit un mois de congé sans solde en 2014 pour partir en Thaïlande avec une amie, et rendre visite à des parents éloignés installés là-bas. Elle publiait de nombreuses photos sur les réseaux sociaux montrant les paysages idylliques traversés, les plats dégustés, les ambiances de marchés en ville, de fêtes avec les amis retrouvés ou les connaissances faites dans les auberges. LiLi reprit ensuite son emploi au café-restaurant de l'enquête. Quand nous discutons de ses projets d'avenir, beaucoup de choses lui passaient par la tête : des projets variés où elle serait son propre patron, nous l'avons vu au chapitre 4, prévoir un tour du monde en vélo... Elle considérait que l'accumulation de ses expériences au fil des ans la rendait chaque jour un peu plus forte et lui ouvrait potentiellement de nouveaux horizons :

« Ce qui me rend heureuse c'est d'avoir connaissance d'un autre et nouveau monde (*wo hen kaixin de shi wo cong yi ge xin de shijie jietou chulai le*), et je pense que je peux même aller me confronter à un autre monde nouveau (*wo you yinggai keyi qu miandui wo yige xin de shijie*). » (LiLi, interview du 24/01/2015)

Des parcours et des discours de LiLi et de ShaiMing ressort l'idée que la mobilité revêt une dimension transformatrice : il s'agit de quitter quelque chose de vieux, dont on ne veut pas ou plus, pour aller vers quelque chose de neuf à l'intérieur de soi, que l'on souhaite voir éclore.

Dans son ouvrage consacré aux hommes et femmes en situation de migration intérieure en Chine, Shi L. retrouve largement ce constat auprès de celles et ceux qu'elle définit comme appartenant à la seconde génération de migrants (Shi 2014). Dans ses recherches, l'auteure relève que ces personnes, en manque de perspectives professionnelles dans les campagnes d'où elles sont originaires, évoquent fréquemment leur envie de découvrir le monde (*kankan waimian de shijie*), de s'épanouir sur un plan personnel (*geren fazhan*) (Kan 2013; Shi 2014; Tan 2004). La dimension individuelle du projet de migration semble plus fréquemment mobilisée dans les discours qu'elle ne l'était pour la première génération de migrants (personnes

nées dans les années 70 ou avant). C'est également le constat réalisé par M. Hansen et Pang C. dont les recherches portent sur des personnes que Shi L. classe dans cette nouvelle génération (Hansen et Pang 2008). Lorsque les auteures s'intéressent aux motivations des jeunes à migrer pour travailler, les notions de liberté (*ziyou*), d'indépendance (*duli*), de développement personnel (*geren fazhan*) reviennent régulièrement.

L'idée de la migration comme passage obligé pour réaliser un accomplissement personnel est récurrente dans les discours des personnes en migration (Vacchiano 2014). Pour F. Vacchiano, dont les recherches concernent les migrations d'enfants et d'adolescents sans leurs parents vers l'Europe, les questions du désir et des aspirations personnelles sont au cœur de la construction d'un sujet « moderne », mobile dans le monde contemporain. Le mouvement, tout comme la consommation, la communication permanente, l'autonomie individuelle et la subversion de l'ordre des générations sont des valeurs fondamentales de « l'être-au-monde contemporain » (Vacchiano 2014: p.66).

« On peut dire que le “droit de se déplacer”, avec le “droit de consommer”, sont parmi les principales attentes qui façonnent les formes contemporaines d'être-au-monde, en particulier chez les jeunes. Concernant ces “dispositions morales incorporées”, la migration vers l'Europe est perçue comme un acte compensatoire d'affirmation de soi ainsi qu'une façon de participer au monde en saisissant ses opportunités de réussite matérielle. De cette manière, le départ “à tout prix” est souvent entendu – et réclamé – comme un défi à un ordre social injuste, bien qu'exprimé à travers le lexique privé de la réussite matérielle et du succès personnel. » (Vacchiano 2014: p.68)

L'ordre social injuste en Chine s'incarne dans les campagnes chinoises vues par bon nombre de jeunes travailleurs migrants comme des espaces vides d'opportunités, sans modernité. La mobilité représente alors une modalité d'apprentissage concret de la vie et permet d'accéder à une forme de réussite sociale, reconnaissable par des attributs matériels (vêtements, téléphone portable, maison familiale neuve ou rénovée) :

« J'avais déjà pensé à faire du *dagong*, mais je n'avais pas encore pensé aller à Kunming, d'ailleurs je n'avais pas pensé à quoi que ce soit comme endroit pour aller *dagong*... Mais ça me faisait envie, j'avais envie d'apprendre de la vie par

l'expérience (*tiyan shenghuo*). Ça suscitait ma curiosité (*haoqi*). J'ai vu beaucoup de gens partir *dagong*, non seulement on peut gagner de l'argent, mais en plus ça avait l'air intéressant. Quand certains revenaient, ils avaient l'air bien (*hao*), un peu pareil que quand on revient nous aussi, les autres nous regardent et se disent qu'on est bien. On a plus l'air de personnes de la ville (*chengshi de ren*) : les vêtements, on n'a pas la peau aussi hâlée, on a l'air d'avoir un niveau de vie plus élevé (*shenghuo hen gao*) (...) Mais d'un autre côté, je n'avais pas tant envie de partir que ça... Parce que ça allait faire faire du souci à ma mère... » (YaYa, interview du 14/01/2015)

Ces représentations donnent à voir en filigrane l'incorporation d'un discours dominant sur les *dagongmei* comme sujets à moderniser et à développer. Les jeunes femmes parlent fréquemment des nouvelles arrivées comme étant naïves (ou se qualifient elles-mêmes de la sorte lorsqu'elles évoquent leurs débuts) : l'expérience dans le travail apprend beaucoup aux jeunes femmes sur la modernité urbaine. En qualifiant les nouvelles de naïves, elles mettent l'accent sur le fait qu'améliorer sa situation est une affaire de responsabilité personnelle et une progression naturelle, taisant l'impact des facteurs structurels (opportunités limitées de mobilité ascendante sociale et économique) (Gaetano 2004). Cet apprentissage concret sous-entend ainsi une transformation d'un état où l'on se dit ignorant à un état où l'on considère avoir accumulé des connaissances et des compétences. L'expérience antérieure de ses pairs sert bien souvent à baliser l'inconnu et à oser s'y confronter :

« NuoMi, la grande sœur de NuoMa, elle est venue travailler à Kunming. Au bout de 2 mois environ, sa famille ne se faisait plus trop de souci pour elle (*bu shi hen danxin ta*), puisqu'elle était venue grâce à HuaHua, notre grande sœur (*dajiejie, yima*). HuaHua prenait soin de NuoMi (*zhaogu ta*) et du coup sa mère ne se faisait plus de souci. NuoMi et moi, on est copine d'école (*tongxue*), c'est comme si ça m'avait réconfortée (*anwei*) qu'une fille du même âge que moi puisse venir ici travailler, je pouvais faire comme elle. Mais quand je suis arrivée, je m'inquiétais de ne pas savoir faire (*zuobuliao*), je n'arrivais pas à me souvenir correctement de comment faire les choses, comment préparer les plats... Je me sentais très bête (*ben*), et c'était ma faute (*zifu*), je n'avais pas beaucoup confiance en moi (*mei you hen duo zixin*). » (YaYa, interview du 14/01/2015)

La mobilité était perçue par plusieurs des employées du café-restaurant comme l'une des modalités de leur participation au monde, venant rompre avec les formes de participation au monde perçues comme plus anciennes et connotées négativement. Devoir rester dans le village ou la ville dont on est originaire, c'est-à-dire l'immobilité, peut représenter pour certaines une sorte d'enfermement dans une vie dure, toute tracée, non souhaitée. Dans sa recherche auprès de *dagongmei* de Chengdu dans la province du Sichuan, L. Beynon retrouve majoritairement ce constat (Beynon 2004). Pouvoir quitter ce lieu et y revenir en des occasions ponctuelles (comme par exemple les vacances du Nouvel An) contribue à tisser un autre rapport au lieu dans lequel on retrouve alors du charme et du plaisir, dans une sorte de ré-enchantement de la vie villageoise. Pour ShaiMing par exemple, les campagnes dans lesquelles elle a résidé au cours de son enfance nourrissaient son inspiration lors de la création de ses œuvres, elle en parlait comme d'images et de sensations imprimées en elle, toujours présentes en bruit de fond, et participant de la chair de son imagination. Pour LiLi l'attachement à la maison de son enfance ainsi qu'aux paysages qui entourent son village était ravivé lorsqu'elle séjournait brièvement parmi ses proches. Elle appréciait de faire une randonnée dans les montagnes avec ses tantes ou cousines et postait sur les réseaux sociaux les photos de paysages ensoleillés ou de mets typiques. YaYa et Ping se délectaient des périodes de vacances nationales passées au village, lorsque tout le monde s'y retrouvait et qu'elles faisaient également connaissance avec de nouveaux amis d'amis, c'étaient des périodes de fêtes avec leurs lots de réjouissances et de tensions. J'ai passé le dernier jour de vacances à la fois chez YaYa et Ping avant le retour à Kunming en février 2015. Dans le jour déclinant, nous marchions en traînant des pieds le long des sentiers terreux de la montagne, les filles réfléchissaient en riant à des stratagèmes abracadabrants qui leur permettraient de prolonger éternellement les vacances au village et de ne pas retourner travailler.

6.1.2 Migration et transgression ? Un nouvel éthos de la jeunesse urbaine en migration

Le temps de la migration était utilisé par la plupart de mes interlocutrices pour différer l'âge du mariage de quelques années, ainsi que pour profiter, loin de la supervision parentale, d'une vie nocturne urbaine très dynamique (sorties dans les bars, karaokés et boîtes de nuit, consommation d'alcool, sexualité prémaritale). Tan S. a fréquemment remarqué dans ses recherches que les aspirations individuelles des jeunes femmes migrantes non mariées trouvent plus facilement une légitimité que celles des jeunes femmes mariées (Tan 2004). Les

comportements des *dagongmei* transgressent certaines limites à l'intérieur d'un cadre – le mariage – dont nous avons vu précédemment qu'il était difficilement négociable. À ce titre, il est intéressant d'entendre les justifications que Bao et LiLi avançaient à la pertinence d'un mariage plus tardif que dans les décennies précédentes. À l'écoute d'un fait divers discuté à la télévision sur une chaîne d'informations locales (où il était question de maltraitance d'enfants par de très jeunes couples vivant en zone rurale dans le sud de la province du Yunnan), LiLi et Bao m'expliquèrent que ce district était connu pour la fréquence de mariages de filles dès l'âge de 13 ans à des hommes plutôt dans la vingtaine. Elles déploraient que les filles soient si jeunes (*tai xiao le*), car selon elles, il était difficile d'être responsable à cet âge et de savoir s'occuper d'un enfant (situation qui aboutissait aux maltraitances évoquées à la télévision). La liberté avant le mariage semblait ainsi à la plupart de mes interlocutrices comme justifiée par la perspective de mieux répondre par la suite à l'assignation au rôle de mère et épouse responsable.

CuiYi est née en 1993, elle a quitté son village quand elle avait 15 ans. Une cousine à elle travaillait à cette époque dans une petite ville de la préfecture comme vendeuse de vêtements, une place était vacante dans la boutique, ce fut le premier emploi de CuiYi. Elle vivait avec sa cousine, les deux jeunes filles embauchaient le matin à 8h30, prenaient une pause à 11h pour déjeuner et retournaient travailler jusqu'au soir 21h30. Elles n'avaient pas beaucoup de jours de repos, parfois un jour mensuel, parfois non. CuiYi a beaucoup apprécié cette période, elle a rencontré des gens, s'est fait des amis, et s'amusait beaucoup, malgré le temps passé au travail. Après une année passée là, une autre de ses cousines, manager au café-restaurant de l'enquête mais ne travaillant actuellement plus à Kunming, l'a contactée pour prendre une place vacante au café-restaurant. C'était il y a quatre ans. CuiYi est une jeune femme très coquette et expansive, elle aime sortir faire la fête entre amis. Au moment de l'enquête, elle avait un petit ami depuis presque trois ans.

Vivre et travailler à Kunming, gagner son salaire et pouvoir l'utiliser comme bon lui semblait, ne pas rendre de comptes à qui que ce soit, surtout pas à son petit ami, CuiYi y tenait précieusement. Le petit ami était plus âgé qu'elle, il avait 27 ans, et travaillait dans la publicité. CuiYi l'avait prévenu qu'elle ne souhaitait pas se marier avant deux ans au moins. Si ce délai ne lui convenait pas, elle l'avait invité à chercher quelqu'un d'autre.

« En n'étant pas mariée, si je veux faire quelque chose, et bien je le fais. Je veux manger ci ou faire ça ? Sortir là et faire ceci ? Tout est possible (*dou keyi*). Une fois

qu'on est marié, ce n'est peut-être pas pareil. Il y a la famille, il faut aller les voir, s'en occuper... Ça me fait très peur (*hen haipa*)... Et puis une fois qu'on est marié, on fait des enfants et ça me fait peur aussi ! » (CuiYi, interview du 02/12/2014)

Un des passe-temps favori de CuiYi, et de nombreuses autres employées du café-restaurant était la discussion avec des inconnus par le biais des réseaux sociaux. L'application *weixin* permet de détecter autour de soi les personnes (inconnues ou connues) connectées sur ce réseau et disponibles pour la discussion. On peut consulter le profil des personnes (voir leurs photos publiées ainsi que les informations par exemple sur leur préfecture ou canton d'origine) et entamer un *chat*. CuiYi aimait ce mode d'échanges, elle l'utilisait fréquemment et pouvait s'inventer des personnalités à loisir, en fonction de l'attrait des discussions qui s'engageaient. Les filles parlaient en riant de « fanfaronnades » (*chuiniu*), CuiYi pouvait ainsi se prétendre célibataire pour mieux parler d'amour avec un inconnu qu'elle ne rencontrerait jamais, ou encore s'inventer des projets de vie épatants (voyages etc.) pour le plaisir d'avoir des discussions cocasses qu'elles se racontaient ensuite entre filles dans la rigolade générale. Les angoisses ressenties par CuiYi à l'idée du mariage et de la maternité étaient similaires chez la plupart de mes interlocutrices non mariées, ravivées par les projections qu'elles pouvaient faire en fréquentant leurs amies récemment mariées et mères, telle Bao dont nous avons évoqué la situation au chapitre précédent. Ceci renforçait chez elles l'envie de saisir le temps du *dagong* pour tester des comportements qui transgressaient les normes.

XiBan est née en 1996, elle a une grande sœur de trois ans son aînée, leurs parents ont longtemps été paysans. Elle a obtenu son diplôme du collège (*chuzhong*) en juin 2011 et a commencé son premier emploi en août de la même année. Elle aimait bien suivre les cours et n'aurait pas été contre continuer sa scolarité. Mais à cette époque ses parents étaient tous les deux malades, la famille n'avait pas beaucoup d'argent. Elle a donc arrêté l'école, en même temps qu'un certain nombre de camarades de classe. Pendant qu'elle était écolière, elle voyait des jeunes de sa génération partir *dagong*, et tout comme ses amies, elle avait l'impression que cela pouvait être l'occasion de bien s'amuser tout en gagnant correctement sa vie. Grâce à une amie de classe, elle fut embauchée en août 2011 dans un petit restaurant à flanc de montagne, non loin de la ville la plus proche de chez elle. L'équipe comprenait une dizaine de jeunes de son âge (15-17 ans), filles et garçons confondus, il y avait trois patrons (deux femmes et un homme) qui avaient une trentaine d'années. XiBan n'avait pas de jours de repos et gagnait

environ 900 yuan par mois, logée et nourrie. L'ambiance au travail était plutôt festive et détendue, XiBan appréciait :

« C'était plutôt drôle (*haowaner*) de travailler là-bas ! *Pourquoi ?* Parce que tout le monde était très sympa (*ren hen hao*), et on avait un peu tous la même façon de penser (*xiangfa dou yiyang*). C'était un endroit haut dans la montagne, la vue était belle (*fengjing hen hao*), de là-haut, on pouvait voir la ville... L'air était agréable (*kongqi ye hen hao*)... C'était très décontracté (*qingsong*)... Quand on était au travail, c'était très décontracté. Ce n'était pas comme ici [au café-restaurant de l'enquête], où on est plutôt très occupées (*hen mang*). Par moments, on pouvait même s'amuser avec nos téléphones, regarder la télé (*rires*) ! Quand il n'y avait pas de clients... C'était comme ça. On finissait très tôt de travailler aussi, environ neuf heures le soir. Et quand on débauchait, on sortait (*rires*), on allait au karaoké, au bar... Il y avait un grand square là-bas (*guangchang*) où plein de monde dansait, alors on allait aussi danser ! Moi je ne sais pas danser... On rentrait souvent à 2 heures du matin. Le matin on embauchait à huit heures, mais c'était marrant (*hen haowaner*). Parfois, c'étaient les patrons qui nous sortaient le soir. Alors, on allait dans des endroits un peu mieux que ceux où on allait d'habitude (*rires*) ! Nous, on sortait dans des endroits où ça n'était pas cher, mais avec eux, c'étaient des endroits un peu plus luxueux (*haohua yidian*). On partait ensemble, et on rentrait ensemble (*yiqi chuqu, yiqi huilai*). » (XiBan, interview du 15/01/2015)

Malgré des conditions de travail très dures, CuiYi, XiBan ainsi que de nombreux jeunes travailleurs migrants conçoivent le temps du *dagong* comme un moment privilégié de liberté, de fête et d'indépendance (Hansen et Pang 2008). Pour M. Hansen et Pang C. l'une des dimensions fondamentales de cette liberté est le mouvement : pouvoir partir et revenir dans la famille, pouvoir partir dans des villes et revenir au village, pouvoir aller et venir entre l'inconnu et le familier. Une autre dimension essentielle est le fait de gagner son argent, et de pouvoir faire des rencontres sans la supervision des parents. Selon les auteures ce sont particulièrement les plus jeunes (15-19 ans) qui apprécient la liberté de mouvement, ce malgré les salaires très bas, dans ce que les auteures nomment une idéalisation des choix individuels. En revanche elles observent qu'à partir de 20 ans, les discours laissent moins de place à la question de la mobilité pour s'orienter plutôt vers l'évocation du souci de l'avenir, de l'envie de fonder une famille

ainsi que vers une conscience plus vive des contraintes imposées par différents emplois (peu de possibilité de voir évoluer la nature de son emploi et son salaire, difficultés à économiser pour les projets d'avenir tels que construction d'une maison, mariage et scolarité des futurs enfants, épargne maladie ou retraite).

LiLi et FaBa faisaient partie des employées que certains clients du café-restaurant (souvent de sortie dans les mêmes bars et boîtes de nuit qu'elles) surnommaient les « *party ladies* ». Elles aimaient sortir boire un verre et danser, flirter avec des garçons la plupart du temps sans que cela ne se poursuive en relation charnelle. En 2012 elles avaient une vie nocturne particulièrement animée :

« Avant avec FaBa, quand on sortait pour s'amuser le soir, on rentrait à quatre ou cinq heures du matin (*rires*), et à huit heures, on allait travailler ! Je craignais un peu de faire des erreurs quand j'étais au service, par exemple de mal entendre la commande... Mais je trouve que j'avais de la ressource (*haishi you nengli*) ! Une fois qu'on débauchait avec FaBa, on dormait une heure ou deux et hop ! On ressortait ! Je ne me sentais jamais fatiguée, FaBa non plus, dès que je sortais, elle était de la partie (*genzhe wo*), on s'amusait, on faisait vraiment les folles (*hen fengkuang*). » (LiLi, interview du 24/01/2015)

LiLi et FaBa n'étaient pas les seules à apprécier la vie nocturne : CuiYi, CuiYa, MaLi, GuiLi, XiBan, NiNa organisaient régulièrement des sorties au cours desquelles elles retrouvaient d'autres ami.e.s pour faire la fête.

À ma connaissance, les filles ne sortaient jamais seules, et rarement sans l'une ou l'autre de leurs collègues et amies du café-restaurant, elles veillaient les unes sur les autres dans ce qu'elles considéraient comme leurs excès respectifs.

J'ai suivi LiLi et FaBa dans l'une de leurs sorties nocturnes à Kunming. Je commençais déjà à sentir la fatigue vers 3 heures du matin, tandis que LiLi et FaBa se déchaînaient sur la piste de danse. Bientôt pourtant, l'humeur de LiLi s'est assombrie, et elle s'est assise dans un coin, me disant qu'elle s'ennuyait. L'endroit dans lequel nous étions lui rappelait des moments passés avec le jeune homme lui ayant depuis causé une intense déception amoureuse. Comme je suggérais que l'on rentre, LiLi m'a désigné FaBa de la pointe du menton, en bien meilleure forme que nous, et dansant avec un jeune homme. Pas question de laisser FaBa seule ni d'abrèger sa soirée. Les verres d'alcool se sont succédé et vers 6 heures du matin FaBa, toujours

fringante malgré l'ivresse, dansait avec un autre jeune homme. LiLi m'a attrapé par le coude en me disant qu'à présent nous pouvions rentrer. Le jeune homme avec qui dansait FaBa était un australien, un bon ami à elle. LiLi m'a dit qu'elle savait que s'il ramenait FaBa, « il ne lui ferait rien » (LiLi signifiait qu'il n'y aurait pas de sexe entre eux), nous pouvions rentrer sans crainte. Nous avons pris un taxi et quelques minutes plus tard FaBa appelait LiLi pour lui dire qu'elle était dans un autre taxi non loin derrière nous, elle rentrait également.

LiLi s'était mise progressivement à la vie nocturne de Kunming. Quelques années auparavant lorsqu'elle était fraîchement arrivée pour commencer sa première année à l'université, financée par ses parents, elle ne sortait presque pas. L'idée de dépenser inconsidérément, selon ses termes, l'argent que lui donnait sa mère (*huihuo wo mama de qian*), par exemple à l'occasion de soirées festives, la mettait mal à l'aise. Quelques années plus tard, LiLi étant autonome financièrement, elle ne ressentait plus la culpabilité de gaspiller l'argent (*langfei qian*) durement gagné par d'autres :

« Maintenant l'argent que je dépense, c'est l'argent que je gagne en travaillant, ça ne me fait pas le même effet qu'avant... Je me sens plus détendue maintenant, peut-être parce que je suis plus âgée (*rires*) ! Ma mère n'a plus à me donner de l'argent, chaque mois, je reçois mon salaire, j'ai de l'argent à dépenser ? Je le dépense. Je n'ai pas d'argent à dépenser ? Je n'en dépense pas ! » (LiLi, interview du 24/01/2015)

Il ne s'agissait pas uniquement pour LiLi de culpabilité matérielle, car les sorties nocturnes avec leurs lots de flirts, de consommation d'alcool et de tabac correspondaient à une transgression des interdits (*bu yinggai zuo de shiqing*) parentaux qu'elle avait peu à peu mis à distance. LiLi se souvenait du regard porté sur les filles qui avaient ce genre de comportements au lycée :

« Quand j'étais au collège ou au lycée, il y avait quelques mauvaises filles (*hen zaogao de nuhaizi*), elles buvaient... Elles se retrouvaient avec des avertissements (*chufen*), et quand tu as des avertissements trois, quatre ou cinq fois, tu es exclu de l'école (*bu neng zai jixu dushule*). On avait peur, à l'époque, j'avais peur de faire comme ces filles et de me retrouver avec des avertissements, puis de ne plus pouvoir aller à l'école. Dans ces moments-là, ma mère me disait : regarde ces filles, elles

n'écoutent rien, elles boivent, elles se battent (*dajia*), elles volent (*tou bieren de dongxi*)... En arrivant à l'université, bien que tu aies de l'argent, c'est l'argent que les parents te donnent, et tu peux sortir t'amuser, dépenser des sous, ça n'empêche que tu te dis que tu es en train de faire des mauvaises choses (*huai shi*), donc ça fait un drôle de sentiment, pas agréable (*bu shufu*). Maintenant, c'est différent, je n'écoute que moi, je sors, je bois, il n'y a personne pour me donner des ordres (*mei you ren guan wo*), il n'y a personne pour me donner un avertissement, m'empêcher d'avoir un diplôme ou autre... Donc maintenant je fais ce que je veux ! Je veux sortir, je sors ! Je veux boire, je bois ! Je veux rentrer tard ou ne pas rentrer du tout, parfait (*rires*) ! Je trouve que je suis bien libre, personne pour me dire quoi faire (*wode shenghuo xianzai hen ziyou, mei ren guan wo gan shenme*) (*rires*) ! » (LiLi, interview du 24/01/2015)

D'autres employées du café-restaurant, bien que gagnant leur salaire en travaillant tout comme LiLi, éprouvaient une certaine forme de culpabilité à dépenser inconsidérément leur argent (*luan hua*) pour des soirées festives, et gardaient le sentiment de transgresser des interdits.

Voici un extrait d'entretien avec Ping (l'une des *meimei* de HuaHua) qui illustre précisément ces conceptions :

« Combien tu gagnes par mois aujourd'hui ? Si je fais des heures supplémentaires, je gagne plus de 3000 kuai. Quand je venais juste d'arriver je gagnais 800 kuai⁴⁰. Au début, je donnais une partie de mon salaire à mes parents. Maintenant, je leur en donne encore un peu. Par exemple, quand ils vont à des mariages. Ou bien j'achète des vêtements quand je rentre. Parfois, je n'avais pas assez d'argent, je dépensais pour des vêtements ou pour me faire coiffer... Et maintenant je regrette un peu cet argent (*rires*) ! L'année dernière, je suis tombée malade... *Qu'est-ce qui s'est passé ?* J'ai eu un problème aux reins, des calculs (*shenjieshi*). Je n'ai pas pu garder d'argent de côté, j'ai tout utilisé. Ça m'a coûté 7000 kuai, les patrons m'ont donné aussi un peu... 2000 kuai je crois, je ne me souviens plus. Je ne sais pas trop

⁴⁰ Ping gagnait en tout 1600 kuai, mais conformément aux injonctions de HuaHua, elle reversait sur un compte en banque la moitié de son salaire à l'intention de ses parents. Ping parle donc de l'argent qui lui reste.

où passe mon argent en fait (*danshi ye bu yong le duoshao bu zhidao wo de qian shi yong zai nali de*). Je ne fais plus comme avant à dépenser pour des vêtements ou des coiffures... Quand je tombe malade, j'ai peur de mourir... Parce que mes parents sont cousins (*wo de jia shi duiqin de*), comme je t'ai dit. La grande sœur de mon père, c'est pareil, elle s'est mariée avec un cousin, et leur fils aîné est déjà décédé. À chaque fois que je tombe malade, j'ai peur, je me demande si je vais mourir moi aussi, comme lui. (...) Maintenant, je veux consciencieusement gagner de l'argent (*wo yao nuli de zheng qian*), je ne veux pas faire comme avant. Je veux bien gagner de l'argent, puis rentrer chez moi (*hui jia*) (*rires*). Construire une maison (*gai fangzi*). Tu as déjà commencé ? Non, pas encore. Il faut que je gagne de l'argent et que je ne le dépense pas n'importe comment (*wo bu yao luan hua*). Il faut que je fasse des ménages. Les autres me disent que je ne devrais pas faire tout ça, parce que je ne suis pas en bonne santé, elles disent que je ne devrais pas tant me fatiguer (*bu yao neyang tai lei le*). Mais tant que je vais bien, je veux travailler et gagner de l'argent. » (Ping, interview du 07/02/2015)

En outre, nous avons vu lors d'un chapitre précédent que HuaHua attendait de ses cadettes qu'elles reversent chaque mois la moitié de leur salaire sur un compte afin de soutenir financièrement les parents restés au village, ou encore afin d'anticiper entre autres d'éventuelles dépenses de santé. Dilapider son salaire en sorties nocturnes a valu à NiNa de se voir couper l'accès à son argent, désormais géré par HuaHua. Un matin qui précédait le départ de toute l'équipe pour une excursion touristique de trois jours, j'ai vu arriver NiNa (âgée de 19 ans, l'une des *meimei* de HuaHua), alors de repos, au café-restaurant. Elle discutait tranquillement avec HuaHua depuis le comptoir extérieur, je ne comprenais pas leur conversation. J'ai ensuite vu HuaHua prendre plus de 1000 kuai dans une enveloppe en kraft et les lui donner. Elle en a pris 500 autres pour les donner à MaLi (âgée de 18 ans, l'une des *meimei* de HuaHua également), qui s'était jointe à elles. MaLi a refusé frénétiquement les billets, tandis que NiNa tournait le dos et s'éloignait allègrement du café-restaurant, les 1000 kuai dans son sac à main. Comme MaLi ne changeait pas d'avis, HuaHua lui a mis d'office l'argent dans la poche. Plus tard dans la matinée, j'en ai profité pour poser des questions à HuaHua sur la scène qui s'était déroulée. Elle m'a dit qu'il s'agissait de l'argent de NiNa et de MaLi, mais qu'elle le gérait pour elles afin qu'elles ne dépensent pas tout.

« Tu comprends, elles sont bien jeunes (*hen xiao*), elles sont toutes seules et n'ont pas de responsabilités (*bu guan shenme*), elles pourraient facilement dépenser tout leur salaire en s'achetant tout et n'importe quoi, et puis n'avoir plus rien le jour où elles en auraient besoin. Elles ne comprennent peut-être pas tout de suite, mais quand elles auront grandi (*zhang da*), elles comprendront. *Quand est-ce qu'on est grand (je demande) ?* Une fois que tu es mariée (*jiehun yihou*), parce que là tu n'es plus tout seul à te gérer. Il y a les parents, les enfants, et là tu comprends. Et puis, j'ai l'intime conviction (*zai wo de xinli*) qu'il faut donner une partie de son salaire à ses parents. Les parents nous assument pendant 15 ans... Quand on se met à travailler, il faut s'occuper d'eux à notre tour. Aujourd'hui je leur donne une partie de leur argent parce qu'il y a l'excursion. NiNa a besoin de vêtements chauds. Puis à X. (*lieu de l'excursion*), il y a des spécialités (*teshu*) c'est sympa de faire du shopping. Leur banque ? C'est le creux de ma main (*tamen de yinhang shi wo de shou limian*) ! » conclut-elle dans un sourire. (HuaHua, discussion du 16/11/2014)

Des semaines plus tard, c'est en discutant avec LiLi que j'apprends quelques éléments supplémentaires sur NiNa. Quand NiNa est arrivée à Kunming, elle faisait beaucoup la fête à Kundu⁴¹. Elle s'y est fait des amis. Elle gagnait pas loin de 2500 kuai par mois, et à la fin de chaque mois, il ne lui restait rien. Elle dépensait tout en fête et en alcool, suite à quoi HuaHua a décidé qu'elle gèrerait son salaire à sa place.

Néanmoins la fête, la consommation d'alcool et l'ivresse n'étaient pas uniquement ni des interdits ni des dépenses inopportunes pour les jeunes femmes, c'étaient aussi les marques d'une nouvelle façon de vivre sa jeunesse urbaine, étant entendu pour plusieurs d'entre elles que partir de chez soi pour aller *dagong* sert justement ce but, en attendant que le mariage ne vienne mettre fin à cette période. C'est le cas de FaBa, née en 1994, qui a commencé à travailler au café-restaurant juste après le lycée. Contrairement à elle, ses amies d'école (*tongxue*) n'ont pas quitté la préfecture d'origine pour travailler : deux sont employées dans un hôpital, quatre sont institutrices. Elle n'a pas trouvé facile son arrivée à Kunming, ne connaissant personne excepté sa sœur et n'ayant pas d'amies sur place. Cependant, elle a rapidement tissé des liens avec ses collègues au café-restaurant. Au moment de l'enquête, elle gagnait près de 3000 yuan

⁴¹ Kundu est le quartier des bars et boîtes de nuit de Kunming.

par mois, qu'elle utilisait intégralement pour elle-même. FaBa me racontait joyeusement qu'elle n'avait pas un sou de côté, mais qu'épargner faisait bien entendu partie des bonnes résolutions auxquelles elle pensait chaque année pour l'année suivante. Elle profitait de son salaire pour s'acheter des vêtements, des chaussures, des accessoires (elle possédait une garde-robe impressionnante), du maquillage, pour se faire coiffer, mais également pour sortir dans les bars, boîtes de nuit ou karaokés. FaBa aimait faire la fête et partir en quête de *shuai ge* (beaux gars).

FaBa m'avait expliqué à plusieurs reprises que selon elle, les jeunes d'aujourd'hui aimaient bien faire du *dagong* (*xihuan dagong*), car cela permettait de connaître plusieurs aspects de la société (*shimian*), de rencontrer plein de gens (*renshi geng duo de pengyou*), et c'était plus amusant que la vie au village (*bi laojia haowanr*) :

« Si j'étais à la maison avec mon père et ma mère, ils ne me laisseraient pas sortir (*bu rang wo chu qu wanr*) ! Quand je rentre chez moi, je reste à la maison, et je ne sors pas. » (FaBa, interview du 26/11/2014)

Je n'ai pas pu rendre visite à FaBa chez ses parents pendant la période du Nouvel An chinois 2015, mais j'avais de ses nouvelles par l'intermédiaire de LiLi chez qui j'ai passé quelques jours. Nous discutons à cette époque beaucoup des tensions que les filles vivaient avec leurs parents, LiLi étant elle-même aux prises avec sa mère et son frère, elle me faisait alors part de ses conversations téléphoniques avec FaBa, privée de sortie par son père. FaBa n'avait pas trop le moral et disait s'ennuyer beaucoup. Elle avait hâte de retourner à sa vie à Kunming, sans la surveillance ni l'autorité quotidiennes de ses parents.

Lors de la sortie d'équipe sur trois jours à la mi-novembre 2014, la première soirée s'était déroulée dans un bar reggae, guinguette de bois biscornue assez populaire dans le village. Le groupe des filles s'était installé autour de deux tables. Sur la première les plus âgées des employées jouaient aux cartes tandis que sur la seconde le groupe des plus jeunes commençait une partie d'un jeu de plateau dont la finalité était de boire (une roulette que les joueurs font tourner à tour de rôle désigne des cases qui définissent qui doit boire et combien de gorgées, distribuent des gages etc.). Ian et Lee venus naïvement demander ce que les filles souhaitaient boire ont obtenu pour toute réponse un hurlement général : « DE L'ALCOOL (*JIU*) ! », ils sont immédiatement revenus avec quantité de bouteilles de bière et de pichets de mojito, disposant le tout au centre des tables dans la liesse générale. Leurs timides recommandations : « Ne vous saoulez pas, hein (*bu yao hezui*)... » se perdirent dans les rires et les cris des tablées. Ils

s'éclipsèrent aussitôt pour siroter leurs verres autour d'une partie de billard. Les plus jeunes des filles burent vite et beaucoup ce soir-là et furent presque toutes malades, tandis que les plus âgées s'arrêtèrent à une ivresse contrôlée. Braver les interdits sous la surveillance des autres membres du groupe faisait ainsi partie des comportements dont le parfum de subversion n'était jamais totalement absent, tout en étant toléré dans des limites négociées.

6.2 La classe et le genre de la consommation

6.2.1 *La stratification des espaces de consommation : des consommatrices subalternes ?*

Les sorties shopping comptent au nombre des activités favorites de la majorité des jeunes femmes rencontrées lors de cette recherche, celles auxquelles j'ai participé en leur compagnie se sont déroulées au début de l'année 2015, à l'approche de la période du Nouvel An (*chunjie*). Ces sorties étaient toutes liées soit à la préparation de mariages (lesquels sont souvent planifiés pendant la période du Nouvel An, puisque c'est une période chômée nationale donc plus susceptible de réunir un grand nombre de proches), soit à la préparation des festivités-mêmes du Nouvel An. Voici plusieurs scènes en divers lieux (le quartier du Lac Vert à Kunming, la ville de Mianlan dans la préfecture d'origine des employées de Kafeiting) qui permettent de voir le rôle des jeunes femmes dans l'économie familiale par une consommation socialement marquée. En effet, les jeunes femmes participent par le biais de cadeaux essentiellement aux domaines de l'alimentation, du fonctionnement du foyer (électroménager, décorations de fête) et de l'entretien des personnes (vêtements, chaussures, accessoires). La participation des employées au confort matériel de leurs parents par l'achat de cadeaux est une pratique qui concerne l'ensemble de l'équipe (tandis que seules les plus jeunes des employées, sous la supervision de HuaHua, reversent en sus la moitié de leur salaire sur un compte en banque au profit de leurs parents). En certaines occasions les jeunes femmes peuvent également donner à leurs parents et/ou frères et sœurs des liquidités.

Le quartier universitaire du Lac Vert regorge de boutiques et marchés en tous genres. Par un après-midi ensoleillé de décembre en 2014, j'ai rejoint CuiYi et l'une de ses amies, ancienne collègue de travail du temps de son premier emploi, pour faire quelques emplettes. L'amie se mariait deux mois plus tard, elle devait à cette occasion acheter des vêtements et des chaussures pour ses parents et grands-parents. Les rues du quartier étaient principalement de larges boulevards où la circulation était intense, les trottoirs bondés longeaient des successions de boutiques de prêt-à-porter, accessoires variés et chaussures, dont les vendeurs attiraient le

chaland munis de mégaphones grésillants. Chaque boutique était ouverte sur la rue, la plupart du temps sans vitrine, et disposait d'enceintes crachant à plein volume une musique techno assourdissante. Nous déambulions bras-dessus, bras-dessous avec les filles qui s'arrêtèrent dans plusieurs enseignes de chaussures avant de trouver ce qu'elles cherchaient. Les vendeuses échevelées criaient pour se faire entendre par-dessus la musique, couraient en tous sens entre la réserve et le magasin pour les essayages des clients. Dans la boutique où nous nous étions arrêtées avec les filles, une vendeuse prenait en charge la demande de l'amie, qui se décida pour trois paires pour femmes et trois paires pour hommes. CuiYi de son côté fit l'acquisition d'une paire pour son père à 231 yuan⁴², elle m'expliqua que c'était son tour cette année d'acheter des chaussures à son père pour le Nouvel An puisque sa petite sœur CuiYa l'avait fait l'an passé. L'après-midi se poursuivit par de longues déambulations dans les méandres d'un marché couvert d'articles à bas prix : vêtements, chapeaux, écharpes, perruques, débordaient de boutiques sans fenêtres où les chalands se bouscuaient.

Un autre jour, j'accompagnais LiLi, WenDa et CuiYi dans une galerie marchande un peu éloignée du quartier du Lac Vert, spécialisée dans les articles et prestations de mariages (tenues, accessoires, maquillage, mais également services de photographie et réalisation d'albums ou de larges tirages encadrés). C'était WenDa qui connaissait l'endroit, nous y allions car LiLi souhaitait offrir la tenue de mariage rouge à la fiancée de son frère, et WenDa, dont le mariage était prévu au printemps 2015, avait encore quelques articles à acheter. La galerie était un immense bloc de béton sans fenêtre, dédale de longs couloirs sombres où s'enchaînaient les boutiques. Les travaux en cours obstruaient les couloirs, des câbles pendaient du plafond, des outils et des cartons éventrés gisaient sur le sol poussiéreux. Nous avons passé un moment dans un magasin de robes. Les portants ployaient sous le poids de dizaines de cintres, chargés de tulles vaporeux, voiles et dentelles en tous genres, aux couleurs variées (blanc, rouge, bleu, mauve...), les brillants et les perles de plastique cousus sur les tissus étincellaient sous la lumière pourtant blafarde des néons. LiLi s'en référait à WenDa sur chaque question : cette tenue-ci, cette tenue-là, tel diadème, telles barrettes pour les cheveux... LiLi n'avait pas l'intention de mettre trop d'argent dans cette tenue. Elle m'expliquait que la tenue de mariée rouge serait portée tout au plus quelques heures durant dans la soirée, et ne serait plus jamais remise par la suite. LiLi remarquait que s'il s'agissait de son propre mariage elle choisirait soit une robe

⁴² Soit approximativement 30€.

rouge soit une robe blanche, mais pas les deux. Elle considérait que cela représentait beaucoup d'argent pour des tenues portées une seule fois. Un bon compromis, m'expliquaient les filles, c'était de faire comme Bao (ancienne employée du café-restaurant ayant arrêté de travailler quelques mois auparavant suite à la naissance de son enfant). Elle avait une robe de mariée blanche et ensuite, elle avait trouvé une tenue rouge, très habillée : une petite robe courte qu'elle pourrait porter dans d'autres occasions (pour assister à un mariage par exemple). LiLi finit par opter pour une tenue (veste et jupe brodées) qui lui coûta 260 yuan⁴³. Au magasin de bijoux, WenDa se trouva une demi-couronne blanche de fleurs tissées avec des perles qui tombaient sur le front pour 55 yuan, LiLi choisit une parure très simple pour 35 yuan. Une fois les emplettes finies, nous nous en retournâmes comme nous étions venues, à pieds. LiLi me prit le bras pour marcher sur les trottoirs encombrés. Elle portait une veste de cuir noir qui lui allait à ravir, elle me raconta qu'elle venait de l'acheter 400 kuai dans une boutique de seconde main. Elle n'osait pas le dire à WenDa, elle se moquerait d'elle, 400 kuai pour un cuir pas neuf ? Mais ça n'était pas tout, poursuivit-elle, elle avait également trouvé un cuir d'occasion à 600 kuai pour son père. Elle se demandait si elle avait bien fait.

Les lieux dans lesquels j'ai accompagné les employées du café-restaurant pour faire du shopping à Kunming étaient ainsi principalement les boutiques du quartier du Lac Vert dans lequel elles résidaient, ou bien des galeries marchandes plus éloignées dans lesquelles on trouvait des articles à bas prix. Ces espaces de consommation sont assez récents dans la ville de Kunming, qui, au début des années 90, n'avait pas une architecture structurée autour des zones commerçantes, nous l'avons vu au premier chapitre.

La diversification ainsi que la stratification des espaces commerciaux dans la ville de Kunming ont probablement suivi un processus similaire à celui décrypté par G. Guiheux dans ses recherches sur Shanghai, et d'autres grandes villes côtières de la Chine (Guiheux 2011; Chen et al. 2001). Pour l'auteur, deux dynamiques convergentes ont contribué à la reconfiguration de l'espace urbain à la fin des années 70, plaçant l'acte de consommer au centre des vies individuelles et collectives, tout en produisant des accès hiérarchisés à la consommation : les initiatives des résidents eux-mêmes, et les politiques de rénovation et d'urbanisation des autorités locales.

⁴³ Soit approximativement 35€.

Les initiatives des résidents commencèrent par la reprise, progressivement tolérée par le gouvernement, des petites activités (privées) commerciales dans la rue : restaurant, épiceries, marchés de rue approvisionnés par les paysans des banlieues, commerces de textile, etc. En parallèle, le marché du logement se privatisa. Les résidents accédèrent à la propriété et détruisirent les murs qui ceinturaient les anciennes zones résidentielles, ouvrant les espaces sur les rues passantes. Les logements situés en rez-de-chaussée à proximité d'écoles, hôpitaux, universités, entreprises étaient autant de locaux que les propriétaires mirent à profit pour le développement des activités commerciales.

De leur côté les autorités locales participèrent à la reconstruction (ou à la rénovation) du paysage urbain pour favoriser l'activité commerciale : ce fut le début de la mode des quartiers piétonniers commerçants, retrouvés dans de nombreuses grandes villes chinoises, Kunming ne faisant pas exception. Les mêmes grandes enseignes se retrouvent désormais d'un bout à l'autre du pays, les centres commerciaux sont conçus sur des modèles identiques, proposant dans leur espace clos et surveillé (caméras et vigiles) toutes sortes d'activités de consommation, ciblant la clientèle des strates moyennes urbaines, excluant le prolétariat urbain et les travailleurs migrants (Guiheux 2011).

La stratification des espaces urbains de consommation s'observait ainsi lors des activités de shopping décrites ci-dessus, mais également lors des sorties dans des bars, des boîtes de nuit ou des restaurants. Les soirées festives donnaient lieu à des partages de photos et de vidéos par le biais des réseaux sociaux. On pouvait alors voir des groupes de jeunes installés sur des banquettes autour de tables basses où s'entassaient des dizaines de bouteilles (la plupart du temps de bières, alcool bon marché), nombre d'entre eux occupés avec leur téléphone (probablement en train d'envoyer eux-mêmes une photo ou une vidéo de l'instant). Dans les images diffusées, les filles présentaient soit des portraits de leurs visages coquets (maquillés et coiffés, prenant une pose sérieuse) seules ou à plusieurs, soit des vues d'ensemble autour des signes matériels d'une joyeuse bombance (bouteilles d'alcool en abondance, les bouteilles déjà bues bien en évidence à côté des bouteilles encore à boire ; gâteaux d'anniversaires opulents ; profusion de plats etc.). Ces images de fête mettaient ainsi plutôt en scène la dimension de la consommation matérielle que celle des comportements festifs individuels (danses et chants dans les karaokés), qui représentaient pourtant une dimension essentielle des soirées (Wallis 2013).

Mes données sont trop limitées pour pouvoir procéder à une analyse fine des lieux festifs nocturnes de Kunming dans une perspective de description des modalités locales de la distinction sociale. Néanmoins, l'exploration de cette piste aurait permis d'envisager une autre facette des modifications de l'architecture commerçante de Kunming au cours des deux dernières décennies.

Alors que les restaurants des grands centres commerciaux proposent des spécialités de toute la Chine mais aussi du monde entier, pour un budget rarement en-dessous de 100 yuan⁴⁴ par personne, que les bars, cafés et restaurants du quartier du Lac Vert (proposant également des spécialités de nombreux pays), affichent des tarifs se situant plutôt entre 50 et 100 yuan par personne (comme au café-restaurant de l'enquête), les petits restaurants de nouilles ou de raviolis servent un repas pour environ 10 yuan. Ce court extrait de dialogue enregistré au café-restaurant lors du repas du personnel un midi montre que la sortie au restaurant n'est financièrement pas anodine pour les employées :

« FaBi : Hier soir, j'ai préparé un grand plat de sauce pimentée à la pâte de soja (*zhajiang*). Mais c'est un peu cher.

WenDi : Hier soir, je suis rentrée et j'ai préparé des nouilles de riz.

FaBi : Des nouilles toutes prêtes ?

WenDi : Non, j'en ai des fraîches au frigo. J'en ai fait deux bols, un pour moi, un pour YingDe.

FaBi : Moi, j'ai fait des *yutou* (*variété de tubercule*) en purée, avec des légumes verts et du foie de porc. J'ai acheté le foie au Walmart, au rayon surgelé.

WenDi : En hiver, ce n'est pas facile de faire la cuisine, il fait si froid⁴⁵.

FaBi : Mais on est bien obligé de faire la cuisine, avec notre petite fille. Parfois, on a trop la flemme (*toulan*), donc on sort manger un bol de nouilles de riz (*mixian*). Mais notre fille préfère manger des nouilles de blé (*miantiao*) ou du riz frit.

⁴⁴ Soit environ 13€.

⁴⁵ Les appartements à Kunming ne disposent pas de chauffage central, ni d'installations individuelles (c'est le cas dans de nombreuses villes chinoises en raison de politiques d'économie d'énergie dans le secteur résidentiel). Les températures hivernales sont malgré tout proches de zéro à Kunming, les appartements sont alors froids et faire la cuisine, faire sa lessive (à la main) tout comme faire le ménage sont des activités encore plus contraignantes que d'ordinaire.

WenDi : Peut-être parce que je ne sors pas souvent, j'ai l'impression qu'on n'a pas les moyens de manger souvent à l'extérieur (*danbuzhu*).

FaBi : Oui, même quand tu prends deux bols de *mixian*, avec le même montant, tu peux acheter de la viande et cuisiner à la maison.

WenDi : Quand tu sors à trois personnes, trois bols de *mixian*, c'est peut-être 8 ou 9 kuai, mais si tu rajoutes quelques petits plats complémentaires, ça fait rapidement 30 ou 40 yuan en tout. À ce prix-là, si tu achètes des légumes et que tu cuisines à la maison, tu en as pour un régiment.

FaBi : On est allé manger des *bridge noodles*⁴⁶ chez Brother Jiang⁴⁷, on a pris deux bols avec le supplément de nouilles, pour la petite, on en a eu en tout pour 53 yuan. Ahlala. Manger des nouilles, ça coûte ce prix ? Autant rentrer cuisiner à la maison.

WenDi : Mais pourquoi tu es allée manger des *bridges noodles* aussi ? Ça coûte trois fois plus cher !

FaBi : C'est juste que ça faisait longtemps que je n'en avais pas mangé.

YaYa : Et c'était bon ?

FaBi : Non... » (Repas du personnel le 10/12/2014, au café-restaurant Kafeiting)

6.2.2 Cadeaux de femmes

Le 16 février 2015, CuiYi et CuiYa ont pris un bus de nuit depuis Kunming pour arriver à Mianlan (ville principale de la préfecture d'où l'ensemble des employées du café-restaurant sont originaires). Les filles sont arrivées à la gare routière vers 7h30 le lendemain matin, après un trajet de plus de 12 heures, elles ont déposé leurs bagages à la consigne et se sont baladées un moment dans les rues encore calmes de la ville. Bientôt la foule allait se presser pour les achats des festivités du Nouvel An, qui commençaient le lendemain. La maison parentale de CuiYi et CuiYa est isolée, perchée à flanc de montagne, il restait un trajet de plus de deux heures pour l'atteindre (dont la dernière demi-heure sur un chemin terreux accessible seulement aux motos ou aux 4x4). Les filles avaient convenu avec leur mère par téléphone de se retrouver dans la matinée à Mianlan, afin de faire le marché toutes ensemble. La mère n'ayant pas de véhicule, elle avait profité d'un trajet effectué par des amis pour se faire déposer dans la ville et retrouver ses filles, qu'elle n'avait pas vues depuis plusieurs mois. J'ai rejoint CuiYi et CuiYa

⁴⁶ Spécialité de nouilles du Yunnan.

⁴⁷ Chaîne de restauration née à Kunming connue pour ses *bridge noodles*.

ce jour-là vers 9 heures, devant le café-restaurant tenu par leurs anciennes collègues et amies⁴⁸. Malgré le long et fatigant voyage, les sœurs étaient apprêtées : CuiYi portait de petites baskets compensées d'un gris argenté brillant, un jean slim à trous, un t-shirt noir imprimé, une petite veste en cuir noir, un sac à main noir décoré d'une tête de mort avec des yeux et des dents en brillants, ainsi que de petites médailles noires en frange sur le rabat du sac qui tintinnabulaient quand elle marchait, une casquette noire ; CuiYa portait un pantalon sarouel de ville noir, un haut ample en voilage à rayures noires et blanches, une veste jaune clair, un chapeau de feutre pourpre. Nous nous sommes dirigées ensemble vers le marché sous un soleil déjà chaud et avons retrouvé la mère des filles à l'angle d'une rue qui s'animait progressivement. Les tenues et maquillages élaborés des filles contrastaient avec les vêtements élimés et le teint hâlé de leur mère. Mère et filles s'échangèrent quelques sourires, les filles me présentèrent brièvement, puis nous partîmes aussitôt à travers la ville pour une longue séance d'achats par les filles au milieu d'une épaisse cohue ayant soudainement rempli les rues. Nous commençâmes par les stands de décoration de Nouvel An. Bougies, pétards, feux d'artifices, banderoles de souhait de prospérité, de bonheur, différentes tailles et différents styles de chèvres⁴⁹ en carton coloré (peintures brillantes et vives, accessoires montés sur petits ressorts sur la chèvre), enveloppes rouges⁵⁰ (*hongbao*), lampions rouges etc... Les gens se pressaient autour des stands, demandaient les prix, les vendeuses les donnaient en vociférant, les clients demandaient un rabais, les vendeuses faisaient un geste ferme et réaffirmaient les raisons qui motivaient le prix, jeux de négociation... Notre petit groupe finit par jeter son dévolu sur une grosse boîte de feux d'artifices initialement à 150 yuan (les filles l'obtinrent à 140), plusieurs chèvres et une banderole. Elles réglèrent les achats en espèces, prélevant sur les liasses de billets qu'elles conservaient contre elles dans leurs sacs à mains. Nous nous engouffrâmes ensuite dans les vieilles ruelles poussiéreuses de Mianlan. La foule se pressait à pieds, motos et scooters zigzaguaient entre les gens à grand renfort de coups de klaxons. Les filles achetèrent plusieurs kilos de fruits et de galettes de riz (120 kuai), un tank téléguidé pour leur petit frère (140 kuai). CuiYi acheta un cornet en papier de « tofu puant » au piment (*chou doufu*), CuiYa s'éloigna

⁴⁸ Deuxième café-restaurant de la même enseigne que celle de l'enquête, tenu par d'anciennes employées de l'établissement de Kunming, nous l'avons vu précédemment.

⁴⁹ Le 19 février 2015 marquait le début de l'année de la chèvre.

⁵⁰ Les enveloppes rouges sont utilisées pour offrir de l'argent (billets de banque).

avec sa mère pour aller lui offrir des raviolis dans une petite boutique de leur connaissance. Non loin de la gare routière, nous nous arrê tâmes devant une vaste galerie marchande comptant plusieurs magasins d'électroménager. Les filles achetèrent pour leurs parents une télévision à écran plat, une plaque de cuisson vitrocéramique, une bouilloire électrique (les sommes dépensées pour ces articles me sont inconnues). Nous croulions sous les paquets et c'est à ce moment précis qu'un ami de CuiYi, qui avait accepté de charger tout le matériel dans sa bétaillère vide pour le ramener au village à proximité de la maison des filles ainsi que de nous prendre comme passagères, annonça qu'il n'avait plus de place ni pour nous, ni pour les paquets. CuiYi ne s'affola pas, c'était à chaque fois la même chose au moment du Nouvel An m'expliqua-t-elle, se déplacer était très difficile, puisque tout le monde bougeait en même temps, il fallait avoir de la ressource pour trouver des solutions alternatives. Elle disparut derrière son téléphone portable et nous façonna un plan de secours en moins d'une heure.

Ainsi, les pratiques de consommation, tout comme les usages de la monnaie, sont fortement marqués socialement et donnent à voir les rôles sexués (Debéthune 2015; Evans 2012; Zelizer 2005). CuiYi et CuiYa, de retour auprès de leurs parents paysans, redistribuaient une partie du capital qu'elles avaient accumulé grâce à leur travail salarié, dans des postes de dépenses relevant de l'amélioration du confort matériel du foyer, et de l'entretien des personnes de la famille. Pour explorer cette hypothèse plus avant, les pratiques de consommation des *dagongzai*, faisant défaut à cette recherche, mériteraient d'être étudiées.

6.2.3 Corps consommateurs sexualisés

Au-delà de la participation des employées du café-restaurant au confort matériel familial se déploient d'autres dimensions des façons de consommer des filles : le plaisir individuel et l'expression d'une jeunesse urbaine produisant des formes de modernités négociées. L'un des postes importants de dépenses pour les filles à Kunming est celui de l'esthétique corporelle : vêtements, accessoires, cosmétique, coiffure.

Sur leur lieu de travail, les tenues vestimentaires des filles sont codifiées. En cuisine, où le travail est salissant, les filles portent souvent des joggings, ou des vêtements qui ne craignent pas d'être tachés. Au service, les filles portent en général des jeans (slim) et des chaussures *sportswear* (type converse ou petites baskets), des t-shirts ou sweat-shirts imprimés au logo du café-restaurant (elles peuvent choisir la couleur des t-shirts, les sweat-shirts sont tous sombres). Lorsqu'elles sont maquillées cela reste très discret et leurs cheveux sont la plupart du temps

recouverts d'un fichu noir. En somme, leurs tenues de travail sont très sobres, en partie – m'expliquent plusieurs d'entre elles – dans un souci d'adéquation avec l'effort physique que requiert l'accomplissement des différentes tâches. Elles contrastent grandement avec les tenues coquettes, les coiffures élaborées et le maquillage aux couleurs vives qu'elles arborent en dehors du temps de travail. Si bien qu'une de leurs sources d'amusement lorsqu'elles se promènent dans le quartier est de dire bonjour à des clients du café-restaurant qui ne les reconnaissent pas au premier regard, puis s'effarent devant la différence de style. Le choix des tenues sobres sur le lieu de travail participe d'une économie spécifique de la respectabilité : la sexualisation des corps individuels n'est pas encouragée, elle est considérée comme déplacée dans cet univers de femmes hiérarchisé autour de valeurs familiales. En revanche, hors du lieu de travail, apprêter son corps et sa tenue vestimentaire relève d'enjeux très différents : il s'agit d'utiliser son pouvoir de consommatrice pour affirmer sa participation à ce qui est perçu comme une modernité urbaine. Zheng T. dans sa recherche sur les *dagongmei* travaillant comme escortes dans les bars karaokés d'une grande ville industrielle met l'accent sur la façon dont le corps des *dagongmei* sert, dans la publicité, de figure de l'altérité en opposition au corps féminin moderne, cosmopolite et urbain (Zheng 2004). L'auteur relate à titre d'exemple une annonce télévisée pour une marque de shampooing, le scénario est le suivant : trois jeunes femmes représentées comme originaires d'une zone rurale par leurs vêtements ainsi que leur coiffure (deux longues tresses nouées entre elles) arrivent en ville. Elles voient une jeune citadine entrer dans un salon de beauté, recevoir un soin avec le shampooing en question et sortir du salon avec une coiffure resplendissante typiquement à la mode en ville. Ébahies, les « campagnardes » entrent à leur tour pour transformer leur chevelure. Le point de l'auteur est de montrer comment les normes et la distinction sociale s'inscrivent sur les corps physiques, avant de s'intéresser à la façon dont les *dagongmei* se servent de leur corps au quotidien pour braver cette distinction.

Je résidais ponctuellement chez LiLi, Ping et GuiLi lorsque nous avons effectué la sortie d'équipe de trois jours dans un village touristique du Yunnan, à la mi-novembre 2014. Le matin du départ la plupart des employées s'attendaient dans la cour générale du groupe d'immeubles dans lesquels elles résidaient, afin de partir ensemble à pieds là où le bus nous attendait. Dans l'appartement de LiLi, Ping et GuiLi, nous nous sommes préparées. Moi avec ma tenue sans éclat, une paire de baskets pour la marche et mon sac à dos élimé, Ping et GuiLi avec des pulls

et des jupes élégantes, des chaussures neuves à talons, des sacs de voyage colorés, à la mode, qui se portent à bout de bras. LiLi de son côté avait opté elle aussi pour un pantalon large et un sac à dos de voyage. Nous sommes descendues dans la cour pour le rendez-vous, il y avait déjà du monde. Les observations réciproques des tenues des unes et des autres n'étaient pas insistantes, je voyais simplement des coups d'œil discrets, en silence lorsque l'une des filles arrivait avec une tenue ordinaire (par exemple WenDi avec son jogging de velours bleu ciel), agrémentés de légères exclamations enjouées si la tenue était chic. FaBa a fait sensation : chapeau mou noir à larges bords, étole rose fuchsia bordée de clous brillants, ample jupe à fleurs, talons, rouge à lèvres rouge vif. YingDe suivait, vêtue d'un petit haut rose pâle à volants, un sourire timide sur les lèvres. Son amie WenDi s'est alors nonchalamment appuyée sur son épaule, l'a couvée quelques instants du regard avant de lancer à la ronde : « Est-ce qu'elle n'est pas plus belle de jour en jour (*shibushi ta yi tian bi yi tian piaoliang*) ? », l'assemblée approuvait avec forces hochements de tête.

Dans le bus les sœurs se sont assises côte à côte, les autres s'asseyant entre amies les plus proches. WenDa et FaBa (toutes deux célibataires et très coquettes) ont commencé à s'occuper de leurs grandes sœurs WenDi et FaBi (toutes deux mariées et très sobres dans leurs tenues). Les cadettes ont passé de la crème sur les visages de leurs aînées avant de les maquiller discrètement (crayons pour les sourcils et pour les yeux, rouge à lèvres). Les aînées se laissaient faire, docilement. Au cours du séjour pendant les balades dans les rues, après les repas au restaurant, à l'occasion de séances de photographies avec les téléphones portables, les filles étaient nombreuses à sortir un miroir de poche et effectuer des raccords de maquillage, de coiffure. Ian profitait de ces instants pour taquiner les plus coquettes : « C'est au cas où la randonnée dans la montagne serait semée de beaux mecs (*shuaige*), tout ce rouge à lèvres ? » Les filles éclataient de rire et l'envoyaient se mêler de ses affaires.

WenDa a travaillé dans une entreprise de photographie pendant plusieurs années, elle a gardé quelques contacts et a proposé un jour à plusieurs de ses collègues du café-restaurant, de repos en même temps qu'elle, de solliciter ses contacts pour faire une séance de photos. Ping, FaBa, CuiYi et LiLi se sont jointes à WenDa pour une matinée de costumes, coiffures et maquillages affriolants immortalisée en d'innombrables portraits que chacune garde précieusement. Les tenues des filles se déclinaient dans divers thèmes (monde des affaires, cabaret, pastoral etc.),

mettant tous en scène un corps séducteur. Les filles ont gardé pour elles la plupart de ces clichés, et publié sur les réseaux sociaux quelques-uns des portraits choisis parmi les moins aguicheurs.

L'utilisation de leur corps par les employées du café-restaurant pour affirmer leurs pouvoirs de consommatrices passait ainsi par l'identification d'attributs étiquetés comme « campagnards », ainsi que par la pratique de soins esthétiques pour afficher de nouveaux attributs perçus comme urbains et modernes. À ce titre, la couleur de peau était l'un des sujets de préoccupation essentiel de nombre de mes interlocutrices. Le teint hâlé, parce que résultant du travail dans les champs, était honteux. À chacun de leurs retours à Kunming après un séjour au village à aider aux travaux fermiers, la peau brunie faisait l'objet de moqueries entre elles et de traitements éclaircissants (crèmes, maquillage) pour effacer au plus vite le stigmate disgracieux.

L'ère des réformes en Chine s'accompagne d'un renouveau dans la sexualisation des corps : magazines, affiches, émissions télévisées, romans, cinéma sont autant de lieux qui mettent en scène un corps féminin sexualisé en lien avec le déploiement d'une culture consumériste (Croll 1995; Evans 1997; Finnane et McLaren 1998). Pour G. Guiheux, le développement de la consommation dans la vie individuelle et collective en Chine contemporaine n'est pas qu'une simple conséquence du passage d'une économie planifiée à une économie de marché (Guiheux 2011). Ce développement est au cœur du projet économique et social du Parti pour maintenir la croissance, tout en achetant la paix sociale et en préservant sa légitimité. Le Parti entend aujourd'hui maintenir la croissance par le développement de la demande intérieure, en prenant appui sur les strates moyennes urbaines (*zhongcan jieceng*), qui se définissent moins par leur position dans l'espace productif que par leur niveau de revenu et leur capacité à consommer.

Historiquement, le modèle productiviste suivi par la Chine de Mao ne s'accompagnait pas d'un projet de « consumérisme socialiste », contrairement aux modèles suivis par les autres pays socialistes (Eyferth 2015). La rhétorique politique se centrait sur les transformations à opérer dans la sphère publique et décourageait la consommation à titre individuel. L'accent était mis sur l'austérité, le goût pour le confort matériel était taxé de bourgeois. Les marchandises étaient distribuées dans des commerces d'État, les biens alimentaires, par exemple, s'échangeaient contre des coupons de rationnement (valables uniquement dans la localité dans laquelle ils avaient été émis) (Guiheux 2011). Les produits cosmétiques étaient rares : quelques usines d'État produisaient du savon, du dentifrice en tube et de la crème pour

le visage (vendue en vrac dans les magasins d'État, on se la procurait au moyen d'un petit pot) (Yang 2013). Les vêtements étaient également des produits chers, les ménages possédaient peu de tenues, toutes noires ou bleu foncé (excepté pour l'uniforme des armées, de couleur verte). La coiffure en règle était une coupe de cheveux courte et raide (Yang 2013).

C'est à partir de 1979 qu'un renversement des priorités s'opère pour le Parti. Deng Xiaoping annonce le projet de construction d'une société de relative prospérité (*xiaokang shehui*), et par là de satisfaction des aspirations de la population à l'amélioration des conditions matérielles de vie. Le début des réformes marque donc le retour de la légitimité pour les individus à rechercher un meilleur confort pour eux-mêmes ainsi que pour leurs familles. Les budgets ruraux sont les premiers à s'améliorer (Colin 2013). Puis dès 1984, les réformes touchent les entreprises urbaines et les ménages des villes voient à leur tour leurs revenus augmenter. La croissance repose à l'époque sur deux piliers : l'exportation (notamment des entreprises étrangères installées en Chine pour sa main d'œuvre bon marché) et l'investissement public (dans la construction d'infrastructures, le financement d'entreprises d'État) (Guiheux 2011). Mais dans les années 2000, le Parti fait le constat de la grande dépendance de la Chine au secteur de l'exportation, et donc aux fluctuations du marché mondial. La stagnation de la croissance inquiète. C'est alors que la demande intérieure chinoise est envisagée comme représentant un puissant moteur alternatif. Les gouvernements qui se succèdent réaffirment les objectifs de prospérité modérée et placent le développement de la consommation au centre de leurs priorités, et avec lui, celui des strates moyennes urbaines. Le processus de transformation historique du sujet chinois producteur en sujet consommateur est ce que G. Guiheux nomme le « nouveau retournement des corps et des esprits »⁵¹ (Guiheux 2004a).

Conclusion

L'émergence de la figure mobile et consumériste en Chine reconfigure le paysage idéologique. Cette reconfiguration idéologique est porteuse de nouveaux modèles de distinction sociale, par l'intermédiaire de pratiques de mobilité et de consommation stratifiées, et aboutit à la déchéance du sujet ouvrier actuel en sujet subalterne (Sun 2014). Ce chapitre a donné à voir quelques exemples de réappropriation par les employées de Kafeiting de discours dominants, des rationalisations qu'elles sont amenées à opérer (sur les transgressions des normes sociales,

⁵¹ En référence au slogan du Parti communiste « *fanshen* » (littéralement retourner son corps) lors de la réforme agraire dans les années 40.

sur les pratiques de consommation). Ceci a permis de documenter l'impact de la migration sur les employées-mêmes, et de saisir la façon dont le genre construit les migrations actuelles, afin d'entendre les voix de ces femmes socialement marginalisées, expérimentant une position sociale subalterne, tout en s'interrogeant sur la façon dont le contexte actuel agit sur les subjectivités et les vécus des personnes (Gaetano et Jacka 2004).

Conclusion de la partie 2

Le discours globalisé sur l'émancipation des femmes place le levier de leur autonomisation dans la possibilité d'accéder à des revenus, par l'entrepreneuriat, ou par le travail salarié notamment. Or de nombreux auteurs montrent que cette conception matérialiste masque la complexité des facteurs structurels qui déterminent l'exclusion des femmes des processus de pouvoirs économiques et sociaux (Guérin et Kumar 2011; Hofmann et Marius-Gnanou 2003; Verschuur, Guérin, et Guetat-Bernard 2015). Être *dagongmei* est une situation transitoire (durant en général quatre à cinq ans), liminale dans une société en mutation, ce caractère transitoire étant structurellement déterminé, puisqu'il est très difficile pour une personne titulaire d'un *hukou* rural de s'installer durablement en ville. Les *dagongmei* sont donc majoritairement âgées de 15 à 25 ans, âge au-delà duquel le retard au mariage a un coût social élevé. Pour la plupart des filles de la campagne, le travail salarié est ainsi réalisé dans la période prémaritale. Une grande partie des jeunes femmes quittent leur travail pour se marier et retourner à la vie villageoise, ce qui ne se fait pas sans tensions. Pun N. parle ainsi de période dorée de la jeunesse entre 15 et 25 ans qui fait le jeu de la division internationale du travail, du capitalisme globalisé, et des projets de développement urbain et industriel de l'État-parti (Pun 2012). En effet cette jeunesse représente une main d'œuvre nombreuse, flexible et bon marché. Les flux considérables de jeunes personnes en mobilité sont l'indice pour l'auteur du désir d'être *dagongmei/dagongzai*. Entre le choix d'être une femme mariée au village ou une femme célibataire en ville, beaucoup optent pour la deuxième option, espérant faire durer leur séjour urbain le plus longtemps possible. Les disparités rural-urbain, les inégalités régionales et de genre historiquement constituées et institutionnalisées, produisent la pauvreté dans les campagnes ainsi que l'excédent de main d'œuvre. Le travail agricole est dévalorisé tandis que le travail industriel est présenté par l'État comme étant au cœur de la modernité chinoise. C'est ainsi que la production mondialisée chinoise manipule simultanément des désirs individuels (désir d'être *dagongmei*), des besoins (de main d'œuvre pour l'industrie, de revenus pour les salariés) et des manques (inégalités socioéconomiques et stigmatisation) (Pun 2012).

Conclusion générale

Les filles du café sont les employées du café-restaurant Kafeiting situé à Kunming, capitale de la province du Yunnan. L'établissement appartient à deux américains, il fait partie de la multitude d'espaces de consommation étant apparus ces dernières années, sous l'impulsion du développement touristique en Chine en général, et dans la province du Yunnan en particulier.

Les filles du café sont originaires d'une préfecture montagneuse située dans l'ouest de la province du Yunnan. Bien que classée parmi les plus pauvres de Chine, cette province connaît une croissance économique importante, en partie en raison de son succès auprès des touristes chinois comme lieu de la diversité culturelle des minorités chinoises. En effet, le Yunnan est connu pour abriter 25 des 55 minorités nationales recensées en Chine aujourd'hui.

Cette croissance économique ne contribue pourtant pas à réduire la pauvreté rurale, elle tend au contraire à creuser les inégalités entre zones urbaines et/ou touristiques et zones rurales non touristiques, c'est ce que développe le chapitre 1. En effet, les sites touristiques dynamiques de la province sont localisés dans des comtés classés comme non-pauvres par le Conseil d'État, tandis que les villages ruraux pauvres du Yunnan ainsi que les familles qui les habitent restent en marge d'un développement économique ciblé. Les villages d'origine des personnes concernées par cette recherche sont situés dans une préfecture parmi les plus pauvres du Yunnan. Tout comme un grand nombre de zones rurales chinoises, ces villages ont pâti, au cours des dernières décennies, de politiques gouvernementales centrées sur les villes et le secteur industriel. Concrètement, ces orientations politiques se traduisent par une situation problématique sur plusieurs plans : par exemple, les écoles rurales de ces villages sont beaucoup moins subventionnées, elles ont un corps professoral bien moins qualifié que les écoles urbaines, les structures de santé connaissent des problématiques similaires, dans un contexte où les résidents ruraux sont, de surcroît, sous-représentés politiquement. En conséquence de quoi, le gouvernement fait face à la montée des mécontentements paysans et aux impasses d'un développement socioéconomique rural laissé à la responsabilité locale et au secteur agricole (voir le chapitre 2).

Comment cette situation contemporaine, qui doit se comprendre dans une perspective historique longue d'exploitation de la paysannerie chinoise, impacte-t-elle les vies des personnes concernées par cette recherche ?

Le chapitre 4 rend compte d'un premier impact, celui qui concerne les parcours scolaires des filles du café : dans l'ensemble leurs parcours ne dépassent pas l'école primaire, certaines sont allées jusqu'au collège, très peu jusqu'au lycée et une seule à l'université (sans achever son cursus). Ces résultats corroborent ceux d'autres auteurs : même si la durée moyenne d'éducation des femmes chinoises a presque doublé depuis le début des années 90 (4,7 ans en 1990 contre 8,8 en 2010), on constate d'importantes disparités géographiques à l'intérieur de la Chine. En effet, dans les provinces du centre et de l'ouest du pays, comme le Yunnan par exemple, la durée moyenne d'éducation dans les zones rurales est de 6,8 ans (soit 2 ans de moins que la moyenne nationale). La difficulté d'obtention de qualifications diplômantes, à laquelle sont confrontées les personnes originaires de zones rurales pauvres, conditionne leur accès à un marché du travail segmenté et très concurrentiel. Nous allons y revenir. Les disparités dans l'accès à l'école ne sont pas seulement géographiques : elles sont aussi déterminées par le genre. Le chapitre 4 montre ainsi que l'on attend davantage des filles qu'elles soient brillantes pour justifier la poursuite de leur cursus scolaire. Il est communément admis par beaucoup qu'il vaut mieux pour une femme faire un bon mariage qu'une bonne carrière, ce qui diminue la légitimité d'un fort investissement pour la poursuite d'un cursus diplômant.

L'absence de qualifications d'une part, et d'un capital disponible d'autre part (car les femmes chinoises originaires de zones rurales sont également désavantagées du point de vue de la possession d'actifs) limitent l'éventail des choix professionnels des jeunes femmes, sur un marché du travail qui les laisse aux prises avec leurs ressources personnelles, familiales ou communautaires pour se faire une place. Le chapitre 4 illustre l'étendue des possibilités de travail assez limitée pour plusieurs de mes interlocutrices.

En effet, les perspectives professionnelles dans les villages ou aux alentours des villages sont restreintes à des emplois souvent physiquement très contraignants et mal rémunérés. C'est ce qu'illustre l'expérience de HuaHua, qui travaillait à l'âge de 14 ans dans les champs de canne à sucre au tarif de 9 yuan par jour (c'est-à-dire moins d'un euro). Au final, partir de son village pour occuper un emploi salarié accessible sans qualification (*dagong*) représente souvent l'alternative principale pour les jeunes résidents ruraux, qui n'ont pas tous, en outre, une expérience des travaux de la ferme. WenDi explique clairement à ce sujet que le suivi de sa scolarité l'a maintenue à distance des travaux agricoles.

Tout ceci favorise les dynamiques de migration à l'intérieur de la province vers les actuels épicentres de la croissance économique provinciale, parmi lesquels la capitale de la province, Kunming.

Lorsqu'elles arrivent à Kunming, les jeunes filles du café-restaurant Kafeiting sont des « gens de l'extérieur » (*waidiren*) ou encore des « petites sœurs travailleuses migrantes » (*dagongmei*), ainsi qu'on les appelle et qu'elles se désignent elles-mêmes, par opposition aux résidents urbains de Kunming désignés comme les « gens du cru » (*bendiren*). Qui utilise le terme de *dagongmei* et pour désigner quoi ? La première partie du manuscrit fournit des éléments montrant la construction historique de cette catégorisation d'une partie de la population chinoise. Celle constituée par des jeunes filles non mariées souvent originaires de milieux ruraux, non qualifiées, qui migrent hors de leur village, parfois hors de leur province pour vendre leur force de travail, dans le cadre de la production intensive d'un ensemble de biens de consommation à destination notamment du marché international. Cette catégorisation *dagongmei* est relayée dans différents supports médiatiques chinois, elle est utilisée par les résidents urbains pour désigner les travailleurs migrants, par les jeunes femmes elles-mêmes pour s'auto-désigner, ainsi que par les chercheurs qui axent leurs travaux sur ces personnes. Cette catégorisation repose sur des modalités d'identification administratives (notamment l'enregistrement des ménages par le système du *hukou*). Le *hukou*, ou livret de résidence, est un passeport interne à la Chine. L'instauration de ce système d'enregistrement des ménages a produit une hiérarchie complexe entre les citoyens chinois, assignant chacun à une place spécifique dans le système de production, scindant la société de façon rigide et duale entre ruraux et urbains, et institutionnalisant la discrimination en défaveur des résidents ruraux. Actuellement, un certain nombre de recherches menées auprès des travailleurs migrants titulaires d'un *hukou* rural (notamment dans le secteur manufacturier textile, domotique etc. du delta de la rivière des perles) dénoncent les multiples discriminations dont les travailleurs migrants sont l'objet.

Tout d'abord, le chapitre 2 fait le point sur les travaux d'analyse des images sociales produites sur les travailleurs migrants par différents médias chinois, afin de montrer la construction historique de discours stigmatisants, présentant les *dagongmei* et *dagongzai* comme fondamentalement autres : irrationnels (quittant leurs villages au petit bonheur la chance, sans étude de faisabilité de leur projet économique), immoraux (mus par la soif du profit), ignares

(sans culture, et sans éducation notamment sur la socio-économie de la Chine), sales, désordonnés et criminels (conséquemment relevant de mesures de contrôles et d'éducation par les autorités). Tous ces attributs les disqualifient pour prétendre à être considérés comme des habitants légitimes d'une ville chinoise moderne.

Les travailleurs migrants subissent en outre des discriminations dans l'accès à l'emploi : les *dagongmei* et *dagongzai* occupent majoritairement des emplois considérés comme précaires, peu rémunérateurs, dangereux, sales ou serviles. À Kunming, les emplois au service ou en cuisine dans les restaurants ne sont pas des emplois gratifiants. Beaucoup de personnes employées sont en situation de *dagong*, ces emplois sont jugés comme ne requérant pas de compétences ni de savoirs valorisés. Ils sont souvent mal rémunérés. Les personnes les exerçant sont bien souvent peu considérées par la clientèle urbaine, qui les désigne par le terme de *tu baozi* (ravioli de poussière), pour moquer l'origine campagnarde des *dagongmei* et *dagongzai*. L'analyse des parcours professionnels des filles du café (dont les conditions de travail dans le café-restaurant sont, ceci dit, meilleures que celles de bien des ouvriers) nous parle également de la dimension genrée de l'accès à l'emploi – c'est-à-dire du fait que leurs activités productives renvoient à leurs activités domestiques (ménage, cuisine, service). Les compétences mobilisées dans ces activités ne sont alors pas à proprement parler reconnues comme des compétences techniques, elles sont davantage considérées comme des activités qui découleraient naturellement des fonctions maternelles et ménagères. Ceci conduit les jeunes femmes à chercher des formes de valorisation par leur capacité à honorer les attentes sociales qui pèsent sur elles (être une bonne serveuse, une bonne cheffe en cuisine, etc.).

Un autre de ces discriminations s'observe dans l'accès aux soins, ce qu'illustre la triste histoire de DaBing, jeune fille employée brièvement au café-restaurant, qui souffrait d'une grave pathologie rénale, dont le traitement ne pouvait être pris en charge dans une structure de proximité (proche de son village natal), mais dont le coût était prohibitif dans l'hôpital provincial de Kunming.

Enfin, la question de la scolarisation des enfants de FaBi et HuaHua, toutes deux mères d'une petite fille, illustre la problématique des écoles privées pour enfants de migrants, ou bien de la nécessité de bénéficier d'un réseau pour aider à la scolarisation de son enfant dans une école publique.

Le chapitre 3 rend compte de façon détaillée des conditions de travail offertes par le café-restaurant de l'enquête, conditions qui se veulent au plus près du droit du travail chinois, car les patrons de l'établissement Ian et Lee se refusent à cautionner la vaste exploitation des *dagongmei*, dont ils ont une conscience aigüe. Ils développent des pratiques de philanthropie à destination d'une communauté élargie, et d'une communauté plus restreinte, et affirment œuvrer dans le sens de l'*empowerment* de leurs employées.

Dans quel contexte s'inscrit la démarche des entrepreneurs ?

Avec la prospérité découlant de la croissance économique de la Chine, sur fond de dégradations environnementales et d'exploitation inique des travailleurs, les entrepreneurs enrichis ainsi que les autorités chinoises se trouvent interpellés par la société pour repenser la place de l'entreprise dans la redistribution des richesses accumulées. Aussi, au début des années 2000, la notion d'entreprise sociale connaît un certain succès dans le secteur des organisations à but non lucratifs. Au même moment, suite aux scandales répercutés par les médias sur les conditions de travail des *dagongmei* et *dagongzai*, les grandes firmes multinationales élaborent des codes de responsabilité sociale dans une visée de reconstruction de leur légitimité mise à mal. La philanthropie d'entrepreneurs enrichis se développe, ancrée dans l'idéologie du don comme contrepartie à la dette contractée à l'égard de la société. Parallèlement, l'année 2002 marque un tournant dans le discours du gouvernement central sur la question des travailleurs migrants. En effet, c'est à cette période que les autorités s'attellent à la protection de leurs droits légaux. Des associations de défense des migrants voient le jour depuis 2005, et sont pour certaines fondées par les travailleurs eux-mêmes, non plus uniquement par une élite urbaine. On observe un nouveau militantisme juridique avec l'utilisation de cas emblématiques pour faire jurisprudence.

En outre, face aux inégalités socio-économiques et politiques genrées qui impactent les parcours actuels des Chinoises, le gouvernement adopte un positionnement s'affichant comme résolument en faveur de l'*empowerment* des Chinoises, et de la lutte contre les discriminations faites aux femmes. L'*empowerment* est entendu par les autorités comme l'intégration des femmes à l'économie de marché. Le terme est employé comme un synonyme de capacité individuelle, de réalisation et de statut, il a été vidé de son sens radical, politique et contestataire : il ne s'agit plus de réfléchir aux dimensions croisées des dominations (racisme, classe, patriarcat) afin que les individus et les collectivités puissent surmonter les contextes

d'oppression, il s'agit essentiellement de mettre l'accent sur l'individu, sur ses choix et sa responsabilité, sur son autonomie dans une perspective souvent réduite à l'économique, comme le montre la multiplication des micro-crédits et des self-help groups. Initialement conçu comme une stratégie opposée au modèle dominant du développement, l'*empowerment* désigne aujourd'hui un outil pour permettre d'augmenter l'efficacité et la productivité de ce développement, C. Sardenberg parle de la transformation de l'*empowerment* libérateur en *empowerment* libéral (Sardenberg 2008).

Aussi, comme l'objectif du gouvernement chinois est de maintenir la croissance économique, par le développement de l'urbanisation de la Chine et de la consommation intérieure, l'État-parti, tout en affichant une volonté de meilleure répartition des fruits de la croissance et de lutte contre les discriminations, s'appuie sur un nouveau prolétariat urbain, les *dagongmei* et les *dagongzai*. La place des femmes dans ce marché du travail est subordonnée au développement de l'économie nationale, stratégie récurrente au cours de l'histoire, avec des oscillations entre des périodes de mobilisation des femmes comme réservoir de main d'œuvre, et des périodes d'incitation à rester au foyer. Actuellement les *dagongmei* sont soumises à des incitations ambivalentes : nécessaire main d'œuvre qui se doit de rester flexible, elles sont également invitées à rester ou à retourner dans les campagnes dont elles sont originaires pour y impulser un développement économique dont l'État-parti s'est jusqu'ici grandement déchargé.

La vision enchantée (Guérin 2015) de la responsabilité sociale et de l'*empowerment* des *dagongmei* de la petite entreprise étrangère Kafeiting est ainsi profondément ancrée dans des paradigmes globalisés : le devoir de l'entreprise de rendre à la communauté une partie de ses richesses matérielles ; le travail salarié des femmes et l'expérience de la modernité urbaine comme vecteurs potentiels de leur émancipation ; la responsabilité individuelle dans la réussite. Néanmoins les initiatives locales et individuelles ne sont pas suffisantes pour contrer des inégalités dont les causes sont profondes et structurelles. Comme le note I. Guérin :

« La dimension émancipatrice du marché réclame de multiples conditions, à commencer par un État de droit » (Guérin 2015: p.186)

L'expérience des entrepreneurs de Kafeiting montre qu'en Chine, comme ailleurs dans le monde, des acteurs sont à la recherche d'alternatives à la finance dominante (Fraisie, Guérin, et Laville 2007; Postel et Sobel 2010), qui ne résideraient ni dans l'échange (le marché) ni dans la redistribution (l'État), mais dans une combinaison de solutions financières et de luttes

politiques, évoquant la réciprocité telle que la concevait K. Polanyi (lier les logiques économiques et sociales) (Polanyi 2009; Servet 2007). Néanmoins actuellement en Chine se construit un nouvel ordre social de la responsabilité individuelle qui contribue à dissoudre les luttes (ou vellétés de luttes) politiques. D'un autre côté, les solidarités familiales, communautaires, villageoises sont réinvesties par les travailleurs migrants comme principaux moyens de protection sociale, puisque leurs droits, bien que davantage reconnus depuis le début des années 2000, ne sont toujours pas garantis par l'État-parti. Dans le même temps, le contexte socio-économique contraint les individus à s'affirmer en tant que tels, en Chine comme ailleurs :

« En conséquence, ils affrontent la nécessité d'avoir à compter d'abord sur soi, d'élargir ainsi le champ ouvert à leurs initiatives, d'utiliser leur capital social communautaire à des fins personnelles, de gérer les compromis plus ou moins hybrides qu'ils passent entre projets personnels et obligations vis-à-vis de l'entourage, tout en s'insérant activement dans l'espace social global. » (Marie et al. 1997: p.9)

Les individus sont alors pris entre des injonctions contradictoires et parfois concurrentes, qu'ils doivent arbitrer. Nous avons vu des exemples de ces multiples arbitrages quotidiens opérés par les employées de Kafeiting : respecter la volonté parentale d'un mariage précoce au village, ou partir faire du *dagong* et repousser ainsi l'âge du mariage, s'éloigner de la surveillance parentale mais améliorer significativement la situation financière du foyer, et/ou écouter ses aspirations personnelles à découvrir la vie urbaine en transgressant les normes sur le comportement attendu des filles non mariées etc. Ces arbitrages conduisent l'individu à prendre du recul par rapport aux exigences qui pèsent sur lui, même si l'éthique de la solidarité familiale ou communautaire reste un fort moyen de légitimation des pratiques.

Ce mélange d'injonction à l'individualisation, de renforcement des solidarités familiales ou communautaires, d'aspirations individuelles du sujet désirant caractérise les processus d'individualisation des sujets travailleurs *dagongmei* dans la marche de la production mondialisée et de la croissance économique de la Chine.

En outre, l'analyse détaillée des parcours individuels, des pratiques quotidiennes et des représentations mobilisées par les employées de Kafeiting, montre le renforcement de l'assignation à des rôles selon la classe, le genre et l'origine géographique.

Le nouvel ordre social de la responsabilité individuelle en Chine, en tant qu'idéologie dominante bâtie sur ces assignations, contribue à donner le sentiment aux individus que leur propre itinéraire est unique et qu'ils doivent surmonter les risques auxquels ils sont confrontés individuellement, plutôt que collectivement, en s'organisant politiquement. Ceci se décline par exemple dans l'idéal du « *dang laoban* » (devenir son propre patron), qui concerne une grande partie de mes interlocutrices et correspond à l'idéologie entrepreneuriale actuelle en Chine incitant les individus à compter sur leurs propres ressources et réseaux pour s'en sortir et/ou réussir. Ceci se décline également dans le fait que, amenées à réfléchir sur leur vie et leur avenir, les employées de Kafeiting utilisent très souvent des explications biographiques ou individualisées, autour de problèmes pourtant largement structurellement déterminés (échec ou réussite dans la scolarité, dans le travail, dans les aspects de leurs vies personnelles), ce qui cadre avec le discours néolibéral de la responsabilité individuelle, présentant l'individu comme autonome, capable d'agir sans les contraintes des institutions sociales.

Les responsabilités qui pèsent sur les épaules des *dagongmei* rencontrées lors de cette enquête sont lourdes. Face à ces responsabilités, les jeunes femmes affrontent en partie de façon solitaire certaines épreuves (comme celles de forger et de stabiliser leur place dans un réseau professionnel, d'assumer financièrement de nombreux coûts tels que les hospitalisations et les soins aux parents, d'anticiper la prise en charge de leur vieillissement, ou encore de participer à la construction ou à la rénovation de leurs habitations). Le café-restaurant Kafeiting est alors à la fois le lieu où l'atomisation des vies individuelles s'incarne, comme celui où l'isolement peut être rompu par le tissage de relations d'obligations et d'affinités réciproques.

À ce titre, le chapitre 5 décrypte l'élaboration d'un entre-soi et d'un ethos commun entre les employées du café-restaurant. L'analyse conclut au renforcement des assignations à des rôles sexués familialement hiérarchisés. Les marges de manœuvre dont les jeunes femmes disposent sont étroites, mais certaines les saisissent pour transgresser les attentes formulées à leur égard. La mobilité offerte par le *dagong* est notamment utilisée par beaucoup a minima pour différer l'âge du mariage (jusqu'aux 25 ans, permettant d'accumuler davantage de capital et de modifier ainsi les opportunités matrimoniales), parfois pour choisir un autre lieu de vie (l'installation durable en ville au lieu du retour au village), mais également pour entretenir des relations de façon plus autonome (sans la surveillance des proches). Concernant les relations amoureuses, la considération selon laquelle la satisfaction des besoins affectifs individuels est une condition

nécessaire aux relations intimes durables témoigne d'une véritable redéfinition de la personne, du sujet et de la responsabilité en Chine. Néanmoins, la précarité structurelle de leur situation, tant sur le plan professionnel qu'administratif lorsqu'elles séjournent en ville, contribue à renforcer, pour les employées du café-restaurant, les statuts de mère et d'épouse comme standards dominants de la respectabilité sociale. Enfin, les pratiques de mobilité et de consommation détaillées dans le chapitre 6 témoignent du fait que se déplacer et consommer sont autant de nouveaux lieux de la distinction sociale, dans lesquels les *dagongmei* apparaissent comme des sujets à moderniser et à développer.

Ainsi, la migration ne vient pas remettre en question l'exclusion que les jeunes femmes rurales connaissent quant à une pleine participation à l'économie ou à la société urbaine, mais au contraire aurait plutôt tendance à reproduire leur positionnement dans la hiérarchie nationale du développement.

Ce travail s'est donné pour ambition de décrypter la fabrique du sujet *dagongmei* ainsi que son *empowerment* en Chine contemporaine, dans un contexte de déploiement d'un capitalisme philanthropique globalisé. Parler de *dagongmei*, dans le cadre de cette recherche, n'était-ce pas reprendre un terme qui laissait supposer une certaine homogénéité d'un groupe, n'était-ce pas contribuer à la validation et au renforcement des stéréotypes, des logiques de stigmatisation qui sont à l'origine de ces catégorisations (Martiniello et Simon 2005) ? Au cœur de ma démarche se trouve l'aspiration à saisir et à rendre compte de portraits individuels et variés. C'est la raison pour laquelle ce travail s'efforce d'éviter l'écueil de « partir à la recherche d'identités subalternes ». Lorsqu'il est question de subalternes, il ne s'agit donc pas de tenter de décrire une catégorie socialement constituée, dont on chercherait à définir les frontières et les particularités. Il s'agit de donner à voir une relation de pouvoir, une position sociale et politique de mépris, de stigmatisation et d'exclusion à laquelle sont assignées les jeunes femmes dont il est question dans cette enquête. Cette position sert de cadre aux situations vécues par les individus, et c'est bien en situation, dans une tension avec et contre l'identité assignée et la place assignée que le sujet apparaît (Agier 2012). Le sujet doit être compris au sens d'A. Touraine (Touraine 1992), c'est-à-dire que, être un sujet, ce n'est pas être acteur, c'est avoir la capacité d'être acteur (Clavé-Mercier 2014), car comme le souligne M. Wieviorka :

« Que veut dire : construire son existence, être responsable, maîtriser son existence, agir, si on n'a accès à aucune des ressources nécessaires, si l'on est exclu, pauvre, confiné dans un ghetto, privé de droits ? » (Wieviorka 2012: p.5)

Dans cette volonté de comprendre les situations (davantage que les structures sociales) pour saisir les sujets, poser la question des processus d'individualisation du sujet chinois a permis de réfléchir à l'une des conditions de l'irruption de ce sujet. C'est-à-dire qu'en Chine, comme ailleurs dans le monde, dans « leur construction de Soi », les jeunes femmes rencontrées lors de l'enquête se trouvent pour une part seules – sans leur contexte familial, villageois, communautaire – face à la marchandisation généralisée du monde. Elles sont alors prises entre des représentations valorisées de la liberté individuelle (la possibilité d'être mobile, de consommer, de vivre une vie urbaine), et des dépréciations sociales.

Pourtant parmi les filles du café toutes n'ont pas connu la succession d'emplois précaires et serviles, tels que FaBi les a enchaînés à partir de l'âge de 15 ans, ni la contrainte d'exercer un métier dangereux, à plusieurs milliers de kilomètres de son enfant, comme YingDe a dû le faire pendant un an. En outre, les salaires que les filles du café touchent actuellement sont supérieurs au salaire minimum légal, ainsi qu'à la moyenne des salaires observés dans ce secteur dans la province du Yunnan. Elles résident dans un quartier dynamique et recherché du centre-ville de la capitale, dans des colocations assez confortables, tandis que de nombreuses *dagongmei* et de nombreux *dagongzai* connaissent surtout les logements insalubres et/ou surpeuplés aux marges des villes. Pour autant, la relative stabilité de la situation actuelle de quelques-unes repose sur un dispositif très local, structuré par des initiatives individuelles. Ce dispositif ne remet pas (ou peu) en question une situation structurelle de subalternité qui s'illustre dans les pratiques de mobilité, de consommation, dans les logiques qui président à leurs rencontres amoureuses, à leurs choix maritaux ou encore dans les obstacles qu'elles affrontent lorsqu'elles choisissent d'établir leur famille en ville, ce que donnent à voir, par exemple, les parcours des mères de jeunes enfants FaBi, HuaHua, et Bao. C'est pourquoi l'utilisation du terme *dagongmei* pour désigner les filles du café, bien qu'imparfaite et posant question, conserve une certaine pertinence. Une enquête plus large serait néanmoins nécessaire, qui prendrait pour sujet l'emploi des *dagongmei* et *dagongzai* dans les nouveaux espaces urbains de loisirs à l'intérieur de la province du Yunnan. Une telle étude permettrait de décrypter la diversité des réalités des

migrations internes à la Chine, en contexte provincial, pour ensuite pouvoir procéder à des analyses comparatives à l'échelle du pays.

Références bibliographiques

- Abélès, Marc. 2003. « Nouvelles approches du don dans la silicon valley ». *Revue du MAUSS* n° 21 (1): 179-97.
- Achard, Pierre. 1981. « De l'écrit comme terrain ». *Langage et société* 17 (1): 20-25.
- Adams, Jennifer, et Emily Hannum. 2008. « Girls in Gansu, China: Expectations and aspirations for secondary schooling ». *Gansu Survey of Children and Families Papers*, 71-98.
- Agier, Michel. 2012. « Penser le sujet, observer la frontière, Conceiving the Subject, Observing the Frontier ». *L'Homme*, n° 203-204:51-75.
- Ahlers, Anna L., et Gunter Schubert. 2009. « “Building a New Socialist Countryside” – Only a Political Slogan? » *Journal of Current Chinese Affairs* 38 (4): 35-62.
- Allès, Élisabeth. 2003. « Notes sur quelques relations à plaisanteries entre villages hui (Chinois musulmans) et han du Henan ». *Perspectives chinoises* 2003 (4). <http://perspectiveschinoises.revues.org/158>.
- Althabe, Gérard, et Valeria A. Hernandez. 2004. « Implication et réflexivité en anthropologie ». *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, n° 98-99: 15-36.
- Amselle, Jean-Loup. 2005. *Branchements: anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris: Flammarion.
- Angeloff, Tania. 2010a. « La Chine au travail (1980-2009) : emploi, genre et migrations ». *Travail, genre et sociétés* 23 (1): 79-102.
- . 2012a. « Le féminisme en République populaire de Chine : entre ruptures et continuités ». *Revue Tiers Monde* n°209 (1): 89-106.
- . 2012b. « Trente ans de mutations dans l'emploi : inégalités de genre et de classe et segmentation du marché du travail chinois ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 85-103. Paris: La Découverte.
- Angeloff, Tania, et Marylène Lieber. 2012. « Introduction. Modernités chinoises : une perspective de genre ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 7-24. Paris: La Découverte.
- Appadurai, Arjun. 2005. *Après le colonialisme: les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris: Payot.
- Aristote. 2008. *Les politiques*. Paris: Flammarion.
- Atlani-Duault, Laëtitia, et Jean-Pierre Dozon. 2011. « Colonisation, développement, aide humanitaire. Pour une anthropologie de l'aide internationale ». *Ethnologie française* Vol. 41 (3): 393-403.

Attané, Isabelle. 2012a. « Être femme en Chine aujourd'hui : une démographie du genre ». *Perspectives chinoises*, n° 4: 5-16.

———. 2012b. « Toujours moins de femmes en Chine ? L'impact démographique et social des discriminations sexuées ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 25-42. Paris: La Découverte.

———. , éd. 2002. *La Chine au seuil du XXI^e siècle: questions de population, questions de société*. Paris: Institut national d'études démographiques.

Aubert, Claude. 2005. « Le devenir de l'économie paysanne en Chine ». *Revue Tiers Monde* 183 (3): 491-515.

Audibert, Martine, Yohana Dukhan, Jacky Mathonnat, Ningshan Chen, Aning Ma, et Aitian Yin. 2008. « Activité et performance des hôpitaux municipaux en Chine rurale. Une analyse sur données d'enquêtes dans la province de Shandong, Abstract ». *Revue d'économie du développement* 16 (1): 63-100.

Avanza, Martina, et Gilles Laferté. 2005. « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance ». *Genèses* no 61 (4): 134-52.

Bacqué, Marie-Hélène, et Carole Biewener. 2015. *L'empowerment, une pratique émancipatrice ?* Paris: La Découverte.

Banister, Judith. 2004. « Shortage of Girls in China Today ». *Journal of Population Research* 21 (1): 19-45.

Baptandier, Brigitte. 2001. « En guise d'introduction : Chine et anthropologie ». *Ateliers d'anthropologie*, n° 24: 9-27.

Barlow, Tani E. 1994. « Theorizing Woman: Funü, Guojia, Jiating (Chinese Woman, Chinese State, Chinese Family) ». In *Body, subject & power in China*, édité par Angela Zito et Tani E. Barlow, 253-89. Chicago: University of Chicago Press.

Bastid-Bruguière, Marianne. 2001. « Les offres de formation du système scolaire chinois ». *Perspectives chinoises* 65 (1): 17-27.

Bauer, John, Wang Feng, Nancy E. Riley, et Zhao Xiaohua. 1992. « Gender Inequality in Urban China: Education and Employment ». *Modern China* 18 (3): 333-70.

Bauman, Zygmunt. 2001. *The individualized society*. Cambridge: Polity.

Bazin, Laurent. 2009. « XVI^e Congrès mondial de l'IUAES 27-31 juillet 2009 Kunming (Chine). Une vue d'ensemble ». *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, n° 118-119: 387-94.

Beahan, Charlotte L. 1975. « Feminism and Nationalism in the Chinese Women's Press, 1902-1911 ». *Modern China* 1 (4): 379-416.

- Beck, Ulrich. 2001. *La société du risque: sur la voie d'une autre modernité*. Paris: Aubier.
- Beck, Ulrich, et Elisabeth Beck-Gernsheim. 2002. *Individualization: institutionalized individualism and its social and political consequences*. London: Sage publications.
- Béja, Jean-Philippe. 2008. « Une Chine moderne pour des jeux Olympiques exemplaires ? » *Esprit*, n° 8: 8-22.
- Béja, Jean-Philippe, et François Godement. 2008. « CHINE - Histoire de 1949 à nos jours ». *Encyclopaedia Universalis*. <http://www.universalis-edu.com.docelec.u-bordeaux.fr/encyclopedie/chine-histoire-de-1949-a-nos-jours/>.
- Benasayag, Miguel, et Angélique Del Rey. 2011. *De l'engagement dans une époque obscure*. Le Pré-Saint-Gervais: Le Passager clandestin.
- Bergère, Marie-Claire. 2007. *Capitalismes et capitalistes en Chine: XIXe-XXIe siècle*. Paris, France: Perrin.
- Beynon, Louise. 2004. « Dilemmas of the Heart: Rural Working Women and Their Hopes for the Future ». In *On the move: women and rural-to-urban migration in contemporary China*, édité par Arianne M. Gaetano et Tamara Jacka, 131-50. New York: Columbia University Press.
- Bian, Yanjie, John Logan, et Xiaoling Shu. 2000. « Wage and Job Inequalities in the Working Lives of Men and Women in Tianjin ». In *Re-drawing boundaries: work, households, and gender in China*, édité par Barbara Entwisle et Gail Henderson, 111-33. Berkeley: University of California Press.
- Bianco, Lucien. 1989b. « La société rurale ». In *La Chine au XXe siècle. D'une révolution à l'autre 1895-1949*, édité par Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco, et Jürgen Domes, 263-93. Paris: Fayard.
- . 1989a. « Seigneurs de la guerre et révolution nationaliste (1913-1927) ». In *La Chine au XXe siècle. D'une révolution à l'autre 1895-1949*, édité par Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco, et Jürgen Domes, 123-59. Paris: Fayard.
- . 1968. « Les paysans et la révolution : Chine, 1919-1949 ». *Politique étrangère* 33 (2): 117-41.
- Bossen, Laurel. 2002. *Chinese women and rural development: sixty years of change in Lu Village, Yunnan*. Lanham: Rowman & Littlefield Publishers.
- Bourdier, Frédéric. 2015. « Socio-ecological transformations in a tributary region of the Mekong in Cambodia : culture of resistance or resistance of culture ? » *Asia Pacific Viewpoint* 56 (2): 282-96.
- Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris: Éd. de Minuit.

- Boutillier, Sophie. 2009. « Aux origines de l'entrepreneuriat social. Les affaires selon Jean-Baptiste André Godin (1817-1888) ». *Innovations* n° 30 (2): 115-34.
- Boutonnet, Thomas. 2009. « Traitement moral de la question sociale dans la « société harmonieuse » de Hu Jintao ». *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化. Journal of Global Cultural Studies*, n° 5.
- Bradney, Pamela. 1957. « The Joking Relationship in Industry ». *Human Relations* 10 (2): 179-87.
- Brown, Philip H., et Albert Park. 2002. « Education and poverty in rural ChinaBrown ». *Economics of Education Review* 21 (6): 523-41.
- Burda, Julien. 2007. « Chinese women after the accession to the world trade organization: A legal perspective on women's labor rights ». *Feminist Economics* 13 (3-4): 259-85.
- Cai, Fang. 2002. « Les migrations internes en Chine : mains "invisibles" et pieds "visibles" ». In *La Chine au seuil du XXIe siècle: questions de population, questions de société*, édité par Isabelle Attané, 169-88. Paris: Institut national d'études démographiques.
- Caillé, Alain, Philippe Chaniel, et Federico Tarragoni. 2016. « S'émanciper, oui, mais de quoi ? » *Revue du MAUSS*, n° 48 (novembre): 5-28.
- Cailliez, Charlotte. 1998. « L'effondrement du système de santé rural ». *Perspectives Chinoises*, n° 47: 38-45.
- . 2002. « Le système de santé rural: de l'utopie à l'effondrement ». In *La Chine au seuil du XXIe siècle: questions de population, questions de société*, édité par Isabelle Attané, 409-20. Paris: Institut national d'études démographiques.
- Calvès, Anne-Emmanuèle. 2009. « « Empowerment » : généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement ». *Revue Tiers Monde* n° 200 (4): 735-49.
- . 2014. « 17. L'empowerment des femmes dans les politiques de développement : Histoire d'une institutionnalisation controversée ». *Regards croisés sur l'économie*, n° 15: 306-21.
- Certeau (de), Michel de. 1980. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris: Union générale d'édition.
- Chan, Anita. 2001. *China's workers under assault: the exploitation of labor in a globalizing economy*. Armonk: M.E. Sharpe,.
- . 2004. « La condition ouvrière en Chine : les signes d'une évolution ». *Perspectives chinoises*, n° 86. <http://perspectiveschinoises.revues.org/703>.
- . 2005. « Recent Trends in Chinese Labour Issues—Signs of Change ». *China Perspectives*, n° 57. <http://chinaperspectives.revues.org/1115>.

- Chan, Chris King-Chi, et Ngai Pun. 2009. « The Making of a New Working Class? A Study of Collective Actions of Migrant Workers in South China ». *The China Quarterly* 198: 287-303.
- Chan, Jenny, et Ngai Pun. 2010. « Suicide as Protest for the New Generation of Chinese Migrant Workers: Foxconn, Global Capital, and the State ». *The Asia Pacific Journal* 8 (37). <http://www.japanfocus.org/-Ngai-Pun/3408>.
- Chao, Emily. 2003. « Dangerous Work: Women in Traffic ». *Modern China* 29 (1): 71-107.
- Chen, Chih-jou Jay. 2009. « Growing Social Unrest and Emergent Protest Groups in China ». In *Rise of China: Beijing's Strategies and Implications for the Asia-Pacific*, édité par Hsin-Huang Michael Hsiao et Cheng-Yi Lin, 87-129. New York: Routledge.
- Chen, Jie. 2006. « ONG chinoises, société civile transnationale et pratiques démocratiques ». *Perspectives chinoises* 2006 (5). <http://perspectiveschinoises.revues.org/1074>.
- Chen, Nancy N., Constance D. Clark, Suzanne Z. Gottschang, et Lyn Jeffery, éd. 2001. *China urban: ethnographies of contemporary culture*. Durham: Duke University Press.
- Chen, Yingfang. 2008. « « Chaîne d'intérêts » et absorption des migrants en ville ». In *La société chinoise vue par ses sociologues*, édité par Jean-Louis Rocca, 75-92. Paris: Presses de Sciences Po.
- Cheng, Weikun. 2000. « Going Public Through Education: Female Reformers and Girls' Schools in Late Qing Beijing ». *Late Imperial China* 21 (1): 107-44.
- Cheng, Zhiming, Haining Wang, et Russell Smyth. 2014. « Happiness and Job Satisfaction in Urban China: A Comparative Study of Two Generations of Migrants and Urban Locals ». *Urban Studies* 51 (10): 2160-84.
- Chesneaux, Jean. 1999. *Le mouvement ouvrier chinois de 1919 à 1927*. 2 vol. Paris: Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Chevrier, Yves. 1989. « Des réformes à la révolution (1895-1913) ». In *La Chine au XXe siècle. D'une révolution à l'autre 1895-1949*, édité par Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco, et Jürgen Domes, 87-121. Paris: Fayard.
- Chew, Matthew M. 2009. « Research on Chinese Nightlife Cultures and Night-Time Economies ». *Chinese Sociology & Anthropology* 42 (2): 3-21.
- Clastres, Pierre. 2011. *La société contre l'État: recherches d'anthropologie politique*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Clavé-Mercier, Alexandra. 2014. « Des états et des « roms » : une anthropologie du sujet entre transnationalisme et politiques d'intégration de migrants bulgares en France ». Thèse de doctorat, Université de Bordeaux. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01418979/document>.

- Colin, Sébastien. 2006. « La Chine et ses campagnes ». *Transcontinentales. Sociétés, idéologies, système mondial*, n° 3 (décembre): 47-66.
- . 2013. « Le défi rural du « rêve chinois » ». *Hérodote* n° 150 (3): 9-26.
- Collinson, David L. 1988. « “Engineering Humour”: Masculinity, Joking and Conflict in Shop-Floor Relations ». *Organization Studies* 9 (2): 181-99.
- Comaroff, Jean, et John L. Comaroff. 2003. « Alien-Nation: Zombies, Immigrants, and Millennial Capitalism ». *The South Atlantic Quarterly* 101 (4): 779-805.
- Connelly, Rachel, et Zhenzhen Zheng. 2003. « Determinants of school enrollment and completion of 10 to 18 year olds in China ». *Economics of Education Review* 22 (4): 379-88.
- Cook, Sarah. 1999. « Surplus labour and productivity in Chinese agriculture: Evidence from household survey data ». *The Journal of Development Studies* 35 (3): 16-44.
- Cornwall, Andrea, et Karen Brock. 2005. « Beyond buzzwords “poverty reduction”, “participation” and “empowerment” in development policy ». *United Nations Research Institute for Social Development* 10. <http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=18436041>.
- Croll, Elisabeth J. 1981. *The politics of marriage in contemporary China*. Cambridge: Cambridge University Press.
- . 1985. *Women and rural development in China: production and reproduction*. Geneva: ILO.
- . 1995. *Changing identities of Chinese women: rhetoric, experience and self perception in twentieth-century China*. Hong Kong: Hong Kong University Press.
- Croll, Elisabeth Joan. 2000. *Endangered daughters: discrimination and development in Asia*. Londres: Routledge.
- David, Béatrice. 2007. « Tourisme et politique : la sacralisation touristique de la nation en Chine ». *Hérodote*, n° 125: 143-56.
- Davin, Delia. 1979. *Woman-work: women and the party in Revolutionary China*. Oxford: Oxford University Press.
- . 1996. « Affreux, sales et méchants [Les migrants dans les médias chinois] ». *Perspectives chinoises* 38 (1): 6-11.
- . 2005. « Women and Migration in Contemporary China ». *China Report* 41 (1): 29-38.
- Davis, Deborah, Pierre Landry, Yusheng Peng, et Jin Xiao. 2007. « Gendered Pathways to Rural Schooling: The Interplay of Wealth and Local Institutions ». *The China Quarterly* 189: 60-82.

Debéthune, Gwendoline. 2015. « L'accès des Chinoises au microcrédit en zone rurale et périurbaine: un outil de lutte contre la subordination des femmes ? » Thèse de doctorat, Paris, France: École des hautes études en sciences sociales.

Defourny, Jacques. 2004. « L'émergence du concept d'entreprise sociale ». *Reflets et perspectives de la vie économique* Tome XLIII (3): 9-23.

Defourny, Jacques, et Shin-Yang Kim. 2011. « Emerging models of social enterprise in Eastern Asia: a cross-country analysis ». *Social Enterprise Journal* 7 (1): 86-111.

Delphy, Christine. 1975. « La fonction de consommation et la famille ». *Cahiers Internationaux de Sociologie* 58: 23-41.

Desplain, Aurélie. 2012. « Des "courtiers aux pieds-nus": une approche anthropologique du volontariat au sein de programmes d'intervention en santé publique, chez les villageois Bunong de la province de Mondulkiri au Cambodge ». Mémoire de master recherche en anthropologie sociale - ethnologie sous la direction de Marc-Éric Gruénais.

Destremau, Blandine. 2013. « Au four, au moulin... et à l'empowerment. La triple captation et l'exploitation du travail des femmes dans le développement ». In *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*, édité par Margaret Maruani, 89-97. La Découverte.

Donaldson, John A. 2007. « Tourism, Development and Poverty Reduction in Guizhou and Yunnan ». *The China Quarterly* 190: 333-51.

Dozon, Jean-Pierre, et Didier Fassin, éd. 2001. *Critique de la santé publique: une approche anthropologique*. Paris: Éditions Balland.

Drucker, Alison R. 1981. « The Influence of Western Women on the Anti-Footbinding Movement 1840-1911 ». *Historical Reflections / Réflexions Historiques* 8 (3): 179-99.

Duflo, Esther. 2010. *La politique de l'autonomie. Lutter contre la pauvreté*. Paris: Seuil.

Dumont, Gérard-François. 2014. « Les migrations internes accentuent l'inégalité historique du peuplement de la Chine ». *Informations sociales*, n° 185: 24-32.

Durand-Drouhin, Jean-Louis. 2011. « La santé en Chine ». *Les Tribunes de la santé*, n° 30: 87-112.

Ekman, Alice. 2012. « La pauvreté dans les villes chinoises: le cas des migrants ». *CERISCOPE Pauvreté*. <http://ceriscope.sciences-po.fr/pauvrete/content/part2/la-pauvrete-dans-les-villes-chinoises-le-cas-des-migrants>.

Evans, Harriet. 1997. *Women and sexuality in China: female sexuality and gender since 1949*. New York: Continuum.

- . 2002. « Past, Perfect or Imperfect: Changing Images of the Ideal Wife ». In *Chinese femininities, Chinese masculinities*, édité par Susan Brownell et Jeffrey N. Wasserstrom, 335-60. Berkeley: University of California Press.
- . 2012. « Le genre des liens affectifs dans la Chine urbaine : deux générations mère-fille aujourd'hui ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 157-75. Paris: La Découverte.
- Eyferth, Jacob. 2015. « Moins pour plus : surtravail des femmes rurales et sous-consommation dans la Chine de Mao ». Traduit par Geneviève Knibiehler. *Clio* 41 (1): 65-88.
- Eyraud, Corine. 1999. *L'entreprise d'État chinoise: de « l'institution sociale totale » vers l'entité économique ?* Paris: L'Harmattan.
- Fan, C. Cindy. 2003. « Rural-Urban Migration and Gender Division of Labor in Transitional China ». *International Journal of Urban and Regional Research* 27 (1): 24-47.
- . 2004. « Out to the City and Back to the Village: The Experiences and Contributions of Rural Women Migrating from Sichuan to Anhui ». In *On the move: women and rural-to-urban migration in contemporary China*, édité par Arianne M. Gaetano et Tamara Jacka, 177-206. New York: Columbia University Press.
- Farmer, Paul. 1996. *Sida en Haïti: la victime accusée*. Paris: Karthala.
- Farrer, James. 2009. « Shanghai Bars ». *Chinese Sociology & Anthropology* 42 (2): 22-38.
- Fassin, Didier. 2010. *La raison humanitaire: une histoire morale du temps présent*. Paris: Gallimard.
- Fassin, Didier, et Jean-Sébastien Eideliman. 2012. *Économies morales contemporaines*. 1 vol. Bibliothèque de l'Iris [Texte imprimé] / dirigée par Didier Fassin. - Paris : La Découverte, 2008-Recherches (Paris. 1994), ISSN 1258-4002. Paris, France: la Découverte.
- Fau, Nathalie, Sirivanh Khonthapane, et Christian Taillard, éd. 2014. *Transnational dynamics in Southeast Asia: the greater Mekong Subregion and Malacca Straits economic corridors*. Singapour: Institute of Southeast Asian Studies.
- Fei, Xiaotong, et Zhiyi Zhang. 1948. *Earthbound China, a study of rural economy in Yunnan*. London: Routledge.
- Ferguson, Ann. 2008. « Empowerment, Development and Women's Liberation ». In *The Political Interests of Gender Revisited: Redoing Theory and Research with a Feminist Face*, édité par Anna G. Jónasdóttir et Kathleen B. Jones, 85-103. New York: United Nations University Press.
- Ferrand, Michèle. 1983. « Faut-il nourrir les enfants ? De la nature à la mère nourricière ». *Les Temps Modernes (Quotidien et imaginaire de la cuisine)*, n° 438: 1271-86.

- Finnane, Antonia, et Anne E. McLaren. 1998. *Dress, sex and text in Chinese culture*. Clayton: Monash Asia Institute.
- Florence, Éric. 2006. « Les débats autour des représentations des migrants ruraux ». *Perspectives chinoises*, n° 94. <http://perspectiveschinoises.revues.org/952>.
- Fontaine, Laurence. 2014. *Le marché: histoire et usages d'une conquête sociale*. Paris: Gallimard.
- Footnote Whyte, William. 2002. « Sur l'évolution de Street Corner Society ». In *Street corner society: la structure sociale d'un quartier italo-américain*, 307-32. Paris: La Découverte.
- Formoso, Bernard. 2006. « Les montagnards et l'État en Asie du Sud-Est continentale ». *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n° 179: 91-112.
- Fournier, Tristan, Julie Jarty, Nathalie Lapeyre, et Priscille Touraille. 2015. « L'alimentation, arme du genre ». *Journal des anthropologues*, n° 140-141: 19-49.
- Fraisse, Laurent, Isabelle Guérin, et Jean-Louis Laville. 2007. « Économie solidaire: des initiatives locales à l'action publique. Introduction ». *Revue Tiers Monde* n° 190 (2): 245-53.
- Freire, Paulo. 2001. *Pédagogie des opprimés*. Traduit par Martial Lefay et Lucille Lefay. Paris: La Découverte.
- Friedman, Sara L. 2000. « Spoken Pleasures and Dangerous Desires: Sexuality, Marriage, and the State in Rural Southeastern China ». *East Asia* 18 (4): 13-39.
- . 2005. « The Intimacy of State Power: Marriage, Liberation, and Socialist Subjects in Southeastern China ». *American Ethnologist* 32 (2): 312-27.
- Frisch-Gauthier, Jacqueline. 1961. « Le rire dans les relations de travail ». *Revue Française de Sociologie* 2 (4): 292-303.
- Froissart, Chloé. 2003. « Les aléas du droit à l'éducation en Chine ». *Perspectives chinoises* 2003 (3). <https://perspectiveschinoises.revues.org/106>.
- . 2005. « L'émergence de mouvements sociaux parmi les travailleurs migrants ». *Perspectives chinoises*, n° 90: 20-28.
- . 2008. « Le système du hukou: pilier de croissance chinoise et du maintien du PCC au pouvoir ». *Les Etudes du CERI* 149. <http://www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/etude149.pdf>.
- . 2009. « Les migrations intérieures en Chine ». In *L'enjeu mondial. Les migrations*, édité par Christophe Jaffrelot et Christian Lequesne, 65-72. Paris: Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

———. 2011. « Les « ONG » de défense des droits des travailleurs migrants. Des organisations proto-syndicales qui contribuent à la stabilité dynamique du régime. » *Perspectives chinoises*, n° 2: 20-28.

———. 2013. *La Chine et ses migrants: la conquête d'une citoyenneté*. 1 vol. Res publica (Rennes), ISSN 1264-1642. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Furlong, Andy, et Fred Cartmel. 2007. *Young people and social change: individualization and risk in late modernity*. Philadelphia: Open University Press.

Gaetano, Arianne M. 2004. « Filial Daughters, Modern Women: Migrant Domestic Workers in Post-Mao Beijing ». In *On the move: women and rural-to-urban migration in contemporary China*, édité par Arianne M. Gaetano et Tamara Jacka, 41-79. New York: Columbia University Press.

Gaetano, Arianne M., et Tamara Jacka, éd. 2004. *On the move: women and rural-to-urban migration in contemporary China*. New York: Columbia University Press.

Galerand, Elsa, et Danièle Kergoat. 2013. 4. *Le travail comme enjeu des rapports sociaux (de sexe)*. La Découverte.

Gallenga, Ghislaine. 2013. « L'éthique entrepreneuriale: un objet anthropologique? » *Moussons. Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, n° 21: 21-36.

Gallenga, Ghislaine, et Jérôme Soldani. 2013. « Jalons pour une anthropologie de l'éthique entrepreneuriale en Asie du Sud-Est ». *Moussons. Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, n° 21: 5-19.

Gan, Chunkai, et Zhilong Chen. 2004. « Yunnan ». In *Developing China's west: a critical path to balanced national development*, édité par Yue-man Yeung et Jianfa Shen, 525-48. Hong Kong: Chinese University Press.

Giddens, Anthony. 1991. *Modernity and self-identity: self and society in the late Modern Age*. Stanford: Stanford University Press.

Gipoulon, Catherine. 1984. « L'« intellectuel » au féminin : féminisme et révolution en Chine au début du XXe siècle ». *Extrême-Orient, Extrême-Occident* 4 (4): 159-73.

Glosser, Susan L. 2003. *Chinese visions of family and state, 1915-1953*. Berkeley, Etats-Unis d'Amérique.

Godelier, Maurice. 1978. « La Part idéale du réel. Essai sur l'idéologique ». *L'Homme* 18 (3): 155-88.

Goffman, Erving. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. 2 vol. Paris: Minit.

Goodman, Bryna, et Wendy Larson, éd. 2005. *Gender in motion: divisions of labor and cultural change in late imperial and modern China*. Lanham: Rowman & Littlefield.

- Goodman, David S. G. 2004. « The Campaign to “Open Up the West”: National, Provincial-level and Local Perspectives ». *The China Quarterly* 178: 317-34.
- Gruénais, Marc-Eric. 1985. « Aînés, aînées, cadets, cadettes : les relations aînés/cadets chez les Mossi du centre (Burkina Faso) ». In *Age, pouvoir et société en Afrique Noire*, édité par Marc Abélès et Chantal Collard, 219-45. Paris: Karthala.
- Guérin, Isabelle. 2008. « L’argent des femmes pauvres : entre survie quotidienne, obligations familiales et normes sociales ». *Revue Française de Socio-Économie* n° 2 (2): 59-78.
- . 2015. *La microfinance et ses dérives: émanciper, discipliner ou exploiter?* Paris: Demopolis : IRD éditions.
- Guérin, Isabelle, et Santosh Kumar. 2011. « L’ambiguïté des programmes d’empowerment : entre domination, résistance et instrumentalisation ». *Sociologie économique*, 129-54.
- Guérin, Isabelle, Jane Palier, et Benoît Prévost. 2009. *Femmes et microfinance: espoirs et désillusions de l’expérience indienne*. Paris: Éd. des Archives contemporaines : Agence universitaire de la francophonie.
- Guha, Ranajit, et Gayatri Chakravorty Spivak, éd. 1988. *Selected Subaltern studies*. Oxford: Oxford University Press.
- Guiheux, Gilles. 2004a. « Le nouveau « retournement » des corps et des esprits en Chine ». *L’Homme et la société* 152-153 (2): 97-127.
- . 2002b. *Les grands entrepreneurs privés à Taiwan: la main visible de la prospérité*. Paris: CNRS.
- . 2005. « Le renouveau du capitalisme familial ». *Perspectives chinoises*, n° 87. <http://perspectiveschinoises.revues.org/731>.
- . 2006. « L’« entreprise citoyenne » en Chine ». *Transcontinentales. Sociétés, idéologies, système mondial*, n° 3: 15-29.
- . 2009. « Matériaux pour la monographie d’un territoire chinois ». *Terrains & travaux* 2 (16): 153-74.
- . 2011. « La construction d’un sujet consommateur dans la Chine urbaine ». *Monde chinois*, n° 27: 101-11.
- . 2015. « Philanthropie d’entrepreneurs et construction d’un nouveau compromis social en Chine contemporaine ». In *Travail, luttes sociales et régulation du capitalisme dans la Chine contemporaine*, édité par Clément Séhier et Richard Sobel, 123-42. Villeneuve d’Ascq: Presses universitaires du Septentrion.

- Guillerez, Émilie. 2013. « Le genre et la condition des femmes à l'épreuve du XXème siècle : un regard sur la littérature féminine chinoise (1919-2000) ». Thèse de doctorat, Montpellier: Université Paul Valéry - Montpellier 3.
- Guimarães, Nadya Araujo, Helena Sumiko Hirata, et Kurumi Sugita. 2014. « 18. Care et travail du care dans une perspective comparative : Brésil, France, Japon ». *Regards croisés sur l'économie*, n° 15: 327-40.
- Guo, Fei, et Zhiming Cheng. 2010. « Disparités du marché du travail, pauvreté et inégalité en Chine urbaine ». *Perspectives chinoises*, n° 4. <http://perspectiveschinoises.revues.org/5689>.
- Guo, Wenjing. 2015. *Internet entre État-parti et société civile en Chine*. Paris: L'Harmattan.
- . 2017. « Chine : le travail social sous influences ». *Multitudes*, n° 67: 211-17.
- Guo, Xiajuan, Yongnian Zheng, et Lijun Yang. 2009. « Women's Participation in Village Autonomy in China: Evidence from Zhejiang Province ». *The China Quarterly* 197: 145-64.
- Guyader, Frédérique. 2009. « Tourisme de masse et représentations au centre d'articulations identitaires dans le comté de Lijiang ». *Terrains & travaux* 2 (16): 55-76.
- Halbwachs, Maurice. 1913. *La classe ouvrière et les niveaux de vie: recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*. Paris: F. Alcan.
- Hamid, Abdul, et Gabriel Facal. 2013. « Nationalism, Islam, and Political Influence. The Ethics of the Enterprises in Banten (Indonesia) ». *Moussons. Recherche En Sciences Humaines Sur l'Asie Du Sud-Est*, n° 21 (juin): 51-63.
- Hansen, Mette Halskov, et Cuiming Pang. 2008. « Me and My Family: Perceptions of Individual and Collective among Young Rural Chinese ». *European Journal of East Asian Studies* 7 (1): 75-99.
- Harrell, Stevan. 1985. « Why Do the Chinese Work So Hard? Reflections on an Entrepreneurial Ethic ». *Modern China* 11 (2): 203-26.
- Hershatter, Gail. 2007. *Women in China's long twentieth century*. 1 vol. Berkeley: University of California Press.
- Hillman, Ben. 2013. « Causes et conséquences d'une urbanisation rapide dans une région ethniquement variée ». *Perspectives chinoises* 2013 (3): 27-34.
- Hofmann, E., et Kamala Marius-Gnanou. 2003. « L'approche "genre" dans la lutte contre la pauvreté : l'exemple de la microfinance ». In *Pauvreté et développement socialement durable*, édité par Jean-Luc Dubois, J.P. Lachaud, J.M. Montaud, et A. Pouille, 269-86. Economie Gestion Démographie. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux.

Hofmann, Élisabeth, et Kamala Marius-Gnanou. 2007. « Le microcrédit est-il le faux-nez du néolibéralisme ? » *Les Cahiers d'Outre-Mer. Revue de géographie de Bordeaux* 60 (238): 217-33.

Hoggart, Richard. 1970. *La culture du pauvre: étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Traduit par Jean-Claude Garcias, Françoise Garcias, et Jean-Claude Traduction Passeron. Paris: Éd. de Minuit.

Honig, Emily, et Gail Hershatter. 1988. *Personal voices: Chinese women in the 1980's*. Stanford: Stanford University Press.

Hours, Bernard, et Monique Sélim. 2014. *L'enchantement de la société civile globale: ONG, femmes, gouvernance*. Paris: L'Harmattan.

Howell, Jude. 2006. « Women's Political Participation in China: in whose interests elections? » *Journal of Contemporary China* 15 (49): 603-19.

Hu, Bi Ying, et Judit Szente. 2010. « Education of Young Chinese Migrant Children: Challenges and Prospects » *Early Childhood Education Journal* 37 (6): 477-82.

Huchet, Jean-François. 2006. « Quelle restructuration des PME d'État en Chine ? » *Critique internationale* 32 (3): 173-87.

Jacka, Tamara. 2006a. « Approaches to Women and Development in Rural China » *Journal of Contemporary China* 15 (49): 585-602.

———. 1990. « Back to the Wok: Women and Employment in Chinese Industry in the 1980s » *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n° 24: 1-23.

———. 1997. *Women's work in rural China: change and continuity in an era of reform*. Cambridge: Cambridge University Press.

———. 1998. « Working Sisters Answer Back: The Representation and Self-Representation of Women in China's Floating Population » *China Information* 13 (1): 43-75.

Jacka, Tamara, et Sally Sargeson, éd. 2011. *Women, gender and rural development in China*. Cheltenham: Edward Elgar.

Jankowiak, William. 2002. « Proper Men and Proper Women: Parental Affection in the Chinese Family » *In Chinese femininities, Chinese masculinities*, édité par Susan Brownell et Jeffrey N. Wasserstrom, 361-80. Berkeley: University of California Press.

Judd, Ellen R. 1994. *Gender and power in rural North China*. Stanford: Stanford University Press.

———. 2002. *The Chinese women's movement between state and market*. Stanford: Stanford University Press.

- Judge, Joan. 2002. « Reforming the Feminine: Female Literacy and the Legacy of 1898 ». In *Rethinking the 1898 reform period: political and cultural change in late Qing China*, édité par Rebecca E. Karl et Peter Gue Zarrow, 158-79. Cambridge: Harvard University Asia Center.
- Kan, Karita. 2013. « La nouvelle “génération perdue”. Inégalités et malaise social au sein de la jeunesse chinoise ». *Perspectives chinoises*, n° 2: 69-76.
- Kergoat, Danièle. 2005. « 12. Rapports sociaux et division du travail entre les sexes ». In *Femmes, genre et sociétés: l'état des savoirs*, édité par Margaret Maruani, 94-101. Paris: La Découverte.
- Ko, Dorothy. 1994. *Teachers of the inner chambers: women and culture in seventeenth-century China*. Stanford: Stanford university press.
- Kratz, Agatha. 2013. « Réduction des inégalités : prendre au sommet pour distribuer tout en bas ». *Perspectives chinoises* 2013 (3): 86-88.
- La Soudière (de), Martin. 1988. « L'inconfort du terrain ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 11 (novembre): 94-105.
- Lallier, Christian. 2007. « Le besoin d'aider ou le désir de l'autre ». *Autrepart* n° 42 (2): 91-108.
- Le Lay, Stéphane, et Barbara Pentimalli. 2013. « Enjeux sociologiques d'une analyse de l'humour au travail : le cas des agents d'accueil et des éboueurs ». *Travailler*, n° 29: 141-81.
- Le Velly, Ronan. 2006. « Le commerce équitable : des échanges marchands contre et dans le marché ». *Revue française de sociologie* Vol. 47 (2): 319-40.
- Lee, Ching Kwan. 1998. *Gender and the south China miracle: two worlds of factory women*. Berkeley: University of California Press.
- Lee, Rebecca. 2009. « The Emergence of Social Enterprises in China: The Quest for Space and Legitimacy ». *Tsinghua China Law Review* 2: 79.
- Li, Danke. 2004. « Gender Inequality in Education in Rural China ». In *Holding up half the sky: Chinese women past, present, and future*, édité par Jie Tao, Bijun Zheng, et Shirley Mow, 123-36. New York: Feminist Press at the City University of New York.
- Li, Danke, et Mun C. Tsang. 2005. « Household Decisions and Gender Inequality in Education in Rural China ». *China: An International Journal* 1 (2): 224-48.
- Li, Jianghong, et William Lavelly. 2003. « Village Context, Women's Status, and Son Preference Among Rural Chinese Women* ». *Rural Sociology* 68 (1): 87-106.
- Li, Shuang. 2012. « Employées domestiques : les implications de la hiérarchie urbain-rural ». In , édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 121-38. Paris: La Découverte.

- Liang, Xiaoyan, et Shuang Chen. 2013. *Developing Skills for Economic Transformation and Social Harmony in China: A Study of Yunnan Province*. Washington, DC: World Bank Publications.
- Liao, Li, Nuonan Huang, et Rui Yao. 2010. « Family Finances in Urban China: Evidence from a National Survey ». *Journal of Family and Economic Issues* 31 (3): 259-79.
- Lieber, Marylène. 2012. « « Dagongmei », les petites mains de l'usine du monde ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 105-20. Paris: La Découverte.
- Lin, Justin Yifu, Fang Cai, et Zhou Li. 2002. « Social Consequences of Economic Reform in China: An Analysis of Regional Disparity in the Transition Period ». In *China and its Regions. Economic Growth and Reform in Chinese Provinces*, édité par Mary-Françoise Renart, 33-56. Cheltenham: Edward Elgar Publishing.
- Linstead, Steve. 1985. « Jokers Wild: The Importance of Humour in the Maintenance of Organizational Culture ». *The Sociological Review* 33 (4): 741-67.
- Luo, Suwen. 2005. « Gender on the Stage: Actresses in an Actors' World (1895-1930) ». In *Gender in motion: divisions of labor and cultural change in late imperial and modern China*, édité par Bryna Goodman et Wendy Larson, 75-96. New York: Rowman & Littlefield.
- Lüthje, Boy. 2006. « The changing map of global electronics. Networks of mass production in the new economy ». In *Challenging the chip: labor rights and environmental justice in the global electronics industry*, édité par Ted Smith, David Allan Sonnenfeld, et David N. Pellow, 17-30. Philadelphia: Temple University Press.
- Ma, Dali, et William L. Parish. 2006. « Tocquevillian Moments: Charitable Contributions by Chinese Private Entrepreneurs ». *Social Forces* 85 (2): 943-64.
- Ma, Wanhua. 2004. « The Readjustment of China's Higher Education Structure and Women's Higher Education ». In *Holding up half the sky: Chinese women past, present, and future*, édité par Jie Tao, Bijun Zheng, et Shirley Mow, 109-22. New York: Feminist Press at the City University of New York.
- Mainsant, Gwénaëlle. 2008. « Prendre le rire au sérieux. La plaisanterie en milieu policier ». In *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, édité par Alban Bensa et Didier Fassin, 99-120. Recherches. Paris: La Découverte.
- Mann, Susan. 2000. « Work and Household in Chinese Culture: Historical Perspectives ». In *Re-drawing boundaries: work, households, and gender in China*, édité par Barbara Entwisle et Gail Henderson, 15-32. Berkeley: University of California Press.

- . 2005. « The Virtue of Travel for Women in the Late Empire ». In *Gender in motion: divisions of labor and cultural change in late imperial and modern China*, édité par Bryna Goodman et Wendy Larson, 55-74. New York: Rowman & Littlefield.
- Mao, Zedong. 1969. « Mao Zedong changyou shisanling shuiku shi de jianghua (Discours après la baignade dans le réservoir de Shisanling juin 1964) ». In *Mao Zedong sixiang wan sui (Longue vie à la pensée du président Mao)*. Beijing: Renmin chubanshe.
- Marichalar, Olivier. 2009. « Négociier sa place sur un campus chinois : un témoignage ». *Terrains & travaux* 2 (16): 137-52.
- Marie, Alain, Robert Vuarin, François Leimdorfer, et Jean-François Werner, éd. 1997. *L'Afrique des individus: itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey)*. Paris: Karthala.
- Martiniello, Marco, et Patrick Simon. 2005. « Les enjeux de la catégorisation. Rapports de domination et luttes autour de la représentation dans les sociétés post-migratoires ». *Revue européenne des migrations internationales* 21 (2):7-18.
- Martuccelli, Danilo. 2010. « Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu : notes pour une confrontation critique ». *SociologieS*. <https://sociologies.revues.org/3184>.
- Marzano, Michela. 2008. « Éthique et affaires : la responsabilité sociale des entreprises ». In *L'éthique appliquée*, 108-23. Que sais-je? Paris: PUF.
- Mathonnat, Jacky, Martine Audibert, Xiezhe Huangfu, Anning Ma, et Laurène Petitfour. 2015. « Progrès et défis pour trois réformes majeures dans le système de santé chinois, Progress and Challenges for Three Major Reforms in the Chinese Health Care System ». *Mondes en développement*, n° 170: 105-21.
- McKhann, Charles. 2001. « Tourisme de masse et identité sur les marches sino-tibétaines : Réflexions d'un observateur ». *Anthropologie et Sociétés* 25 (2): 35-54.
- Meng, Xin. 2000. *Labour Market Reform in China*. Cambridge University Press.
- Menkhoff, T., et Chang Hoon. 2010. « Chinese Philanthropy in Asia Between Continuity and Change ». *Journal of Asian Business* 24 (1-2): 1-12.
- Michaud, Jean. 2009. « Handling mountain minorities in China, Vietnam and Laos: from history to current concerns ». *Asian Ethnicity* 10 (1): 25-49.
- Michaud, Jean, et Tim Forsyth, éd. 2010. *Moving mountains: ethnicity and livelihoods in highland China, Vietnam, and Laos*. Vancouver: UBC Press.
- Micollier, Evelyne. 2012. « Sexualités et intimités à l'épreuve du genre en Chine : quelques réajustements de normes et de valeurs ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 177-94. Paris: La Découverte.

- Milan, Pascale-Marie. 2013. « Festivité, performance et agencéité chez les Na de Chine : du lien social à l'arène politique ». *Cultures-Kairós*. <http://revues.mshparisnord.org/cultureskairos/index.php?id=684#citation>.
- National Bureau of Statistics of China. 2011. « Tabulation on the 2010 Population Census of the People's Republic of China ». Beijing, China Statistic Press.
- Oakes, Tim. 1998. *Tourism and modernity in China*. Londres: Routledge.
- Obadia, Lionel. 2004. « Le « boire » ». *Socio-anthropologie*, n° 15 (septembre). <https://socio-anthropologie.revues.org/421>.
- Pairault, Thierry. 1990. « Formes traditionnelles de tontines chinoises ». In *La tontine: pratique informelle d'épargne et de crédit dans les pays en voie de développement*, édité par Michel Lelart. 81-94. Paris: John Libbey Eurotext.
- . 2008. *Petite introduction à l'économie de la Chine*. Paris, France: Editions des archives contemporaines : Agence universitaire de la Francophonie.
- Paix, Catherine, et Michèle Petit. 1989. « Espace graphique et pratiques de pouvoir : philosophies d'entreprises à Taïwan, préceptes politiques à Singapour ». *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n° 4. <http://strates.revues.org/4262>.
- Pan, Suiming. 2006. « Transformations in the primary life cycle: the origins and nature of China's sexual revolution ». In *Sex and sexuality in China*, édité par Elaine Jeffreys, 21-42. London: Routledge.
- Pang, Lihua, Alan de Brauw, et Scott Rozelle. 2004. « Working until You Drop: The Elderly of Rural China ». *The China Journal* 52: 73-94.
- Périsse, Muriel. 2014. « Droit du travail et migrants ruraux. Instituer un nouveau salariat en chine ». In *Capitalismes asiatiques et puissance chinoise. Diversité et recomposition des trajectoires nationales*, édité par Pierre Alary et Elsa Lafaye de Micheaux, 125-56. Paris: Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
- Perrot, Michelle. 1987. « Qu'est-ce qu'un métier de femme? » *Le Mouvement social*, n° 140: 3-8.
- . 2013. *1. Le travail rémunéré dans l'histoire des femmes*. La Découverte.
- Pétonnet, Colette. 2012. *On est tous dans le brouillard: essai d'ethnologie urbaine*. Paris: Éditions du CTHS.
- Pettier, Jean-Baptiste. 2010. « Politiques de l'amour et du sexe dans la Chine de la « révolution sexuelle » ». *Genre, sexualité & société*, n° 3 (juin).
- Polanyi, Karl. 2009. *La grande transformation: aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris: Gallimard.

- Pomeranz, Kenneth. 2005. « Women's Work and the Economics of Respectability ». In *Gender in motion: divisions of labor and cultural change in late imperial and modern China*, édité par Bryna Goodman et Wendy Larson, 239-64. New York: Rowman & Littlefield.
- Poncet, Sandra, et Nong Zhu. 2005. « La dynamique migratoire des ruraux vers les villes ». *Perspectives chinoises*, n° 91. <http://perspectiveschinoises.revues.org/913>.
- Postel, Nicolas, et Richard Sobel. 2010. « La RSE : nouvelle forme de dé-marchandisation du monde ? » *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie* 1 (3).
- Pouchain, Delphine. 2012. « Le petit producteur du commerce équitable, un entrepreneur (presque) comme les autres ? Une perspective aristotélicienne ». *Innovations* n°38 (2): 107-28.
- Pouchepadass, Jacques. 2000. « Les "Subaltern Studies" ou la critique postcoloniale de la modernité ». *L'Homme*, n° 156: 161-85.
- Prévost, Héloïse. 2015. « Des tomates et des femmes ». *Journal des anthropologues*, n° 140-141 (juin): 93-112.
- Pun, Ngai. 1999. « Becoming Dagongmei (Working Girls): The Politics of Identity and Difference in Reform China ». *The China Journal*, n° 42: 1-18.
- . 2005. « Global Production, Company Codes of Conduct, and Labor Conditions in China: A Case Study of Two Factories ». *The China Journal* 54: 101-13.
- . 2007. « Gendering the dormitory labor system: production, reproduction, and migrant labor in south China ». *Feminist Economics* 13 (3-4): 239-58.
- . 2012. *Made in China: vivre avec les ouvrières chinoises*. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.
- Pun, Ngai, King-Chi Chris Chan, et Jenny Chan. 2009. « The Role of the State, Labour Policy and Migrant Workers' Struggles in Globalized China ». *Global Labour Journal* 1 (1).
- Querrien, Anne, et Monique Sélim. 2015. *La libération des femmes: une plus-value mondiale*. Paris: L'Harmattan.
- Rabinow, Paul. 1988. *Un ethnologue au Maroc: réflexions sur une enquête de terrain*. Paris: Hachette.
- Radcliffe-Brown, Alfred R. 1940. « On joking relationships ». *Africa* 13 (3): 195-210.
- Régnier, Faustine, Anne Lhuissier, et Séverine Gojard. 2006. *Sociologie de l'alimentation*. Paris: La Découverte.
- Reysoo, Fenneke, et Christine Verschuur, éd. 2003. *Genre, pouvoirs et justice sociale*. Paris: L'Harmattan.

Robin, Françoise. 2008. « À qui profite le développement ? Politiques chinoises en zones tibétaines (1988-2008) ». *Esprit*, n° 8: 29-42.

Robinson, Dawn T., et Lynn Smith-Lovin. 2001. « Getting A Laugh: Gender, Status, and Humor in Task Discussions ». *Social Forces* 80 (1): 123-58.

Rocca, Jean-Louis. 1994. « La “mise au travail” capitaliste des chinois ». In *La réinvention du capitalisme*, édité par Jean-François Bayart, 47-71. Hommes et sociétés, ISSN 0993-4294. Paris: Karthala.

———. 1996. « L’entreprise, l’entrepreneur et le cadre. Une approche de l’économie chinoise ». *Etudes du CERI*, n° 14: 1-38.

Rofel, Lisa. 1999. *Other modernities: gendered yearnings in China after socialism*. Berkeley: University of California Press.

Rouleau-Berger, Laurence. 2009. « Circulations, disqualification, autonomie des migrants en Chine continentale ». *Espace populations sociétés. Space populations societies*, n° 3: 419-38.

———. 2010. « Migrant(e)s dans les villes chinoises, de l’épreuve à la résistance ». *Multitudes* 43 (4): 94-103.

Rouleau-Berger, Laurence, et Lu Shi. 2005. « Les travailleurs migrants à Shanghai ». *Perspectives chinoises*, n° 87. <http://perspectiveschinoises.revues.org/729>.

Rudnyckyj, Daromir. 2013. « Engineering Entrepreneurial Ethics: Islam after Development in Indonesia ». *Moussons. Recherche En Sciences Humaines Sur l’Asie Du Sud-Est*, n° 21: 37-49.

Salaff, Janet W. 1976. « Working Daughters in the Hong Kong Chinese Family: Female Filial Piety or a Transformation in the Family Power Structure? ». *Journal of Social History* 9 (4): 439-65.

Salgues, Camille. 2012a. « Ethnographie du fait scolaire chez les migrants ruraux à Shanghai ». *Politix*, n° 99: 129-52.

———. 2012b. « “Ici c’est comme le Sichuan après le tremblement de terre”. Paysage moral des enfants de migrants ruraux en Chine ». In *Économies morales contemporaines*, 73-93. Paris: La Découverte.

Sanjuan, Thierry. 2003a. « Le grand hôtel. Le temps des “ouvertures” chinoises ». In *Les grands hôtels en Asie: modernité, dynamiques urbaines et sociabilité*, édité par Thierry Sanjuan, 77-98. Paris: Publications de la Sorbonne.

———. , éd. 2003b. *Les grands hôtels en Asie: modernité, dynamiques urbaines et sociabilité*. Paris: Publications de la Sorbonne.

- . 2003c. « Lieux et nouvelles sociabilités en Chine aujourd'hui. Les grands hôtels à l'avant-garde ». In *Les grands hôtels en Asie: modernité, dynamiques urbaines et sociabilité*, édité par Thierry Sanjuan, 207-18. Paris: Publications de la Sorbonne.
- Sankara, Thomas. 2008. *L'émancipation des femmes et la lutte de libération de l'Afrique*. New York: Pathfinder.
- Sardenberg, Cecília M.B. 2008. « Liberal vs. Liberating Empowerment: A Latin American Feminist Perspective on Conceptualising Women's Empowerment ». *IDS Bulletin* 39 (6): 18-27.
- Sargeson, Sally. 2012. « Pourquoi les femmes possèdent-elles moins? Le cas des campagnes en voie d'urbanisation ». *Perspectives chinoises*, n° 4: 37-46.
- Schein, Louisa. 2001. « Urbanity, Cosmopolitanism, Consumption ». In *China urban: ethnographies of contemporary culture*, édité par Nancy N. Chen, Constance D. Clark, Suzanne Z. Gottschang, et Lyn Jeffery, 225-41. Durham: Duke University Press.
- Schulz, Yvan. 2016. « « Fin de vie » et renaissance clandestine en Chine du Sud ». *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*. <http://tc.revues.org/7858>.
- Scott, James C. 2013. *Zomia ou L'art de ne pas être gouverné*. Paris: Éditions du Seuil.
- Séhier, Clément. 2014. « La responsabilité sociale des entreprises dans l'industrie chinoise : une recomposition de la relation salariale ? » *Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs*, n° 15. <http://regulation.revues.org/10738>.
- Sélim, Monique. 1998. « Les enjeux de la parenté fictive et socio-biologique ». In *Démarches ethnologiques au présent*, par Gérard Althabe et Monique Selim, 117-26. Paris: L'Harmattan.
- . 2012. « Femmes savantes sur le marché du travail cantonais ». *L'Homme et la société* n° 181 (3): 121-44.
- . 2013. *Hommes et femmes dans la production de la société civile à Canton (Chine)*. 1 vol. Anthropologie critique, ISSN 1292-4474. Paris: L'Harmattan.
- Sélim, Monique, et Bernard Hours. 2009. « Le travail social en Chine : une enquête anthropologique ». *Terrains & travaux* 2 (16): 11-29.
- Sen, Gita, et Caren Grown. 2013. *Development Crises and Alternative Visions: Third World Women's Perspectives*. Londres: Routledge.
- Servet, Jean-Michel. 2007. « Le principe de réciprocité chez Karl Polanyi, contribution à une définition de l'économie solidaire ». *Revue Tiers Monde* n° 190 (2): 255-73.
- Shi, Lu. 2014. *Les voix de migrants: récits de vie des migrants paysans en Chine*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail.

Solinger, Dorothy J. 1999. *Contesting citizenship in urban China: peasant migrants, the state, and the logic of the market*. Berkeley: University of California Press.

Sommer, Matthew H. 2005. « Making Sex Work. Polyandry as a Survival Strategy in Qing Dynasty China ». In *Gender in motion: divisions of labor and cultural change in late imperial and modern China*, édité par Bryna Goodman et Wendy Larson, 29-54. New York: Rowman & Littlefield.

Song, Shaopeng. 2007. « The state discourse on housework and housewives in the 1950s in China ». In *Rethinking China in the 1950s*, édité par Mechthild Leutner, 49-63. Münster: LIT.

Staiger, Brunhild. 1989. « Littérature et art ». In *La Chine au XXe siècle. D'une révolution à l'autre 1895-1949*, édité par Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco, et Jürgen Domes, 357-82. Paris: Fayard.

Su, Jun, et Jia He. 2010. « Does Giving Lead to Getting? Evidence from Chinese Private Enterprises ». *Journal of Business Ethics* 93 (1): 73-90.

Sullivan, Lawrence R. 2007. *Historical dictionary of the People's Republic of China*. Lanham: Scarecrow Press.

Sum, Ngai-Ling, et Ngai Pun. 2005. « Globalization and Paradoxes of Ethical Transnational Production: Code of Conduct in a Chinese Workplace ». *Competition & Change* 9 (2): 181-200.

Sun, Wanning. 2004. « Indoctrination, Fetishization, and Compassion: Media Constructions of the Migrant Woman ». In *On the move : women and rural-to-urban migration in contemporary China*, édité par Arianne M. Gaetano et Tamara Jacka, 109-28. New York: Columbia University Press.

———. 2014. *Subaltern China: rural migrants, media, and cultural practices*. Asia/Pacific/perspectives. Lanham: Rowman & Littlefield.

Swain, Margaret B. 2010. « Commoditized Ethnicity for Tourism Development in Yunnan ». In *Moving mountains: ethnicity and livelihoods in highland China, Vietnam, and Laos*, édité par Jean Michaud et Tim Forsyth, 173-92. Vancouver: UBC Press.

Taillard, Christian. 2009. « Un exemple réussi de régionalisation transnationale en Asie orientale : les corridors de la Région du Grand Mékong ». *L'Espace géographique* Vol. 38 (1): 1-16.

Tambs-Lyche, Harald. 2013. « L'Entrepreneuriat au sein de la famille. Marchands et entrepreneurs en Inde ». *Moussons. Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, n° 21: 123-39.

- Tan, Shen. 2004. « Leaving Home and Coming Back: Experiences of Rural Migrant Women ». In *Holding up half the sky: Chinese women past, present, and future*, édité par Jie Tao, Bijun Zheng, et Shirley Mow, 248-58. New York: Feminist Press at the City University of New York.
- Tang, Xiaojing. 2010. « Les femmes du Grand Bond en avant ». *Travail, genre et sociétés* n° 23 (1): 61-78.
- . 2015. « « L'émancipation des femmes » par le travail dans la Chine communiste de 1958 à 1976 ». Traduit par Florence Lévy, Mei Chai, et Alix Heiniger. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* N° 126 (2): 33-44.
- Taunay, Benjamin. 2009. « Le tourisme intérieur chinois : approche géographique à partir de provinces du sud-ouest de la Chine. » Thèse de doctorat géographie, La Rochelle: Université de La Rochelle. <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00538154>.
- Teng, Jinhua Emma. 1996. « The Construction of the “Traditional Chinese Woman” in the Western Academy: A Critical Review ». *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 22 (1): 115-51.
- Thiesse, Anne-Marie. 1999. *La création des identités nationales: Europe XVIIIe-XXe siècle*. Paris: Seuil.
- Thireau, Isabelle, et Linshan Hua. 2001. « Le sens du juste en chine, en quête d'un nouveau droit du travail ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 56e année (6): 1283-1312.
- . 2004. « Les migrants à l'épreuve du hukou ». *Etudes chinoises* 23: 275-311.
- Touraine, Alain. 1992. *Critique de la modernité*. Librairie générale française. Paris.
- UN Women Headquarters. 2011. « Women's Empowerment Principles: Equality Means Business ». United Nations Entity for Gender Equality and the Empowerment of Women (UN Women). <http://www.unwomen.org/en/digital-library/publications/2011/10/women-s-empowerment-principles-equality-means-business>.
- Vacchiano, Francesco. 2014. « À la recherche d'une citoyenneté globale. L'expérience des adolescents migrants en Europe ». *Revue européenne des migrations internationales* Vol. 30 (1): 59-81.
- Van Schendel, Willem. 2002. « Geographies of Knowing, Geographies of Ignorance: Jumping Scale in Southeast Asia ». *Environment and Planning D: Society and Space* 20 (6): 647-68.
- Vandenabeele, Valérie. 2014. « Les nouveaux horizons des Tibétains de Pudacuo: politique, conservation et globalisation dans le premier parc national de Chine (Shangri-La, Yunnan) ». Thèse de doctorat, France: Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- Verschuur, Christine, Isabelle Guérin, et Hélène Guetat-Bernard, éd. 2015. *Sous le développement, le genre*. Marseille: IRD Editions.

Wallis, Cara. 2013. *Technomobility in China. Young Migrant Women and Mobile Phones*. New York: NYU Press. <http://nyupress.org/books/9780814795262/>.

Walsh, Eileen. 2001. « Living with the Myth of Matriarchy: The Mosuo and Tourism ». In *Tourism, anthropology and China*, édité par Chee-Beng Tan, Sidney C. H. Cheung, et Hui Yang. Bangkok: White Lotus Press.

Walsh, Eileen Rose, et Margaret Byrne Swain. 2004. « Creating Modernity by Touring Paradise: Domestic Ethnic Tourism in Yunnan, China ». *Tourism Recreation Research* 29 (2): 59-68.

Wang, Shaoguang. 2014. « La protection sociale en Chine ». *Multitudes*, n° 54: 92-99.

Wang, Shaoguang, et Jianyu He. 2004. « Associational Revolution in China: Mapping the Landscapes ». *Korea Observer* 35 (3): 1-66.

Weber, Max. 2014. « Les trois types purs de la domination légitime ». Traduit par Elisabeth Kauffman. *Sociologie* Vol. 5 (3): 291-302.

Wei, Hanfeng. 2008. « La Chine doit être un exemple dans l'histoire des jeux Olympiques ». Traduit par Jérôme Bonnin. *Esprit*, n° 8: 23-28.

Wieviorka, Michel. 2012. « Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation ». Working Paper. *Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme*, n°16. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00717835>.

Will, Pierre-Étienne. 1989a. « De l'ère des certitudes à la crise du système ». In *La Chine au XXe siècle. D'une révolution à l'autre 1895-1949*, édité par Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco, et Jürgen Domes, 9-43. Paris: Fayard.

Wong, Kwok-Fu. 2003. « Empowerment as a Panacea for Poverty - Old Wine in New Bottles? Reflections on the World Bank's Conception of Power ». *Progress in Development Studies* 3 (4): 307-22.

Woon, Yuen-Fong. 2000. « Filial or Rebellious Daughters? Dagongmei in the Pearl River Delta Region, South China, in the 1990s ». *Asian and Pacific Migration Journal* 9 (2): 137-69.

Yamada, Yū. 2013. « L'éthique japonaise comme modèle dans l'entreprise taiwanaise. Le cas de Hsu Wen-lung et la compagnie Chimei ». *Moussons. Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, n° 21: 65-78.

Yan, Hairong. 2003. « Neoliberal Governmentality and Neohumanism: Organizing Suzhi/Value Flow through Labor Recruitment Networks ». *Cultural Anthropology* 18 (4): 493-523.

Yan, Yunxiang. 2002. « Courtship, Love and Premarital Sex in a North China Village ». *The China Journal* 48: 29-53.

———. 2003. *Private life under socialism: love, intimacy, and family change in a Chinese village, 1949-1999*. Stanford: Stanford University Press.

———. 2009. « The Good Samaritan's new trouble: A study of the changing moral landscape in contemporary China ». *Social Anthropology/Anthropologie Sociale* 17 (1): 9-24.

———. 2010a. « Introduction: Conflicting Images of the Individual and Contested Process of Individualization ». In *iChina: the Rise of the Individual in Modern Chinese Society*, édité par Mette Halskov Hansen et Rune Svarverud, 1-38. Copenhagen: NIAS Press.

———. 2010b. « The Chinese path to individualization ». *British Journal of Sociology* 61 (3): 489-512.

Yang, Xiaomin. 2013. « Une étude anthropologique de la vie quotidienne en Chine à travers les produits de beauté et les soins du corps ». *Canadian Social Science* 9 (4): 221-27.

Yao Gnabéli, Roch. 2003. « La reconstruction des solidarités ethniques et familiales dans l'entreprise ivoirienne ». In *Solidarités et compétences, idéologies et pratiques*, édité par Bernard Hours et Monique Sélim, 121-35. Paris: L'Harmattan.

Yeh, Catherine. 2005. « Playing with the Public. Late Qing Courtesans and Their Opera Singer Lovers ». In *Gender in motion: divisions of labor and cultural change in late imperial and modern China*, édité par Bryna Goodman et Wendy Larson, 145-68. New York: Rowman & Littlefield.

Yeung, Yue-man, et Jianfa Shen, éd. 2004. *Developing China's west: a critical path to balanced national development*. Hong Kong: Chinese University Press.

Yu, Xiaomin. 2008. « Workplace Democracy in China's Foreign-Funded Enterprises: A Multilevel Case Study of Employee Representation ». *Economic and Industrial Democracy* 29 (2): 274-300.

———. 2011. « Social enterprise in China: driving forces, development patterns and legal framework ». *Social Enterprise Journal* 7 (1): 9-32.

Yuen, Sun-pong, Pui-lam Law, et Yuk-ying Ho. 2004. *Marriage, gender, and sex in a contemporary chinese village*. Armonk: M.E. Sharpe.

Zai, Liang. 2012. « Recent Migration Trends in China : Geographic and Demographic Aspects and Development Implications (Presentation at UN Expert Group Meeting on New Trends in Migrations, New-York, Dec 3, 2012) ». http://www.un.org/esa/population/meetings/EGM_MigrationTrends/UN_presentatoin_Dec_2012_FINAL_SH.pdf.

Zang, Xiaowei. 1999. « Family, Kinship, Marriage, and Sexuality ». In *Understanding contemporary China*, édité par Robert Gamer, 267-92. Boulder: Lynne Rienner Publishers.

- Zelizer, Viviana A. 2005. *La signification sociale de l'argent*. Paris: Seuil.
- Zeng, Guohua. 2009. « The Transformation of Nightlife Districts in Guangzhou, 1995-2009 ». *Chinese Sociology & Anthropology* 42 (2): 56-75.
- Zhang, Everett Yuehong. 2007. « The Birth of Nanke (Men's Medicine) in China: The Making of the Subject of Desire ». *American Ethnologist* 34 (3): 491-508.
- Zhang, Li. 2001. *Strangers in the city: reconfigurations of space, power, and social networks within China's floating population*. Stanford (Calif.), Etats-Unis d'Amérique: Stanford University Press.
- Zhang, Yuping, Grace Kao, et Emily Hannum. 2007. « Do Mothers in Rural China Practice Gender Equality in Educational Aspirations for Their Children? » *Comparative Education Review* 51 (2): 131-57.
- Zhao, Yaohui. 1999. « Labor Migration and Earnings Differences: The Case of Rural China ». *Economic Development and Cultural Change* 47 (4): 767-82.
- Zhao, Yuezhi. 2002. « The Rich, the Laid-off, and the Unlawful: A Reading of the Stories from China's Tabloids in 1990s ». In *Popular China: Unofficial culture in a globalizing society*, édité par Perry Link, Richard P. Madsen, et Paul G. Pickowitz, 111-35. Lanham: Rowman & Littlefield.
- Zheng, Tiantian. 2004. « From Peasant Women to Bar Hostesses: Gender and Modernity in Post-Mao Dalian ». In *On the move: women and rural-to-urban migration in contemporary China*, édité par Arianne M. Gaetano et Tamara Jacka, 80-108. New York: Columbia University Press.
- Zhou, Feizhou. 2007. « Comment les gouvernements locaux s'enrichissent ». *Etudes rurales* 179 (1): 133-54.
- Zhou, Le. 2013. « Les voies de l'autonomisation des femmes en zone rurale : modes d'organisation et d'action pour l'accès au marché dans la province du Ningxia, Chine ». Paris: Paris 9. <http://www.theses.fr/2013PA090042>.
- Zhou, Xuelin. 2012. « Femmes chinoises et discours sur le genre dans le cinéma de la République populaire de Chine ». In *Chinoises au XXI^e siècle. Ruptures et continuités*, édité par Marylène Lieber et Tania Angeloff, 215-30. Paris: La Découverte.